



Liberté - Égalité - Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ministère
de l'Équipement,
des Transports, de
l'Aménagement du
Territoire,
du Tourisme
et de la Mer



Conseil Général des
Ponts et Chaussées

Le Vice-Président

Monsieur le Directeur général de l'Urbanisme, de
l'Habitat et de la Construction
Arche Sud
92055 PARIS LA DEFENSE Cedex 04

la Défense, le **23 DEC. 2004**

référence : Affaire n° 1998-0216-01.

objet : **Mission sur l'histoire et la modernité du paysage des régions de France.**

Par décision du 28 septembre 1998, le vice président du conseil général des Ponts et Chaussées, Pierre Mayet avait constitué un groupe de travail dont la mission était de poursuivre l'étude sur l'histoire et la modernité des paysages des régions de France.

Cette mission a été réalisée dans le cadre de ce groupe par Mme FORTIER-KRIEGEL, architecte et paysagiste, chargée de mission d'inspection générale à la 5^{ème} section du CGPC et membre du Collège « Espaces protégés, Paysage et Architecture ». Elle s'inscrit dans une réflexion qui a fait l'objet d'une commande passée au CGPC par le Directeur de l'Architecture et de l'Urbanisme en septembre 1993 (affaire n° 93-192).

La première étude concernait le paysage de sept régions françaises (Bourgogne, Picardie, Champagne-Ardenne, Aquitaine, Midi-Pyrénées, Provence-Côte-d'Azur, Bretagne).

L'objet de ce rapport est de dresser un état des lieux attaché à l'histoire des idées et des actions engagées depuis 1970 dans le domaine du paysage au sein des divers départements ministériels. Il a ensuite tenté d'élaborer un catalogue raisonné, une méthode pédagogique pour le paysage, cette dernière constituant une base pour organiser le débat sur les structures paysagères.

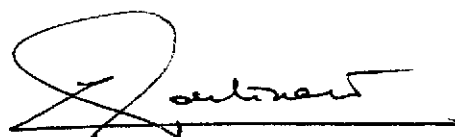
Le tour de France des régions engagé à la suite se présente comme une collection exposant autant d'identités, d'histoires particulières qui s'imbriquent pour former la vaste mosaïque des paysages. La collecte des informations permet de retrouver les repères vivants comme la place du patrimoine dans la modernité. L'ambition affirmée ici est de guider le voyage du plus grand nombre mais aussi de chercher à établir à l'usage des professionnels un fond de plans utile pour le projet d'aménagement. Cette nouvelle approche dans le domaine du « sensible » n'ignore cependant pas les données techniques et matérielles.

Tour Pascal B
92055 La Défense cedex
téléphone :
01 40 81
télécopie :
01 40 81
mél . Cgpc
@équipement.gouv.fr

Cinq années ont été nécessaires pour explorer le paysage de huit régions françaises, chacune investie inégalement (Nord-Pas-de-Calais, Ile-de-France, Lorraine, Languedoc-Roussillon, Limousin, Franche-Comté, Pays de Loire, Basse-Normandie). La promenade à travers les pays apparaît comme une recherche de l'autre, humain ou non, dans une relation vivante de la ville à la campagne.

Je souligne la grande qualité de ce rapport.

Cette étude me paraît communicable aux termes de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 modifiée, sauf objection de votre part, dans un délai de deux mois.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Claude Martinand', written over a horizontal line.

Claude MARTINAND

Diffusion de l'étude n° 1998-0216-01
Histoire et la modernité des paysages des régions de France

- le vice-président du CGPC	1 ex
- le secrétaire général du CGPC	1 ex
- le président de la 5 ^{ème} section du CGPC	1 ex
- le président de la 1 ^{ère} section du CGPC	1 ex
- le directeur général de l'urbanisme l'habitat, et de la construction	2 ex
- le directeur de la nature et des paysages	2 ex
- le directeur de l'architecture et du patrimoine	2 ex
- le coordonnateur du col. « espaces protégés, paysage et architecture »	190 ex
- les archives	2 ex



CONSEIL GENERAL DES PONTS ET CHAUSSEES
5^{ème} Section - Affaires d'aménagement et d'Environnement

Affaire n° 1998-0216-01

LES PAYSAGES DE FRANCE



PAR ANNE FORTIER KRIEGEL
ARCHITECTE PAYSAGISTE
POSTFACE PAR CATHERINE BERSANI

Décembre 2004

TABLE DES MATIERES	3
INTRODUCTION	7
I) LE PAYSAGE : ETAT DES LIEUX	10
II) REFLEXIONS LIMINAIRES PREALABLES AU PROJET DE PAYSAGE	30
III) ESQUISSE D'UNE METHODE ILLUSTRÉE POUR LE PROJET DE PAYSAGE	39
IV) LES REGIONS : UN ETAT DU DOMAINE	49
Rappel du cadre du travail	
Nord-Pas-de-Calais	51
La perspective atmosphérique ou les couleurs du Nord	54
La plaine maritime	55
Le littoral, un espace peu prisé	59
Le littoral, un charme réinventé	60
Le littoral n'est pas un jardin	61
La côte d'opale	63
Le Touquet	65
Une forteresse de mer : le port et la ville de Dunkerque	68
Lille : une ville en expansion	79
Le bassin minier : le pays des gueules noires	81
Loos en Gohelle	89
Ile-de-France	97
Le site de Paris	100
Ponts et paysages à Paris	102
- Une histoire de Paris et du territoire	
- Espace de rassemblement et expression de l'unité française	
- Les ponts, dessinent la géographie du fleuve, révèlent l'horizon et par là, font connaître la couleur violette de Paris	
- Les ponts créateurs de sites et de belvédères exceptionnels	
- Les ponts monuments du paysage	
Des promenades symboliques fortes	106
Les Tuileries : un jardin au destin inversé	108
Les Champs-Élysées	109
Le jardin des Plantes, un jardin du savoir	110
En hommage à Bernard Huet : le parc de Bercy	114
Les paysages aristocratiques liés aux parcs et aux domaines, vitrines pour l'agriculture	116
Versailles	118
Le site de « la ville des Dieux » révélé par l'artisan du Roi Soleil ou Jouars-Pontchartrain	125
Le potager du Roi, point de départ de la spécialisation des régions et d'une France agricole moderne	128
Le pêcher de Montreuil	130
Les promenades plantées ou les tilleuls taillés des coteaux du Val de Seine	136
Médan	138
Poissy	140
La vallée de la Vaucouleurs	142
L'Ile-de-France et le Gâtinais ou la vallée de l'Orvanne	143
Savigny-le-temple	145
La vallée de l'Yerres Aval	147
La haute vallée de l'Essonne	149

Lorraine	153
Entre l'art et la science : un laboratoire pour Emile Gallé, un génie français ou l'Abbiétinée à Malzeville	155
Le lac de Longemer ou l'escapade de nature du club Vosgien	158
La rencontre et l'invention avec le lorrain Jean Prouvé	160
Sion Vaudémont	162
Les Côtes de la Meuse. Les Mirabelliers de Lorraine	164
Languedoc-Roussillon	167
Le rivage languedocien	169
Béziers la languedocienne :	170
- une ville dans son paysage	
- la culture du vin : une longue histoire	
- la couleur à Béziers : une lumière	
- le patrimoine de la ville	
- les allées Paul Riquet	
- le jardin des poètes	
- l'art de la sculpture et Injalbert	
- le quartier de la cathédrale	
- l'entrée de ville : le canal du midi	
- les écluses de Fonsérannes, monument du territoire	
- une ville immigrée dans son environnement	
- le quartier de la Devèze	
- l'abandon ou l'insécurité fabriquée	
- quels projets pour Béziers ?	
Le Gard une terre de passages	178
Le Pont du Gard	180
Les Cévennes	182
La Châtaigneraie	185
Les paysages boisés, les paysages du Caux	187
Limousin	191
La météorite de Rochechouart, le ciel qui tombe sur la tête avec un paysage qui conserve	194
Les monts de Blond	196
une marche, une terre de contact	
une terre de légendes	
un paysage insulaire au climat rude	
Bourganeuf	199
L'ensemble paysager de Voutezac	200
Franche-Comté	203
Le Jura	204
Le saut du Doubs	206
- un espace réservé	
- un espace humanisé	
- un espace centré sur une rivière à l'âme contrastée	
La vallée du Hérisson	208
Les falaises du Pays d'Ornans ou un paysage de Gustave Courbet	209
La Reculée des planches près d'Arbois ou un bout du monde	212
Château-Chalon	214

<i>Alsace</i>	
Le Ballon d'alsace	218
La Motte Vezoul	228
La Saline d'Arc-et-Senans : un manifeste de ville dans son paysage	230
Pays de Loire	233
Le marais Poitevin	235
- une géographie et une histoire récentes	
- un réseau très hiérarchisé	
- une palette végétale exceptionnelle	
- les cultures et le travail de la terre	
- un patrimoine bâti	
Les vergers du bocage Ségréen	240
Les Marais Salants de Guérande	241
Le passage du Gois	241
Nantes	243
- Un site stratégique	
- Une histoire liée à la traite du bois d'ébène	
- Un projet d'architecture, urbain et de paysage mis en œuvre par la mairie	
Basse-Normandie	245
Le rivage et la terre	246
La bataille de Normandie, le site d'Omaha	250
La Terre	253
Les prés salés du Mont St Michel	253
Les Vergers Cidricoles de Barenton	254
Un parc aristocratique et un domaine agronomique : la vie de château à Canisy	255
Conclusion	261
Postface	266
Bibliographie	267
Index des personnes rencontrées	289



INTRODUCTION

La France est la première destination touristique du monde. Elle le doit à ses paysages, fruit d'un climat tempéré et d'une diversité culturelle unique en Europe. Les paysages constituent ainsi un apport considérable de richesse. Les devises¹ qu'ils procurent représentent deux fois celles de l'agriculture, trois fois celles de l'armement et de l'industrie de la voiture, dix fois celles du commerce de luxe. Ils sont aussi à l'origine d'un million d'emplois directs et un million d'emplois indirects. Cette manne exceptionnelle est encore renforcée par le fait que « le paysage apporte une bonne santé à la population en lui assurant une longue vie »².

Le capital d'images qui accompagne notre existence construit notre imaginaire et nos repères physiques et moraux. Et, si nous ressentons le paysage comme un besoin, cela tient au fait qu'il est autant porteur de réalité que d'idéalité et qu'il renvoie à l'expression spatiale de l'enracinement, du confort, de l'équilibre et de la vitalité donnée. La contemplation des paysages relève d'une quête d'identité attachée au patrimoine légué par nos ascendants. Cette mise en relation avec l'œuvre et l'intelligence des hommes d'hier³ nous donne l'énergie pour continuer le cycle de la vie et nous permet d'accepter l'idée de notre finitude. Face à la beauté et parfois à la grandeur des sites, nous sommes astreints à une dignité et une responsabilité. Regarder le paysage élève l'homme sauvage, lui rend une place, le remet en face de ses devoirs. A l'inverse, face à un lieu désorganisé, déstructuré, on se sent assailli et en danger, en situation d'agresser les autres.

Aujourd'hui l'espace se recompose et les qualités qui font encore sa force et son attrait risquent de disparaître. La ville reconquière la campagne et brouille les limites anciennes de l'urbain et du rural sans qu'une nouvelle harmonie n'ait été recherchée ni trouvée. Attaché au monde réel, c'est par l'aménagement et l'action liés à la pratique du vivant que le paysage réunira autant les hommes que les savoirs.

Pour reconstituer un milieu de vie harmonieux tout en préservant son importance économique et sociale, il faut redonner une place à l'espace et au projet culturel que la qualité sous-tend. C'est en explicitant mieux le processus de création du projet de paysage, que nous y parviendrons. Nous avons en préalable dressé un état des lieux concernant l'histoire des idées et les actions engagées pour combattre les confusions que nous voyons surgir de toutes parts. Nous avons ensuite tenté d'élaborer un catalogue raisonné, une méthode pédagogique pour le paysage. Cette dernière constitue une base pour organiser le débat sur les structures paysagères.

¹ Les chiffres, qui suivent émanent du Secrétariat d'Etat au Tourisme, conférence du 5 mars 2002, de M. Alain Montferrand, au collège des Espaces Protégés, qui précise en outre « que les paysages attirent de plus en plus de touristes étrangers. On en comptabilisait ainsi 75 millions en 2000 et on en prévoit 90 millions en 2010 ».

² Nous reprenons ici, l'expression de madame Françoise Maison, inspectrice des Sites en Corrèze.

³ des villes et des campagnes.

A la suite de la méthode, nous engageons un tour de France. La compréhension des sites nécessite de rassembler une importante documentation, de faire de nombreuses lectures et d'effectuer des visites approfondies sur le terrain. Ce versant de notre travail se présente comme une collection exposant autant d'identités, d'histoires particulières qui s'imbriquent pour former la vaste mosaïque des paysages. L'observation, l'investigation mettent en éveil les sens pour mieux saisir la réalité des mondes vivants, mais elles réclament aussi d'écouter pour se laisser guider par les habitants de ces espaces régionaux. Car leur mémoire, leur sensibilité donnent la mesure de toute la dimension culturelle du lieu. La collecte des informations est l'occasion de retrouver les repères vivants utiles à l'existence humaine, comme la place du patrimoine dans la modernité. Ce travail est d'autant plus nécessaire que la modernité ne s'encombre plus de discours idéologiques (comme cela existait encore dans les années 1960), fondés sur des modèles théoriques étrangers à la problématique paysagère, elle s'impose aujourd'hui en conquérante et fait même souvent fi des cultures vivantes.

Notre ambition est de guider le voyage du plus grand nombre mais aussi de chercher à établir à l'usage des professionnels un fonds de plan pour le projet de paysage. Donner des repères historiques et géographiques mêlés aux perceptions sensibles se révèle utile. Tant de guides sont édités chaque année, mais ils noient le plus souvent le néophyte sous un flot d'informations érudites faisant passer au second plan la découverte du paysage visible. Nous voulons nous attacher à faire émerger des images poétiques ou littéraires, afin de faire revivre le poids symbolique des lieux pour donner aux projets une dimension de permanence en rendant à nouveau le paysage lisible à l'homme.

Cette nouvelle approche de la perception du paysage dans le domaine du « sensible » n'exclut cependant pas les données techniques et matérielles.

Quatre années ont été nécessaires pour explorer le paysage de huit régions, chacune investie inégalement. L'enquête établit un état du domaine. La première région, le Nord Pas de Calais nous a permis de redécouvrir le littoral du Nord, point de départ de l'aventure des voyages au dix neuvième siècle. Elle a été l'occasion de tester la vitalité des grandes métropoles au vingt et unième siècle et de nous interroger sur les sources d'inspiration de l'urbanisme actuel. Avec l'Ile de France, au contraire nous avons revisité l'art de l'aménagement à la française à travers les promenades classiques attachées à la création de l'ère moderne. La troisième, la Lorraine nous a permis d'appréhender l'innovation, entre l'art et la science engagée dans la perspective d'un projet social. La quatrième, le Languedoc Roussillon, éloignée longtemps du pouvoir central, nous a donné l'occasion de reconsidérer un patrimoine laissé à l'abandon dans les villes moyennes et d'évaluer le poids social et économique des sites. La cinquième, le Limousin, nous a entraîné dans le plus vieux pays du territoire où est apparue la vie.

La sixième, La Franche-Comté, protégée par une agriculture dynamique a mieux résisté que d'autres à l'urbanisation moderne. La septième, les Pays de Loire, est un rassemblement de territoires ruraux de l'ouest comptant l'une des villes les plus dynamiques de France ; Nantes. La huitième, la Basse Normandie, terre anglaise qui a accueilli le débarquement des alliés le 6 juin 1944 est une ode à la vie dans sa lumière et ses paysages. Les Normands ont su préserver une vision originale du monde qui, croisée avec l'héritage méditerranéen, leur a donné la valeur occidentale qui est aujourd'hui la nôtre. C'est dans cet ordre de découverte que nous avons investi les paysages, et ces voyages nous ont convaincu que la promenade à travers les pays que chacun ressent aujourd'hui comme un profond besoin est d'abord une recherche de l'autre, humain ou non dans une relation vivante de la ville à la campagne. Ils nous ont aussi assuré que le paysage participe à la course au bonheur qui emplit toute notre vie.



Enquête de terrain (A. Fortier-Kriegel)



Le paysage : état des lieux⁴

Je suis « entrée en paysage » à l'âge de 25 ans, ce sont mes convictions et le projet que j'ai développé que je souhaite ici faire partager.

La rencontre, spécificité du paysage français

En France, sans doute mieux qu'ailleurs, la mise en forme de l'eau, de la pierre et de la terre, ont résulté d'un dialogue avec les éléments pour organiser la présence des végétaux et des animaux, de telle sorte que l'homme puisse y vivre. Le rapport aux êtres vivants, comme élément de développement, dans sa compréhension et son acceptation de la différence, a été mis en oeuvre par la société agricole pendant près de deux mille ans à travers une « culture du vivant ». Celle-ci a fourni le pain et les roses « aux peuples austères de la Méditerranée », comme à ceux venus des pays de l'ouest, en bordure de l'océan. Cette culture paysanne ancienne, attachée à un terroir et faite d'usages collectifs s'est enrichie de l'effort soutenu des agriculteurs, de leur compréhension de l'espace pour son exploitation et sa mise en valeur. Elle a aussi contribué à travers l'invention originale de chaque communauté à valoriser toutes les diversités géographiques de notre territoire. Chacun apporte sa pierre à l'édifice, comme sur les murets du cap de la Hague, bocage pétrifié par le vent de mer.

Le paysage français s'est composé en une sédimentation laborieuse, provenant des efforts pour pacifier l'espace en réponse aux guerres et aux dévastations barbares anciennes. Le combat quotidien pour la vie a dû s'appuyer sur une connaissance exceptionnelle de la nature. Le travail de la terre toujours répété et accumulé durant des siècles a fini par rendre les hommes libres en droit et a effacé l'image du serf attaché à la glèbe qui hante notre histoire familiale et sociale.

Les régions témoignent d'un dialogue et d'une création maîtrisée, construite à partir de l'espace des pays, des terroirs, de l'intégration réussie mais toujours négociée de multiples peuples ; il faut se souvenir que le Roi de France, Louis XVI disait « *mes peuples* ». Résultat d'un projet d'harmonie et de prospérité, le paysage français tient encore à l'engagement des savants et des artistes des XVII^e et XVIII^e siècles, en un temps où la langue française est devenue universelle. Il s'est édifié au travers de sentiments libertaires et égalitaires par la population toute entière, mais paradoxalement dans le cadre d'un monde hiérarchique et ordonné par l'Etat Royal, puis l'Etat National.

Au XVIII^e siècle, le visage des régions change. Il s'agissait alors d'assécher les marais, de fixer les dunes, de défricher la lande et de semer sur le sable, de trancher les montagnes en creusant les canaux, de lancer des ponts pour vaincre les rivières. Conquis sur l'inculture et sur l'inconnu, nos paysages sont l'oeuvre d'un partage de compétences et d'intelligences à l'origine de la transformation de ce pays. La France cultivée comme un jardin marque l'apogée de la société agricole au XIX^e siècle. La

⁴ Ce chapitre a été relu par Jacques Pernelle et Dominique Schneider qui l'ont enrichi de leurs conseils.

rencontre, l'enrichissement mutuel des savoir-faire des habitants descendus des montagnes et ceux venus des plaines, ont forgé le sentiment identitaire national. Dans la traversée de l'espace national français, le paysage se révèle comme le creuset culturel de la société, donnant à voir dans chaque région une formidable projection de l'imaginaire, reflétant l'idéal des hommes d'hier. Si : « Paris est la plus belle ville du monde, là où les tensions sont les plus fortes » comme l'affirme le cinéaste Polanski, cela tient au fait que, plus que les autres cités, elle demeure le point de rencontre des différentes régions qui forment la France. La traversée de la ville comme celle du paysage révèle cette mémoire, unique en Europe. Au XIXe siècle, Paris rassemblait les nourrices du Morvan, les sergents de ville de Franche Comté, les ramoneurs de Savoie, les maçons du Limousin et les bougnats d'Auvergne. Ce rapprochement des cultures propre à la capitale a stimulé la capacité de création et l'aptitude à la synthèse de ce pays. Ce modèle pour tous ceux qui souhaitent une intégration réelle rappelle que la création en France est d'abord née de la confrontation des différences. L'apport de compétences si variées a fourni les références utiles à l'art de l'aménagement de l'espace, qui fut, par là, en France un art de l'excellence partagé par tous. Les plus humbles comme les riches et les puissants, car tous ont contribué à l'édification de ce pays, de ce paysage de France. Les premiers par leur labeur et par leur énergie toujours donnée et sans cesse renouvelée, les seconds par l'innovation et l'entreprise qui, à la veille de la Révolution, ont permis d'imaginer la construction des treize mille kilomètres de routes et de réaliser le plus beau réseau d'Europe, point de départ de l'aventure et des voyages.

Au regard de l'Angleterre, où le monde paysan représente depuis longtemps, seulement moins de 1 % de la population, la France a bénéficié d'une tradition historique différente et cela explique que le paysage français demeure fondamentalement distinct de l'image de la pastorale anglaise. Il ne ressemble pas non plus à l'espace allemand, notamment, à celui issu de la période romantique. Les belles campagnes françaises sont le résultat d'un pacte social d'harmonie et de prospérité qui associe les communautés paysannes (où le monde paysan a été, toutes proportions gardées, mieux traité que dans les autres nations industrialisées). Celles de l'Angleterre ou de l'Allemagne ont été édifiées par une commande aristocratique, qui cherchait alors, dans une campagne protégée, mais désertée de ses paysans, le contact avec une nature et un refuge dans le passé. En Ecosse, on a encore sous les yeux, intacts, les champs enclos de murets de pierre, peints dans les tableaux de Gainsborough. On sait combien la poésie et la philosophie allemandes restent liées au romantisme inspiré par le retour à une nature sauvage qui, à travers des héros comme le Werther de Goethe, conduit à un certain esthétisme de la mort, qui nous est finalement étrangère. Nous sommes d'autant plus éloignés de ce type d'idéal que les communautés rurales qui ont modelé l'espace ont été d'abord attachées à la production de la vie et que le métissage, la confrontation réussie ont toujours prévalu dans ce pays. Si toutes les routes convergent en étoile vers Paris, c'est aussi, répétons-le une fois encore, pour composer la rencontre des pays de France.

Si l'on souhaite comprendre la place réservée au paysage dans le monde d'aujourd'hui, il faut se demander à quels phénomènes, évènements, œuvres artistiques ou littéraires, personnalités, le relier?

Cela nécessite de faire un rappel de l'émergence de la pensée paysagère, d'abord sur le plan de la perception historique puis sur celui des actions engagées depuis la création du premier ministère de l'Environnement, à l'orée des années 70.

Le paysage révélé par la peinture, magnifié par la littérature.

Affaire de représentation, le paysage a pendant longtemps été lié au travail des peintres. Si l'un des premiers tableaux représentant un espace réel est sans doute la *Pêche Miraculeuse* de Konrad Witz (1440-1538), où l'on reconnaît parfaitement le rivage du lac de Genève, avec à droite la montagne du Salève⁵, de nombreux auteurs prennent volontiers comme point de départ de la naissance du paysage, la fresque italienne intitulée le *Bon gouvernement* peinte par Ambrogio Lorenzetti⁶ au XIV^e siècle que l'on peut voir encore aujourd'hui au Palais communal à Sienne⁷. Cette peinture donne une vue de la ville en pleine activité, entourée de la campagne toscane où l'étagement des blés dorés se marie aux couleurs nacrées des oliviers et à celles des vignes basses et où, à partir des mêmes champs, les métayers libérés du servage pouvaient produire à la fois l'huile, le pain et le vin. Par cette représentation, le paysage donne à voir le projet d'une société plus harmonieuse qui servira de modèle à la Renaissance. Ainsi, pour la première fois, un peu avant et pendant la Renaissance, en Italie, puis en Flandre, en Allemagne, le paysage trouve une expression avec des peintres comme Giovanni Bellini, Victor Carpaccio (avec notamment « la Sainte conversation » que l'on peut admirer à Avignon) Albrecht Dürer (figurant volontiers les environs de Nuremberg⁸) ou encore le célèbre Pieter Bruegel Le Vieux qui, à travers son exceptionnel tableau intitulé *La chute d'Icare* donne à voir la profondeur de l'espace⁹. Albrecht Altdorfer (1480-1538) campe « La bataille d'Alexandre » dans un univers paysager avec un hérissément de montagnes pointues, l'horizon courbe nous laisse entrevoir le mouvement du temps, où « le soleil flamboyant finit le jour en se couchant »¹⁰. Parmi les nombreuses études sur la peinture de paysage, celle de Françoise Ragno me semble particulièrement sensible et juste. La pertinence de son point de vue tient à sa culture picturale mais aussi au fait qu'elle est elle-même une praticienne. Au même titre qu'on apprend d'un paysan comment il construit « physiquement » un paysage, en regardant le tableau, elle cherche comment « le peintre a fait » et par là, elle perçoit, pénètre la vision culturelle et la philosophie de l'artiste qui a permis la représentation. Ainsi elle rend compte¹¹ « des raisons sensibles en action, de la pensée agissante et lucide dans son émotion, qui est celle de la

⁵ Voir sur ce point l'excellente étude de Françoise Ragno, *La Montagne vue par les peintres*, diffusée par l'EAG et l'atelier architecture et paysage de Montagne, Grenoble, 2000, p. 9.

⁶ et parmi eux André Burguière, *Paysages et paysans, les campagnes européennes du Xe au XXe siècle*, Nathan, 1991. p. 6.

⁷ Juste en face de la fresque du Bon gouvernement, on peut aussi admirer celle du Mauvais gouvernement qui expose les résultats désastreux du féodalisme.

⁸ avec ses tableaux *le Moulin de la Trefilerie*, ou *le village au bord de l'eau* peints vers 1494.

⁹ comme dans les autres œuvres : *La conversion de Saint Paul*, *Les chasseurs dans la neige*, ou la *Rentrée des troupes* vers 1565.

¹⁰ Voir Françoise Ragno, exposé à l'Ecole d'Architecture de Grenoble, Le 17 mars 2004, diffusé par l'EAG.

¹¹ Voir la postface de Sergio Ferro du livre de Françoise Ragno, *L'aquarelliste interprète, paraphrase de maître*, Ed. Presse universitaire de Grenoble, 2003.

responsabilité de l'artiste contre l'hégémonie dangereuse du discours extérieur ». Bernard Quillet¹² a aussi engagé une recherche très originale sur la perception du paysage à travers les tableaux. Il a redessiné lui-même les œuvres et met en évidence que la présence du paysage dans les peintures est attachée à la maîtrise des lois de la perspective¹³. Il définit par ailleurs avec cette étude le nouveau concept de « Landschaftique » repris par de nombreux auteurs (qui signifie la vue dégagée offerte au regard à l'air libre). Ainsi, à sa suite, Augustin Berque¹⁴ rappelle que : « *La notion de paysage apparaît en Europe au XVIe siècle seulement, plus d'un millénaire après la Chine. Le terme Landschap est inventé en Flandre, de pair avec les premiers tableaux de paysage au sens propre, c'est à dire où la représentation de la nature constitue l'élément principal du tableau ; ainsi dans l'œuvre de maturité de Joachim Patenier (c.1480-1524). Peu après apparaissent l'allemand Landschaft, le français paysage, l'anglais landscape, etc... Auparavant dans la peinture européenne, le paysage n'était qu'un fond subordonné aux personnages d'une histoire. Ainsi dans les fresques des Paysages de l'Odyssée (Rome, I^{er} siècle av. J-C.), ou la fuite en Egypte de Giotto à Padoue (1306)* ». La représentation du paysage reste codifiée¹⁵ en Europe jusqu'au XVIIIe siècle. Pendant des siècles, les peintres ont redessiné le même modèle de rochers byzantins. Ceux-ci sont stylisés dans la représentation conventionnelle et répétée d'une nature de haute montagne. Dürer et Breughel qui ont traversé les Alpes pour se rendre en Italie ont vu les montagnes, ils ont été sensibles, comme tout un chacun, aux profondeurs des ravins et à la proximité du ciel, aux aspects changeants de l'air et du vent, à son immensité gigantesque, (qu'ils montrent d'ailleurs dans certains croquis) mais leurs œuvres continuent à utiliser le graphisme ancestral. *L'image connue est tellement prégnante qu'elle se substitue toujours à la représentation de la réalité.*¹⁶ Des peintres comme Poussin ou bien Claude Lorraine, dit Le Lorrain, peignent au XVII^e siècle, une campagne maîtrisée, cultivée par la main de l'homme. Leurs tableaux présentent un espace jardiné, dominé par la fertilité des sols, mais toujours peuplé de personnages mythologiques et de ruines antiques où les coteaux et les montagnes appartiennent à un lointain bleu qui relie la terre au ciel. Ce qu'expriment jusqu'à l'âge classique, les peintres, plutôt que la nature sauvage, c'est l'homme, son Histoire légendaire et religieuse. La façon d'aménager le territoire n'apparaît qu'en arrière plan, en fond de tableau. L'engouement pour une diversité de paysages n'existe pas, le but du voyage et ce que recherchent les voyageurs (depuis Marco Polo¹⁷ en 1271) réside moins dans la découverte de terres lointaines ou dans la peinture de contrées nouvelles, qu'à l'identification de nouveaux types d'individus très dissemblables par les figures, les mœurs....

Il existe ainsi, jusqu'au XVIIIe siècle, une force de l'image antique (particulièrement pour le paysage de montagne) qui empêche les peintres de la transcender. Il s'agit

¹² Bernard Quillet, *le paysage retrouvé*, Ed. Fayard, 1991.

¹³ Bernard Quillet, *le paysage retrouvé*, Ed. Fayard, 1991, p.39.

¹⁴ Voir article d'Augustin Berque, in *Atlas des paysages de France*, Ed. Jean-Pierre de Monza, Paris, 1992, p. 111.

¹⁵ Ce qui n'est peut-être pas le cas pour l'Asie, qui relève d'une culture trop différente pour que je m'aventure à en dresser ici un état informé.

¹⁶ Voir Françoise Ragno, conversation informelle, le 17 mars 2004, à Grenoble.

¹⁷ Frédéric C. Lane, *Venise une république maritime*, Ed. Flammarion, Paris, 1988, p. 127.

toujours d'un paysage idéal, le goût de l'exotisme n'existe pas vraiment et comme l'explique fort bien Numa Broc¹⁸ : « *Hors d'une culture qui adoucit et humanise ses contours la nature brute et sauvage n'est qu'affreuse solitude où l'on porte ses pas à regret* ».

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'Europe connaît une longue période de paix et, pour l'élite intellectuelle (peintres, architectes, savants de toutes sortes...), notre continent apparaît comme une seule et même patrie dont l'honnête homme doit découvrir les diverses provinces. Pour la première fois figure dans les peintures l'espace réel et non le lieu mythique d'une campagne parfaite, image du jardin d'Eden comme cela existait aux siècles précédents. La peinture s'attache aux sites naturels restés méconnus comme la mer et la montagne et les artistes (grâce aux progrès techniques comme l'invention du tube pour les couleurs) partent étudier sur le terrain et ne se contentent plus seulement du cadre confiné de leur atelier. Si l'image de la montagne était jusque là restée schématique et lointaine, cela tenait au fait que celle-ci inspirait une peur superstitieuse car elle était considérée comme un lieu de séjour divin. Pour le comprendre, il faut se mettre dans la situation de nos ancêtres. Lorsqu'ils dirigeaient leurs regards vers le sommet d'une montagne, celui-ci apparaissait noyé dans les nuages et eux-même lorsqu'ils en avaient fait l'ascension se situaient au-dessus des nuages.

La montagne, ce monde en abrégé dont l'étagement permet, dans un même regard, de contempler une variété de séquences ; la roche ou la neige qui se détachent sur le ciel, les hauts pâturages, la forêt, la prairie et le village ..., donnent lieu, à la veille de la Révolution à une étude systématique des peintres, des botanistes et des savants. L'approche des différents milieux va alors permettre d'affronter les éléments, mais cette fois pour les étudier, les comprendre et les représenter. De nombreux artistes s'attachent à représenter dans ce cadre, ces paysages montagneux. L'*Avalanche dans les Alpes* peint par Philippe de Lautherbourg en 1779, aujourd'hui au musée de Lausanne, les tableaux de Joseph Vernet représentant les ports de France (au musée de la Marine à Paris), témoignent dans leur prise en compte des éléments, du fait que le paysage devient le sujet d'étude central de la peinture. Ces œuvres constituent des points de repères méthodologiques parmi d'autres. Ce courant atteindra véritablement son apogée, (de mon point de vue) s'agissant de la montagne, avec les peintures de Turner. William Turner est comme le dit Françoise Ragno « *celui qui reproduit le mieux la simultanéité du haut et du bas* »,¹⁹ de la cime et du précipice et dont les études nous font ressentir avec émotion la confusion des éléments, des roches, des cailloux, des nuées, des neiges, des torrents avec leurs bouillonnements et leurs inquiétants grondements. Son magnifique tableau représentant *Hannibal et son armée traversant les Alpes* « *nous immerge tellement dans la puissance des éléments qu'il nous emporte dans son tourbillon (...) L'horizon bascule, s'élève, se projette dans le ciel qui se renverse* ». ²⁰ Son tableau du *Pont du Diable* rend compte de la profondeur

¹⁸ Numa Broc, *Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIII^e siècle*, Paris, Bibliothèque nationale, 1969, cité par A.F-K. in Monument Historique n° 150/151, p.15.

¹⁹ op cit., p. 19.

²⁰ Françoise Ragno, *L'aquarelliste interprète, paraphrase de maître*, Ed. Presse universitaire de Grenoble, 2003, p. 16.

du précipice et du sentiment de verticalité que procure la montagne. Tout, dans sa peinture est en mouvement ; dans les *Rayons du jour sur Marigny*, le soleil traverse l'atmosphère, se déplace pour éclairer puis abandonner l'espace à l'ombre. Ces extraordinaires peintures révèlent la force des éléments et leurs mouvements, les variations du temps du jour et des saisons, les fluides de l'atmosphère comme les effets qu'ils produisent sur les sens. Les lieux font naître des ambiances sensibles qui influencent notre comportement. Grâce à cette transformation du regard et à cette prise de conscience dues à ces œuvres, le paysage apparaît dans toute sa diversité à l'Europe cultivée de la fin du XVIIIe siècle.

Les tableaux de Joseph Vernet, un peu antérieurs, constituaient la plus importante commande faite à un peintre sous le règne de Louis XV. Il s'agissait de donner dans une vingtaine de tableaux l'image la plus réelle possible des plus grands ports de France ; Toulon, Marseille, Bayonne, Bordeaux... Oeuvre gigantesque que Vernet ne terminera jamais, à laquelle il consacre près de dix ans de sa vie, de 1753 à 1762, suivant un itinéraire précis conçu par la direction des Bâtiments de la Marine, sur l'ordre du marquis de Marigny, frère de la Pompadour. Avec les résultats de cette commande exceptionnelle (14 des 20 tableaux prévus seront réalisés), une autre conception de l'espace s'exprime, plus sensible à la matière des lieux, aux éléments, au soleil, aux vents, aux courants marins dessinés par l'onde des vagues. Les naufrages, les tempêtes, les couchers de soleil, la pêche au thon deviennent autant d'images qui révèlent aux hommes des lumières le caractère changeant et impétueux du milieu marin. Ces magnifiques tableaux sont précurseurs de l'impressionnisme au XIXe siècle. A la suite de Vernet, Caspar David Friedrich (1774-1863) évoque les vastes horizons qu'offre la mer aux premières lueurs du jour ou aux couchers du soleil propices aux méditations romantiques des voyageurs.

Parmi les livres de voyage généralement illustrés et publiés à cette époque, le plus célèbre reste « *Voyages Pittoresques dans l'Ancienne France* » de Taylor et Nodier²¹. Au milieu du XIXe siècle, la peinture de paysage reçoit l'appui de l'Etat et la République de 1848²² passe des commandes aux peintres pour que le paysage soit représenté dans les musées nationaux. Cette impulsion nouvelle donnée aux peintres leur procure une forme d'indépendance et favorise la consolidation d'un milieu d'artistes solidaires²³ rassemblant musiciens, peintres, écrivains. Au XIXe siècle, la peinture de paysages prend encore de l'ampleur avec des créateurs comme Courbet et plus tard avec le mouvement impressionniste. Auguste Renoir, Albert Marquet avec parmi d'autres le tableau *Le Pont Saint-Michel*, Claude Monet avec ses représentations de la cathédrale de Rouen aux différentes heures du jour, ou ceux de la Gare St Lazare vont figurer l'espace urbain. La peinture souvent réalisée d'une fenêtre située en position élevée présente : *La rue, le boulevard, les terrasses de café, le mouvement des hommes, de jour et de nuit*.²⁴ Dès lors, le paysage est autant rural qu'urbain.

²¹ Nodier (C.), Taylor (J.), Cailleux (C. de), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France*, Didot l'Aîné, Paris, 1840.

²² Voir Jean Chatelut, *Naissance du paysage français*, Ed. Tarabuste, Saint Benoît du Sault, 2001.

²³ Que V. Hugo mobilise à l'occasion de la bataille d'Hernani, voir V.Hugo raconté, T. II, Œuvres complètes, Ed. Hetzel. A. Quantin, Paris, 1885, pp. 279-282.

²⁴ Cité par François Beguin, *le paysage*, Collection Dominos, Ed. Flammarion, Paris, 1995, p.17.

Révélé par la peinture, il sera magnifié par la littérature. Jules Michelet dresse le tableau de la France dans un cours qu'il dispense à l'École normale en juin et juillet 1832.²⁵ Parmi tous les grands écrivains du XIXe siècle, Victor Hugo est sans doute celui qui a le plus contribué à faire connaître ce domaine au grand public.

Grand voyageur, Victor Hugo parcourt les paysages depuis sa plus tendre enfance, il a traversé la France à l'âge de neuf ans pour rejoindre son père en Espagne dans un moment difficile pour la famille. Depuis lors, les paysages qui défilent à la fenêtre de la diligence ont, pour lui, deux fonctions : d'abord ils apaisent son inquiétude et son mal être, ensuite ils lui donnent à voir le travail utile à l'économie humaine. Ces rêveries de petit garçon vont le conduire à l'étude des paysages qui formeront l'arrière plan de son œuvre. Si Hugo est « un orfèvre » dans ce domaine, cela tient bien évidemment à sa pratique du dessin, comme il l'explique, l'écrit et le rappelle constamment à sa femme Adèle : « *Je dessine tout ce que je vois* »²⁶. La transposition d'un paysage en trois dimensions sur un papier constitue un exercice de synthèse qui conduit à mettre en relation l'histoire et la géographie. Ainsi, par une recherche attentive liée au dessin, il examine et il comprend la formation de l'espace, de façon directe, sans intermédiaire, avec tous ses sens en éveil, faisant par les efforts du mouvement de sa main et de la pensée, appel à la création artistique. Le dessin constitue pour Victor Hugo une série de notes lui permettant de percevoir le génie du lieu avant de le retranscrire grâce à son génie du langage.

Par cette pratique, il analyse avec finesse le monde végétal, le monde animal et bien sûr, les hommes. Il sait parler merveilleusement des arbres, Victor Hugo est un vrai botaniste. Quand il décrit la végétation des îles de la Manche, il explique que Guernesey possède sur ce plan une vitalité extraordinaire. Il énumère toutes les fleurs avec avidité et plaisir ; « *les magnolias, les myrtes, les daphnés, les lauriers rose, les fuschias (...)* qu'il juge excessifs, *les murailles de géranium ; les camélias qui deviennent là-bas de vrais arbres* ». Ce savoir botanique approfondi lui vient de sa mère qui jardinait, et qui, par manque d'argent faisait participer ses enfants à l'entretien du jardin. La mère d'Hugo, Sophie Trébuchet, choisissait de préférence les maisons (où la famille allait habiter à Paris) en fonction du jardin plutôt que du nombre de chambres utiles à ses fils. Victor Hugo étudie avec la même passion l'architecture, la ville et l'ensemble de l'espace cultivé, il s'aventure aussi dans la découverte d'une nature vierge, la montagne et la mer. Nodier manifeste un peu de jalousie pour le savoir du jeune écrivain lorsqu'ils font ensemble un voyage dans les Alpes, au Mont Blanc en août 1825 en lui disant « *vous êtes possédé par le démon Ogive* »²⁷. Avec la description très connue de Paris et celle de Notre-Dame, il nous a légué l'une des plus belles pages sur l'architecture, *œuvre colossale des artistes et d'un peuple*. La cathédrale ou les églises anciennes qu'il visite de façon systématique

²⁵ Jules Michelet, *Tableau de la France*, préface de Georges Duby, Ed. Complexe, 1995, p.12.

²⁶ Victor Hugo, *France et Belgique, Alpes et Pyrénées, Œuvres Complètes*, Ed. Nelson, sans date, Lettre à Adèle, Etampes, 22 août 1834. Voir aussi Victor Hugo, *Récits et dessins de voyage*, Ed. La Renaissance du livre, Collection Beaux Livres littéraires, Tournai, 2001.

²⁷ *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, T. 2, Ed. S Hetzel et Cie et A Quantin, Paris, 1885, p. 214. La réponse d'Hugo à Nodier est : « *Et vous par le diable Elzévir* ».

expriment selon lui, la somme de toutes les forces d'une époque, où *chaque pierre voit saillir la fantaisie de l'ouvrier disciplinée par le génie de l'artiste*. Cette curiosité le met en relation avec les savoir-faire des artisans et des paysans du Moyen-Age alors encore visibles dans le paysage urbain des petites villes comme dans le paysage rural cultivé dont il décrit la permanence lorsqu'il traverse la vallée de Soissons : « *monté à reculons tant c'était beau. ; une plaine magnifique, coupée de rivières, de routes jaunes, de cours d'eau et de chemins bordés de pommiers bas qui peignent les charrettes de foin au passage* »²⁸. Bien évidemment, d'autres grands écrivains comme Balzac ou Stendhal se sont aussi attachés au XIXe siècle à décrire les paysages, mais leur description me paraît être restée plus sociale que spatiale. Quoi qu'il en soit, grâce aux peintures et aux écrits littéraires, l'aristocratie et la grande bourgeoisie vont développer la mode des villégiatures dans les stations balnéaires. Les bains de mer deviennent une thérapie de luxe utile autant pour le corps que l'esprit. Heine déclarait dès 1826²⁹ : « *J'aime la mer comme mon âme. Souvent il me paraît que la mer est véritablement mon âme* ».

Mais Hugo a fait beaucoup plus que de faire connaître les paysages et de favoriser ainsi la montée du tourisme, il a été l'initiateur du débat sur la nécessité de sauvegarder ce qui nous a été légué pour le transmettre aux générations futures. En ce sens, il est le précurseur d'une politique de protection et le père des lois sur le patrimoine, les monuments et les sites. Il a à peine 21 ans, lorsqu'il lance en 1823, la campagne d'opinion en faveur de leur protection et devient par là, l'artisan majeur de la prise de conscience de leur valeur. Comme pour les chanter et mieux les faire entendre il exprime en vers ses idées :

*Ô Français ! respectons ces restes !
Le ciel bénit les fils pieux
Qui gardent dans les jours funestes,
L'héritage de leurs aïeux.
Comme une gloire dérobée,
Comptons chaque pierre tombée*³⁰.

Il fait la guerre aux démolisseurs et s'insurge contre les destructions « idéologiques » et réclame avec vigueur une loi : « *on fait des lois sur tout, contre tout.(...). Et une loi pour les monuments, une loi pour l'art, une loi pour la nationalité de la France, une loi pour les souvenirs, une loi pour les grands produits de l'intelligence humaine, une loi pour l'œuvre collective de nos pères, une loi pour l'Histoire, une loi pour l'irréparable qu'on détruit, une loi pour ce qu'une nation a de plus sacré, cette loi juste, bonne, excellente, sainte, utile nécessaire, indispensable, urgente, on n'a pas le temps (...)* »³¹. L'enthousiasme d'Hugo finit par emporter l'adhésion et dès 1830 un budget est voté pour la conservation des monuments historiques. Sous l'impulsion d'Hugo auquel se sont ralliés Montalembert et Mérimée, le ministre Guizot crée le poste d'Inspecteur général des Monuments historiques occupé d'abord par Vitet et à

²⁸ Victor Hugo, op. cit., lettre à Adèle, 1835, p. 28.

²⁹ Cité par Alain Corbin, *Le territoire du vide*, Paris, Aubier, 1988, p.193.

³⁰ *Odes et Ballades*, 1823, cité par François Robichon dans son article Victor Hugo, père du patrimoine, in *Monuments Historiques*, n°141, oct./nov. 1985, p. 113.

³¹ Cité par François Robichon, op. cit., p. 114.

partir de 1834 par Prosper Mérimée. Le 18 juillet 1834 une commission chargée des Monuments historiques³² se met en place ainsi qu'un comité qui lance, en 1837, l'inventaire des richesses historiques de la France. Victor Hugo participe activement à ce comité où il est chargé des tâches d'inventaires et d'instruction. Devenu Pair de France, Victor Hugo évoque lors de la séance du 16 mai 1846 les éléments de la doctrine : « *en aucun cas il ne faut supprimer* »³³ et il plaide pour l'hétérogénéité stylistique qui est la marque de l'histoire. Cette volonté de protection de l'espace trouve plus tard un écho à travers la naissance de multiples associations dont le Touring club de France qui, le 21 avril 1906, fera adopter *la loi organisant la protection des sites et monuments naturels de caractère artistique*. La protection va rallier un certain nombre d'artistes et d'intellectuels et est ressentie alors pour ce qu'elle est : un élément de culture indispensable pour inventer l'avenir.

Les artistes ont ainsi fortement contribué à développer une sensibilité particulière au paysage qui a imprégné la société toute entière. Cette culture paysagère est également liée au travail de tous ceux qui interviennent sur le paysage. Agriculteurs, forestiers, jardiniers, paysagistes, architectes, ingénieurs..., tous les hommes de l'art ordinaires, tous aménageurs, ils ont créé des formes nouvelles qui se sont ancrées dans l'histoire et la géographie des lieux. Appréciés par les habitants, les nouveaux paysages sont devenus des références qui, à leur tour, ont inspiré les artistes. L'idée qu'il existe une relation entre le « beau » et le « bon » (l'utile) est ainsi née d'une sensibilité et d'une esthétique partagées. Des expressions telles que « l'agriculture est le premier des arts », « les ouvrages d'art », « l'écoles des arts et métiers » sont issues d'une tradition qui favorise la recherche d'une esthétique professionnelle pour témoigner de la qualité du travail. La qualité esthétique d'un paysage est liée à la façon de le dessiner, de le modeler, de mettre en œuvre les matériaux de construction par ceux qui interviennent sur le territoire.

L'histoire du paysage n'est au fond rien d'autre qu'une histoire de projets. Redonner sa place au projet d'ensemble et à la qualité d'un site nécessite de comprendre la culture paysagère propre à chaque type d'aménageur concerné. Celles des paysans à travers l'observation directe des structures agricoles, de leurs choix techniques et culturels. Celles de l'ingénieur - qui dessinait les ponts, les routes et les canaux, devenus aujourd'hui des éléments de notre patrimoine paysager - au cantonnier qui sur le terrain a mis en œuvre les figures attachées aux alignements d'arbres. Celle des jardiniers, des architectes paysagistes, des urbanistes qui ont tracé les parcs, les places ou les mails. La fresque du « bon gouvernement » de Sienne, que nous avons évoquée plus haut, est un exemple majeur d'une œuvre universelle résultant d'une sensibilité et d'une action volontaire communes entre les responsables politiques, les architectes et les agronomes qui ont réalisé les terrasses, aboutissant ainsi à un projet cohérent et harmonieux. Elle montre que le paysage fait la synthèse du projet de société, et c'est ce message que la Convention européenne sur le paysage a souhaité souligner à l'occasion de la conférence préparatoire à Florence en 1999.

³² Voir aux Archives nationales, F17,13268-13269.

³³ op. cit., p.115.

Le paysage oublié, l'espace fragmenté.

Que nous est-il arrivé pour que la société occidentale manifeste si peu d'attention pour la qualité de l'espace ? Pourquoi ne voit-on plus aujourd'hui dans la géographie un paysage à valoriser et dans l'histoire à travers « l'héritage des aïeux » un patrimoine utile pour guider les opérations nouvelles à engager ?

Après la guerre de 1914–1918, l'industrie prend le pas sur l'agriculture. Le mouvement moderne des années vingt relègue dans le passé la peinture d'une campagne harmonieuse et prospère du paysage français. Il faut reconstruire et tout l'effort d'un désir de progrès passe désormais par le développement des sciences et des techniques. Celles-ci ne sont pas orientées pour favoriser l'embellissement de l'espace. Les questions sociales et économiques prennent une acuité d'autant plus forte que le surpeuplement et la lutte des classes deviennent des problèmes de premier plan avec le développement sans précédent des villes et l'industrialisation de l'Europe. Durant cette période, les arts plastiques se replient sur eux-mêmes pour tomber dans l'académisme. S'il existe encore trois sections à l'Ecole Nationale supérieure des Beaux Arts à Paris (Sculpture, Peinture, Architecture), peu à peu, les liens se creusent entre les architectes et les artistes et il n'y a plus de point de rencontre réelle dans l'enseignement de l'école, seule « la valeur des trois arts » les rassemble pour un court moment dans leurs études³⁴. Les artistes se sont éloignés les uns des autres et la culture partagée de l'art de l'aménagement a été, petit à petit, reléguée à un âge d'or inscrit dans un passé aristocratique, présenté comme seul capable d'induire à grands frais, par l'exploitation des misérables, un cadre de vie de qualité. Cette expression symbolique d'une hiérarchie sociale explique l'origine de la méfiance par rapport à l'espace.

Imperceptiblement, et sans qu'on y prenne garde, la protection qui a été, avec le mouvement des artistes à la fin du XIXe siècle un élément d'avant garde, est considérée au XXe siècle comme une vision réactionnaire à laquelle on accole souvent une action passéiste. Il ne s'agit plus que d'un profit financier potentiel dont la réalisation donnera l'occasion de se débarrasser aussi de vieux oripeaux sales et encombrants.

L'héritage culturel lié à la société rurale a été mis à mal. Les chiffres à cet égard sont éloquents : en 1914, la France comptait dix sept millions d'actifs à la terre, il n'en restait plus que huit millions en 1965, soit plus de 19 % de la population active, alors qu'aujourd'hui, il en demeure 3 % regroupant moins d'un million de personnes.

Les agriculteurs gèrent encore 60 % de l'espace national, soit trente quatre millions d'hectares. L'extension des grandes cultures (céréales et oléagineux) favorisées par la politique agricole commune et le remembrement (quatorze millions d'hectares remembrés en quarante ans) ont joué un rôle non négligeable dans le formidable

³⁴ Jusqu'en 1968, les architectes devaient réaliser une œuvre sculptée et peinte qui s'inscrivait dans la feuille de valeurs nécessaires à l'obtention de leur diplôme DPLG.

changement d'échelle et dans l'uniformisation du territoire. L'abandon des prairies et des terrasses cultivées dans les régions au relief difficile et en moyenne montagne, comme la destruction moderniste des zones humides en plaine ou à proximité du littoral (qui ont parfois favorisé les catastrophes naturelles) se sont accélérées ces dernières années. La fermeture de certaines vallées avec le développement de la forêt qui s'est accrue de quatre millions d'hectares depuis 1947 a marqué aussi l'évolution du paysage. Un autre phénomène amplifie encore ces facteurs de changement : le développement des grands équipements liés aux réseaux d'infrastructures. Ainsi, le schéma routier progresse au rythme de trois cents nouveaux kilomètres par an, passant entre 1960 et 1995, de cent soixante dix kilomètres à sept mille huit cents kilomètres. La longueur des lignes électriques à haute, moyenne et basse tension a été multipliée par cinq, tandis que le T.G.V. prévoit encore bien des extensions supplémentaires. L'étalement urbain a conduit, de 1945 à 1970, à une consommation formidable de l'espace, soixante trois mille hectares ont été transformés par les nouveaux modes d'habitat, avec les infrastructures touristiques et par les zones industrielles ou commerciales (soixante mille hectares gagnés chaque année). Le littoral a subi de fortes pressions. Depuis 1982, les communes de bord de mer ont vu s'accroître de 42% les résidences nouvelles « mangeant » les paysages ruraux cultivés qui ont parfois presque disparu.

Les réseaux de déplacement et de transport, de flux technologiques, d'organisation des marchés pour l'agriculture (mis en œuvre isolément et chacun dans leur logique propre) ont supplanté l'étude de l'ensemble de l'espace. Les intellectuels réfléchissent désormais aux questions sociales, économiques ... On entre, dès lors, dans la société du juge. Le progrès ne se situe plus dans un bien-être spatial, il s'exprime par l'innovation et réclame le changement dans tous les domaines. L'idée d'un projet paysager conçu comme une sorte de germe spatial capable d'engendrer un cadre de vie collectif producteur de bien-être qui nourrit à la fois le corps et l'esprit semble relever aujourd'hui d'une vision utopique dont le but est devenu parfaitement improbable.

Le fait que chaque domaine soit resté indifférent aux autres marque pourtant la limite de notre compréhension actuelle. Pour tenter de l'éclaircir, un état des lieux des actions engagées depuis la fin des années 70 me paraît d'autant plus utile qu'il n'existe pas actuellement de bilan car les ouvrages édités ont été généralement réalisés par des universitaires éloignés de l'aménagement et des projets engagés par l'action publique. J'évoque ici la période liée à la création des premières institutions paysagères que j'ai personnellement vécue.

Etat des actions engagées depuis le début des années 1970.

Le paysage qu'on croyait oublié, relayé définitivement au passé revient alors en force. Les années 1970 à 1980 ont été prometteuses pour le domaine avec la création des ateliers régionaux de Sites et Paysages, du conservatoire du Littoral et du Centre National d'Etude et de Recherches du Paysage (CNERP) qui devait former, pour la

première fois en France, des paysagistes d'aménagement³⁵, dans le cadre du premier ministère de l'Environnement. Mais c'est surtout avec l'apparition du grand ministère de l'Environnement et du Cadre de Vie, avec la création de la direction de l'Urbanisme et des Paysages en 1978 et de la Mission Paysage en 1979, qu'une véritable commande sur le paysage apparaît favorisant une réflexion tournée vers la recherche, les études et l'action, relayée sur le terrain auprès des élus par la création des CAUE³⁶. Le ministère de l'Environnement et du Cadre de vie qui rassemblait pour la première fois les aménageurs et les protecteurs s'était, au cours de ces années, doté de personnel qualifié. Il avait recruté à nouveau les inspecteurs des Sites³⁷ redonnant une impulsion à cette politique et des paysagistes du CNERP ont été affectés dans plusieurs de ses services. Les différents colloques souvent organisés par des universitaires³⁸ ont marqué ce renouveau. Si, comme nous l'avons déjà souligné, l'ensemble des actions engagées conserve un caractère partiel, il faut néanmoins reconnaître que depuis les années 80, un grand nombre d'ouvrages ont été publiés sur le paysage, encouragés par la petite équipe essaimée à travers les départements ministériels, qui en a assuré le suivi administratif.

Mais avec la première mise en œuvre de la décentralisation, on assistait à une certaine hésitation sur la légitimité administrative d'une politique du paysage. J'ai personnellement entendu dire à plusieurs reprises, par des membres de l'ancienne DAFU (Direction de l'Aménagement Foncier et Urbain) à l'époque ; « *Une direction des Paysages, et pourquoi pas, tant que vous y êtes, une direction des Nuages ?* »

Au début des années 1990 un certain frémissement se fait sentir à nouveau avec le redémarrage d'une politique d'études et d'actions. Parmi elles : les opérations Grands Sites, la campagne Jardin, l'attention portée aux réseaux routiers et aux ouvrages d'art avec notamment le 1% paysage et développement pour les autoroutes, les labels de paysages, les opérations liées au développement durable et les plans de paysage, ont été les plus remarquables.

Le regain d'intérêt constaté aujourd'hui pour ces recherches, le nombre de publications et les opérations lancées et présentées plus bas trouvent leur point de départ dans l'énergie donnée par une poignée de personnes au cours de cette période. Cette énergie a été fournie par une équipe de « fantassins » dont on trouvera les noms ci-dessous car ils ont marqué l'histoire récente du paysage.

³⁵ Les élèves recrutés par concours au niveau d'un 4^e cycle, payés par l'Etat (sur le modèle des normaliens ou des polytechniciens) devaient former un corps de paysagistes de haut niveau. Quatre promotions de 15 personnes ont suivi cet enseignement de 1971 à 1976. Le CNERP a disparu fin 79, l'Ecole de Versailles, (qui s'était arrêtée au début des années 70) a été refondée en 76 reprenant alors cet enseignement du grand paysage.

³⁶ Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement.

³⁷ Il faut se souvenir qu'un des moments forts de la politique fut la campagne de protection engagée pendant la guerre (entre 1941 et 1944) par de très jeunes inspecteurs des sites qui ont pu, par là, échapper au STO en Allemagne. A travers cette mission d'observation des sites, ils ont souvent servi la Résistance Françaises. L'histoire du corps des inspecteurs des Sites est donc liée comme le dit Yves Périllon, (inspecteur des Sites de Haute Normandie), à une épopée. Malheureusement cela a nourri à leur égard une réputation de personnalité un peu « rebelle » qui n'a pas engagé l'administration à leur donner un statut reconnu.

³⁸ Voir sur ce point le livre de Michel Collot, Baldine Saint Girons, Françoise Chenet (S la dir.) : *Paysage, état des lieux*, Ed. Ousia, 2001, p. 6.

Je n'aborde ici que trois domaines d'actions : les jardins, les ouvrages d'art et l'agriculture.

Les nombreux ouvrages universitaires, toujours passionnants, savants et riches, me paraissent souvent trop éloignés de mon étude centrée sur les questions d'espace et de qualité du projet pour que je puisse en dresser un état des lieux critique informé.

Les jardins

Le paysage a fait l'objet autour du thème des jardins de recherches particulières qui ont permis un foisonnement de publications. A la fin des années 70, les recherches de Bernard Lassus³⁹ et de Michel Conan⁴⁰ ont donné une impulsion aux travaux des chercheurs. On se souvient de la belle exposition sur les Jardins en France⁴¹ (présentée à l'hôtel de Sully du 18 mai au 11 septembre 1977) à laquelle Monique Mosser avait collaboré, comme des études⁴² de cette dernière sur l'histoire des jardins. Au cours des années 80/90, une série de revues⁴³ et d'ouvrages dont, parmi bien d'autres, ceux de Jacques Simon⁴⁴, de Eric Jakobsen, de Pierre Sansot⁴⁵, de Gilles Clément⁴⁶, de Jean-Pierre Le Dantec⁴⁷ ..., ont présenté sous divers aspects, parfois contradictoires, le jardin et le végétal. C'est surtout avec les premiers ouvrages de Michel Racine sur les jardins du sud de la France⁴⁸ que les propriétaires et les érudits se sont à nouveau mobilisés. Ce regain d'intérêt a alors rencontré un grand succès. L'ensemble des travaux de chercheurs et d'amateurs éclairés a suscité des manifestations⁴⁹, des festivals⁵⁰, souvent organisés autour d'architectures patrimoniales, qui, à leur tour ont contribué à l'ouverture d'un marché économique encore timide en France, dans les années 60/70, et qui s'est considérablement développé ces dernières années. « Cultiver

³⁹ Bernard Lassus (sous la direction), *Hypothèses pour une troisième nature*, Paris, Ed. Le Sang de la Terre, 1993.

⁴⁰ Postface de Michel Conan à la réédition de l'ouvrage de René-Louis de Girardin, *De la composition des Paysages*, Ed. du Champ urbain, 1979.

⁴¹ Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, *Jardins en France 1760-1820, Pays d'illusion, terres d'expériences*, Ed. de la Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, Paris, avril 1977.

⁴² Voir Monique Mosser et Georges Teyssot (sous la direction), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion 1991. Monique Mosser et Philippe Nys (sous la direction), *le Jardin, art et lieu de mémoire*, Vassivière, Ed. de l'Imprimeur, 1995.

⁴³ Parmi elles : voir Archivert 1980-1981, revue publiée par Jean Magerand et Elisabeth Mortamais, Cahiers du C.C.I ; n°4 *Paysage : parcs urbains et suburbains*, Centre Georges Pompidou, 1988, La feuille du Paysage n° 1-14 1989-1992, Monuments Historiques 1986, n° 142, *Jardins parisiens*, et n° 143 *Jardins de province*. Pages paysages, de 1987 à 2003, n°1-9. Les Carnets du paysages n°1, Actes Sud /ENSP 1998. Critique, n° (613-614), *jardins et paysages*, juin-juillet 1998.

⁴⁴ Jacques Simon, *L'art de connaître les arbres*, Hachette, Paris, 1965.

⁴⁵ Pierre Sansot, *Jardins publics*, Paris Ed. Payot, 1993.

⁴⁶ Gilles Clément, *Le jardin en mouvement*, Ed. Pandora, Paris, 1990.

⁴⁷ Jean-Pierre et Denise Le Dantec, *Le Roman des Jardins de France, leur histoire*, Paris, Christian de Bartillat-Plon, 1990. Jean-Pierre Le Dantec, *Jardins et Paysages*, collection Textes essentiels, Ed. Larousse, 1996.

⁴⁸ Michel Racine *Architecture rustique des Rocailleurs*, Ed. du Moniteur, Paris 1981. Michel Racine, *Jardins de Provence*, (en collaboration avec F.Binet), Ed. Edisud, 1982. Michel Racine, *Jardins de la Côte d'azur*, (en collaboration avec E. Boursier-Mougenot), Ed. Edisud, 1984.

⁴⁹ Campagne jardin montée par la DAU puis par la culture et développée dans certaines régions notamment en Lorraine autour des inventaires, (en cours d'informatisation en collaboration avec la Culture).

⁵⁰ En région et notamment en Lorraine.

son jardin » est redevenu, pour monsieur tout le monde, une pratique de *bonheur et de sagesse*⁵¹ préconisée déjà par les philosophes du Siècle des Lumières. Le commerce des jardinerie et des supermarchés a trouvé autour de ce domaine une véritable manne. Parallèlement à ce travail de mémoire des érudits des jardins, l'engagement de Michel Corajoud pour le projet de paysage, à l'école de Versailles, a fortement contribué à une reprise des réalisations de qualité et à une reconnaissance de la jeune profession de paysagiste. La ville de Paris, au cours de ces années, a passé commande pour la création de plus de trente jardins de quartier (citons à titre d'exemple celui de la rue de Meaux⁵², celui du square Tague-Kellerman⁵³, et le jardin Atlantique⁵⁴) plusieurs parcs de cinq à sept hectares comme ceux des Halles, de Belleville⁵⁵, de Georges Brassens⁵⁶ et de trois grandes réalisations : le parc André Citroën⁵⁷, le parc de Bercy⁵⁸ et le parc de la Villette⁵⁹. Bientôt les derniers espaces libres dans Paris seront investis par des parcs paysagers comme celui de la cour du Maroc⁶⁰ situé à la rencontre du dix huitième et du dix neuvième arrondissement en limite d'un terrain de la SNCF. Ce développement exceptionnel n'avait plus existé depuis les grands travaux d'Haussmann au XIXe siècle. En région certains « paysagiste-maître d'ouvrage » impulsent aussi la commande. Ainsi dans le département du Val de Marne l'ouverture au public de dix-huit parcs parmi lesquels la Plage-Bleue de Valenton et le Parc des Lilas à Vitry-sur-Seine est due à l'initiative de Pierre Dauvergne. Georges Demouchy⁶¹ encourage pareillement la réalisation de parcs et de promenades de quartiers sur l'aire marseillaise (notamment à Miramas⁶²). Le goût nouveau pour la nature et le végétal a été personnifié par Gilles Clément autour de l'idée du *jardin planétaire* avec l'acclimatation des plantes et le rêve de voyage ; son exposition organisée à la Grande Halle de la Villette du 15 septembre au 23 janvier 2000 a marqué le point d'orgue de ce renouvellement. Pour l'utilisation du végétal comme matériau pour le projet. Le premier à avoir guidé les paysagistes est Jacques Simon⁶³, (premier grand Prix du Paysage en 1991), avec son étude fondatrice sur les formes végétales. A sa suite, des études⁶⁴ et une série de brochures⁶⁵ ont été réalisées, souvent par les ministères, les CAUE ou les services techniques des villes dans les régions.

⁵¹ Nous empruntons cette expression à la paysagiste Chantal Ducruix.

⁵² Michel Desvigne, concepteur, réalisation, 1989-1990.

⁵³ Gilles Vexlard, concepteur, réalisation, 1996.

⁵⁴ Michel Péna, concepteur, réalisation, 1995.

⁵⁵ Michel Viollet, concepteur, réalisation, 1983-1989.

⁵⁶ Daniel Collin, concepteur, réalisation, 1977-1985.

⁵⁷ Patrick Berger, Gilles Clément, Alain Provost, concepteurs, réalisation 1986-1992.

⁵⁸ Bernard Huet, Marie-Hélène Ferrand, Bernard Leroy, Philippe Raguin, concepteurs, réalisation 1987-1998.

⁵⁹ Tschumi Bernard, concepteur général, réalisation 1976-1988. Dans le parc de la Villette, Le jardin des Bambous, Alexandre Chemetoff, concepteur, réalisation 1986-1987. Le jardin du jardinage, Gilles Vexlard, Laurence Vacherot, concepteurs, réalisation 1987.

⁶⁰ Le lauréat Michel Corajoud, plébiscité par un jury rassemblant des élus, des habitants et des professionnels a été désigné par le maire de Paris en septembre 2003.

⁶¹ Le parc du Griffon à Vitrolles, Georges Demouchy, concepteur, réalisation, 1974-1978.

⁶² Alain Marguerit, concepteur, réalisation 1985.

⁶³ Jacques Simon, *Paysages et Formes végétales*, Ed. ministère de l'Équipement, STU, 1982.

⁶⁴ Alain Demangeon, Ann Carole Werquin, *L'art des arbres en ville, Barcelone aujourd'hui et la requalification de la Ville*, Ministère de l'Urbanisme, du Logement et des Transports, Plan Urbain, 1990.

Bertrand Deladerrière, *Utilisation de l'arbre dans les formes paysagères urbaines*, Institut pour le développement forestier, 1987.

⁶⁵ Marie Verdier, *Des arbres dans la ville*, CAUE de Hte Garonne, 1987.

L'ouvrage de Caroline Stefulesco⁶⁶ sur l'urbanisme végétal a constitué une excellente synthèse, particulièrement utile pour la compréhension et la culture de l'utilisation du monde végétal. Il aura permis d'initier la reprise d'inventaires d'arbres remarquables au bureau du Paysage. Pour notre modeste part, nous avons cherché à alimenter les figures paysagères développées par Michel Corajoud, au début des années 80, par la mise en œuvre d'une grammaire végétale⁶⁷. Le fait que l'arbre marque l'espace, constitue un repère, n'est pas à notre sens, suffisamment mis en valeur. L'arbre est, à l'instar de l'homme, un sujet culturel lié à une histoire et une géographie. Si on l'utilise comme accessoire décoratif, il peut contribuer à la banalisation des sites. Employé au contraire avec culture et discernement, le végétal donne, plus que n'importe quel élément, du sens aux lieux. Ce point de vue reste encore à mettre en œuvre. Dans ce travail auquel beaucoup ont contribué, on ne doit pas oublier les botanistes et notamment Pierre Lieutagui⁶⁸, Jean-Marie Pelt⁶⁹ et Patrick Blanc⁷⁰, chercheur au CNRS et spécialiste des jardins verticaux et des murs végétalisés que l'on peut voir notamment au centre commercial de Boulogne Billancourt. Il faut enfin mentionner Corinne Bourgery⁷¹ et Claude Guinaudeau, ingénieurs de l'Institut pour le Développement Forestier sur la replantation des arbres d'alignement.



⁶⁶ Caroline Stefulesco, *L'urbanisme végétal*, Ed. Institut pour le développement Forestier, Paris, 1993.

⁶⁷ Anne Fortier Kriegel, Chantal Ducruix, *l'Arbre, une grammaire végétale*, Edition de la DGHUC, Paris 1998.

⁶⁸ Pierre Lieutagui, *le livre des arbres, arbustes et arbrisseaux*, R. Morel, 1969 et *Jardins des savoirs, jardin d'Histoire*, Conservatoire ethnologique de Salagon, 1992 et *La plante compagne*, Acte Sud, 1997.

⁶⁹ Jean-Marie Pelt, *Les langages secrets de la Nature*, Fayard, 1997.

⁷⁰ Voir hôtel Persing Hall à Paris VII réalisé en 2001.

⁷¹ Corinne Bourgery, *Les plantations d'alignement le long des routes, chemins, canaux, allées*, Ed. IDF, 1988.

Les ouvrages d'art

Les années 80/90 ont été marquées dans ce domaine par les premiers écrits de Bertrand Lemoine⁷² et de Bernard Marrey⁷³, de Jean Mesqui⁷⁴, d'Antoine Picon⁷⁵, les publications de l'Association pour la Connaissance des Ouvrages d'art⁷⁶, ainsi que par les travaux de recherche réalisés à l'occasion de l'exposition « Un canal, des canaux »⁷⁷, présentée à la Conciergerie du 7 mars au 8 juin 1986, puis les inventaires des ouvrages d'art dans les sites lancés par la sous-direction des Sites et qui ont été présentés partiellement lors de l'exposition à l'Ecole des Beaux-Arts en 1987, appuyée par le numéro double de la revue *Monuments Historiques*⁷⁸.

Comme le rappelle Philippe Chanard⁷⁹ à la demande de la direction des routes, le guide sur l'esthétique des ouvrages courants émanant du SETRA⁸⁰ (Guest 69) marque le point de départ d'une collaboration entre ingénieurs et architectes dans la conception des ouvrages routiers. Ainsi des appels à concours systématiques ont été lancés par l'Etat en Haute-Savoie, autour du viaduc des Egratz, puis sur l'A20 et plus récemment sur l'A 75 autour du viaduc de Millau.

Par ailleurs, les concessionnaires d'autoroutes comme les maîtres d'ouvrages des infrastructures ferroviaires (TGV Méditerranée) ont eux aussi cherché à réaliser des œuvres d'art de qualité lors de la construction des grands ouvrages routiers et ferroviaires. Les aires d'autoroutes ont fait l'objet de nombreuses réalisations dues à des artistes⁸¹. Ainsi sur l'A64, « Le tour de France » est l'œuvre installée sur l'aire des Pyrénées par Jean-Bernard Metais ; sur l'A72 la colonne brisée due à A. et P. Poirier se situe sur l'aire de Suchères.

A cet effort, il faut ajouter les réalisations autour des ouvrages dans l'ensemble des villes attachées à l'intervention d'artistes : la ligne du tramway de Strasbourg a été enrichie de la passerelle Simmel réalisée par une équipe conduite par Siah Armajani. L'axe majeur de la ville nouvelle de Cergy-Pontoise long de 3 km, a été réalisé par Dani Karavan, qui a cherché à relier les nouvelles réalisations au patrimoine historique.

⁷² Bertrand Lemoine, *L'architecture des ingénieurs*, Ed. du Moniteur, 1980.

⁷³ Bernard Marey, *Les ponts des 18e et 19e siècle*, Picard, 1990.

⁷⁴ Jean Mesqui, *Le pont en France avant le temps des ingénieurs*, Presse de l'E.N.P.C, 1986.

⁷⁵ Antoine Picon, *L'invention de l'ingénieur moderne*, Presse de l'E.N.P.C, 1990.

⁷⁶ Voir sur ce point les numéros publiés par l' ASCOA (Association pour la Connaissance des Ouvrages d'Art) n°1-6 de 1986 à 1992. Jean Pera, Anne Fortier-Kriegel, *Ouvrages d'art remarquables*, CGPC, Ed. Villes et Territoires, mai 95.

⁷⁷ Voir catalogue de l'exposition, *Un canal, des canaux*, Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, Picard, Fev. 1986.

⁷⁸ *Monuments Historiques, Ouvrages d'art*, n°150-151, avril- juin 1987.

⁷⁹ Ingénieur des Ponts et Chaussées, chargé de la mission environnement et des questions de paysage auprès du directeur des Routes.

⁸⁰ Service d'Etudes Techniques des Routes et Autoroutes.

⁸¹ Voir Gilbert Smadja, *Art et espace public : le point sur une démarche*, Rapport du CGPC, Nov. 2002.

La direction des Routes a été également à l'initiative d'une série d'ouvrages dont, notamment, celui de l'inspecteur général des Sites et Paysages, Jacques Houlet⁸², ou encore l'ouvrage du directeur des routes Christian Leyrit et de Bernard Lassus⁸³. Cet effort engagé par les services a débouché à la fin des années 90 sur la politique « 1% paysage et développement ». Apparue en décembre 1995, elle permet de réserver 1% du coût des travaux liés à la création d'une autoroute ou d'une route à deux fois deux voies - pour traiter le paysage au-delà des emprises routières, en liaison avec les élus des communes traversées⁸⁴. Cette politique a fait l'objet d'une évaluation en 2003 et sera prochainement adaptée au nouveau réseau routier national résultant de la décentralisation.

Par ailleurs, la direction des Routes a lancé un comité « Paysage et sécurité » pour traiter de la gestion des plantations d'alignement et de la lisibilité de la route qui devrait déboucher en 2004 sur la publication de documents techniques. En 2002, cette même direction⁸⁵ a réédité les Rubans d'Or, palmarès destiné à récompenser les plus belles routes et autoroutes. A ce titre ont été primées l'A20 Cahors/nord Souillac et dans l'Aveyron le viaduc de Verrières (milieu interurbain) ; la couverture de l'A86 entre Nanterre et Rueil Malmaison (milieu urbain) ; la traversée du Loing sur l'A77; le centre d'exploitation de la Grande Chaloupe à la Réunion (aménagement de service) ainsi que l'aménagement des gorges de Saorge (opération de sécurité). A cette occasion, un document intitulé « Nos routes avec vous, tous les jours » a été publié. Enfin en 2003, la DR a mis sur son site intranet un texte sur « le Paysage et la route ».

Le domaine agricole

Le domaine rural a lui aussi bénéficié de recherches. Le pays de Cocagne, qui a caractérisé l'image du territoire français, a pris la forme que nous lui connaissons grâce au courant physiocrate qui a connu son apogée dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Des fermes-modèles ont vu le jour et transformé en profondeur l'espace cultivé. L'harmonie des paysages devait refléter le projet de progrès social « la terre aux paysans » et de richesse nationale « le pays de Cocagne ».

Le paysage a été, à cette époque un élément à part entière du projet agricole et forestier. Au moment de la modernisation de l'agriculture, après la seconde guerre mondiale, ces idées ont été oubliées. Seuls quelques agronomes ont tenté d'assurer la permanence paysagère et forestières. Parmi eux, on peut citer les ouvrages de : Jean-Pierre Deffontaines⁸⁶, Bernard Fischesser, Roland Bechman⁸⁷, Yves Luginbuhl,⁸⁸ de

⁸² Jacques Houlet, *Eléments pour une théorie du paysage autoroutier*, Ed. Autoroutes du Sud de la France, Déc. 1993.

⁸³ Christian Leyrit et Bernard Lassus, *Autoroutes et paysages*, Les éditions du demi-cercle, Oct. 1994.

⁸⁴ s'engagent à apporter une contribution financière équivalente à l'Etat.

⁸⁵ *Rubans d'Or* 2002, Ed. Direction des Routes. 2002.

⁸⁶ Jean-Pierre Deffontaines, *Pays, paysans, paysages dans les Vosges du Sud*, INRA, 1977, réédité 1993.

⁸⁷ Roland Bechman, directeur de la revue Paysage + Aménagement n°1 à 20, octobre 1984 à octobre 1992.

Régis Ambroise⁸⁹, Pierre Donadieu⁹⁰ Dans les années 1970, Gérald Hanning⁹¹ et Paul Checcaglini ont développé des travaux sur la trame foncière. L'analyse du parcellaire rural mettait en évidence une structure objective du paysage montrant que sa construction s'était établie sur plusieurs millénaires de mise en valeur agricole. Ce travail, qui a rencontré un écho chez les urbanistes, a été utilisé dans la réalisation du Schéma Directeur d'Ile-de-France⁹². Celui-ci comportait une carte de composition de l'espace s'appuyant sur l'étude dessinée de la trame foncière.

Par ailleurs, à l'époque de la création de la Mission Paysage, une attention particulière avait été portée aux petites cultures : paysages bleus de Provence ou mirabelliers de Moselle. Dans les années 80, à l'initiative d'associations comme l'APARE (Association pour la participation régionale) et de la Mission Paysage avec Régis Ambroise ont été lancés des programmes expérimentaux sur les questions agricoles des terrasses du sud de la France (Cévennes, Lubéron, Corse, Alpes Maritimes). A partir de 1991, la logique des espaces protégés s'est ouverte à une vision sur l'ensemble du territoire. La DPN (Direction de la Protection de la Nature) devient la DNP (Direction de la Nature et des Paysages) et tente d'aborder les notions de développements de territoires. En 1992 – 1993, au sein du cabinet du ministre de l'Environnement, j'ai eu l'opportunité de lancer l'opération *100 paysages de label*⁹³ autour de la question des petites cultures, mettant en action les réflexions engagées quatorze ans plus tôt. Cette opération partait d'un double constat : la protection des sites, quand elle est appliquée et là où elle s'applique, n'est pas toujours une arme adéquate pour protéger des paysages. Il y manque en France – contrairement à l'Allemagne – une dimension culturelle et incitative : une intériorisation du problème qui n'est pas dans la tradition française, pays pourtant de vastes paysages. Il apparaissait que la meilleure manière de préserver les espaces de petites cultures consistait à les encourager, à les faire découvrir. Cent paysages ont été sélectionnés à partir des travaux engagés par les Chambres d'Agriculture⁹⁴, le ministère de l'Environnement⁹⁵ et le ministère de l'Equipement⁹⁶ pour mettre en valeur certains espaces remarquables. Des initiatives locales avaient cherché à protéger ces paysages, les populations et les élus étant déjà sensibilisés au patrimoine qu'ils constituent et à la nécessité de ne pas les laisser disparaître. Pourtant, ces sites sont fragiles, menacés par la banalisation. L'étrange pays blanc des marais salants de Guérande a plus de mille ans et appartient, comme la châtaigneraie de Saint-Pierre-ville ou les jardins flottants d'Amiens, à l'histoire de la campagne française. Les « banquettes » de Beaume-de-

⁸⁸ Yves Luginbuhl, *Paysages, textes et représentations du paysage du siècle des lumières à nos jours*, La Manufacture, 1989.

⁸⁹ Régis Ambroise, *Paysages de Terrasses*, Edisud, 1989 et *Agriculteurs et Paysages*, Educagri éditions, 2000.

⁹⁰ Pierre Donnadieu, *Paysages de Marais*, Ed. de Monza, 1996.

⁹¹ Gérald Hanning, Paul Checcaglini, *La trame foncière comme structure organisatrice du paysage*, Corda, 1976.

⁹² Voir le rapport et les cartes du Schéma Directeur de la Région Ile de France, IAURP, 1976.

⁹³ Voir *100 Label cent paysages de reconquête*, ministère de l'Environnement, février 1993. Revue *Monuments Historiques*, 1994, n°192, article d'Anne Fortier-Kriegel, [Les paysages de label](#).

⁹⁴ Les dossiers sélectionnés ont bénéficié de l'appui de Philippe Andlauer.

⁹⁵ Pour la remontée de certains dossiers Régis Ambroise (notamment les Hautes Prairies d'alpage) et Jean-François Seguin (notamment les poiriers du Domfrontais) ont fourni leur aide. Ces deux dossiers ont été cités comme deux expériences modèles par M. Philippe Mauguin, directeur de l'institut national des appellations d'origine (INAO) dans sa communication au pôle paysage du 23 mars 2004.

⁹⁶ Marie Claude Ciavaldini a assuré la mise en page et en images.

Venise, au pied des Dentelles de Montmirail, sont dues à l'initiative éclairée d'un viticulteur, il y a quinze ans à peine.

Tous ces exemples offrent des repères historiques et géographiques liés à la diversité des cultures locales, l'une des forces de la France est de disposer, d'une agriculture moderne et d'une diversité préservée de ses paysages ainsi que des économies locales performantes. Les paysages de label ont servi d'appui à l'action concrète pour la mise en œuvre de la Loi Paysage du 3 janvier 1993⁹⁷. Celle-ci a reconnu le fait que le paysage constituait une valeur, donc un capital économique, social, écologique et spatial. Comme le dit Régis Ambroise, l'idée du « *lien entre la qualité de l'espace et celle du produit a été renforcée* ». Aujourd'hui, la notion de sites remarquables du goût, mise en œuvre par le ministère de l'Environnement⁹⁸ développe l'idée que la qualité des produits reste attachée à la qualité des paysages. Qu'il s'agisse d'éléments de structure de l'espace tels que les haies, les alignements d'arbres, les talus, les fossés, les berges..., la Loi a permis, à travers des directives paysagères, de faciliter leur mise en place. De même, le volet paysage du permis de construire a cherché à intégrer l'architecture dans l'espace rural.

A partir de la réforme de la politique agricole commune, (la PAC en 1992) par la Commission européenne, on a assisté à la reconnaissance du rôle de l'agriculture dans l'entretien et la création des paysages. Des mesures ont été prises pour faciliter le financement de ces questions notamment les opérations locales agri-environnementales (OLAE) ou les PDD (Plans de développement durable) fondés sur des diagnostics de territoire englobant la complexité des lieux. Malheureusement la qualité spatiale n'a pas été suffisamment prise en compte, en particulier dans sa dimension de développement durable. On se souvient que trois critères le définissent : écologique, économique et social. L'oubli du cadre de vie et de sa forme spatiale conduit à traiter chaque aspect de façon indépendante. Le 2 février 1995, la loi Barnier⁹⁹, puis le 9 juillet 1999, la loi d'orientation agricole¹⁰⁰ soulignent la nécessité de traiter les territoires dans sa totalité, mais c'est essentiellement le besoin de la concertation que l'on retiendra pour leur application. Au fil des textes et de leur interprétation, la préoccupation spatiale des hommes de l'art a disparu et il ne faut pas s'étonner que, de globalité comme pratiques mêlées d'un lieu (l'habitat, le travail, la circulation ou le loisir), la préservation du paysage devienne une contrainte qui s'ajoute aux autres. La synthèse qu'elle induit peu à peu s'est évanouie. Si aujourd'hui les contrats territoriaux d'exploitation (CTE) sont proposés aux agriculteurs, au sein de l'aménagement foncier se dégage comme objectif du nouveau code rural, l'idée de multifonctionnalité¹⁰¹ peut aboutir à un fractionnement du paysage rural comme il en a été pour l'espace urbain.

⁹⁷ Loi n°93-24 du 8 janvier 1993 sur la protection et la mise en valeur des paysages, modifiant certaines dispositions législatives d'enquête publiques.

⁹⁸ A l'initiative de la s/Direction des Sites et plus particulièrement de J.F Seguin, chef de bureau des Paysages.

⁹⁹ Loi n°95-101 du 2 février 1995 relative au renforcement de la protection de l'environnement.

¹⁰⁰ Loi n°99-574 du 9 juillet 1999 d'orientation agricole.

¹⁰¹ Voir Bernard Farinelli et Bernard Lefèvre pp. 34-39, in Géomètre, les nouveaux paysages, n° 2, février 2003.

Le visiteur qui parcourt un site le perçoit dans sa globalité car il ressent la complexité des pratiques mêlées, la mixité de l'espace partagé, de là émane l'idée que le paysage est lié au regard extérieur.

Réintroduire le paysage dans les textes soutenus par une autorité suffisante dans les services déconcentrés et par le lancement d'études paysagères nous paraît devenir un enjeu primordial. En Hollande, les études de paysage sont subventionnées à hauteur de 50% à 80% par le ministère de l'Agriculture. Ces travaux pourraient contribuer à maintenir la qualité des produits dans des zones d'appellation contrôlée. Par exemple¹⁰² lorsqu'il s'agit d'animaux, le maintien de prairies permanentes favorise le pâturage sur une plus longue période, la replantation des haies offre alors des abris utiles et l'entretien des fossés permet un meilleur assainissement du sol au printemps et à l'automne. Avec l'avancée de l'urbanisation le paysage rural a pris une valeur patrimoniale forte. Il est ressenti comme un espace récréatif où l'on peut voir, toucher, sentir, entendre les mondes vivants, ce qui n'est pas toujours possible en ville avec la même liberté.

Que dire de cet ensemble de recherches ? Il convient d'abord, bien évidemment, de se féliciter de l'existence des travaux accomplis dans des domaines souvent inexplorés. Il reste cependant une difficulté de mise en relation de milieux et de cultures qui continuent à s'ignorer, à se tenir à distance sans véritablement se comprendre. Les regards croisés n'existent pas car la synthèse n'a jamais pu être engagée, ni orchestrée et le fossé entre aménageurs et protecteurs s'est maintenu. Par ailleurs, le paysage n'est pas porté par une profession reconnue et nombreuse, les avancées développées par la petite équipe intégrée au sein des années 70/80 n'ont pas été transmises comme elle auraient dû l'être, à la nouvelle génération. Le trop petit nombre de spécialistes les a fait apparaître comme des originaux isolés. Leur manque de statut (qu'il s'agisse des inspecteurs des sites, des inspecteurs généraux dont le corps est en extinction ou des chargés de mission) n'a pas permis un droit de cité suffisant à l'intérieur même du service public. Il ne suffit pas de constituer la compétence, encore faut-il la placer en situation d'être entendue et organiser l'approfondissement dans une perspective créative que devront mettre en œuvre les nouveaux venus. La situation de rupture existant dans de nombreux domaines confrontés à l'accélération extraordinaire de la technologie a empêché le temps de réflexion nécessaire à la synthèse paysagère. Cela explique que nous soyons souvent confrontés à des confusions de sens plus qu'à des richesses d'interprétations. Car faute d'avoir été divulgué et publié, le point de vue lié à l'action porté par l'aménagement et longuement mûri cède le pas à celui extérieur attaché à des analyses fragmentaires mais éditées qui, aujourd'hui servent de référence et de mémoire sur le sujet.

¹⁰² voir Régis Ambroise, *L'agriculture et la forêt dans le paysage*, Ed. du ministère de l'Agriculture, 2002.

Réflexions liminaires préalables au projet de paysage

Comme nous l'avons déjà souligné, nous nous appuyons sur la constatation qu'il n'y existe pas de paysage sans homme. La « demande » sociale de paysage (qui intéresse tous les citoyens) nous apparaît comme l'expression d'un besoin de réalisation sur un lieu de vie. En aucun cas nous ne considérons un espace abstrait. C'est pourquoi le mot paysage paraît indissociable du projet comme intervention pour transformer, adapter, réparer, organiser le territoire de vie des hommes, en fonction de nécessités ou de besoins nouveaux.

A travers cette présentation du paysage comme un projet, nous voulons montrer qu'il s'agit du résultat des actions volontaires des hommes d'hier et d'aujourd'hui. La construction d'une autoroute ou la culture de champs ont fait l'objet d'études, de pensées, du moins de techniques appropriées et non des initiatives hasardeuses. Pourtant la conception la plus répandue est qu'à l'image de la ville « émergente »¹⁰³, vaste chaos difficilement maîtrisable, le paysage qui l'entoure devient à son tour un espace sur lequel on ne peut rien. Cette idée fautive qui s'appuie à la fois sur un conservatisme tourné vers le passé (et rejetant l'homme) et sur un laisser faire laxiste doit, à notre sens, être combattue. Les éléments de réflexion qui suivent, formulés comme des principes, participent au fondement de la méthode.

Le paysage est un projet collectif

Pourquoi faut-il s'intéresser au paysage ?

Le paysage est l'expression d'un projet collectif qui concerne l'ensemble de la population d'un territoire. Si l'individu est lié à son jardin, la collectivité est attachée à son paysage. A la différence de l'architecture, qui satisfait parmi d'autres les besoins domestiques des individus, le projet de paysage s'adresse à l'ensemble de la population qui demande à le partager. Il constitue ainsi un art collectif de l'aménagement du vivant et un patrimoine culturel légué par nos pères. Comme tel, il est le produit d'une communauté, il existe par conséquent autant de paysages que de communautés humaines. La formidable demande dans ce domaine est l'expression d'un besoin de projet de paysage. Si pour survivre, l'homme doit boire et manger, pour entreprendre, il lui faut encore une énergie qu'il puise dans la rencontre avec les autres vivants. Cette énergie reçue des autres explique que le besoin de paysage tient à la nécessité pour chacun d'entre nous en France, de s'inscrire dans une lignée commune dont l'appartenance permet l'identification personnelle.

¹⁰³ Voir Geneviève Dubois-Taine et Yves Chalas (dir.), *La ville émergente*, La tour d'Aigues, Editions de l'Aube 1997.

Que doit-on entendre par paysage ?

Le paysage est à la fois l'histoire et la géographie, c'est l'histoire dont les hommes ont aménagé la géographie pour y vivre. Le paysage est dès lors, un espace-temps, le temps historique dans lequel l'homme s'est approprié l'espace, a fait de la géographie son histoire.

Attaché à un territoire, il contient autant un paysage urbain que rural, autant la mer que la montagne. Le paysage est une discipline propre liée au projet du vivant. Cette discipline appelle l'enquête, la synthèse, la création. Elle ne peut se réduire au domaine économique ou juridique, aux sciences naturelles ou aux sciences humaines, même si l'homme est toujours au cœur du projet. C'est la raison pour laquelle il faudrait revenir à la définition du dictionnaire de la langue française d'Emile Littré et effacer celle inscrite dans l'actuel Robert¹⁰⁴, car cette dernière tend à réduire le paysage à la vue : « partie d'un pays que la nature présente à un observateur ». Cette définition invite (à l'instar de la contemplation d'un tableau) à n'y voir que l'expression d'une beauté visuelle et aujourd'hui nombreux sont ceux qui adhèrent à cette conception tronquée de « consommateur », oubliant que si la contemplation de magnifiques photos de territoires nous émeut et nous parle, c'est qu'elles racontent l'histoire des hommes des montagnes, des plaines, des potagers de mer ou de rivière. Ce point de vue esthétique attaché seulement à la vision est, selon nous, une confusion à éviter. Cette définition renvoie aussi à la lecture où l'analyse appelle l'analyse et ne permet pas toujours de formuler une réponse utile pour l'action vivante et réelle que sous-tend ce domaine. Cette méprise est par ailleurs expliquée par Bernard Quillet¹⁰⁵. Elle vient de l'interprétation littéraire qui a retenu la définition du terme anglo-saxon, l'allemand *landschaft* ou l'anglais *landscape* dont le substantif correspond à l'idée de la vue, au contraire du paysage français qui vient du mot *pays* dérivé de *pagesius* et du latin *pagus* désignant un rapport à la réalité. C'est cette dernière définition que nous retenons, à savoir que le paysage est attaché au monde réel.

Le paysage appartient à un territoire de vie, un site délimité et dimensionné à échelle humaine.

Cette échelle ne peut se confondre avec l'échelle géographique car cette dernière, représentée par la carte, n'évoque pas, comme le site, une image qui donne à en voir la figure car elle est trop abstraite. Mais surtout l'échelle géographique (celle d'un fleuve ou d'un massif) n'est pas liée à une communauté qui a accumulé les connaissances et les savoir-faire pour édifier, gérer et transformer son territoire de vie¹⁰⁶. Ainsi, même un projet de grande ampleur comme une infrastructure linéaire construite sur un vaste territoire doit être relayé par des collectivités. Le paysage qui ne se réduit pas non plus au jardin reste attaché à un lieu physique, à un territoire concret et limité. Parler d'un territoire limité est fondamental parce que la limite est l'élément structurant qui inscrit

¹⁰⁴ Le Robert pour tous, Ed. Dictionnaires Le Robert, Paris, Mai 1995.

¹⁰⁵ Bernard Quillet, *Le paysage retrouvé*, Ed. Fayard, 1991, p.3.

¹⁰⁶ Paul Checcaglini, conversation informelle, juillet 2002

la mesure, la borne, le cadre du domaine conféré à la communauté et qui établit aussi l'espace d'articulation assurant la continuité avec le paysage environnant. En faire l'économie, revient à fabriquer la rupture. Pour que la médiation puisse exister avec l'environnement extérieur, la limite doit avoir une mesure humaine et être une réalité tangible. Ainsi, si un ruisseau ou un chemin marque une frontière de propriété, en revanche, le fleuve, les voies ferrées de grande largeur ne sont plus des limites car elles forment des lieux infranchissables qui induisent la séparation. L'espace trop vaste est déserté par l'usage humain quotidien et par là, devient un repère d'insécurité.

Existe-il une unité de base paysagère et quels regroupements d'espaces peut-on redéfinir?

Mais au delà de la question de la limite, doit-on encore s'interroger sur l'unité de base qui permet le savoir accumulé, la gestion et la pérennité du paysage ?

Historiquement, en France, l'unité paysagère de base est la commune. La commune est un point d'ancrage physique, économique et culturel, un espace majeur pour le paysage¹⁰⁷. Le philosophe américain Ralph Emerson affirmait en 1853 que « la commune est la base du régime républicain »¹⁰⁸. La commune (qui est venue se substituer à la paroisse d'antan) est à l'origine une unité humaine et territoriale, nécessaire pour assurer la nourriture et la vie d'un groupement humain. Cette entité est probablement liée à la fertilité du sol et à l'échelle spatiale du travail que peut faire un groupement de familles d'agriculteurs dans le temps d'une année et ceci sur la durée d'une vie. C'est l'entité territoriale dans laquelle chaque personne sait donner un nom à chacun, avec la désignation de son lieu d'habitation..., de son lien de parenté avec les autres..., et dans laquelle chaque parcelle du territoire est personnalisée non seulement par son propriétaire mais aussi par son utilité, par un nom et par son histoire. Charles Roche précise que : « *L'organisation du village est l'entité géographique, dans lequel les hommes sont liés par leur appartenance au même lieu. Les habitants se connaissent, se jalourent parfois, mais essaient toujours de préserver les liens qui existent entre eux et le village. L'identification se fonde principalement sur le lieu physique et sur ses prolongements " spirituels " : le génie des lieux. La démocratie locale est préservée par l'existence de ce lien identitaire.*

L'étendue du village est celle de la capacité de gestion humaine des lieux, son échelle ne peut s'étendre au delà de quelques centaines d'hectares (...). L'emplacement des nouveaux temples du commerce " avec les grandes surfaces ", comme les tracés des routes dans les communes, conduisent à une logique en contradiction complète avec celle des paysages hérités de la civilisation agropastorale ».

La commune est, on le voit, un territoire de pratiques d'expériences, un morceau de société. Elle a une échelle qui peut être appréhendée par l'ensemble des acteurs. Elle est un moyen pour l'individu de se situer dans un paysage, d'y retrouver des repères historiques géographiques, sociaux et économiques. C'est un espace que la population se représente aisément, un espace démocratique qui mobilise toutes les catégories sociales, qui intéresse tous les citoyens. Si la commune (réalité physique) regroupe et

¹⁰⁷ Charles Roche, conversation informelle, octobre 2000.

¹⁰⁸ Lewis Mumford, *la cité à travers l'histoire*, Ed. du Seuil, Paris 1964, pp. 244 et 423.

fedère les initiatives cela tient à ce qu'elle demeure le lieu identitaire. A l'échelle communale, les projets et la composition sont attendus par les habitants, peut-être à la manière d'une composition musicale, dans laquelle la mélodie assure continuité et ouverture aux variations temporelles.

Pourtant lorsque les communes de nombreuses régions se dépeuplent - dans le pays de la mirabelle, en Meurthe et Moselle, par exemple, où il ne reste plus que 3000 habitants sur un territoire qui regroupe 27 communes, cela conduit bien évidemment pour des raisons de gestion, à tenter de promouvoir des regroupements communaux. Aujourd'hui les responsables de l'aménagement du territoire expliquent que l'exception française qui compte un nombre de 36 565 communes –inégalé en Europe- est aussi une « vaste pagaille »¹⁰⁹ à laquelle il conviendrait de remédier en utilisant un modèle plus adapté au monde moderne. « L'idéal urbain américain ayant failli »¹¹⁰, ceux-ci cherchent ailleurs une autre référence. Et à entendre les esprits brillants de la haute fonction publique, on a le sentiment qu'ils ont opté pour le modèle saxon. Les exemples allemands avec la fédération des villes et qui concernent, à titre d'exemple, le paysage rural de la Ruhr autour de l'Emscher Park¹¹¹, nous paraissent beaucoup plus ennuyeux que ceux composés dans l'espace français. Même si la qualité ordinaire est souvent mieux traitée que chez nous. Tout là-bas semble prescrit par la norme et même le bonheur semble obligatoire ! Il existe en France de nombreux espaces ruraux ou urbains « d'excellence »: Pour ne citer que des modèles urbains : le jardin du Palais Royal, la place de la Concorde, la Pyramide du Louvre avec sa nouvelle place à Paris, ou encore la place Stanislas à Nancy, sont du nombre...

Comment peut-on répartir de notre modèle de la commune pour recomposer un espace adapté à la situation française ? Il est vrai comme le signalait le journaliste Ali Habib dans le journal *Le Monde*¹¹² qu'il existe 1 087 micro villages qui comptabilisent moins de 50 administrés et une cinquantaine ne dépassent pas les 10 habitants. Pourtant si ces communes sont minuscules, elles font preuve souvent d'une étonnante vitalité. A cet égard, Jean-Paul Delevoye président de l'association des maires de France prétend même : « qu'à l'heure de la mondialisation, la commune peut être ce lieu de résurgence de la vie, ce point de repère capable d'offrir une dimension culturelle importante qui ne réponde pas uniquement à la rationalité économique ou démographique, car les gens ont besoin d'affection, de proximité et d'une part de rêve »¹¹³. Force est de reconnaître que les rassemblements de communes apparaissent souvent aux habitants comme des abstractions, des « espaces à trous » ressentis comme l'expression d'ambitions personnelles et non comme des projets concertés d'intérêt public. Un territoire trop vaste dans un cadre de vie quotidien devient pour les citoyens un enjeu de pouvoir, un terrain de lutte politique qui ne concerne pas leur vie de tous les jours.

¹⁰⁹ Selon l'expression de M. Guigou, D.A.T.A.R, lors de son intervention au CGPC à l'automne 1999.

¹¹⁰ Selon l'expression de M. Guigou, D.A.T.A.R, lors de son intervention au CGPC à l'automne 1999

¹¹¹ IBA, *Emscher Park*, Exposition internationale de la construction du Parc de l'Emscher, Gelsenkirchen, 1989. Voir aussi *Urbanisme*, n°267-268, octobre/novembre 1993, p.90-93. et Tomas Grohé, un projet écologique pour la reconversion de la Ruhr in les Annales de la Recherche urbaine n°52.

¹¹² *Le Monde*, 24 octobre 2000.

¹¹³ Voir l'article sur les Régions du journal « *le Monde* » du 24 octobre 2000.

La seconde difficulté de cette maîtrise de l'espace tient à la capacité pour le citoyen à se le représenter. C'est la raison pour laquelle, nous pensons que les regroupements doivent s'imaginer à partir des « sites et des paysages ». Comme réalités concrètes, physiques et symboliques, ils sont le moyen d'élaborer aujourd'hui des gestions nouvelles capables de fédérer les initiatives des populations. Si l'on souhaite maintenir un débat démocratique de qualité sur les villages dépeuplés et appelés par nécessité à se rapprocher, il convient que l'espace recomposé ne concerne pas un territoire trop grand. On ne peut percevoir en images un espace trop vaste (regroupant plus de dix communes¹¹⁴). Les citoyens ont alors du mal à se retrouver et les décisions échappent au contrôle démocratique, ce qui entraîne par la suite toutes sortes de contestations. Le débat autour du troisième aéroport de Paris, implanté en Picardie est une illustration soulevée par l'actualité, il y a déjà quelques temps. Sur ces terres à betteraves, désertées par les populations, où tout semblait dormir, la « levée de boucliers » est venu des morts de 1914. L'opposition tient à la force du symbole où les morts ont relayé l'absence des vivants¹¹⁵ et où les petits villages appelés à disparaître ont même trouvé l'appui improbable des Anglais. On le voit, les projets déterritorialisés comme les concepts abstraits qui les supportent sont incompréhensibles pour les citoyens et leur incompréhension fait surgir des obstacles sérieux. A cet égard, les documents d'urbanisme utilisent une codification analytique non figurative, ils sont par ailleurs généraux et fermés et par là, peu accessible aux personnes. Monsieur tout le monde a beaucoup de mal à se représenter et à décrypter ce qu'est un S.C.O.T. (Schémas de cohérence territoriale) ou un P.E.T. (Plan d'Équipement Territorial). Il convient de repenser en termes spatiaux et imagés l'intercommunalité et ne pas restreindre cette idée, au demeurant bonne, à un concept abstrait (ne retenant que les seuls critères économiques des sites et des paysages).

Reste à définir spatialement et peut-être aussi à reconstruire ce que représente, par exemple, le pays. C'est bien évidemment un chantier à ouvrir, mais le pays devrait concerner un site dont l'échelle serait limitée au rassemblement du territoire de 4 à 10 communes (pour mémoire chaque commune représentant en moyenne un espace de 1500 hectares) et dont « le déplacement journalier en voiture n'excéderait pas trente deux minutes »¹¹⁶. Le regroupement communal ne peut être possible que si les modèles culturels sont compatibles. Il est en effet délicat de rassembler, par exemple, dans une même vallée deux bourgades dont l'une est d'obédience protestante et plutôt politiquement à gauche, avec une seconde située seulement à trois kilomètres mais depuis toujours catholique et votant à droite. Il convient par conséquent d'engager une concertation éclairée et dans ce cadre, la production de plan de paysage et de la méthode appropriée que nous développons plus loin peut s'avérer un outil utile comme tierce image.

¹¹⁴ Une commune représente en moyenne 1 500 hectares, un territoire de 3 km x 7 km. Au delà de 10 communes la représentation est trop lointaine, en tout cas inaccessible à l'échelle du 1/10000 et donc par là, plus illustrative.

¹¹⁵ Comme le dit Raymond Max Aubert, ancien ministre et ancien Délégué à l'Aménagement du Territoire à l'occasion d'une conversation informelle au CGPC, le 3 mars 2000.

¹¹⁶ Voir Jean Poulit, Plans de Déplacement, Schéma Directeur de la Région Ile-de-France, 1999.

Le paysage : affaire de représentation

La mise en forme de la communication du projet de paysage appelle des outils de dialogue adaptés. La question de sa représentation est centrale car le paysage est l'expression d'une intelligence qui organise notre connaissance et notre pratique du monde. De la même manière que le paysage ne peut se réduire à la parcelle ou au jardin, sa représentation ne peut se traduire uniquement par les procédés instantanés et virtuels. L'ordinateur comme la photo, ne sont que des techniques. La photo fige un instant passé ; ce n'est pas la vie. Pour évoquer, raconter les mondes vivants, il faut rechercher des outils de médiation qui transposent la vie. Si aujourd'hui on ne peut se priver des dessins venus de l'ordinateur, il faut cependant les resituer à leur juste place.

Le paysage ne devient accessible à notre entendement que par le biais d'une image qui nous renvoie non seulement la dimension poétique et émotionnelle mais aussi la dimension technique. Nous avons vu avec l'étude de la peinture que le poids et la force des images archaïques ont empêché jusqu'au XVII^e siècle une représentation du réel. Il reste cependant que seul le dessin permet de rendre perceptible le côté vivant que recèle le paysage, il fait appel à un univers imaginaire différent et complémentaire de l'écrit. Pourtant le dessin n'a plus la place qui doit être la sienne dans le métier. Avec les techniques de l'image virtuelle, on pense qu'on peut en faire définitivement l'économie. Et ce d'autant plus que depuis longtemps le dessin est relégué comme outil technique d'exécution ou comme illustration décorative. Le dessinateur qui disparaît aujourd'hui dans les agences était autrefois un exécutant et il occupait dans la hiérarchie du travail une fonction subalterne. Dessiner, remplir un carnet de croquis ou encore faire de l'aquarelle relève d'un passe-temps, d'une occupation de dilettante. On évoquait avec une certaine condescendance « l'aquarelle de jeune fille ».

Le dessin ouvre les portes de l'imaginaire¹¹⁷

À la différence de la photographie qui constitue un instant, un instantané (utile comme document préparatoire et de documentation) le dessin reflète l'intelligence humaine et il reste une synthèse dont le métier ne peut se priver. Le dessin est le geste qui, de la tête à la main, construit le trait qui s'imprime sur la feuille. Celui-ci traduit l'expression d'une intuition, une rencontre parfois fortuite, une recherche qui pratique l'aller et le retour pour élaborer sa pensée, mais cette pensée contrairement à l'écriture n'a pas été codifiée et par là, elle est originale, singulière et irremplaçable. Le dessin fait ressortir différentes sensibilités des individus. Il est l'expression d'un rapport sensible de l'être mobilisant tous ses sens : l'œil pour regarder et discerner, la tête et la main pour tracer, le corps pour ressentir et ainsi mener à bien, l'enquête sur le terrain. Partant de peu, il poursuit une « course au trésor », car c'est une partie du paysage qu'il récolte dans une sensualité au lieu où l'action attachée au dessin puise les ingrédients. Le dessin permet de prendre le temps, de mesurer les hauteurs et les distances, de comprendre comment un territoire a été habité et les mutations opérées

¹¹⁷ Nous empruntons cette formule à Gaétan Brizzi, artiste dessinateur et réalisateur de talent, on lui doit parmi d'autres les dessins animés Notre Dame de Paris et Fantasia.

depuis ces dernières années. Parce qu'il est un regard ordonné, le dessin reconstruit l'essence du paysage, relève les éléments symboliques, interprète les potentiels du site, va jusqu'à former les jalons d'une réflexion prospective. Le dessin ouvre les portes de l'imaginaire en restant attaché au réel. Il permet, à la manière de la langue, de mesurer les subtilités et les accents qui créent le bien-être utile et les repères nécessaires aux jeunes et aux vieux. Il peut s'exprimer au travers de toutes sortes d'outils, soit le crayon, soit l'aquarelle, soit encore et aussi l'ordinateur. La représentation graphique est ainsi capable de donner à voir et à comprendre dans une vision d'ensemble les formes spatiales. Un plan dessiné témoigne d'une interprétation partagée sur le paysage, permet de visualiser, d'apprécier les valeurs qui fondent le lieu, rend compte de la culture du lieu. Le plan dessiné représente l'espace, donne à penser et à imaginer. Cette pensée se communique avec des traits, des aplats des couleurs, elle rend compréhensible les matières, les formes, les volumes et les lumières, c'est-à-dire la réalité spatiale, elle la traduit, la rend lisible bien mieux que les mots et le langage. Cette intelligence ne donne pas des modèles, elle fournit des références pour faire, laisse libre cours à la création et à l'imagination. Encouragé par la rencontre avec le "déjà là" que matérialise l'esprit des hommes du passé que le dessin permet de redécouvrir, le concepteur édifie son projet en établissant la permanence. Le dessin est un moyen pour trouver le fil directeur, le concept, le sens du lieu de manière objective et réfléchie. Le dessin permet encore de se situer soi-même, mais aussi de resituer le maître d'ouvrage par rapport à l'espace, et d'accéder par là, à une vision partagée et globale qui ne procède pas par morceaux mais replace l'urgence du moment dans le territoire. La représentation dessinée entraîne le commanditaire à préciser le programme, l'échéance des travaux dans le temps.

Dans un monde où tout se délite, mais où tout est possible, relier la puissance d'imagination à un lieu et à une culture propre est l'occasion de donner aux habitants et aux concepteurs à connaître et à se reconnaître dans un territoire construit par le travail des hommes du passé et du présent et à retrouver une place aux êtres et aux choses. Cela permet aussi de comprendre la façon dont on rend compatibles les infrastructures touristiques, les équipements, l'urbanisation, en un mot la manière dont on peut inventer l'avenir.

Les nouvelles images de synthèse dont on ne fera jamais assez la louange comme outil de visualisation n'apportent néanmoins que ce que peut apporter la technique. La maîtrise des logiciels de représentation, n'engendre pas l'intelligence d'une composition. L'informatique possède le formidable avantage de pouvoir garder la mémoire du projet et avec elle, de posséder la capacité de l'amender. Mais les possibilités offertes en grand nombre par la machine engendrent aussi une difficulté de choix. Nous ne souhaitons à aucun moment minorer leur apport et nous mesurons que la représentation doit aussi passer par l'ordinateur mais encore une fois nous souhaitons sinon distinguer, du moins rappeler que la technique qui produit le plus souvent des images fragmentées, imposées par la taille réduite de l'ordinateur (A4), doit s'adapter à la conception d'une représentation dessinée d'ensemble (de grande taille A0).

Eloge et critique du projet

Même dans le cadre permanent du territoire communal, les usages et les pratiques évoluent tous les jours. Pour répondre aux besoins nouveaux et envisager la transformation nécessaire, il faut apporter de nouvelles idées et les concrétiser par un projet. Ces demandes d'avenir nécessitent de faire appel à la création car l'intelligence humaine possède la capacité à s'adapter à ces changements. Au contraire, la norme et la règle n'apportent pas de réponses satisfaisantes à l'accélération des modes de vie. L'innovation est le seul moyen permettant à l'homme de s'adapter en permanence. Replacer l'homme au centre de la création devient une nécessité, faute de quoi, on reste dans une démarche de conservation, et c'est alors la règle qui fixe les limites de la création, quant elle ne se substitue pas à elle. La promesse d'une meilleure qualité de vie ne peut être tenue.

Il faut faire appel à la création. Mais la conception par nature liée à l'art du créateur, appartient traditionnellement à un domaine qui tient du secret de fabrication et sur lequel on communique habituellement peu et que l'on conserve au contraire très jalousement par devers soi. De là, s'explique la difficulté pour tous d'entrer dans une compréhension immédiate du projet et la méfiance entretenue par les techniciens, les élus et la population toute entière. On peut pourtant parfaitement évaluer la qualité d'un projet si on mesure que celui-ci est lié à deux types de pratiques : la représentation dessinée de l'aménagement à venir et l'idée portée par un concept. La rencontre de ces deux procédés constitue l'expression de la synthèse. Le projet n'est donc pas affaire de goûts et de couleurs mais de cultures, celle du dessin transcrivant le génie du lieu et celle du verbe exprimé par celui du langage.

Il implique un engagement, un don de soi qui nécessitent une intelligence capable de relier toutes les autres. Si le concepteur¹¹⁸ doit s'expliquer sur ses partis dessinés, il a aussi un besoin très grand du soutien de l'énergie des autres comme de la culture de tous. Il ne peut mener à terme son projet sans l'appui des techniciens et des élus.

La création se fait avec un « déjà là », une intelligence, un terreau favorable et les contraintes liées au site constituent d'autant moins un empêchement que le terrain

¹¹⁸ Conversation informelle avec Charles Roche qui explique : Le travail de conception. concerne comme l'affirme Charles Roche : *une recherche de l'harmonie, une médiation entre la nature et l'homme comme entre tous les mondes vivants. Toute conception est toujours une médiation entre :*

- *l'Homme et les forces brutales de la nature*
- *l'Homme et l'Eternité*
- *les Hommes eux-mêmes*

Pour adhérer à cette affirmation, il faut faire remonter à la mémoire l'histoire légendaire qui nous lie aux quatre grands premiers concepteurs. Le premier concepteur, Dédale enferme le Minotaure (la force brutale de la nature) dans le labyrinthe ; le second, le roi Salomon construit le temple, la demeure de l'Eternel établissant ainsi un lien entre la conception et l'éternité ; le troisième, Phidias réalise l'Acropole et le Parthénon, lieux de la sagesse et de l'intelligence consacrés à Athéna, le quatrième, Vitruve énonce la théorie de l'architecture : la beauté, la commodité, l'équilibre.

La conception est ainsi, une recherche de l'harmonie entre :

- *la nature, le lieu, le programme*
- *les rapports entre les humains*
- *les formes et les expressions du paysage*
- *les volumétries, les structures et les images de l'architecture.*

vierge n'existe pas dans notre vieille Europe car le paysage a été modelé par des générations précédentes. Malgré les expériences des années 60, aucun humain ne peut prétendre à être Adam ou Eve. Les plus grandes compositions ont été réalisées sur les traces d'un passé présent. Michel-Ange dans la merveilleuse place du Capitole a tracé sa composition en s'appuyant et en utilisant comme base les éléments existants. Même si Versailles est déjà moderne et exprime une maîtrise de la nature, il n'en reste pas moins que la construction nouvelle s'est appuyée sur celle du vieux château. En architecture, le projet se contente aujourd'hui de la persistance dominante et réglementaire de conceptions néo-vernaculaires, pastiches d'inspiration locale et/ou internationale, sorte de pensée unique de l'architecture. Deux contraintes, deux aspects d'une même problématique qui est celle du modèle imposé. Appliquée aux réalités des paysages de montagne par exemple, les effets sont d'une terrifiante banalité¹¹⁹.

Avec la domination du modèle, le style néo-vernaculaire prolifère dans tous les territoires, - néo-savoyard, tyrolien pour les territoires de la montagne, néo-breton ou néo-pêcheurs pour les bords de mer de l'Ouest ou du Nord. Au total une démarche tentant de combiner des images puisées dans la tradition et des expressions d'un monde sans passé. Le « style international » issu du « mouvement moderne », qui fut pourtant, à l'origine un creuset de pensées raisonnées et expérimentées, a fait naître aussi des figures empruntées, puis déplacées en des lieux multiples.

C'est une politique faite de standards, de modèles répétés sans cesse d'un lieu à un autre qui ont proliféré dans les territoires.



¹¹⁹ Voir Textes réunis par J.F Lyon Caen in Atelier d'architecture en Montagne, *Hommage à Denys Pradelle, Urbanisme et Architecture contemporaine en pays de neige*, Libris, 2002. Voir aussi : Jean-François Lyon Caen, Architecte et coordonnateur de l'Atelier Architecture, Paysage de Montagne, Conférence au pôle paysage du CGPC, mars 2001. Si on analyse en détail le vocabulaire, comme le préconise Jean-François Lyon Caen : *les mots et les expressions employés pour parler des projets - négation, méfiance, interdits, limites, réticence, crainte de la fraude et de la manipulation, frilosité...*, on mesure combien le projet n'est pas considéré dans une perspective positive. À titre d'exemple, la Directive montagne de 1977, puis la Loi sur la montagne de 1985, établiront le principe de la construction de nouveaux ensembles sous la forme de " hameaux " et d'une architecture en " continuité " des ensembles existants. De quel hameau s'agit-il ? Groupement de quelques familles dans un territoire pour exploiter un terroir ? Ou bien seuil administratif (défini en m2 de plancher) à ne pas dépasser pour pouvoir réaliser une opération résidentielle touristique ? Et comment assurer la " continuité " entre un hameau composé de maisons paysannes et une résidence touristique ? On notera que le concept de hameau se retrouve aussi dans les sites de bord de mer. À programme nouveau, exigences nouvelles, architecture nouvelle, à moins de se contenter d'un déguisement, qui ne peut être qu'un " simulacre " ? L'invention des sports d'hiver et des loisirs avait été accompagnée de véritables pensées créatives en matière de paysage, d'urbanisme et d'architecture. La création de la station de Courchevel en 1945 pour laquelle on parlait d'une " école de Courchevel, faisait preuve, tout comme les cités balnéaires de bord de mer de : Malo les Bains, Le Touquet, ou Moliets... " de recherche d'une adéquation entre nature et station, et d'invention d'une architecture contemporaine adaptée aux loisirs. Ces inventions originales ont été reprises ailleurs comme modèles et ont été répétées sans tenir compte de la particularité de chaque lieux. Elles ont été enfouies sous la prolifération d'un style néo - " Austro-Californien "

Une Méthode x 4 pour le projet de paysage

En matière de projet, il convient d'éviter certaines confusions, la première étant de tenter de donner au projet d'aménagement un caractère scientifique. L'aménagement, qu'il s'agisse d'architecture, d'urbanisme ou de paysage est un art. Si la pratique du projet possède dans sa démonstration une rigueur (qui trouve une comparaison avec l'élégance de l'évidence du raisonnement mathématique), celle-ci contrairement à la science, part d'abord de l'ensemble du territoire de vie et d'une vision synthétique pour aborder ensuite le détail et répondre aux besoins particuliers. L'intervention sur le vivant doit nécessairement être nourrie par une dimension sensible, qu'il s'agisse d'une opération à cœur ouvert d'un humain ou d'un espace, cela nécessite la pratique de l'homme de l'art. Cela illustre le fait qu'il convient de veiller, s'agissant des mondes vivants, à ne pas remplacer l'art par la science. Chacun mesure avec bon sens que lorsque le chirurgien rend la santé au patient, cela tient à son talent de praticien. Pourtant lorsqu'il s'agit d'un territoire de vie, on considère que la complexité du domaine permet de faire l'économie du savoir faire et de la culture des hommes de l'art. Ceux-ci, détenteurs d'un savoir lié au vivant et doués de jugement pressentent le parti utile à la beauté de la vie.

L'art et la science sont deux pratiques différentes et il ne convient ni de les confondre, ni de vouloir les mêler à tout prix, parce que tous les deux nourrissent une dialectique où chaque domaine a son utilité.

Le second malentendu porte ensuite sur l'espace naturel et l'espace cultivé. Tout ce qui n'est pas construit est aujourd'hui présenté comme un espace naturel et on parle maintenant partout¹²⁰ de paysage naturel quand on ne remplace pas paysage par nature. Pourtant l'espace habité est cultivé par les communautés humaines et partout les terroirs révèlent le travail des hommes. Si le paysage naturel en Europe a disparu depuis des millénaires, il reste à convaincre qu'une nature sans une culture qui lui ouvre les portes n'existe pas. Cela est d'autant plus utile que l'idée de culture permet l'entretien comme la gestion dynamique et ne peut se réduire aux techniques normatives qui entraînent la banalisation des sites.

A ces deux confusions fondamentales entre Art et Science et entre Nature et Culture, s'ajoute encore le faux débat entre Anciens et Modernes. La vieille idée révolutionnaire « du passé faisons table rase » continue à résonner à nos oreilles et elle légitime encore une sauvagerie jugée « saine » de la destruction des « anciens oripeaux ». Chacun se veut résolument moderne¹²¹, et ne peut que se réclamer de notre temps. S'il ne s'agit pas d'opposer la modernité au passé, il convient de réinscrire une Culture qui guide les projets.

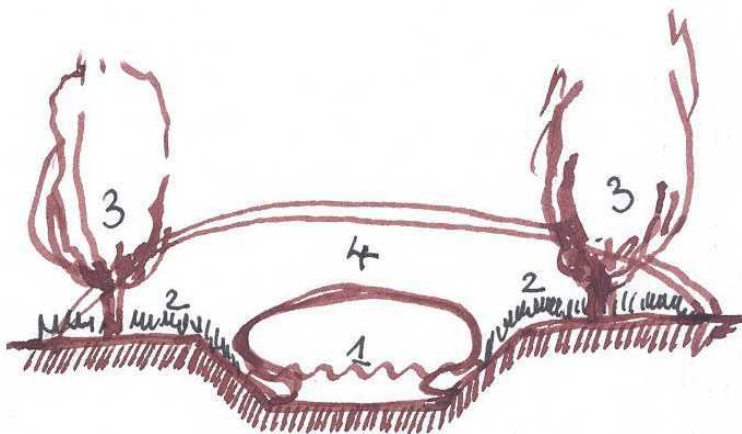
¹²⁰ Sur ce plan les textes administratifs n'ont pas clarifié le sujet qu'il s'agisse : du code L'urbanisme, de la Loi du août 1962 avec les art. 1313 et suivant du code de l'urbanisme ou la loi du 10 Juillet 1976 portant précisément sur la protection des espaces naturels ou encore de la loi 86. 2 du 3 jan. 1986 sur le Littoral avec les art. L. 146.6 ou encore du code rural et de la loi d'orientation agricole n° 99-574 du 09 07 1999.

¹²¹ A l'instar de la demande d'Arthur Rimbaud.

On notera enfin que l'on peut confondre le projet de paysage avec celui du projet urbain ou encore avec le projet d'architecture. Si chacun conçoit et peut se représenter ce qu'est un projet architectural et un projet urbain qui font surgir à l'esprit pour le premier la maison, l'immeuble ou le monument et pour le second, un quartier avec ses rues et ses places, en revanche, nombreux sont ceux qui se représentent fort mal ce que peut être un projet de paysage en dehors d'un document cartographique trop souvent abstrait. A chaque phase correspond une culture et un savoir-faire propres, qui nécessairement doivent s'imbriquer les uns dans les autres. Même si le projet de paysage a une réalité propre, il reste néanmoins lié à des allers et retours permanents à plusieurs échelles, plusieurs milieux, plusieurs époques qui constituent des hypothèses du parti affirmé par l'idée et le dessin. Le moindre détail de mise en œuvre doit se traiter dans une vue d'ensemble.

Pour échapper à la rigidité du règlement, mais aussi pour donner du sens et combattre la production d'images importées et stéréotypées. Notre proposition de méthode de représentation du projet part de la reconnaissance d'un paysage (comme ensemble réel) et de sa mise en œuvre pour aller vers le traitement détaillé d'éléments de composition. Elle cherche à utiliser les potentiels techniques pour servir le projet et ne pas le réduire à des standards. Pour cela, elle part de l'écriture constructive, sculpturale, architecturale, urbaine et cherche à établir une réconciliation entre des modes qui se sont affrontés. Elle prend la forme d'un mode d'emploi imagé, d'un catalogue raisonné. La pratique du projet est attachée à la rencontre. Elle est dépendante d'intuitions, de perceptions, d'allers et de retours permanents qui participent à son élaboration, à l'«élan de son inspiration»¹²².

L'intérêt de produire une méthode X 4 est donc de faire comprendre en quoi réside le projet de paysage et de territoire.



¹²² Comme l'exprime Michel Corajoud in, *Les neuf conduites nécessaires pour une propédeutique, pour un apprentissage du projet sur le paysage*, Note sans date distribuée aux étudiants de l'école du Paysage de Versailles.

Pourquoi 4¹²³? Il s'agit là d'un outil pédagogique, un moyen mnémotechnique pour constituer un encouragement à la pratique du projet et tenter par là, d'en comprendre la dynamique difficile. Ce chiffre 4 est lié à l'expression dessinée pour organiser l'étendue dans l'espace. « Lorsque l'on cherche à délimiter, à marquer une frontière entre le dedans et le dehors, la courbe, le cercle sont mis en œuvre, mais dès qu'il s'agit d'agencer, d'ordonner, de distribuer l'espace, c'est alors l'orthogonalité qui prévaut. Le contrôle de l'espace est lié à la vue et pour cela les tracés rectilignes sont les seuls possibles, ils s'imposent tout naturellement »¹²⁴. La structure des plans de villes coloniales est organisée selon un carroyage qui répartit de façon rationnelle les activités et les fonctions. De même les champs, à la forme le plus souvent rectangulaire, ont permis la division de l'espace adapté au travail humain, formant une trame foncière ajustée au sol qui a aidé au développement de l'agriculture. Comme le précise Roger Dion¹²⁵ : « Le plan, arrêté d'avance avant tout examen des conditions physiques locales, s'est indifféremment imprimé sur toutes les variétés de terrains que peuvent offrir nos plaines et nos plateaux. La délimitation des champs, la disposition des chemins et des habitations, en un mot les lignes maîtresses de la figure qu'on obtient en traçant sur le papier le plan d'un terroir cultivé et habité, furent arrêtées d'après des conceptions a priori, qui s'étaient imposées souverainement à des groupes humains très étendus ».

L'étude d'une juste proportion et d'une recherche de l'harmonie évoque bien évidemment les figures du carré et du rectangle attachées « au jardin du paradis » et traditionnellement représentées dans les tapis (avec les quatre fleuves et les quatre arbres en représentation rabattues, figurant les quatre piliers du ciel)¹²⁶. Le carré marque encore les salles royales à *l'image du cosmos*¹²⁷. Les pyramides égyptiennes, mayas, aztèques, assyriennes sont autant d'exemples à base carrée. Le projet d'Azilia, publié en 1717 par Sir Robert Mountgomery¹²⁸, pour une cité idéale en Géorgie présente un système de carrés et de jardins. L'historien André Corboz¹²⁹ précise que cette organisation existe avec permanence depuis des temps immémoriaux et dans de nombreuses civilisations. Il évoque la reconstitution du Tabernacle de Moïse publié à Amsterdam en 1654, le Mausolée du Taj Mahal à Agra aux Indes et il rappelle que dans l'antiquité : « *Servius Tullius divisa la ville de Rome en quatre quartiers* ». Cette habitude permettait de conserver une homogénéité aux divers groupes sociaux. Au Moyen-Âge, en Europe, les métiers seront ainsi regroupés par rues ou quartiers. L'utilisation du chiffre quatre que nous prônons ne s'attache pas à une symbolique religieuse ou occulte, il reste lié à la cosmogonie, aux quatre directions cardinales : Nord, Sud, Est, Ouest et nous paraît correspondre à une tradition d'usage dont la figure géométrique est inscrite dans la culture humaine de l'aménagement de l'espace.

¹²³ Pour ne pas se réduire à une pensée binaire éloignée de la pratique du projet : la campagne et la ville

¹²⁴ Voir Paul Checcagliini, conversation informelle à la Défense, 22 juillet 2003.

¹²⁵ Roger Dion, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Guy Durier, éditeur, Paris, 1981, p.3.

¹²⁶ Voir André Corboz, *Deux capitales françaises, Saint-Pétersbourg et Washington*, Infolio Editions, collection Archigraphie Témoignages, 2003, p. 41, le jardin Moghol comme paradis, vers 1620, p. 42, le tapis persan.

¹²⁷ op. cit., p.35.

¹²⁸ op. cit., p. 44.

¹²⁹ op. cit., p. 26.

Comme nous l'avons déjà évoqué, dans notre environnement quotidien, du fait du désordre spatial, nous nous sentons agressés de toutes parts. L'art de l'aménagement à la française avec la référence classique d'organisation ternaire de l'espace a failli. Nous sommes aujourd'hui confrontés au désordre organisé, inscrit dans des schémas fonctionnels fragmentés. Il nous paraît nécessaire de repenser une construction d'ensemble de l'espace qui soit à la fois adaptée aux préoccupations de notre temps comme à une culture plus en harmonie avec les mondes vivants.

Le paysage transpose à travers la représentation les moyens d'habiter la terre. Si l'architecture exprime trois dimensions, le paysage en contient avec le temps, quatre. Quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, rythment ainsi la durée d'une année. Le paysage est un domaine lié aux êtres vivants et par là aux éléments naturels. Ainsi dans notre culture européenne on évoque communément :

- quatre époques de la vie : l'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse.
- quatre éléments : la terre, l'air, le feu, l'eau.
- quatre horizons : Le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest.

Par cette division du paysage en quatre volets méthodologiques, nous revisitons la règle classique de l'unité et à laquelle nous ajoutons l'imaginaire :

- le lieu se décline en domaines : urbain, péri-urbain, d'infrastructures, ou de l'agriculture.
- le temps évoque quatre époques de l'histoire du paysage, comme sources d'inspiration pour le projet : celle de la civilisation agricole, celle de la modernité débutante au XIXe siècle avec les premiers pas du tourisme et de la villégiature, puis celle de la modernité triomphante après les années 50 avec le développement systématique de la civilisation partagée entre le travail et les loisirs, enfin aujourd'hui la recherche d'une réconciliation entre l'homme et son territoire dans un temps retrouvé.
- l'action se représente à travers quatre échelles, permettant de faire apparaître des images contrastées : la maison (au 1/500ème), la parcelle (au 1/5000ème), la commune (au 1/50000ème), la vallée ou le massif (au 1/250000ème)...
- L'imaginaire se nourrit de l'enquête de terrain pour établir la synthèse et déployer la métaphore pour la création du projet.

Quatre est le dernier chiffre que l'on dénombre par la perception immédiate. Au dessus on ne retient plus les informations reçues et on est obligé de compter, c'est alors une vision fragmentaire qui se substitue à celle d'ensemble. Or il faut le répéter, le paysage procède d'abord de la totalité. Nous avons observé (sur le plan pédagogique)¹³⁰ que le nombre quatre est le chiffre le plus élevé qui se prête encore à la synthèse.

A titre anecdotique et poétique le chiffre quatre se retrouve dans les sociétés qui vivaient en intelligence avec la nature¹³¹ : « *pour la grande majorité des tribus*

¹³⁰ Nous avons souvent fait l'expérience de demander à nos étudiants d'énumérer leurs cinq sens et nous constatons qu'ils en oublient le plus souvent un.

¹³¹ Voir T.C Mc Luhan précise dans son livre, « *Pieds nus sur la terre sacrée* », Ed. Denoël, 2000, p.46.

d'Amérique du Nord, le nombre quatre est un nombre sacré. L'anthropologue Paul Radin rapporte la méditation d'un vieux sioux Oglala sur la signification de ce nombre. Autrefois, les Lakotas groupaient toutes leurs activités par quatre. Ceci parce qu'ils reconnaissaient quatre directions : l'ouest, le nord, l'est et le sud ; quatre divisions du temps : le jour, la nuit, la lune et l'année ; quatre parties dans toutes chose qui pousse sur le sol : les racines, le tronc, les feuilles et les fruits ; quatre sortes de choses qui respirent : celles qui rampent, celles qui volent, celles qui marchent à quatre pattes et celles qui marchent sur deux jambes ; quatre choses au-dessus du monde : le soleil, la lune, le ciel et les étoiles ; quatre sortes de dieux : le grand, les associés du grand, les dieux subalternes et les esprits ; quatre périodes dans la vie d'un homme : enfance, l'adolescence, l'âge adulte et la vieillesse et pour finir, l'homme a quatre doigts sur chaque main et quatre orteils sur chaque pied et les pouces et les gros orteils pris ensemble forment quatre. Puisque le Grand esprit a fait aller toute chose par quatre, l'homme devait faire le plus de choses possible par quatre. »

Conforté par ces considérations liminaires et en s'appuyant sur le dessin pris sur le vif de séquences paysagères, la méthode x 4 distingue quatre moments :

1. la découverte et la connaissance
2. la recherche du fil conducteur pour le projet
3. l'élaboration du projet
4. la réalisation et la mise en oeuvre

I. LA DECOUVERTE ET LA CONNAISSANCE DU LIEU

Pour aboutir à un diagnostic d'expert le concepteur part de son propre regard. A partir d'un travail d'observation et de découverte sur le terrain, il forge son point de vue. Son action se développe en deux temps :

- premièrement, marcher, récolter, questionner, pour découvrir le sens du lieu et
- deuxièmement, dessiner les éléments significatifs du paysage pour contribuer à l'élaboration d'une synthèse. Le dessin est une écriture personnelle qui permet au concepteur de devenir acteur du site.

1 Enquêter sur le terrain

- récolter des éléments physiques du lieu : emprunt de matériaux pierre, terre, sable, bois, ramasser et cueillir des végétaux parmi les : arbres, arbustes, plantes sauvages et cultivées.
 - observer les éléments naturels : les vents dominants, l'ensoleillement, l'hydrologie (les chutes d'eau, pluies et neiges), le ruissellement, les écosystèmes.
 - se documenter sur la composition du sol (pédologie), du sous sol (géologie :schiste, granit, calcaire..) et la présence des eaux souterraines.
 - Identifier le territoire de vie à travers :
 - . des modes et des formes d'occupation des sols (parcellaire, bois et cultures...),
 - . des réseaux de circulation (sentiers, chemin, rue, route, boulevard, avenue, autoroute, voie ferrée, voie navigable...),
-

- . des formes urbaines (îlots, espaces privés, espaces publics), des typologies architecturales des objets bâtis isolés,
- . de la grammaire de la construction et du végétal (haies, jardins, champs, vergers...).

La mise en forme graphique consiste à :

DESSINER A TRAVERS QUATRE SEQUENCES sur le terrain les éléments remarquables ou ressentis comme tels sous forme de notes rapides. Celles-ci transcrites dans un carnet de bord sont présentées dans un deuxième temps en couleur.

2 Rassembler une base de données et identifier le site

- a) les vues d'ensemble du site ; couverture aérienne qui permet d'appréhender d'un seul coup d'œil le territoire, les documents cartographiques (étude et analyse des cartes)
- b) les publications et études portant sur l'histoire et la géographie des lieux, des documents d'urbanisme opérationnels.
- c) des représentations artistiques et d'interprétation du site : des photos choisies « porteuses d'émotion » et qui déjà, constituent les premières images de référence du site ; des peintures, aquarelles, croquis, images de synthèses ou descriptions littéraires..., des photographies anciennes qui renseignent sur les mutations et qui permettent de retrouver les divers usages et les qualités des lieux.

La mise en forme graphique consiste :

A L'AIDE DE DESSINS EN COUPE ET EN PLANS A TRANSPOSER UNE TYPOLOGIE DES QUATRE SEQUENCES

3 Comprendre en écoutant les autres, (les gens : habitants, acteurs et visiteurs).

Cela permet d'appréhender l'usage des lieux, de comprendre les difficultés, les besoins des gens, les modes de gestion dans le temps (hier, aujourd'hui et demain) et les enjeux des espaces à vivre pour la société locale.

La mise en forme graphique consiste à

DESSINER PAR LE BIAIS DE SCHEMAS QUI DONNENT A VOIR LES PRATIQUES SOCIALES INSCRITES DANS L'HISTOIRE ET L'AVENIR DES LIEUX

4 Synthétiser le territoire de vie dans ses composantes

Il s'agit de chercher les symboles forts de la réalité physique et culturelle et de tenter de l'exprimer à travers des images métaphoriques.

La mise en forme graphique consiste à

UNE REPRESENTATION DESSINEE QUI REVELE LES LIENS ET L'INTERFACE ENTRE LE TERRITOIRE, LES HOMMES ET LEUR DEVENIR.

L'image métaphorique est un appel à l'imaginaire, à la création et à l'action. Elle peut être à titre d'exemple le bras protecteur formé par la digue du port historique de Dunkerque qui se distingue de la grande main du port Freycinet. La métaphore permet d'explicitier les échelles, les formes et les sensorialités d'un espace. Elle est utile pour évoquer la manière de traiter la mise en relation du lieu avec les êtres humains.

Ces quatre volets permettent de construire une représentation synthétique du paysage dans une composition sensible et technique. Le plan de paysage est une médiation qui permet à tous de se situer et de se resituer dans son territoire de vie.

Au décideur comme maître d'ouvrage
 Au concepteur comme maître d'œuvre
 A l'habitant comme maître d'usage
 Au gestionnaire comme maître du temps

La maîtrise du temps c'est aussi le domaine de l'administrateur dans un rôle symbolique et pédagogique (compréhension et d'explication du génie du lieu), technique (l'entretien et la gestion).

Le plan de paysage se présente comme un état du domaine, c'est une représentation du territoire de vie avec ses limites physiques et historiques ;il n'est pas une cartographie ; il est une interprétation dessinée et racontée qui rend compte de la complexité du territoire dans laquelle sont inscrites les émotions ressenties par le professionnel. Ce document collecte à la fois les tensions physiques et les modes d'habiter.

Ce dessin se réalise et se présente sur un grand format (A0), il comprend au moins un plan à l'échelle 1/2000 ou 1/5000, des coupes, des croquis choisis illustrant les séquences étudiées.

Le plan de paysage rend lisible les formes, les volumes, les lumières, les paysages. Il expose le « déjà là », l'intelligence du lieu inscrite par les générations d'hommes.

Il donne à voir et à comprendre les réalités spatiales, il est l'occasion pour le maître d'ouvrage de revisiter son espace quotidien ; il lui évite de procéder par morceaux et lui permet de resituer l'intervention d'urgence dans une vision d'ensemble. Cette étape conduit les partenaires du projet à préciser le programme, les attentes et les besoins et déjà, à envisager les travaux dans le temps. La présentation du travail lorsqu'elle prend la forme d'exposition et de réunions-débats révèle l'imaginaire de tous. Ce temps majeur de confrontation et d'échanges fournit des références pour l'action, laisse cours à la création et à l'invention.

II. RECHERCHER LE FIL CONDUCTEUR DU PROJET

1 Qualifier les unités paysagères

- dans leurs caractéristiques spatiales et sensorielles (le haut, le bas, le creux, le plat, la cote, le belvédère, le sommet, le promontoire, le col, l'estran., la lagune, la palud, l'adret, l'ubac,...),

- dans la qualité des éléments : circulation des trajets des vents dominants, courbes du soleil, présence de l'eau et structure du sol,
- dans les échelles des mondes vivants : les minéraux, les végétaux, les animaux et les hommes,
- dans leur situation face à l'horizon Est Ouest Nord Sud (présence du ciel, ouverture/fermeture visuelle...).

2 Incrire le projet dans le développement de l'économie du lieu

Placer les potentiels et les ressources du terroir au cœur du projet.

3 Rendre les lieux à l'usage des hommes

Les adapter à une fonctionnalité contemporaine (circuler, s'aérer le corps et l'esprit, se promener, échanger....).

4 Exprimer une métaphore pour le site

La métaphore est une transposition, elle est surtout une traduction en images orales, écrites et chantées. A travers les langages qu'utilisent les hommes, la forme avec le dessin, la musique avec le chant, la parole avec le verbe, les mots avec l'écriture, la métaphore est une image évocatrice du génie du lieu. Elle définit au sens physique les formes, le relief et la géographie comme le périmètre, elle inscrit les nouvelles bornes du paysage : « le petit chemin qui sent la noisette » ou bien « dix vallées à Belledonne » exprimées à travers les dix doigts de la main qui donne le sentiment de saisir le gigantesque massif montagneux de Belledonne à pleines mains. Distanciée, éloignée de la réalité du terrain, elle exprime un regard resserré permettant de réunir la dimension inaccessible de l'infiniment grand avec l'échelle mesurée du corps humain. Elle est une forme ramassée du fil conducteur qui relie les éléments du programme et des lieux. Elle permet à chaque individu de se ré-approprier le territoire habité.

La métaphore évoque ainsi le site dans ses qualités ou dans ce qui le fonde, elle permet de trouver un vocabulaire qui le raconte. Elle fait appel à l'imaginaire et à l'invention de tous et ne peut se contenter du copier-coller. Cette étape se concrétise par des intentions qui prennent des formes diverses : dessins, schémas, maquettes, photo-montages....

Cela permet l'expression d'une idée sur le grand paysage dans une compréhension rapportée au corps de l'homme en mouvement. Un « nid douillet » donne l'image comme l'aspect sensoriel du lieu. La métaphore rend visible les choses et laisse une part à l'imaginaire et à la création de chacun.

Elle permet une interprétation qui personnalise des lieux culturels ou historiques, elle est par là le point de départ de l'inspiration créative, la « Jérusalem céleste » a été représentée par les peintres du Moyen Age ou de la Renaissance de manière différente, c'est une histoire liée à la forme, quelque chose comme la poésie ou la mélodie, une interprétation peut-être insuffisante, mais qui constitue tout de même un support, une aide au projet.

III. ELABORER LE PROJET

1 Les scénarios contrastés

Le projet a besoin de scénarios différents, voir même opposés ; il se nourrit de propositions inscrites dans une économie et une culture raisonnées. La confrontation des scénarios permet d'établir le bon choix. Il ouvre le débat entre les acteurs pour informer la décision.

2 L'esquisse

L'esquisse rend compte du choix du concept, elle déploie la métaphore, choisit et arrête les concepts (ouverture/fermeture, ancrage au sol ou décollement en terrasse ou en décaissé...). Elle fait appel à des références que l'on ne doit pas confondre avec des modèles. Le modèle est répétitif, sans invention, la référence est unique et constitue une invitation à la création.

3 Le projet de composition d'ensemble

Il est établi sur les lignes physiques du site, il précise les intentions de détail, il rend opérationnels les choix et les fonctions. Le projet à ce stade est réglé, mesuré, tracé et induit les sous-ensembles à créer dans des fonctions désormais définies. Il rend lisible la métaphore. Avec la représentation dessinée du projet, le rêve, le concept deviennent crédibles.

4 Simuler l'impact du projet dans le territoire

Cela permet de visualiser les apports du projet de mesurer les transformations des lieux, d'évaluer les modifications de l'état initial. Les techniques d'infographie donnent la possibilité de représenter quatre temps de transformations du paysage :

- le site avant le projet
- le site au moment du projet
- le site après le chantier
- 20 ans après

IV. REALISER ET METTRE EN ŒUVRE

1 Faire participer tous les acteurs, organiser le débat autour du projet

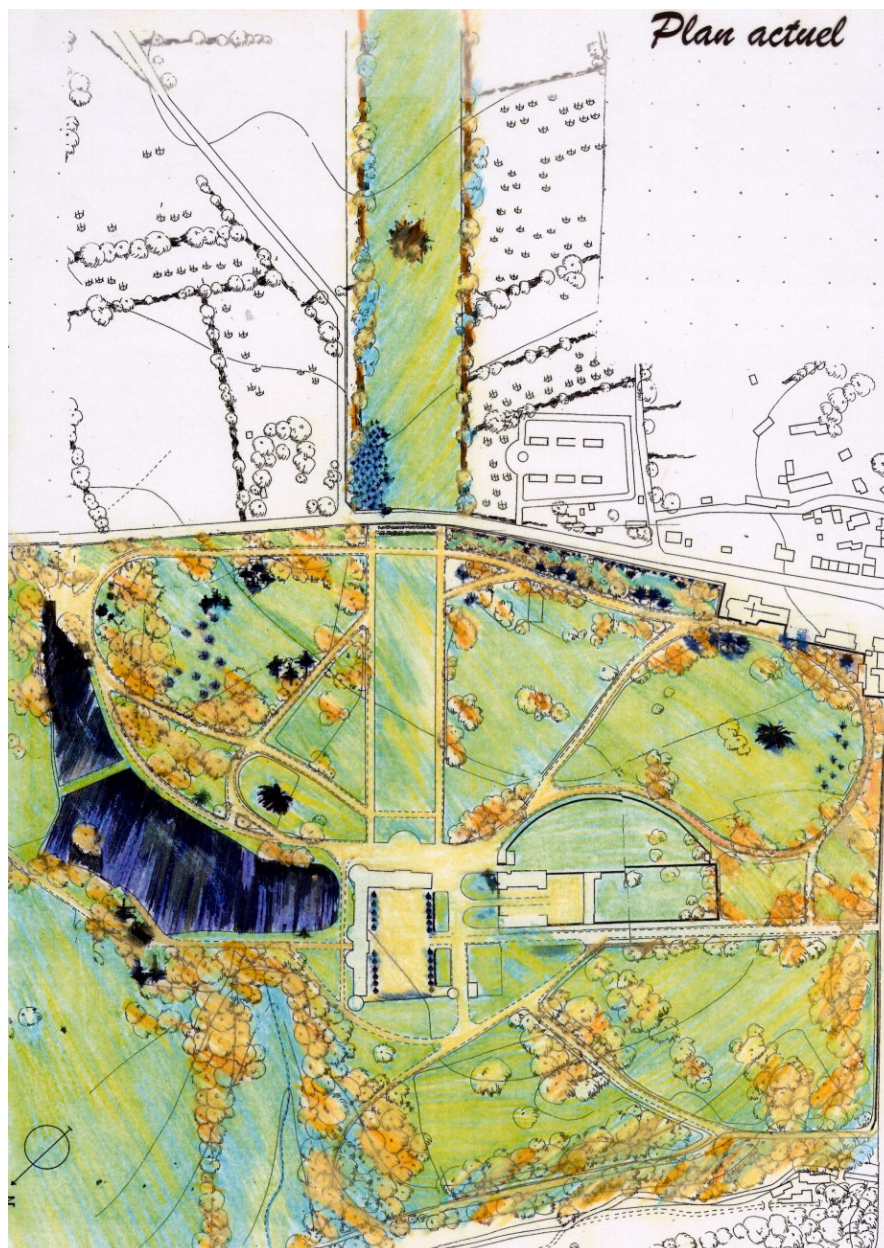
Expliquer le projet dans un débat pédagogique où le concepteur est appuyé par les techniciens qui viennent en appui, popularisent, diffusent, font connaître, rassurent sur la pérennité et la gestion du temps. La participation est ici devenue un troc de connaissance pour la réalisation entre le maître d'ouvrage, le maître d'œuvre, le maître d'usage, le maître du Temps. Le projet est bel et bien l'expression la plus aboutie de la médiation réussie entre tous les acteurs.

2 Elaborer les documents opérationnels du projet

Plans d'exécution, descriptifs et devis, marché d'entreprise, consultations...

3 Traduire le projet en termes réglementaires
POS, ZPPAUP, UTN, Sites Classés.

4 Le chantier et les hommes
La culture des matériaux avec des planches d'essais.



Projet pour le jardin du château de Canisy
(plan d' A. Fortier-Kriegel et M. Juanes)

Recherche des éléments fondateurs porteurs d'un poids symbolique avec l'étude de régions

Rappel du cadre du travail

La recherche concerne aujourd'hui huit régions investies de façon inégale ; le Nord-Pas-de-Calais, le Languedoc-Roussillon, la Lorraine, le Limousin, la Franche-Comté, l'Ile-de-France, les Pays de Loire, la Basse-Normandie. Elle s'inscrit dans un travail amorcé depuis longtemps et qui nous a déjà permis d'en explorer sept : la Bourgogne, la Picardie, Champagne-Ardenne, l'Aquitaine, Midi-Pyrénées, Provence-Côte-d'Azur, la Bretagne.

Les huit nouvelles régions sont étudiées à partir de lieux porteurs d'un poids symbolique fort dans l'espace régional comme dans l'espace national et qu'il convient de mieux faire connaître. Ces études présentent une collection où chaque paysage est traité sous la forme d'une étude monographique qui a donné lieu à une investigation particulière. Il s'agit d'enquêtes de terrain réalisées de façon approfondie qui ont permis, par des rencontres fortuites d'engager des conversations informelles. Ces dernières ont parfois guidé notre réflexion et ont formé, tout autant que les ouvrages spécialisés d'auteurs, nos sources de références. Ce travail attaché à la perception sensible du terrain a l'ambition de constituer un fond de plan culturel susceptible de servir au projet d'aménagement. Chaque chapitre est construit en fonction d'une échelle liée à un territoire de vie, lui-même resitué dans un espace géographique plus vaste. Nous avons ainsi cherché à ne pas nous limiter à un fragment de lieu mais à comprendre dans sa globalité l'histoire des projets des hommes d'hier. Cela nous paraissant utile pour inscrire les réalisations nouvelles. Nous souhaitons ainsi chercher à établir des correspondances entre le travail d'analyse et la recherche du projet. Pour cela, nous nous attachons à suivre pour partie le questionnement de la méthode du plan de paysage (1. Découverte et connaissance du lieu).



LE NORD PAS DE CALAIS



Dunkerque au crépuscule (photo G. Crossay)

Le Nord Pas de Calais

Le Nord-Pas-de-Calais est un territoire frontalier. La rencontre des frontières favorise l'appel vers l'extérieur et par là, la conquête. C'est un pays où la mer est toujours à proximité, à moins de 100 km. La présence constante de l'eau explique la luminosité et la subtilité de l'éclat des couleurs « *Ici, c'est une infinité de bleus et de gris et de verts sur le miroir d'un plan d'eau ; ce sont des nuages argentés qui glissent dans le ciel et changent, à tous moments, les couleurs du sol* »¹³².

Le ciel, la terre racontent l'histoire de ce sol du Nord où le vent qui circule en toute liberté définit autant que la couleur le plat pays que chante Jacques Brel :

« *Avec le vent du nord*

Ecoutez-le craquer

Le plat pays qui est le mien ».

Cette région de grande plaine formée par deux départements marque la limite Nord de l'Hexagone, le passage vers l'Europe du Nord-Ouest. Elle se situe à la marge méridionale du Delta du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. Avec 340 habitants au km² elle possède une grande densité de population comptant aujourd'hui plus de quatre millions d'habitants, qui au XIX^e siècle selon Michelet n'exprimait pas : « *un peuple, mais une réunion de pays fort divers, une collection de tribus et de villes. Rien n'est moins homogène* »¹³³. Pas moins de seize sous/régions la caractérisent : les Plaines Maritimes, le Boulonnais, le Montreuillois, la Flandre Intérieure, le couloir de St-Omer, de l'Artois, la Région de Béthune, Lens, la Plaine de la Lys, l'Agglomération de Lille, le Pays de Pevelé, le Douaisis, le Val de Sensée, l'Arrageois, le Cambrésis, le Valenciennois, l'Avesnois. Le Nord-Pas-de-Calais est d'abord ce contact entre les Flandres et la France, avec dans les terres basses, les zones inondables où l'eau est partout présente. Ces particularités demandent des aménagements toujours répétés et expliquent que les canaux de drainage qui permettent l'agriculture dessinent et structurent le pays.

Mais la région possède aussi une situation exceptionnelle en Europe, de carrefour entre Paris et l'embouchure du Rhin, « au droit » de la Manche, à courte distance de Londres, d'Amsterdam, d'Anvers et de Bruxelles et forme depuis l'état royal dès l'époque de Louis XIV, un paysage frontalier singulier.

Ce qui caractérise à première vue ce territoire est son étonnant réseau de communication avec les canaux, les chemins de fer ; un entrelacement, tenu et serré, de routes pour les villes et un grand nombre d'autoroutes pour l'espace régional (avec la première autoroute A1). L'ensemble de ces infrastructures apparaît comme le réseau le plus considérable du territoire national. Cela vient de loin : dès le moyen âge, les Pays-Bas forment le carrefour de chemins le plus important du monde : L'industrie drapière en tire alors profit et, pour nourrir cette concentration d'hommes, l'agriculture

¹³² André Gamblin, *La région du Nord*, collection découvrir la France, Larousse, Paris, 1971, p. 1.

¹³³ Jules Michelet, *Tableau de la France*, Olivier Orban, Paris, 1987, p. 124.

devient l'une des plus intensives qui soit. Ce fut, selon Armand Frémont¹³⁴ : « *le beau pays de Flandre, une riche plaine lumineuse sous les brumes et les ciel bas, et des pays de collines douces en périphérie, sur la craie ou l'argile, le Boulonnais, l'Artois, le Cambrésis, le Hainaut, la Thiérache, denses plus que tout autres en France, les clochers proches les uns des autres au-dessus des moissons et presque en vis à vis le symbole de la puissance laïque : le Beffroi, pays de travail soigneusement et laborieusement fait, un des premiers en Europe à avoir inventé l'agriculture intensive sans jachère* ». Plus que partout ailleurs, le paysage pétri par des siècles de travail est lié à la marque des hommes et cela explique, comme le rappelle André Gamblin que *sa beauté est faite de l'ordonnance des choses*¹³⁵.

Cette terre de passage a favorisé la floraison des villes. Celles-ci sont apparues du XIe au XIIIe siècles, là où subsistent d'anciennes cités gallo-romaines. Ces villes abritent frileusement, derrière de médiocres remparts, une population où dominent clercs, fonctionnaires et gens de maison. On voit se développer, au-delà des enceintes, un habitat adventice, le faubourg, qui se peuple du surplus démographique des villages voisins. Cela lui donne un aspect semi-rural car les artisans, les commerçants et bientôt les villageois forment des bourgeoisies dynamiques et avides de liberté. Parmi les nombreuses cités et bourgades qui se développent à l'époque, Arras, grâce à la renaissance du commerce, domine l'économie médiévale. Dans le Nord et même dans l'Ouest européen, elle est, au XII e siècle, la véritable capitale « symbolique » du Nord. A côté de ces villes, il y a aussi les ports ; ces ports d'estuaire que sont les grandes villes de Calais, Boulogne, Dunkerque, distantes chacune de 50 km. Au XIXe siècle, Le développement de l'industrie a déclenché une explosion urbaine forte liée au textile ou à la mine. Aux pauvres maisons basses resserrées des corons s'opposent les hautes bâtisses cossues des capitaines d'industrie, implantées dans de beaux parcs paysagers qui expriment toute la rigidité de la hiérarchie sociale. Dans l'entrelacs des habitations ou à proximité immédiate, on voit encore les chevalements, et parfois les terrils, véritables montagnes noires avec les usines installées au bord des canaux et des chemins de fer.

Le Nord-Pas-de-Calais¹³⁶ est dans la mémoire commune « *le plat pays du charbon et de l'acier, des courses de vélo et des matchs de foot, des « gueules noires » aux parlars qui chuintent(...). Tous savent ici ce que travailler veut dire (...). Le Nord vit encore des passés qui ont façonné ses richesses et cultivé sa beauté. Il ne peut à jamais oublier toute cette force encore vivante dans ses paysages et ses hommes. Ni ses filles au teint de pluie, ni ses gueules noires* »...

Pourtant, aujourd'hui le Nord a changé d'image, son avenir s'est dégagé loin de la vision des classes pauvres et laborieuses de l'époque industrielle, il suffit pour s'en convaincre de prendre le train pour Lille en partant de Paris. Celui-ci est rempli par une population de jeunes cadres dynamiques attirés par la région.

¹³⁴ Armand Frémont, *France géographie d'une société*, Flammarion, 1990, p. 67.

¹³⁵ André Gamblin, *La région du Nord*, collection découvrir la France, Larousse, Paris, 1971, p. 1.

¹³⁶ Armand Frémont, Op. cit., p. 67.

Une part de l'innovation, de la richesse, du commerce a été déplacée vers les cieux de la mer du Nord. A moins de deux heures de route se profile Rotterdam qui fait preuve d'une vitalité, d'une opulence impressionnante, même si la ville présente un tohu-bohu architectural un peu déconcertant. La construction de l'Europe a permis le rapprochement des territoires régionaux entre eux aux dépens des réalités nationales qui n'ont été qu'un épisode dans l'histoire des villes hanséatiques. Le nord bénéficie désormais du développement économique comme de l'attraction géographique et culturelle des Pays Flamands.

Il reste cependant que le paysage du nord continue à être caractérisé par trois séquences spatiales particulières. D'abord le littoral avec l'empreinte des travailleurs de la mer et la venue encore trop timide du tourisme, l'espace de la terre toujours présente, le bassin minier enfin, qui pendant tout un siècle a marqué le dessin des villes et des campagnes avec ses corons, ses cités jardins et ses terrils aujourd'hui revégétalisés rappelant que, plus que tout autre, le Nord-Pas-de-Calais reflète l'œuvre du peuple laborieux de la mine et de l'industrie.

Mais la région est aujourd'hui aussi singularisée par ses villes. Le port de Dunkerque réclame une attention d'autant plus particulière que son histoire comme le développement de son espace forment, à l'instar de la ville de Lille, une illustration de méthode du plan de paysage. La grande métropole du Nord évoque les paysages de la cité moyenâgeuse, de la ville française, de la ville industrielle du XIX^e siècle et de la ville moderne. A travers la présentation de l'opération d'Euralille nous avons tenté de rassembler un bilan critique de l'urbanisme du XXI^e siècle.

La perspective atmosphérique ou les couleurs du Nord.

A côté des atouts liés à l'histoire et à la vitalité d'une population entreprenante, laborieuse et soucieuse de modernité, il faut pour comprendre la région, prendre conscience de sa qualité plastique et du sentiment qu'elle inspire par la pureté des couleurs du Nord. Ces couleurs très exceptionnelles sont sans doute à l'origine de la poésie et du charme qui se dégagent de ce pays. La luminosité des teintes a depuis longtemps été l'objet d'étude de la part des artistes qui ont peint et utilisé dès le XVI^e siècle la perspective atmosphérique. Les tons chauds, les rouges y sont placés au premier plan, les verts au second et les bleus au troisième plan. Le dégradé de bleus marque la perspective et leur profondeur dessine l'horizon évoquant la puissante légèreté du ciel et la fécondité de la terre. Ici tout aspire à la vie et à l'instar de la formule du poète « *Tout ce qui est vivant aspire à la couleur* »¹³⁷. L'éclat des teintes en Nord-Pas-de-Calais se trouve dans les rouges « bien tachés » des toits des maisons, dans le vert des prés ou des rideaux de saules et de peupliers qui forment la progression dans le lointain des plans du paysage, ou dans les bleus veinés ou zébrés de gris argentés du ciel.

¹³⁷ Goethe, cité par Geneviève Monnier, *Le pastel*, Paris, Flammarion, 1983, p.10.

Le ciel a une importance majeure dans l'espace plat du Nord, car ce camaïeu de bleus et de gris qui occupe dans les tableaux plus des deux tiers de la surface, capte le regard sur le terrain et semble être la base de la formidable énergie donnée aux hommes pour se ressourcer. Dans ce pays baigné par l'eau, la présence presque acide des couleurs vient de la nécessité de réveiller une grisaille fréquente, il faut se souvenir que l'importance de la couleur ne tient pas à l'influence italienne, comme le dit Gide : « *la Méditerranée est une lumière éblouissante écrasée, elle n'est pas comme dans le Nord une couleur* »¹³⁸. Cette manifestation de la couleur exprimée par la graduation des tons chauds pour se fondre ensuite dans les tons plus froids définit l'importance de la marque humaine et suggérer l'expression poétique du cadre de vie du nord.

La formation de la plaine maritime.

Tout au nord, à peine au niveau des eaux, s'étire la Plaine maritime. Le pays plat est caractérisé par l'invasion périodique des eaux marines, mis en chanson par Jacques Brel : « *Avec la mer pour dernier terrain vague, avec les vagues pour arrêter les vagues* ». Car les dunes instables, mal fixées par les oyats sont constamment attaquées par les marées. Les Moères situées à une altitude en dessous des hautes mers forment un espace de marais littoraux, de chevelu des fossés de drainage, de digues et de polders. La forme de ce territoire est celle d'un triangle, très bien délimité par un talus que jalonnent Sangatte au sud de Calais, Ardres, Watten au sommet du triangle, Bergues et Hondschoote. Le sous-sol de la plaine maritime¹³⁹ est formé par une épaisseur d'argile énorme et compacte. Son épaisseur atteint parfois cent mètres et se présente comme un matériau plastique bleuâtre dont la puissance constitue un socle solide pour le sol régional. Sa grande imperméabilité est une des données essentielles. Elle est à l'origine des problèmes de construction et de dessèchement. Sur l'argile des Flandres, le flux de la mer a apporté pendant des millénaires des substances qui se sont déposées et ont nivelé les cuvettes et les dépressions. A Dunkerque, au dessus de l'argile, se situe un banc de sable jaune-gris, fin, coquillé, de 5 à 7 mètres d'épaisseur, qui correspond à des matériaux marins souillés par des alluvions d'origine fluviale. Au dessus de ce banc, on trouve une couche de sable, puis de limon recouvert par du sable fin. C'est avec cette présence de la mer que se forme la couche de tourbe supérieure, constituée par la submersion des forêts marécageuses et que le sol de Flandre trouve sa constitution. La formation de la tourbe a provoqué un nivellement de terrain qui a entraîné au cours des siècles suivants, la remontée du sol et la formation des îlots.

A l'époque romaine le géographe Strabon décrit ce pays où dit-il : « l'océan s'épanche deux fois par jour dans la plaine et fait douter si ces parages font bien partie de la terre ferme » tandis que Pline l'Ancien lorsqu'il arriva du sud avec les légions de Jules César s'interroge « *ce sol est-il une terre ou bien appartient-il à l'empire des*

¹³⁸ cité par André Gamblin, *La région du Nord*, collection découvrir la France, Larousse, Paris, 1971, p 12.

¹³⁹ Voir sur ce point, G. Delaine, *les Waeteringues du Nord de la France*, Ed. Imprimerie Landais, Dunkerque, 1969. p. 15.

eaux ? »¹⁴⁰. Les hommes habitent alors sur des petites îles et placent leurs cabanes sur des éminences assez élevées pour que les marées ne puissent les atteindre. Ils sont très mobiles, se cachent dans les brumes et les brouillards humides au cœur des marécages. César eut d'ailleurs avec eux les pires difficultés. Car les Morins, ces populations locales au caractère rebelle évoluaient à l'aise dans leurs terres de marécages et ils firent subir aux puissantes légions romaines des épreuves quotidiennes. Cela explique que jamais dans le delta de l'Aa, les romains ne purent s'installer de façon définitive. L'indépendance de ce peuple autant que la puissance des éléments avec la grande inondation du IV^e siècle, qui a englouti toute la région, ont finalement obligé les romains à se retirer. Mais peu après, les Francs envahirent la Gaule et chassèrent les peuplades qui s'étaient fixées là et avaient résisté aux précédents envahisseurs.

La formation de la plaine reste liée à l'écoulement des eaux de l'Aa vers la mer par d'innombrables petits ravinements, que les atterrissements ont vite fait de combler. Les talwegs les plus importants où l'Aa a été obligée de se ménager des lits, ont été canalisés pour devenir plus tard la Colme, le canal de Bergues, le canal de Bourbourg et les principaux grands watergangs. Lorsque la mer se retire, l'accès reste difficile. Pour tenir ce territoire, il a fallu développer une connaissance toujours plus approfondie des techniques et des lieux, ce qui a exigé des hommes autant de ténacité que de courage. Du fait de la forte imprégnation d'eau saumâtre, les terres ont mis du temps à se désaliniser, avant de laisser place à une plaine riche et cultivable. Pour assurer le drainage total des terres, il a fallu attendre la christianisation du pays et surtout le travail des ordres monastiques sur l'ensemble du territoire.

Ainsi, sous l'impulsion des moines bénédictins les terrains cultivables se sont agrandis au détriment des marécages. L'activité des moulins à vent a contribué encore, après le XVII^e siècle à évacuer l'eau au cœur des Moères. Les forces du vent ont permis de conquérir les terres soumises à l'empire des eaux. Et déjà au XIII^e siècle les gens du Nord cultivent de vastes champs qui ondoient sous le souffle de l'air ; l'eau maintenue dans les watergangs qui quadrillent la plaine permet aux épis de se développer et d'engranger de riches moissons.

Les travailleurs de la mer

Les misérables tribus humaines qui occupaient les dunes et les falaises boulonnaises dans les temps reculés, exploitaient déjà les fonds marins. Le littoral du Boulonnais coupe en perpendiculaire les divers sols et ainsi, dessine le modelé de la côte. La craie affleure au Cap Blanc-Nez à 130 m de haut, le grès portlandien au Cap Gris-Nez, à la Baie d'Ambleteuse. Les falaises crayeuses entaillées de valleuses ou de crans sont précédées par les plages formées de galets de silex, les « œufs » apportés par les vagues de fond ou bien par un estran rocheux découpé par les chenaux. Tout ce front de falaises n'est jamais continu, cette côte en majeure partie inhospitalière offre cependant aux marins quelques sites où se réfugier.

¹⁴⁰ Cité par Louis But et Jean-Claude Sadoine, *Nord-Pas-de-Calais ...Au fil de l'eau*, Ed Nordeal, Tournai, 1994. p. 25.

Ainsi les estuaires ont favorisé la création de petits ports de pêche comme ceux d'Etaples ou de Boulogne. Au contact des éléments, ces hommes primitifs développèrent une connaissance fine de cet environnement particulier. Ils parcourent et ils arpentent la grève sans cesse et en tous sens et connaissent chaque rocher, chaque passage, chaque anfractuosité. Ils savent interpréter les spécificités des milieux et tirer profit des conditions particulières. Ils attendent des heures le vent et la marée pour arriver juste avant l'aube sur les lieux de pêche. Plusieurs indices leur permettent de déceler la présence du poisson : la couleur de la mer, le vol des mouettes, l'intonation de leurs cris... Car ces habitants faisaient de la cueillette offerte et de la pêche leurs principales occupations. Strabon, le géographe antique en donne une image évocatrice : « *ils portent d'épais sagums de laine (manteaux à capuchons) et de larges braies (ancêtre du pantalon). De forte stature, ils relèvent leur chevelure qu'ils décolorent en la rinçant à la lessive de soude* »¹⁴¹. La traversée du détroit leur est familière, ils vont régulièrement en Grande Bretagne chercher l'étain nécessaire à la fabrication du bronze ce qui explique que leurs barques sont nombreuses. Ils naviguent à la rame, à l'aide d'une voile unique et pratiquent déjà la conservation des poissons dans du sel. Leurs embarcations de pêche sont de lourds bateaux très anciens à clins. Plus tard, le flobard du Portel et d'Equihen paraît avoir perpétué jusqu'à notre siècle les formes massives de ces antiques nacelles non pontées et faites pour être halées. Un équipage de douze hommes s'installait sur ces vaisseaux avec un patron à leur tête. L'image du pêcheur Gilliat de V. Hugo nous donne un aperçu physique et moral de l'un de ces travailleurs de la mer: « *Il avait dans le profil quelque chose d'un barbare antique. Son oreille était petite, délicate, d'une admirable forme acoustique. Il avait entre les yeux cette fière ride verticale de l'homme hardi et persévérant. Sa prunelle regardait bien quoique troublée par ce clignement que donne aux pêcheurs la réverbération des vagues. Pas de plus pur ivoire que ses dents. Mais le hâle l'avait fait presque nègre. On ne se mêle pas impunément à l'océan à la tempête de la nuit, à trente ans il en paraissait quarante cinq. Il avait le sombre masque du vent et de la mer* »¹⁴². Des filets dérivants composés de nappes constituaient les outils de pêche des marins. Tous les membres de l'équipage étaient associés entre eux et se partageaient le produit du travail commun par portions égales. C'était la pêche à la part, pratiquée à partir du XIIe siècle et qui a survécu à travers les petites unités artisanales. Les pêcheurs ne sortaient guère de la Manche et de la mer du Nord, mouillant leurs filets ou leurs cordes le long des hauts fonds, depuis le Dick-Bank dans le travers de Calais jusqu'au Vergoyer en face d'Etaples.

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'ils commencèrent à étendre leur rayon d'action en allant chercher le hareng sur les côtes d'Ecosse et la morue sur celles d'Islande. Les villages de pêcheurs parsèment cette côte. Parmi eux, l'un des plus anciens : Etaples où Victor Hugo rencontre de nobles figures de marins : « *Etaples n'est qu'un village, mais un village comme je les cherche, une colonie de pêcheurs installée dans un des plus gracieux petits golfes de la Manche. La marée était basse quand j'y suis arrivé;*

¹⁴¹ Cité par Pinchemel Philippe, *la Région boulonnaise*, Ed. ville de Boulogne, 1965. p. 23.

¹⁴² Victor Hugo, *Les travailleurs de la mer*, Œuvres complètes, Roman, X, Ed. J. Hetzel et Cie, et A. Quantin, Paris 1883, p. 125.

toutes les barques étaient échouées au loin sur le sable, noires et luisantes comme des coquilles de moules. (...). De temps en temps, je rencontrais, sur les seuils des cabanes, de ces dignes figures de marins qui vous saluent noblement »¹⁴³.

Une des principales activités des populations liées au rivage, était au Moyen Age la chasse à la baleine, alors nombreuses dans le détroit du boulonnais. Les comtes de Boulogne en avait d'ailleurs fait le symbole de leur puissance en faisant figurer ces grands cétacés sur leur blason. Sur les côtes du Nord, on trouvait aussi des esturgeons en très grand nombre dans l'embouchure de la Canche. Mais c'est surtout le hareng qui constituait la richesse et la principale ressource des pêcheurs. La « harengaison » durait de la Saint-Michel à la Saint-André, soit du début octobre à la fin novembre. Pendant cette période le port s'animait. Officiers de l'échevinage, chasse-marée, saleurs, saurisseurs, poissardes s'affairaient au bord de l'embouchure de la Liane où le retour de chaque bateau était annoncé par le tintement de la cloche du beffroi. Toutes les nuits un grand feu allumé au sommet de l'antique tour d'Ordre indiquait à Boulogne la direction aux pêcheurs pour entrer sans dommages au port. Chaque patron s'efforçait de regagner le port à l'aube pour que sa pêche puisse être vendue dans la journée. La seconde pêche saisonnière était celle du maquereau.

Dans le Nord, la pêche abondante occupait les pêcheurs de décembre à mai. A Boulogne, les chalutiers spécialisés après la guerre de 1914 dans la pêche aux harengs allaient d'abord le prendre en mer du Nord, puis au fur et à mesure que s'avancait la saison, ils suivaient le poisson dans sa migration vers le sud. Quand les bancs de harengs passaient en masses grouillantes devant Boulogne, emplissant les eaux marines de leurs frétillements, les chaluts sortaient du port avec célérité pour le pêcher. C'était la pêche annuelle miraculeuse que se disputaient tous les bateaux et on entendait de toutes part les matelots ravis clamer : « *L'z' héring de no mer* »¹⁴⁴. Sur les quais de la ville, on voyait alors se déverser des masses énormes de poissons qui faisaient vivre tout un peuple. Leur quantité dépassait, à la veille de la dernière guerre, les 50 000 tonnes, formant à elle seule les trois quarts de la production « harenguière » française et plus de la moitié du tonnage global de toutes les espèces de poissons débarqués dans le port. Le hareng était alors à Boulogne ce que le blé est à la Beauce et le vin à Bordeaux. Quand arrivait la saison de la pêche, les quais disparaissaient sous des avalanches argentées de poissons, les bacs de salaison débordaient et les coresses où bronzent les soret crachaient leurs fumées jaunes. Une forte odeur de poisson envahissait la ville, elle imprégnait le cuir des chaussures, le tissu des habits et partout ses effluves poursuivaient les humains. Aujourd'hui les harengs comme d'autres espèces se sont raréfiées et le port n'est plus comme autrefois, lié à l'activité visible des travailleurs de la mer. La mise à terre du poisson a lieu de nuit sous la lumière des projecteurs. Il est vendu aux enchères à la halle dans une atmosphère qui fait irrésistiblement penser à la Bourse de Paris. Le chalutier est devenu presque une usine flottante qui fait vivre deux dizaines d'hommes.

¹⁴³ Victor Hugo, *correspondance* ; lettre à Adèle, 5 septembre 1837, France et Belgique, Ed. Nelson, Paris sans date, p. 160.

¹⁴⁴ Cité par Pinchemel Philippe, *La Région boulonnaise*, Ed. ville de Boulogne, 1965. p. 28.

Malgré tout, la côte du Nord est restée sauvage, car la vague courte et vibrante, comme le clapotement des flots viennent se briser sur la falaise et donnent aux rochers toutes sortes de formes bizarres. Tout cela rend le rivage périlleux pour le voyageur qui ose s'y aventurer. Cette mer du Nord aux houles puissantes et aux humeurs changeantes avec ses marées qui inversent régulièrement les courants continue d'offrir un spectacle inégalable et sans cesse renouvelé. Il n'y a pas si longtemps les marins prétendaient que « lorsque l'on a appris à naviguer sur ces eaux, on est capable d'affronter toutes les mers du monde »¹⁴⁵.

La mer continue à offrir le même spectacle tranquille et grand que celui que les voyageurs pouvaient admirer au XIXe siècle : « *La mer brillait au milieu du golfe, éclatante et déchiquetée, comme un lambeau de drap d'argent. Les hauteurs qui bornent l'horizon au midi ont une forme magnifique et calme. Quelques grands nuages s'y posaient lentement* »¹⁴⁶.

Le Littoral est resté pendant longtemps un espace peu prisé.

Hormis les communautés de pêcheurs, jusqu'au début du dix-huitième siècle, l'élite cultivée ignore les charmes de la mer. Le plaisir de la plage et de la villégiature maritime n'existent pas encore véritablement. Le rivage est ressenti comme un lieu inquiétant et inabouti. Dans le grand livre de la Bible qui renferme la sagesse de l'humanité, on évoque le « *grand Abyme* » la masse liquide, sans repère, règne de l'inachevé que forme l'océan. La mer apparaît ainsi comme un milieu que le créateur n'aurait pas terminé. Les eaux marines et les tempêtes sont considérées comme les plus effroyables spectacles offerts par la Nature « *Image de l'infini, de l'insaisissable sur laquelle, à l'aube de la Création, flottait l'esprit de Dieu, (...) élément indomptable qui manifeste l'inachèvement de la Création* »¹⁴⁷ explique Alain Corbin.

La mythologie ancienne comme la littérature classique présentent le rivage comme une terre hostile, froide, vouée au malheur. Les bateaux accostant sur les plages propagent les virus les plus dangereux pour l'homme (la peste et le choléra). Les plages sont aussi le cadre du débarquement d'ennemis en armes. Quant à l'écume marine qui vient s'évanouir sur l'estran, elle n'est rien d'autre aux yeux des humains que la manifestation physique de la sueur des monstres marins. Le rivage forme la ligne qui marque le point de passage de l'œuvre divine (la terre) au domaine liquide « *voué aux horreurs* »¹⁴⁸ et non achevé par le « Créateur ».

Les populations littorales apparaissent comme primitives et de ce fait, figurent en dernière place dans la hiérarchie de l'échelle sociale.

¹⁴⁵ Danièle Thinon et Pierre Huysman, Adjointe Spéciale à Dunkerque et secrétaire général de la mairie de Malo, discours de présentation aux étudiants de l'école d'Architecture de Lille, le 10 janvier 2003.

¹⁴⁶ Victor Hugo, *correspondance*, France et Belgique, Ed. Nelson, Paris sans date, p. 102.

¹⁴⁷ Alain Corbin, *Le territoire du vide*, Paris, Aubier, 1988, p. 14.

¹⁴⁸ Alain Corbin, *Le territoire du vide*, p. 193.

Le Littoral : un charme réinventé

Pourtant au début du XVIII^e siècle avec la naissance de l'industrie qui entraîne les premiers effets de pollution perturbant la cité, cette vision funeste s'inverse. Avec le goût nouveau qui apparaît pour les voyages, l'image symbolique du rivage se transforme. De la ligne de démarcation entre le territoire des hommes et celui des monstres marins, de laquelle il convient de ne pas approcher, le bord de mer dessine bientôt un lieu thérapeutique mais aussi un espace de promenade, de déambulation où le sable doré en contact avec le pied nu joue le rôle de médiation tactile. La médecine s'en mêle et la mer comme la plage vont être recommandées en Angleterre, car on prétend alors que le bain du corps dans l'eau froide favorise la longévité. A Bath d'abord, puis à Brighton ensuite, l'aristocratie va initier un mode de vie autour du bord de mer, avec une série de plaisirs diversifiés liés aux salons et aux promenades à pied ou en barque.

Les pêcheurs, ces travailleurs de la mer et leur famille vont bientôt servir de domesticité aux plaisanciers. On les représentera à l'image de bons sauvages, humbles et serviables. Les artistes et les écrivains vont contribuer à changer l'image de la mer en donnant une évocation précise et joyeuse : *« au loin il y avait des voiles, de toute forme, de toute grandeur, de toute complication, les unes éclatantes de blancheur sur les obscurs bancs des nuées de l'horizon, les autres sombres sur les clairs du ciel. Quelques-unes, côtoyant la dune avec une douce brise qui les enflait mollement et m'apportait les voix des matelots. C'était, de ravissantes apparitions que ces belles voiles si bien coupées, si bien étagées, si bien modelées par le vent, si bien peintes par le soleil, et j'admirais qu'on pût faire quelque chose d'aussi charmant, d'aussi fin, d'aussi gracieux, d'aussi délicat, avec de la toile à torchon »*¹⁴⁹. Lorsque Victor Hugo se rend de Furnes à Dunkerque en 1837 venant de Belgique et en traversant à pied les dunes, la description qu'il dresse du littoral, de ses qualités liées aux éléments et de son ambiance très particulière, contribuera à une transformation du regard. : *« Devant moi et derrière moi les dunes se fondaient dans les brumes de l'horizon avec les nuages dont elles ont la forme. La mer était parfaitement gaie et calme, et l'écume des vagues, blanche et pailletée au soleil, faisait tout le long du rivage comme une frange de vermicelles et de chicorées cent fois plus délicatement sculptées que tous les plafonds maniérés du dix-huitième siècle. Quand la mer veut faire du rococo, elle y excelle. De temps en temps une mouette blanche passait, ou bien un grand cormoran qui nageait puissamment dans l'air avec ses ailes à pointes noires. Quelquefois je me tournais vers la terre, qui était belle aussi. Les grandes prairies, les clochers, les arbres, la mosaïque des champs labourés, la coupure droite et argentée d'un canal où glissaient lentement d'autres voiles, le bêlement des vaches qu'on voyait au loin, sur le pré, comme des pucerons sur une feuille, le bruit des charrettes sur la route qu'on ne voyait pas, tout m'arrivait à la fois, aux yeux, aux oreilles et à l'esprit. Et puis, je me retournais, et j'avais l'océan. C'est une belle chose qu'un pareil paysage doublé par la mer »*¹⁵⁰.

¹⁴⁹ Victor Hugo, *correspondance*, France et Belgique, Nelson Ed., Paris sans date, p. 146.

¹⁵⁰ Victor Hugo, *correspondance*, France et Belgique, Nelson Ed., Paris sans date, p. 146-147.

Les stations balnéaires s'implantent dès lors et il convient de souligner que partout les anglais ont été les pionniers et ont lancé la mode, en particulier les membres de la famille Royale d'Angleterre. Dès lors, sur les plages, d'avril à octobre les cabines font leur apparition. Dans certaines stations balnéaires, elles doivent être blanches dans d'autres, elles peuvent être peintes de rayures. Souvent appelées du nom des villas des propriétaires, on y entropose les jeux de plages et les chaises longues...

Le littoral est aujourd'hui un attrait du Nord, cela ne tient pas seulement aux artistes et aux poètes qui l'ont fait connaître, mais aussi au fait qu'il constitue un espace de liberté. Ce point de rencontre entre la terre et la mer, cet entre deux favorise le ramassage, la récolte et permet de renouer avec les pratiques les plus anciennes de l'humanité et n'est soumis à aucune autorisation. A marée basse depuis toujours les gens sont affairés à récolter des coquillages. Cette activité a contribué à attirer toutes les couches sociales comme toutes les générations.

Le littoral n'est pas un jardin

Malgré tous ces aménagements et les dénominations prises par souci publicitaire et pour marquer les esprits - comme le Touquet ; *jardin de la Manche*- nous souhaitons éviter toute confusion entre la notion du littoral et de jardin. Associer à priori le jardin au littoral, comme il est à la mode actuellement peut paraître une idée séduisante, pourtant à la réflexion, accoler jardin et littoral entretient une méprise. Cela tend en effet à mêler ce qui relève de la nature et ce qui a trait à une culture due à une création humaine.

Cela pose le jardin comme un espace de nature. Or faire un jardin est très difficile, cela relève d'une lente maturation autant artistique qu'artisanale, d'un travail à la fois intellectuel et physique. La tête rêve à une projection imaginaire tandis que les pieds et les mains s'activent dans la terre pour faire pousser les végétaux et donner vie et esprit au jardin.

Le jardin est le lieu qui permet à l'homme de retrouver une intimité, un rapport secret avec lui-même et avec le monde végétal. Lié à l'investigation personnelle du jardinier, il est à l'usage de l'individu même lorsqu'il devient public ; il forme un microcosme, un univers, un petit monde à échelle humaine. Il ne faut pas oublier que le premier jardin d'Eden est d'abord un lieu de proximité pour l'homme et la femme. Si j'admire l'œuvre du jardinier, c'est parce qu'il a su trouver une place à chaque élément et le mettre en valeur. Le jardin est une construction humaine, créée pour l'agrément des sens et de la pensée. Et le bien être ressenti émane de l'ordonnance, de la maîtrise, de ce qui lie entre eux l'espace et le vivant, c'est à dire de l'intelligence. Celle-ci comme un poème, une musique ou une œuvre d'art est donnée à la satisfaction des autres.

Le littoral est au contraire un espace de nature brute soumis à la sauvagerie des éléments où le vent, le soleil, l'eau se déchaînent. Le littoral que l'on découvre est l'entrée du domaine de Neptune, le Dieu le plus imprévisible qui soit, où la nature reprend ses droits. Le littoral est très menacé et parfois menaçant, il bouge et au cours d'une année, on peut assister à une transformation complète de la ligne des rivages. Cela est visible pour les falaises comme pour les dunes. Pour en donner des exemples après les fortes pluies de cet hiver, le paysage s'est transformé à Tardinghen entre le cap Gris Nez et le cap Blanc Nez et dans le pays de Cau « *la découpe de la falaise a été complétement modifiée, le sentier de randonnée s'est effondré et est devenu par endroits impraticable et interdit au public et on a assisté comme l'explique la paysagiste Chantal Ducruix à un vrai changement de la côte à Veulettes* »¹⁵¹. Ce caractère imprévisible n'existe pas dans le jardin, car on est à l'abri, protégé par la dimension et l'intimité.

Le littoral et le jardin¹⁵² sont chacun liés à des gestions qui ne se posent pas dans les mêmes termes. Sur la côte sauvage, la préservation du paysage suppose une restauration de la nature telle qu'elle nous a été donnée à voir et l'on souhaite maintenir le paysage de dunes qui donne tout le charme au site. La gestion du littoral relève d'un problème de réserves naturelles, même si par endroits cela reste du jardinage de la nature. Dans le jardin au contraire la gestion du végétal est au service d'un projet, de l'esprit du lieu qu'on cherche à insuffler au jardin. Le jardin est maîtrisé en permanence par le travail quotidien.

Si le jardin est un enclos où le regard est arrêté par des limites, le rivage est, au delà, le point de rencontre avec l'infini. L'horizon fait du rivage un paysage. L'échelle de perception n'est pas la même. Lorsque je me promène sur les plages du Touquet, l'étendue de la mer me paraît immense, à l'instar de la haute montagne qui semble monter jusqu'au ciel, la mer est infinie.

Le littoral est la rencontre entre deux éléments la terre et la mer, il forme une ligne de démarcation, un entre deux dont l'espace comme l'étendue demeurent indéfinis car sujet aux transformations, le vocabulaire utilisé : rivage, grève, plage, lagune, estran exprime cette particularité. Le jardin au contraire est un lieu, un site avec des limites circonscrites.

Le littoral est par là, le dernier espace de liberté, cet entre-deux permet de renouer avec les pratiques très anciennes qui se poursuivent toujours. Et si le littoral relève du domaine de l'Etat, cela tient au fait que dans l'inconscient collectif, le littoral est un lieu qu'on ne peut pas s'approprier car il doit rester un espace accessible à tous, un refuge.

¹⁵¹ Chantal Ducruix, paysagiste au bureau du paysage, conversation informelle, septembre 2001.

¹⁵² Dominique Legrain (dir.), *Jardins du Littoral*, Ed. Actes Sud/ Conservatoire du Littoral, 2001, voir sur ce point l'excellent article de Bernard Kalaora, Anne Konitz, « Regards croisés », pp. 15-35.

La confusion entre jardin et littoral est regrettable parce qu'on a oublié le travail de composition, de maîtrise de l'espace, l'esprit du projet qui donne son unicité au jardin. Et si, depuis la Révolution Française, la nature sert de source d'inspiration au dessin des jardins contemporains, c'est dans une continuité, un lien, une vision d'ensemble qu'elle est pensée. L'art du paysage est bien plus qu'un assemblage, une juxtaposition d'éléments de nature ; c'est la nature recomposée qui se lit en continuité.

Le jardin et le littoral offrent des perceptions opposées et complémentaires. C'est la complémentarité de l'abri et de l'exposition aux éléments qui est utile et intéressante. Lorsque l'univers de mon jardin me semble étriqué, je vais me ressourcer sur le rivage et goûter aux délices de la vague, du vent et du soleil. Le désir d'intimité est tout aussi nécessaire que le désir d'infini lié au rivage. En effet celui-ci permet d'entrevoir la grandeur du cosmos.

Cette confusion entre nature et culture ne permet pas véritablement l'étude et la représentation détaillée du littoral, de sa flore et de sa faune et de leur incidence sur celle de l'arrière pays comme sur celle des fonds marins immédiats. Les multiples particularités du littoral sont encore à étudier et à connaître.

Le littoral du Nord borde deux mers, la Manche et la mer du Nord, avec des sites variés. Au Nord, les hautes falaises de calcaires gréseux s'avancent en caps¹⁵³, plus au sud, sur la Manche s'étendent les belles plages aux horizons infinis à marée basse. Trois grands ports se succèdent sur ces littoraux, chacun remplissant une fonction déterminée ; Dunkerque les marchandises, Calais les voyageurs, Boulogne la pêche. Leur réputation est inégale « *si Boulogne n'a plus un sou, Calais en revanche dispose d'un magot tandis que Dunkerque ne se porte pas si mal* »¹⁵⁴.

Le développement du littoral et l'invention de la Côte d'Opale.

Bordée par la Manche, la Côte d'Opale présente une grande diversité de paysages. Le sud est plat, le nord accidenté. Au sud, sur près de 40 km, l'espace est libéré par d'immenses plages de sable fin coupées par les grands estuaires de l'Authie et de la Canche, milieux naturels, refuges de plantes aquatiques et d'oiseaux. Dans le Nord, pas de risques de brûlures liées à des coups de soleil. Le climat frais mais pas froid est tonique et favorise les jeux des enfants. On peut passer tout son temps à fabriquer des châteaux de sable. Cette dénomination « côte d'Opale » est inventée au début du XIXe siècle par Edouard Lévêque (1857-1936), manufacturier à Amiens mais aussi peintre et amateur d'histoire locale qui l'utilise pour la promotion de la station du Touquet-Paris-Plage. « *A la Côte d'Azur, la Côte d'Emeraude, la Côte d'Argent, vient s'ajouter*

¹⁵³ cap d'Alprech, pointe aux Oies, cap Gris-Nez puis c'est la craie elle-même qui domine comme en marche au cap Blanc-Nez.

¹⁵⁴ Selon M. André Chavarot, ancien directeur des Ports, exposé au pôle littoral du CGPC, le 13 février 2002.

désormais la Côte d'Opale, la nôtre ! »¹⁵⁵ L'abbé Laroche évoque alors « des plages tournées vers l'occident qui présentent partout un sable blanc aux couleurs d'opale ».

Le nom d'opale compense le climat pluvieux, il vante la qualité de la lumière, l'opalescence qui transperce doucement les brumes et donne au sable ce blanc laiteux qui apporte la bonne santé.¹⁵⁶ Et contrairement à l'idée reçue, le temps est plus clément et plus ensoleillé au printemps et à l'automne qu'à Paris¹⁵⁷. La Côte d'Opale devient ainsi un territoire restreint compris entre les baies d'Authie et de la Canche. Celui-ci s'étend après la première guerre mondiale à une part plus importante du littoral, allant de la baie de Somme aux environs de Boulogne-sur-Mer. En 1948 le tome 1 de la carte de France la situe plus précisément encore entre Calais et Berck. Elle débute, au nord, par les falaises de craies des collines de l'Artois, puis suit le rivage du plateau argileux du Boulonnais pour aboutir sur la longue dune du parc ornithologique du Marquenterre. Entre l'estuaire de la Canche et le Boulonnais, les dunes littorales du Marquenterre ont été modelées par les vents dominants. Vastes ondulations de sable, provenant d'un estran beaucoup plus large que le littoral, elles s'étendent sur une profondeur de plus de deux kilomètres et elles atteignent parfois 30 mètres de hauteur.

Sous l'effet des vents, elles avancent parfois dans l'espace d'une année à l'intérieur des terres et prennent avec les rayons du jour toujours changeants mille nuances nouvelles. Le cordon dunaire devient un espace à mettre en valeur. La construction du chemin de fer favorise sa pénétration. Dès 1848, Boulogne puis Dunkerque sont reliés à Paris par Amiens. La côte va être desservie par une ligne secondaire raccordant entre elles les stations balnéaires à la fin du second empire. Nées d'un port ou d'un havre dans les dunes, les stations se développent autour du casino et de l'établissement de bains. L'engouement pour le littoral et la mer est soutenu par la publicité qu'en fait l'élite cultivée, par les premières affiches en couleurs de la SNCF et par le récit littéraire où, on ne le répétera jamais assez, Victor Hugo reste le meilleur pour faire rêver sur ce paysage¹⁵⁸ : « ...*De Calais à Boulogne, la route court à travers les plus beaux paysages du monde. Les collines et les vallées s'enflent et s'abaissent en ondulations magnifiques.*

Sur les hauteurs on a des spectacles immenses. A perte de vue des étages de champs et de prés cousus les uns aux autres ; de grandes plaines rousses, de grandes plaines vertes, des clochers, des villages, des bois qui présentent de cent façons leurs grands trapèzes sombres, et toujours, tout au fond à l'occident, un bel écartement de collines que la mer emplit comme un vase... La côte est magnifique à Boulogne. Ce n'est plus la dune basse et bossue d'Ostende. C'est une haute et noble colline de terre brune, verdie par l'herbe çà et là, où les vagues ont façonné d'énormes degrés et qui descend jusqu'à la mer comme un escalier de Titans. La ville n'en atteint qu'à grand-peine le

¹⁵⁵ Cité par Richard Klein, *La Côte d'Opale, architectures des années 20 et 30*, I.F.A, Paris, 1998. p. 17.

¹⁵⁶ J.M Laroche, *La Cote d'Opale, promenade anecdotique sur le littoral du Pas-de-Calais*, Imprimerie nouvelle de la Société anonyme du Pas-de-Calais, Arras, 1931.

¹⁵⁷ Voir sur ce point André Gamblin, *La région du Nord*, Ed. Larousse, 1973, p. 64 : précise que l'on comptabilise 253 heures de soleil à Berck contre 231 en juin à Paris, et en septembre, 176 heures de soleil à Berck contre 171 à Paris avantaient la Côte d'Opale par rapport à Paris mais cela est le contraire aux périodes estivales des mois de juillet et d'Août.

¹⁵⁸ Victor Hugo, op. cit, p. 148.

sommet. De Boulogne à Etaples la route côtoie un bras de mer qui se recourbe dans les terres comme pour aller saisir les villages. Le paysage varie superbement à chaque instant. Les collines, tout à la fois molles et sévères, assouplies par le vent robuste de la mer, ont parfois la ligne italienne. De temps en temps de hautes dunes magnifiquement tripotées, comme des vagues que le mouvement de la voiture fait remuer à l'œil, viennent en tumulte au bord de la route. La mer qui se retire lentement de la côte de France, était là autrefois. Et puis elles s'éloignent et vont appuyer au loin sur l'horizon leurs ondulations courtes et puissantes. Ce sont au fond du paysage, de fermes et charmantes arabesques, sculptées tour à tour par tous les éléments. L'océan les a ébauchées, l'ouragan les continue... »

Au cœur de ce paysage pas très loin d'Etaples, juste en face s'est développée la cité balnéaire du Touquet à la fin du XIXe siècle.

Le Touquet cité balnéaire et image phare de la côte.

Le Touquet est le nom géographique de la pointe méridionale de l'embouchure de la Canche, rivière au cours paresseux qui a du mal à recueillir les eaux de sa vallée et forme des marais en de nombreux endroits. Le site de la pointe du Touquet s'étend sur près de 380 hectares. Ce domaine est formé par les dunes et le banc du Pilori qui sépare l'espace maritime de celui de l'estuaire. C'est dans le shorre - les terrains pré salés - que la rivière se fraie un passage aux milieux des eaux vives lors des marées hautes. Le banc du Pilori au nord est recouvert à l'occasion de chaque marée. L'amplitude des eaux découvre ici un large estran au milieu duquel s'écoule la Canche. On a ainsi un vrai spectacle qui tient aux éléments : les vents, la lumière et l'eau. Tous montrent l'aspect mouvant de ce paysage en perpétuel changement. Les dunes sont récentes car elles étaient il n'y a pas si longtemps sous l'emprise des marées. Les sables véhiculés par les vents se sont agglomérés pour former des mamelons séparés par des sillons sur lesquels des végétations « pionnières » se sont « emplantées » avec l'action des hommes. En 1837, le notaire Alphonse Daloz, acquiert un domaine de 1600 hectares constitué de terrains dunaires et de landes inhospitalières à l'embouchure du fleuve sur la mer. En 1855, après avoir abandonné de vaines tentatives de plantations de topinambours, de seigle et de pommes de terre, il fera pousser des pins maritimes qui ont été les premières essences de la forêt. Pendant trois ans, la population des villages environnants va être employée à planter alternativement des oyats et de la graine de pin maritime pour fixer la dune. Avec ténacité, certaines parcelles sont ensemencées huit fois. L'œuvre se poursuit au cours des ans et bientôt, on plante aussi des peupliers, des trembles, des saules, des chênes, des bouleaux, des ormes, des frênes et des merisiers. Le paysage de la station se met petit à petit en place. A l'ouest vers la mer, la plage de sable fin adossée aux dunes parsemées d'oyats, à l'est vers les terres une forêt paysagère. Ainsi entre mer et forêt, ce domaine va servir de cadre à la station balnéaire du Touquet que l'on va dénommer Paris-Plage.

En 1882, le géomètre Raymond Lens définit un lotissement. Dans ce cadre, se construisent les premières maisons de bois. Certains membres de la famille d'Angleterre résident un temps dans ce « Jardin de la Manche » et la présence royale assure la réputation de la station. Celle-ci étend son domaine urbanisé, multiplie les équipements, développe les activités et les hôtels. *Un casino, un parc zoologique, un lac, un pré-catelan et une gare en centre ville sont construits. (...).*

Le plan du Touquet est constamment en harmonie avec ce paysage reconstruit¹⁵⁹.

Le cheminement vers la plage depuis l'intérieur des terres présente déjà un panorama varié et les perspectives qu'offre le boulevard Daloz au nord, vers les rives de la Canche, ou au sud, vers les hautes dunes plantées sont autant d'invitations à la contemplation du paysage.

La ville est composée de quatre grandes parties paysagères :

- 1) Les dunes présentent un ensemble dunaire écologique rare.
- 2) La forêt où se sont installées, au cœur d'un boisement composé de pins et de feuillus, des maisons de qualité.
- 3) Le front de mer met en scène un bâti de toutes les hauteurs avec un boulevard vaste et presque désert.
- 4) Le centre ville implanté selon la trame orthogonale dessinée par Daloz avec ses belles villas.

Cette dernière partie de la ville est un catalogue exemplaire pour comprendre l'architecture civile moderne. L'ensemble des types d'architectures balnéaires y sont présentés dans une grande variété de styles. Avec ces maisons, ce sont des architectes réputés aux riches talents que l'on retrouve à travers diverses périodes. Anatole Bien aimé et sa villa Sarcelles située au 1, rue de Londres, construite en pierres gris rose de Marquise vers 1895, ou Henry-Léon Bloch et l'étonnant marché couvert, emblème de la ville qui encadre deux perspectives, la première vers la mer, la seconde vers le jardin d'Ypres, ou encore Horace Pouillé et sa villa, Le quart d'Heure, construite en 1925, avec son totem qui sur le côté, indique le nom de la maison.

Aujourd'hui le front de mer a été dénaturé par l'urbanisme standard des années 70, celui-ci a rompu avec le type des villas familiales. Il ne présente plus comme autrefois une façade urbaine soignée, mais il évoque plutôt, face à la mer, une bordure négligée. Les immeubles de rapport années 60 ont remplacé les élégantes villas qui faisaient le charme et le statut du lieu. Aujourd'hui, il ne se limite pas seulement à un espace urbanistique banalisé, il est devenu un gigantesque parking qui renvoie une image désertique de la ville.

Le plan de circulation comme les boulevards (trop larges) sont à repenser dans une composition d'ensemble qui permettrait de retrouver une proximité avec le rivage.

¹⁵⁹ Voir Richard Klein, *la Côte d'Opale*, IFA, 1998, p. 103.

La commission supérieure des Sites du 10 novembre 1999 a retenu le classement au titre des sites de la pointe du Touquet pour endiguer des opérations qui auraient pour effet de dénaturer le paysage et en particulier la création d'un port de plaisance avec un programme immobilier au nord du site qui devait remplacer un camping aujourd'hui désaffecté. Le caractère médiocre des réalisations du front de mer a amené les élus à compléter les protections déjà mises en place autour de l'estuaire de la Canche : une réserve naturelle ainsi que des périmètres de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager sur les communes d'Etaples et du Touquet.

Réaménager les trois promenades, les trois lignes formant les vestiges de l'histoire et de la géographie de la ville devrait être envisagé dans le cadre d'une mise en valeur qui comporterait le traitement :

- 1) de la digue qui longe le boulevard de la plage,
- 2) du passage à proximité des cabines qui par endroits se transforme en passerelle et traverse la plage et les patios,
- 3) de la circulation dessinée par les planches de la plage.

A travers ces trois promenades, c'est l'avancée de la ville vers la mer qu'il devient possible de retrouver, en soulignant les inflexions du site, du front bâti, des boulevards, de la digue et de la plage. Enfin un embellissement de la plage qui tiendrait compte du flux et du reflux des eaux serait intéressant : car ce qui rend la plage unique, c'est le mouvement des marées. A marée basse, il faut aller chercher l'eau très loin, tout au bout des brises-lames dont la mer a découvert les derniers renforts. A marée haute, elle remonte bien avant les cabines, juste pour laisser une bande de sable poudreux. Un travail paysager sur le front de mer imaginé dans une échelle adaptée (à la plage et à la ville) peut ainsi se projeter à travers une quête de jeux familiaux.

Malgré ses nombreux attraits, le littoral du Nord est resté dédaigné, parfois même ressenti comme un lieu sans charme, sans doute à cause de son climat. Celui-ci il est vrai, enregistre 750 mm de précipitations et 30 journées de gelée sur l'année. La réputation des stations balnéaires si pittoresques n'a cependant pas bénéficié de louanges à hauteur de la qualité de leurs sites. Car ce paysage conserve toute la permanence et le charme du début du XIXe siècle.

EVOCATION DES PORTS DU NORD

Avec la modernité, un autre rapport à la mer a été fabriqué par les hommes : le port. Comme l'explique Christine Stroobant : « *La nécessité de protéger les accès au port a induit une artificialisation des franges littorales au contact avec le territoire portuaire* ¹⁶⁰ » La côte naturelle a en effet laissé place à un système composé de digues, de brise-lames construits aujourd'hui en béton et comportant des enrochements massifs, tétrapodes et autres accropodes dont le rôle est de protéger les installations humaines contre la mer. Les littoraux artificiels comportent des portions significatives

¹⁶⁰ Christine Stroobant, communication à l'école d'Architecture de Lille, 29 nov. 2002.

de terre-pleins qui sont des remblais derrière des digues. Les ports forment une expression construite particulière du littoral. Dunkerque est le troisième port de France par son importance et le trafic de marchandises importées.

Une forteresse de mer : le port de Dunkerque

Sur l'océan, Dunkerque apparaît, en dessous d'un ciel grisé, telle une forteresse, qui miroite de multiples couleurs au gré de l'air agité et de ses courants. La présence de la mer et du vent qui balaie régulièrement la côte a donné cet aspect à la ville. Les vents soufflent fort en hiver, ils provoquent la houle et les tempêtes, déplacent les sables des massifs dunaires et modifient dans la longue durée la ligne du rivage qui dessine la plage, tout à côté du port. L'environnement de la ville est marqué par cette présence permanente de l'eau ; la mer, bien sûr, mais aussi les canaux qui entourent et traversent l'agglomération. Les entrelacs des voies d'eau séparent la haute ville des autres quartiers. Bergues et Bourbourg coupent le tissu urbain et consacrent et isolent de la Basse ville. Les canaux ont permis la navigation intérieure, la communication, et fourni les eaux potables¹⁶¹ de la localité.

L'agglomération de Dunkerque s'étend sur 723 334 ha et comptait en 1999, 220 000 habitants (soit 7% de la population de la région Nord-Pas-de-Calais).

Les origines historiques de Dunkerque ne sont guère anciennes, cela pour des raisons purement géologiques. Au début de l'ère quaternaire, l'Angleterre se trouve reliée au continent par une bande de terre appelée l'isthme de Calais. Celle-ci se rompt à la fin de la période quaternaire et la mer envahit les terres basses depuis les collines d'Artois jusqu'aux hauteurs du Kent. Peu à peu, l'eau qui occupe le bassin maritime commence à se retirer. Les populations des époques celtique et gallo-romaine, les Morins et les Ménapiens, s'y établissent. Mais à nouveau, dans les premières décennies du Ve siècle de notre ère, la plaine connaît une autre invasion marine et ce n'est qu'au milieu du VIIe siècle, une fois les eaux parties et les hommes revenus sur ces terres que les premières localités apparaissent ; Saint-Omer est cité dès 648, Bourbourg seulement en 987.

Dunkerque a pris naissance au bord d'une petite crique abritée par les dunes, à l'embouchure d'une modeste rivière nommée la Colme, à une période postérieure à l'an 800. Le site est entouré de lagunes et de marais, les premiers habitants ont, durant des siècles, poursuivi une lutte incessante contre les éléments naturels. Depuis l'origine, la nécessité d'écouler les eaux de l'intérieur des terres a influé sur le développement du port qui s'est également heurté à l'accumulation des bancs de sables barrant la côte et obstruant continuellement les chenaux. Une bataille constante s'est établie entre la nécessité d'évacuer l'eau douce vers la mer et de dégager le sable qui avance continuellement sur la terre.

¹⁶¹Voir sur ce point, *Dunkerque*, cahiers du patrimoine, Inventaire général, Ed. SPADEM, Lille, 1995, où il est précisé que : Le canal de Bourbourg a fourni jusqu'en 1881 les eaux potables de la ville par le biais d'une déviation empruntant siphons, rigoles découvertes, aqueducs et aboutissant aux pompes des fontaines publiques.

Malgré tout, la baie initiale, géographiquement bien située, permet au port de Dunkerque de devenir un havre d'échouage où s'implante un modeste hameau de pêcheurs. Le premier sceau de la ville porte un grand poisson plat, illustrant leur activité. Le nom flamand, Duynkercke, signifie église des dunes, la cité comme les autres localités apparues sur cette côte du Nord doit ainsi son nom au christianisme.

L'histoire de la ville

Fondée vers 960 par Baudouin III, la communauté de pêcheurs qui s'est créée se consolide autour des comtes de Flandres. Ce n'est qu'en 1170 et uniquement pour favoriser le développement des terres comtales, que la ville bénéficie réellement d'un statut. La mise en valeur du site avec son aménagement portuaire (comprenant la construction de jetées) et le creusement du chenal n'intervient qu'en 1236. Ces travaux entraînent le développement économique du petit port de pêche. L'essor urbain assez relatif de la ville, semble contemporain de la construction de l'hôtel de ville.

A l'écart des grands courants commerciaux, Dunkerque demeure longtemps un centre médiéval modeste. Cependant et grâce à ses marins et à la protection de Yolande de Bar, la ville prospère à la fin du XIV^e siècle. Ainsi durant la période des ducs de Bourgogne et malgré les menaces de guerre, la ville s'accroît et s'embellit. Une enceinte fortifiée de vingt huit tours, percée par huit portes est érigée. La tour de Leughenaer en est le seul vestige, c'est aussi le plus vieil édifice de la ville. La construction des fortifications de Dunkerque qui permettent de résister aux incursions des Anglais débutent en 1405. Au début du XV^e siècle, Dunkerque n'est parcouru que par quinze rues, quarante six en 1685, cent cinquante trois en 1851. Régie par une trame orthogonale, développée à partir du noyau central, la cité ne possède que quelques rues de belle largeur, non pavées depuis l'origine (et jusqu'au XIX^e siècle) et un entrelacs d'une vingtaine d'impasses et de ruelles. Elle offre un visage extrêmement dense avec ses maisons basses (rarement à deux niveaux) couvertes de chaumes. Ce n'est qu'au XVI^e siècle qu'on préconise l'usage de la tuile et de l'ardoise. Les logis ne possèdent pas de numéros et sont définis par des noms souvent religieux. Le principal problème de Dunkerque reste l'ensablement continu du port qui gêne l'activité de pêche. Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, la ville n'est qu'un gros bourg de pêcheurs défendu par une mauvaise enceinte et sous influence espagnole. Sa position stratégique en mer du Nord développe les convoitises et cela explique que Dunkerque soit devenu le théâtre de la guerre. Elle est un enjeu que se disputent, Français, Anglais et Hollandais.

Lorsque Louis XIV acquiert Dunkerque en 1662, il s'attache d'abord à transformer la ville en une véritable place forte militaire. Pour cela il fait appel à Vauban qui édifie : « *le plus grand et le plus beau dessin de fortifications du monde* »¹⁶² et avec la création d'une charrue de mer, l'ingénieur résout pour un temps le problème de l'ensablement continu du port. La spécificité de Dunkerque tient à ce milieu aquatique non stabilisé pour lequel Vauban développe des trésors d'ingéniosité : « *Tout est fondé sur un sable d'horloge qui coule comme de l'eau. La nature n'aide point ; et ce n'est qu'à force de*

¹⁶² *Dunkerque*, cahiers du patrimoine, Inventaire général, SPADEM, Lille 1995, p. 49.

travail et d'artifice qu'on vient à bout d'en faire quelque chose. Sitôt qu'on se relâche, la mer qui ne perd point de temps veut rentrer dans ses droits et travaille continuellement à tout gêner »¹⁶³. Sa construction d'une qualité exceptionnelle justifia cinq voyages successifs du roi avec la cour, ainsi que la fabrication de cinq plans en relief qui permettent au roi de suivre à distance l'évolution du chantier. Tout autant qu'à la forteresse, Vauban s'attache à la construction du port avec, en 1671, le creusement du bassin pour les besoins de la marine. De toutes les forteresses de la frontière, Dunkerque est celle où l'état royal investit le plus, tant sur le plan symbolique et de l'intelligence que sur le montant des crédits alloués. C'est là, qu'on dépensa le plus de moyens au propre comme au figuré. Dunkerque fut la plus fameuse école qui exista en Europe pour la construction des ouvrages hydrauliques.

La cité est en effet l'ultime frontière du royaume. Pour défendre la ville tout autant que les ouvrages de fortifications, le roi a besoin d'hommes sur place. De nombreux régiments sont cantonnés dans la cité, mais la marine royale est faible par rapport aux flottes étrangères. Dunkerque est cependant bondée de marins auxquels Louis XIV fait appel et donne, pour se les attacher, toutes sortes de « libertés ». Comme l'explique Christine Stroobant : « *Le roi, parce qu'il n'a pas les moyens de se payer davantage de vaisseaux accorde aux Dunkerquois le droit, on peut même dire le privilège d'armer en course. Le marin/corsaire est une sorte d'entrepreneur patenté en guérilla qui investit (en totalité ou en participation) dans l'achat d'un bateau, prend en charge le louage d'un équipage et tous les frais d'armement et partage les bénéfices de son affaire avec l'Etat. Etre corsaire est alors un métier à risques qui ne peut s'exercer qu'en période de guerre. Le corsaire est un homme d'affaire qui investit un capital dans la course et recherche le maximum de profits* »¹⁶⁴.

Incités à attaquer les navires marchands ennemis dans le but d'atteindre les puissances étrangères dans leur approvisionnements et leur commerce, les corsaires et la ville toute entière vivent, à cette époque, de la course. Cette guerre économique se révèle une bonne affaire pour Dunkerque. Les bateaux anglais et hollandais arraisonnés par les soins des marins sont ramenés victorieusement au port et leur cargaison est vendue au profit des Dunkerquois. En sept années de conflits avec les Provinces-Unies, les corsaires locaux ramènent 395 prises dans leur port, représentant alors près de quatre millions de livres. Ils anéantissent ainsi le commerce hollandais, détruisent ou capturent 3000 navires, faisant 30 000 prisonniers, durant les guerres de 1662 à 1773.

Le plus célèbre d'entre eux, Jean Bart¹⁶⁵, habile navigateur a délivré la ville en échappant au blocus du port par les anglais. A l'aide d'une petite flottille, la nuit, trompant la vigilance et le blocus de l'ennemi, il réussit à reprendre aux hollandais un convoi de blé et à l'apporter aux Dunkerquois affamés, leur fournissant par là, la nourriture qui leur faisait défaut. Après cet exploit, Jean Bart connaît une rapide élévation sociale. Ordonné commandant de la marine, il est fait chevalier. Anobli, il

¹⁶³ *Dunkerque*, cahiers du patrimoine, Inventaire général, SPADEM, Lille 1995, p. 49.

¹⁶⁴ Christine Stroobant, Communication à l'Ecole d'Architecture de Lille, 29 nov. 2002.

¹⁶⁵ Voir Jacques Duquesne, *Jean Bart* Ed. du Seuil, 1992. Et Christian Jilcot, *Un corsaire plus flamand que français*, in la Gazette Nord-Pas-de-Calais, 22-23 avril 2002.

épouse une fille de notable dont la famille compte parmi les plus riches de la ville. A sa mort en 1702, à l'âge de 51 ans, la ville lui organise des funérailles grandioses aussi exceptionnelles que le destin de ce marin devenu chevalier reçu à Versailles. Devenu un héros pour les habitants, sa mémoire est aujourd'hui conservée grâce au carnaval qui, chaque année lui rend hommage à travers des festivités. Depuis cette époque, on observe par ailleurs que ce sont toujours les petits bateaux agiles et rapides qui ont fait la fortune et le destin de la ville au détriment des grands navires puissamment armés.

Entre la date de son acquisition par Louis XIV, et 1713, celle de son anéantissement en application du traité d'Utrecht, la cité se développe, avec la coexistence de trois pouvoirs : la marine, l'armée et la ville qui jouit du statut de port franc. Dunkerque se cloisonne ainsi en fonction de l'arsenal, de la citadelle, et de la ville. La citadelle est la manifestation tangible de ces pouvoirs. A travers les trois citadelles se décrypte l'histoire de la cité qui, tour à tour, fut espagnole, anglaise puis française. La clef des défenses de la ville portuaire dirigées vers la terre, rappelle que l'invulnérabilité de Dunkerque reposait sur la maîtrise des inondations défensives. Le système d'inondation à grande échelle, en prévision duquel avaient été pratiqués des relevés topographiques permettait grâce aux canaux de Bergue, de Furnes et celui de Bourbourg creusé en 1670 de protéger totalement la place d'une attaque venue de terre, depuis les Flandres.

A la suite des destructions imposées par le traité d'Utrecht en 1713, Dunkerque entre dans une période de récession. Mais très vite, l'activité commerciale reprend. Le commerce se développe, des manufactures s'implantent, de nouveaux quartiers sont créés. Une enceinte moderne levée en 1743 entoure la ville et en 1760 on affirme que « *Dunkerque est la ville du royaume où l'on bâtit le plus* »¹⁶⁶. Les maisons qui datent du XVIII^e siècle sur les franges du centre ville, épargnées par la dernière guerre, en témoignent encore aujourd'hui. La position stratégique de Dunkerque sur le plan géographique, à l'entrée de la mer du Nord explique son rôle au cours de l'histoire et les attaques auxquelles la ville a du faire face. Qu'il s'agisse de la paix d'Utrecht (en 1713) ou de celle d'Aix-la-Chapelle (1748) qui mettent fin aux guerres de succession espagnoles et d'Autriche, ou du traité de Paris (1763) qui consacre l'abandon par la France de ses ambitions coloniales au profit de l'Angleterre, tous ces accords européens contiennent des clauses de démantèlement des installations portuaires et des fortifications de la ville.

Le destin étonnant de Dunkerque tient, on le voit, dans sa capacité unique à renaître et à toujours se reconstruire malgré les divers conflits européens qui ne cessent de la frapper.

Le XIX^e siècle sera le siècle de sa renaissance. Pour la première fois au cours de son histoire, la ville restera plus de cent ans sans avoir à réparer des ruines causées par les invasions étrangères. Les voyageurs qui la visitent à cette époque décrivent une cité pourvue de nombreux édifices ; l'hôtel de ville réhabilité par une colonnade en 1812, le collège communal construit en 1826, l'abattoir et la prison en 1832, la caserne des

¹⁶⁶ *Dunkerque*, Cahiers du patrimoine, Inventaire général SPADEM, Lille, 1995, p. 75.

Douanes en 1848, les écoles communales en 1854 et 1860, la banque de France en 1855, le palais de justice en 1861, l'église St Martin en 1867 et le temple protestant en 1867. Une station balnéaire est également installée dans le cordon littoral des dunes : Malo-les-Bains, cité balnéaire de Dunkerque.

Créée le 21 juillet 1891, la commune de Malo-les-Bains est devenue le quartier résidentiel de Dunkerque, par une fusion intervenue le 1^{er} janvier 1970. Autrefois bordée par une ligne de dunes modelées par la vigueur des vents et uniquement peuplées de nombreux lapins qui provoquaient des dégâts dans les cultures avoisinantes, Malo-les-Bains est aujourd'hui une cité de bord de mer, surgie du sable, dont le calme, le charme participent à sa qualité de vie. Sa naissance remonte à la vente de 641 hectares de dunes par la ville de Dunkerque en 1858 à Gaspard Malo. Fils de corsaire, né en 1804, Gaspard Malo est un entrepreneur armateur pour la pêche à la morue en Islande. Il cherche d'abord à rentabiliser son domaine par des plantations de luzerne, puis de saules et de pins, mais le développement de ces cultures échoue. Animé par une vision d'embellissement et d'harmonie sociale, il décide de niveler les dunes et de les vendre par lots pour y construire des chalets. En se tournant vers la promotion et le tourisme, il crée en 1865 une ville neuve au plan régulier. Gaspard Malo a été élu député du Nord à l'Assemblée Nationale de la République en 1848 et il a rencontré les peintres, les architectes, les écrivains engagés de l'époque. Ainsi les romanciers Francisque Sarcey et Edmont About amènent leurs amis à la plage et font construire des maisons par des architectes de renom (Charles Garnier, Viollet-le-Duc...). En 1880 le front de mer est bordé d'importantes villas, comme celle « Les Moineaux » due à Viollet-le-Duc. On retrouve aujourd'hui sur le front de mer comme dans la ville une atmosphère d'invention et de libre fantaisie. Celle-ci s'exprime autant dans l'expression de l'architecture¹⁶⁷ pittoresque des maisons que dans le dessin des promenades. Tout cela témoigne d'une pensée inspirée par ces artistes. Au tournant du siècle, Malo-les-Bains va bénéficier de l'influence de l'art nouveau avec ses étonnants motifs floraux. Cette histoire explique que la petite cité balnéaire présente un ensemble de constructions qui paraissent beaucoup moins compassées que celles qu'on retrouve par exemple au Touquet.

Dunkerque entre dans le XXe siècle avec de solides atouts. La localité est prospère, le chemin de fer a favorisé l'ouverture du chantier portuaire qui lui-même, a suscité l'implantation de la grande industrie avec les capitaux étrangers et nationaux. Ces développements ont généré une croissance démographique : un afflux de population venue des campagnes mais aussi de pays étrangers avec des immigrés belges. Cet apport d'hommes nouveaux ainsi qu'une natalité élevée conduisent au surpeuplement. Toutes les classes sociales sont alors mélangées et les grandes maisons bourgeoises jouxtent les immeubles vétustes où est installée la nouvelle classe ouvrière. La croissance urbaine s'étend à l'extérieur des fortifications, au delà des glacis, un nouveau tissu urbain se dessine, constituant une vaste agglomération. Au sud et à l'ouest de Dunkerque, s'érigent les faubourgs liés à l'industrie textile. En 1911, la banlieue enserré la ville et déjà l'idée du grand Dunkerque germe dans les esprits.

¹⁶⁷ Voir sur ce point la plaquette : *Malo-les-Bains : naissance d'une commune*, éditée à l'occasion de l'exposition réalisée en Mairie de Malo, du 28 juin au 30 septembre 1991.

Bien qu'enserrée dans les lourdes murailles construites par Vauban, Dunkerque aura été jusqu'à la première guerre mondiale un port important en Europe et une cité marchande dynamique. Le début du XXe siècle supprime les bastions et les glacis. Les projets d'Agache et de Beckmann en 1911 et 1922 visent à établir des liaisons entre la ville et les communes périphériques déjà industrialisées (Petite-Synthe, Coudekerque-Branche, Saint-Pol-Sur-Mer). Le creusement de nouvelles darses, le développement des liaisons routières, ferroviaires et des canaux assurent la prospérité urbaine et permettent à la ville de se doter d'équipements sociaux importants. Le tramway relie le centre aux cités ouvrières de la périphérie.

La deuxième guerre mondiale en 1940 va remettre en cause le devenir de la grande ville.

C'est, à la fin de la seconde guerre mondiale, sur un terrain devenu vierge une fois encore, que vont s'élaborer les grands principes de la régénération urbaine. Celle-ci va se réaliser dans un contexte idéologique particulier, celui annoncé dans les congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM), dans une France en plein effort de reconstruction qui réclame dans les termes convenus proclamés par le ministre Eugène Claudius-Petit : "une cité nouvelle, de la joie, la nature, des arbres, et le soleil". Ce programme comme partout ailleurs va offrir aux grands noms de l'architecture de l'époque une réalisation à grande échelle, qui n'avait jamais existé, avec des unités de plus huit cents logements.

La reconstruction : une histoire d'hommes.

Deux grands architectes urbanistes ont dirigé et animé la reconstruction, Jean Niermans et Théodore Leveau¹⁶⁸. Jean Niermans¹⁶⁹ est l'architecte en chef de la reconstruction de la ville. Théodore Leveau élabore le plan qui sera approuvé en 1948.

Le premier est un héritier, un fils d'architecte aux origines bourgeoises, un enfant de la grande ville, un esthète moderne appartenant au milieu international, le second au contraire est un enfant du pays aux origines rurales et modestes. Tous les deux ont des visions diamétralement opposées, Niermans, comme tous les grands pionniers du mouvement moderne, veut faire table rase du passé, Leveau au contraire, plaide pour la mémoire, cherchant à réutiliser les traces d'un passé détruit. Il connaît les problèmes sociaux des sinistrés du Nord et sait que s'ils rejettent, l'architecture répétitive, comme le principe des cours communes qu'on cherche à leur imposer, c'est parce que leur souhait le plus cher est qu'on leur restitue à l'identique le bien qu'ils possédaient autrefois, le plus souvent une maison avec un jardin, détruits par les bombardements. Leveau ne peut leur rendre ce que la guerre leur a ôté mais il cherche à restituer les qualités de l'espace urbain. Les deux architectes ont appartenu à la même promotion de l'école des Beaux-Arts, mais sont restés éloignés l'un de l'autre et leur trajectoire diffère. Leveau a travaillé dans des opérations d'urbanisme et de réhabilitation sous les ordres du grand paysagiste, Claude Nicolas Forestier. Jean Niermans, est un architecte reconnu et couvert d'honneurs, Premier grand Prix de Rome, il est Architecte du

¹⁶⁸ Voir *Dunkerque*, Cahiers du patrimoine, Inventaire général SPADEM, Lille 1995, p. 278.

¹⁶⁹ Voir *Dunkerque*, Cahiers du patrimoine, Inventaire général SPADEM, Lille 1995, p. 280.

Panthéon, l'architecte en chef de l'Arc de Triomphe de l'Etoile et de ce fait, est, assez peu concerné par les questions sociales. Mais Dunkerque, il ne faut pas l'oublier, est la ville de l'intelligence. L'intelligence des deux hommes va servir l'espace urbain. Car, de leur antipathie surgit une vraie réflexion dialectique, argumentée, fondée sur une pensée spatiale dont la ville tire parti. Le plan consacre la division de l'espace en grandes zones, l'une consacrée à l'habitation (habitat collectif, habitat individuel), l'autre aux activités, comprenant une zone d'industries et d'entrepôts, ce plan respecte l'échelle humaine, introduit des passages et des médiations resurgis d'un passé que Leveau a connu.

Si aujourd'hui, la ville de Dunkerque est agréable à vivre, cela tient à cette rencontre, à cette histoire. Leveau a permis de sauvegarder la trame existante, la ville est traversée par de multiples traverses et des venelles piétonnes, dont le canal reste l'élément fédérateur sur le plan de la nature et du végétal.

Le port : un enjeu urbain d'avenir.

On se souvient que le port de Dunkerque a d'abord été au Moyen Age, un port d'échouage marginal et qu'il ne constituera un enjeu stratégique qu'à partir de son rattachement à l'Espagne. Comme l'explique Christine Stroobandt¹⁷⁰. « *Ce port artificiel à partir de l'aménagement des premières jetées en 1236, connaît un déploiement d'activités alternativement tournées vers la pêche et en temps de paix vers le commerce* ».

C'est surtout avec Louis XIV que la ville forme une place forte et marque la frontière Nord du royaume de France. La guerre de course, alors financée par l'Etat, est le fer de lance de la politique maritime de Louis XIV qui veut contrôler les échanges océaniques et affaiblir la puissance économique de ses rivaux. Plusieurs périodes caractérisent ainsi le port, d'abord le port militaire de Vauban avec quelques années plus tard, le bassin des chasses¹⁷¹ sorte de réserve, chasse d'eau, qui permet d'évacuer périodiquement le sable qui obstrue le chenal.

A partir de 1845, après une période de latence, la vocation du port commercial s'affirme sur le plan régional puis national et un changement d'échelle du port s'opère. Car l'industrialisation du Nord draine des trafics importants et l'agriculture comme l'industrie offrent des marchés de premier plan. L'expansion coloniale avec l'ouverture du canal de Suez en Afrique du Nord ouvre, là encore, de nouveaux débouchés. Mais la présence des remparts empêche le développement du port, les ingénieurs avec Charles de Freycinet (1828-1923) détruisent les fortifications gênantes pour construire en 1879 le premier port de commerce. Et ainsi face « au bras protecteur » de l'ancien port, s'édifient, telle une grande main, quatre darses qui multiplient considérablement le linéaire des quais.

¹⁷⁰ Christine Stroobant, Communication à l'Ecole d'Architecture de Lille, 29 nov.2002.

¹⁷¹ Voir *Dunkerque*, Cahiers du patrimoine, Inventaire général SPADEM, Lille 1995, p. 280, où il est précisé qu'il fut construit en 1830.

Le port appartient dorénavant à un système d'aménagement qui, associe la voie d'eau au rail. Il met en communication les marchandises et leur livraison avec le monde entier. Prolongement du territoire national avec les pays d'outre mer, le port devient alors aussi important que la ville elle-même à laquelle il est accolé. De là, s'explique que « le port Freycinet » exprime déjà la logique de la production des flux. Il délimite un espace de spécialistes animé par l'activité bruyante des dockers qui forment un groupe uni et dont la présence en fait un formidable lieu de vie. On aménage en 1930 de nouvelles écluses, mais une fois encore, en 1945 le port est ruiné. Les trois écluses sont détruites, les bassins minés et encombrés d'épaves, les quais sont pulvérisés...

Dunkerque est d'ailleurs dans un tel état qu'à la Libération, la question se pose de l'abandon total du site au profit d'Anvers et de Rotterdam moins touchés par les bombes. Aucun navire ne pourra pénétrer dans le port avant 1946. Ici, véritablement, selon la célèbre formule, « on a fait table rase ». Après avoir été démantelés à 80% le port et la ville sont cependant reconstruits, de 1945 à 1955. L'extension du port reprend en 1958 avec six darses, de nouvelles installations répondent à d'autres besoins. Les immenses bassins, les hautes grues comme les constructions architecturales imposantes des hangars ou des docks marquent la puissance de la technique qui anime le port au milieu du XXe siècle. Tout est vaste, à grande échelle, édifié pour accueillir une véritable fourmilière humaine qui s'active dans un incessant mouvement. Rien, ici n'est pensé pour satisfaire l'individu isolé. Pour faire fonctionner le port, il faut l'addition de tous les efforts rassemblés du groupe humain. Cette population a été pour une large part formée par les dockers qui vivent à proximité immédiate dans la ville ouvrière de St-Pol-sur-Mer. Rien d'étonnant donc, à ce que le trafic atteigne rapidement celui de l'entre-deux guerre. Dès les années soixante, Dunkerque accueille la première usine sidérurgique française au bord de l'eau. Le port autonome se crée en 1965 et l'industrie pétrolière est alors une des images « signal » du port. En 1972 un nouveau port est construit à l'ouest en eau profonde, pour accueillir les navires à grand gabarit ; on assiste alors au début de l'emploi généralisé du conteneur. A partir de 1975, l'emploi stagne puis régresse jusqu'en 1984, car les grands secteurs industriels ne créent plus d'emplois.

Les ports français sont défavorisés dans la compétition internationale du fait de problèmes structurels persistants et de difficultés sociales. Il n'existe en effet plus d'infrastructures rapides qui du port, permettent d'acheminer avec diligence les marchandises. Ces difficultés de transport intérieur représentent une entrave au développement et sont liées à l'entreprise de la SNCF. « *La SNCF a toujours donné la priorité au transport de passagers et en France, la vitesse commerciale pour les marchandises est de 14 km à l'heure. Les problèmes du port tiennent ensuite au fait qu'il est aussi clos sur lui-même et qu'il entretient des relations difficiles avec le reste du monde* »¹⁷². Il est à la fois à l'écart de la ville, à l'écart du mouvement touristique qui se développe, à l'écart du reste du monde. Mais surtout la difficulté que rencontre

¹⁷² M. André Chavarot, ancien directeur des ports, Communication au pôle Littoral du C.G.P.C, le 13 Février 2002.

Dunkerque à la fin des années 80 et qui est d'ailleurs celle de tous les ports en France vient du fait que les ports fonctionnent avec de la marchandise et que celle-ci, par nature, est mobile. Les ports ont enfin de graves problèmes sociaux. Les dockers représentent une force sociale que l'on peut difficilement contourner et qui, le cas échéant peut tout bloquer sur place. Les conteneurs au contraire sont des objets qui se déplacent là où l'on veut et sans risque. Dans les années 90, une réforme des ports est mise en œuvre, elle prévoit une baisse du coût de passage portuaire et du coût du transport de pré et post acheminement. On entreprend aussi la réforme du statut des dockers qui deviennent des salariés des entreprises de manutention du port. Dans une atmosphère où se mêlaient « l'Internationale » et des pastiches de chansons carnavalesques, les dockers¹⁷³ vont tenter de fronder la réforme qui cependant sera réalisée en 1992. Depuis la mise en œuvre de la loi de 1992, l'organisation du port a été profondément modifiée. La manutention fonctionne au sein de terminaux exploités par les opérateurs qui ont intégré les dockers dans leur personnel salarié remplaçant ainsi les manutentionnaires (ou stevedore) qui louaient la main d'œuvre et les moyens techniques de manutention en fonction des besoins. Les opérateurs garantissent l'ensemble des opérations de réception, de stockage, de déchargement. Ce système informatisé assure désormais la circulation des marchandises sur le port et avec lui, l'image du port s'est entièrement transformée.

De la conquête économique qui s'étend de l'après-guerre aux années 70, il reste une vision graphique très peu écologique mais vraiment poétique ; celle de la digue du Braek où la terre comme l'air sont devenus rouges mais où les arbres servant pourtant de filtre sont couverts de pollution.

Avec les activités portuaires « High tech », la ville s'étend dans les zones sableuses et marécageuses vers l'ouest. Plus de 500 hectares vont être conquis par la sidérurgie, avec l'avant-port de haute modernité qui permet l'accès direct sans écluses à tous les navires (porte conteneurs, minéraliers, pétroliers, cargos...) A nouveau, le port prend de l'essor. En trente ans, sa surface a été multipliée par 10, il dispose aujourd'hui de 3000 ha de terrains vierges.. Son trafic était de 39,2 millions de tonnes de marchandises en 1998, de 44,41 millions de tonnes en 2001, et l'ambition est d'atteindre en 2004, 50 millions de tonnes.

Dunkerque¹⁷⁴, troisième port de France, est le sixième de la Northern Range après Rotterdam¹⁷⁵, Anvers, Hambourg, le Havre, Amsterdam. En eau profonde, en pleine mer, il est désormais éloigné de la ville, mais aisément accessible à tous les types de navires, quelles que soient leurs tailles.

Aujourd'hui loin à l'ouest, il a laissé les territoires vacants aux portes de la ville. Les anciens bassins, au cœur de la cité deviennent peu à peu des friches car l'activité portuaire s'est transformée, les grands docks qui favorisaient le stockage des

¹⁷³ La voix du Nord, 14-02-92.

¹⁷⁴ op. cit., A. Chavarot, après Marseille dont le trafic est de 92,32 millions de tonnes (MT) et le Havre de 69,00 MT.

¹⁷⁵ M. André Chavarot, ancien directeur des ports, Communication au pôle Littoral du C.G.P.C, le 13 Février 2002, précise que Rotterdam cumule un trafic de marchandises de 315 millions de tonnes, à titre de comparaison l'ensemble des ports en France additionnent 340 millions de tonnes.

marchandises ne sont plus nécessaires aux flux tendus qui régissent désormais l'échange des marchandises, dans un mouvement où, de la production à la consommation, tout veut être plus rapide. Les conteneurs remplacent les architectures dessinées et soignées des bâtiments des années 20, ils ne sont plus destinés au stockage mais forment, bien au contraire, un mode de transport.

Les anciennes darses abandonnées offrent, dès lors, des possibilités et des enjeux pour une nouvelle reconstruction, 180 hectares (dont 50 hectares de bassins) ont déjà été libérés en centre ville. Le projet Neptune, « projet de territoire » a l'ambition de recréer la relation ville/port, de relier entre eux les quartiers, d'y ré impulser l'activité et la vie. Pour rendre cette ambition possible, il faut une vision d'ensemble du port adaptée aux opportunités foncières.

Le carnaval : expression de vitalité, moment fort de cohésion sociale.

La ville est aujourd'hui une ville tertiaire avec des emplois de bureaux, des laboratoires de recherche, des lieux d'enseignement. L'université joue un atout majeur, comme le développement du tourisme. Désormais une véritable place doit être consacrée à celui-ci en multipliant les opérations festives, dont le célèbre carnaval est le témoignage le plus vivant attirant la population de toute la région. Le carnaval est une activité qui s'étend sur une période d'un mois. Ses origines sont un peu obscures mais il semble que la tradition de la fête soit issue des campagnes islandaises de pêche. Au milieu du XIXe siècle, les Dunkerquois sont allés pêcher la morue au large des côtes islandaises au cours de deux campagnes annuelles qui perdurèrent jusqu'en 1920. Les marins partaient pour de longs mois naviguer dans les eaux glacées des mers du Nord et nombreux parmi eux ne revenaient pas, noyés, morts de froid ou de maladies.

L'armateur qui armait les bateaux donnait aux pêcheurs qui faisaient le voyage une avance, il organisait aussi un repas auquel les hommes avaient l'habitude de se rendre déguisés. « *Les marins en fête devaient se déplacer d'un estaminet à l'autre avec leurs musiciens, et créer, on s'en doute, une joyeuse animation. Au fil des ans, des parents et amis prirent l'habitude de les accompagner et ainsi naquirent les vischerbendes. Pus tard, les participants profitant de la période de jours gras commencèrent à se masquer et c'est ainsi sans doute que la bande des pêcheurs est entrée dans le carnaval. Quand cela s'est-il produit ? Probablement vers la fin du XVIII e siècle....* »¹⁷⁶. La fête se poursuivant traditionnellement dans la rue, d'autres métiers se sont très vite joints aux pêcheurs et bientôt chaque quartier de ville a eu son carnaval. A Dunkerque il n'y a pas un carnaval, il y a des carnivals à partir de début février jusqu'à la mi-mars. Cela commence à St-Pol-sur-Mer, la ville ouvrière des dockers. Chaque ville a son parcours, ses groupes institués qui organisent les bals, ils se nomment les « petits Louis », les « Acharnés » ou encore les Chevaliers du XXe siècle. Le carnaval est une activité populaire, un moment fort de cohésion sociale, un formidable chahut cimenté par la fête où tout le monde se retrouve dans la rue. Le carnaval est l'expression de l'attachement à l'identité locale, toutes générations et toutes classes sociales confondues. Les gens liés les uns aux autres se mettent en

¹⁷⁶ Jean Denise, *Les enfants de Jean Bart*, Westhock Editions, 1978, p. 25.

marche vers 10 heures et cela dure jusqu'à 20 heures. La marche est dansée, accompagnée de chants, scandée, par des défroques de parapluies qui battent la mesure. Le temps fort est le moment où la foule mal contenue se retrouve sur la place de la mairie, où les élus du haut du balcon de l'hôtel de ville lancent les harengs. Le carnaval se termine autour de la statue de Jean Bart : les masques chantent et dansent¹⁷⁷ pendant une heure avant d'entonner « la Cantate à Jean Bart », véritable hymne à la gloire du corsaire dunkerquois.

Lorsqu'on se promène dans Dunkerque, on a le sentiment que quatre quartiers de ville distribuent l'espace de l'agglomération. Au Nord la mer, à l'Est la cité balnéaire, au Sud le centre Ville, et à l'Ouest le port industriel. La ville elle-même comme les différents lieux qui la composent se lit à travers une perception colorée que l'on peut chercher à transposer dans une représentation de la ville en plan. Le plan de paysage consigne l'état du domaine et par là, a le mérite de replacer tout nouveau projet dans une vue et une culture d'ensemble. Ainsi le centre ville qui évoque l'époque de la reconstruction liée à l'immédiat après guerre est ocre rouge. La cité balnéaire de Malo les Bains qui permet de cheminer sur une grande plage de sable fin jusqu'au phare, est ocrée jaune. Le port industriel, espace technique réservé aux machines, qui forme l'entrée de ville, est de la couleur des grandes cuves BP vertes, bleues ou grises.

Dunkerque qui a tourné le dos à son port, cherche maintenant à se relier à lui, car le territoire du port Freycinet est capable de réconcilier les différents noyaux urbains : le balnéaire de Malo¹⁷⁸, l'ouvrier de Saint-Pol, ville des dockers et le centre historique de Dunkerque. Tel est l'enjeu du projet Neptune. Le nouveau quartier de la Citadelle amorce le mouvement de renversement de la ville. Par l'ouest, se dessine une continuité urbaine entre Malo et Dunkerque qui formalise l'expression politique de la Communauté urbaine.

Le vieux port avec ses grues immenses donnait jadis au paysage un rythme vertical, presque monumental. En opposition aujourd'hui, les très nombreux petits bateaux de plaisance installés dans les darses forment une flotte dont la multitude des mâts vient redonner au paysage une verticalité graphique à l'échelle de l'individu.

La mer, avec la violence du vent venant du grand large, semble difficile à habiter pour les humains car elle paraît immense et constitue un élément de nature imprévisible. Mais elle présente un attrait exceptionnel avec ses couleurs qui varient constamment selon les heures et le temps.

Dunkerque, la ville dans les dunes, installée dans un territoire difficile est à l'origine d'un paysage en évolution. Depuis la mer, Dunkerque apparaît comme une bande étroite, une forteresse moderne maintenue entre ciel et terre. La ville offre dans un formidable jeu de miroir entre l'eau des canaux et l'eau des bassins qui reflètent un ciel en perpétuel mouvement. Tout bouge, la lumière, la couleur, l'air, le temps... Sur l'horizon entre nature et artifice se déploie un paysage exposé aux violences des éléments, toujours reconquis par l'incessante énergie humaine symbolisée par les

¹⁷⁷ la danse s'appelle ici le rigodon.

¹⁷⁸ 12 km de plages de sable bordées par une digue promenade s'étendent jusqu'à la frontière Belge.

centaines de mâts des petits bateaux oscillant sous les mouvements cadencés - du flux et du reflux des eaux marines.

Le charme de Dunkerque ne tient-il pas dans son combat face aux éléments comme dans sa volonté de réinscrire son passé, dans un présent et un avenir ? Mais bien des éléments favorables s'offrent déjà pour assurer une continuité avec le passé, les fragiles mâts des voiliers liés au tourisme ne font-ils pas penser à la flottille de l'espiègle Jean Bart ?

Le Nord : un vieux pays agricole

80 pour 100 de la surface du Nord est occupée par l'agriculture. Cette terre est exploitée de la manière la plus intensive et obtient les meilleurs résultats à l'hectare en France. La richesse agricole de la Flandre était déjà célèbre au Moyen Age ; dès cette époque, on y avait supprimé la jachère et on pratiquait même la culture dérobée, ce qui permettait d'obtenir quatre récoltes sur la même parcelle tous les trois ans, alors que, pendant quelques siècles encore, les régions voisines n'allaient en produire que deux.

La terre partout cultivée apparaît comme le note le paysagiste P. Thomas : « *généreuse, donner avec facilité ce qu'on lui demande* »¹⁷⁹. Mais cette fertilité, cette richesse sont en réalité le fait d'un long travail exécuté avec constance par les gens du Nord. Car ce paysage jardiné et planté en abondance offre avec la forte présence des hommes et des arbres une impression de facilité, de désinvolture.

Dans les plaines septentrionales ou dans les pays autour de Béthune et de Harnes dans le Pas-de-Calais, la pomme de terre a trouvé le sol et le climat qui lui convenaient. Avec son système racinaire très étendu en surface, elle a besoin de beaucoup d'eau. Ici elle en trouve sans qu'il faille recourir à l'irrigation. Avec 47 7000 hectares, réservés à cette culture, le Nord-Pas-De-Calais est le plus gros producteur de pommes de terre avec 1,9 million de tonnes.

Les Monts de Flandres

Le paysage des Monts de Flandres avec ses collines et ses vallonnements contraste avec la plaine maritime. Après Bergues sur la route de Dunkerque à Lille, on sort du plat pays pour aborder un monticule et tout le paysage se transforme. On traverse une région vallonnée en amples versants de vallées, l'altitude monte de près de 50 mètres et de partout la ligne de défense liée à la guerre est visible. Le pays du « Houtland » (ou pays au bois) présente un aspect semi-bocager. Dans un moutonnement de collines, les fermes éparpillent leurs toits rouges. Le parcellaire ponctué d'alignements d'arbres, de haies et de bosquets, comporte une proportion élevée de prairies.

Les monts offrent de magnifiques points de vue et sont chargés d'histoire : implantations de monastères mais aussi le théâtre de guerre. Le mont Cassel est le plus connu. Le Castellum Menapiorum, capitale des ménapéziens, servit de poste avancé aux Romains, du point le plus haut, on voit distinctement sept voies romaines qui accrochent Cassel au sol, à la craie artésienne. Aujourd'hui à l'écart des grands axes de circulation, Cassel peut retrouver une vocation dans le tourisme culturel. Dans le jardin

¹⁷⁹ Philippe Thomas, Communication à l'école d'Architecture de Lille, mars 2001.

qui domine la ville, un moulin et un monument évoquent les batailles de 1071, de 1328, de 1677, tandis qu'une statue de Foch rappelle son séjour au début de la guerre de 1914.

Les Houblonnières des Monts de Flandres

Dans ce paysage, les houblonnières possèdent un poids symbolique d'autant plus fort qu'elles sont à l'origine de la boisson régionale : la bière. La présence de houblonnières, verdoyantes en été, brunes à l'automne, toujours hérissées de hautes perches où le houblon s'accroche, caractérise ce paysage humanisé. Le houblon est une plante aromatique cultivée pour ses fleurs femelles, ou cônes qui servent à la fabrication de la bière. Le houblon est très exigeant ; il pousse sur les coteaux abrités et ensoleillés, dans ces sols profonds et perméables des Monts de Flandres. La plantation d'une houblonnière commence à l'automne, et ce n'est qu'après la seconde année que l'on commence à soutenir les tiges, qui atteindront bientôt 10 mètres de hauteur. La récolte a lieu en août-septembre, lorsque les cônes virent du vert au jaune. Une fois cueillis, ils sont mis à sécher sur des claies, afin d'être délestés d'une partie de leur humidité. Les houblonnières ont cherché à s'étendre ces dernières années, elles se sont mieux protégées des vents en implantant des haies brise-vent et des plantations d'alignement. L'ensemble qui possède un charme paysager authentique mériterait d'être mieux connu et de voir apparaître des lieux de dégustation comme cela existe dans les régions viticoles. Les houblonnières ont été retenues comme « paysage de label¹⁸⁰ » par le Ministère de l'Environnement en 1992. Cette reconnaissance devait permettre aux producteurs de développer une houblonnière expérimentale et d'implanter de nouvelles houblonnières dans les monts de Flandres. Cette expérience devrait se doubler d'une lutte intégrée contre les parasites (sans emploi de produits phytosanitaires).

Le bocage de l'Avesnois

Le territoire de Sambre-Avesnois qui correspond à l'arrondissement d'Avesnes, regroupe une population d'environ 240.000 habitants. Marqué par la frontière entre la Sambre et la Wallonie qui n'est pas une frontière naturelle, ce pays est le résultat des négociations attachées aux conflits qui ont opposé la France aux grandes puissances du nord et du centre de l'Europe pendant des siècles, dont témoigne l'architecture militaire des places fortes comme celle de Maubeuge. Ce qui a également marqué ce paysage, c'est le formidable développement des grandes unités de production sidérurgiques au début du XXe siècle sous l'impulsion des grands industriels belges. L'Avesnois bocager se présente comme un plateau profondément entaillé par les vallées de l'Helpe majeure et de la Rivierette. L'eau est omniprésente, jaillissant des marnes imperméables et des calcaires du sous-sol. De ce fait, l'Avesnois s'est consacré à la production herbagère dans les prairies permanentes encloses de haies. Les premiers bocages sont apparus à partir du XIIIe siècle, autour de Maroilles, là où les terres sont les plus humides. Aujourd'hui encore le fromage de Maroilles, fait la célébrité de ce secteur.

¹⁸⁰ Voir *Label : cent paysages de Reconquête*, Ministère de L'Environnement, Paris, février 1993, Document accompagnant, l'opération de label des paysages engagés par l'Environnement en 1992/1993.

Lille : une ville en expansion

La conurbation Lille-Roubaix-Tourcoing n'est pas une agglomération avec un noyau unique comme Paris ou Marseille, mais elle forme, comme dans la Rhur ou dans le Randstad Holland, une aire urbaine possédant plusieurs centres. Elle constitue la seule véritable grande conurbation française de ce type. Cette communauté urbaine s'étend sur un véritable territoire qui rassemble 89 communes.

Un site favorable au commerce

A l'origine, Lille, comme son nom l'indique est formée par une île et a toujours eu par rapport aux autres cités, une lisibilité territoriale forte. Elle s'identifie comme on l'a souvent répété à son patronyme¹⁸¹. L'élément fondateur de la ville est la motte féodale des comtes de Flandres¹⁸², située autrefois à l'emplacement de la cathédrale de la Treille¹⁸³ et lisible encore aujourd'hui avec les traces des fossés qui marquent l'ovale allongé du premier anneau urbain. Lille est construite sur le sable et les alluvions d'une Deule divagante, perdue au nord dans les marais dans une zone plus basse. Le bras principal de la rivière formait une sorte de méandre et un point de manutention obligé entre haute et basse Deule et par là, a déterminé un lieu d'activité portuaire. Grâce au cours aval de la Deule, puis de la Lys, les barques pouvaient naviguer dans les régions opulentes de l'Artois et vers les villes des Pays-Bas. Avec ce réseau hydrographique favorable, la ville occupait une position d'autant plus avantageuse que les riches campagnes à proximité immédiate lui ont donné un statut et un débouché pour les produits agricoles, ce qui a permis très vite d'attirer d'autres circuits d'échanges. Le cours d'eau aux endroits de forte accélération, étant propice à l'installation de moulins, a favorisé l'éclosion d'activités telles que l'artisanat du cuir ou la draperie.

Le Moyen Age : un temps fondateur et vivant.

Lille a d'abord été vraisemblablement un comptoir commerçant où s'exportaient par voie d'eau les produits des surplus céréaliers et les premiers draps. Les maisons de la ville (autrefois de bois et de torchis) implantées sur des rues courbes et sinueuses ont fixé l'ordonnement inscrit dans la logique des cours d'eau et elles ont conservé aujourd'hui une ambiance moyenâgeuse. A Lille on retrouve l'ambiance urbaine racontée par V.Hugo dans sa quête du Moyen-Âge. Bien mieux qu'ailleurs, ce paysage nous met en relation avec ce temps éloigné et fondateur pour notre culture.

¹⁸¹ Jean Dethier, (sous la direction), *Le Grand Lille*, Ed. Fonds Mercator, Anvers, nov. 2000, Voir article Denis Clauzel, p. 33.

¹⁸² Op. cit., p. 33, qui précise qu'en 1056 apparaît pour la première fois écrit le nom de la ville dans une charte concédée par le comte de Flandre Baudouin V à la collégiale Saint-Pierre de Lille.

¹⁸³ M. Christian Wojciechowski, Communication à l'école d'Architecture de Lille, le 20 mars 2000, sur la cathédrale de la Treille qui explique : « Il manquait au XIXe siècle une cathédrale à Lille et on décida de la construire. Un grand concours fut lancé en 1848 et on retint comme « parti » celui qui faisait la synthèse des cathédrales de France. La cathédrale de la Treille devait ainsi être *la plus belle* selon Viollet-le-Duc *de tous les monuments français*, mais après les ravages de la guerre de 1914 et faute de crédits, elle ne fut jamais terminée. Très récemment dans les années 1990, sa façade qui a donné lieu à un concours architectural a enfin été achevée (après 165 ans) avec des plaques de marbre de 3cm d'épaisseur agrafées et reliées entre elles par des câbles métalliques suspendus à l'écriture résolument contemporaine ».

Cette atmosphère se retrouve dans le cœur du vieux Lille autour de Notre-Dame de la Treille et autour du forum, le marché de la Grand'Place. Les beaux restes d'architecture témoins de ce passé s'expriment encore par l'Hospice Comtesse¹⁸⁴. Ainsi nommé parce qu'il fut bâti, sous le nom d'hôpital Notre-Dame, par la comtesse Jeanne de Constantinople. Il n'est pas indifférent de noter comme l'a rappelé J. Michelet que « *dans le Nord, la femme vaut un homme et souvent mieux* »¹⁸⁵. Aux mains des négociants et des échevins, Lille d'abord flamande est une ville libre, bourgeoise et autonome restée éloignée des pouvoirs centraux. Elle offre l'image d'un tableau de Breughel, grouillante d'hommes, pleine de sociabilité et d'activités. Le goût de la fête y est fort et il s'exprime tout au long de l'année par les festivités organisées à l'occasion de la Saint Nicolas, du carnaval, des verdure de mai, des feux de la Saint-Jean ou encore des ducasses.

Très vite, la ville a eu trois activités : commerciales, artisanales avant de devenir industrielles. Le moteur essentiel de son expansion urbaine est la route formée par l'axe routier Nord-sud, élément déterminant de la circulation allant du port de Bruges aux foires de Champagne. Cet axe imprime à la ville sa forme allongée du Moyen Age. Lille s'est installée à un endroit où les conditions physiques changent le long de cet axe et ménagent un site de défense.

Une ville sous influence flamande et espagnole.

Au XVI^e siècle, Lille est une ville de 35 à 40 000 habitants. L'enceinte trop petite est élargie deux fois. La ville s'étend vers l'Ouest entre 1603-1605 jusqu'à l'actuel boulevard de la Liberté puis vers l'Est entre 1618-1623 jusqu'aux portes de Gand et de Roubaix. De la porte de Paris, au sud, la partie ancienne s'allongeait sur 1800 m jusqu'à l'actuel pont Neuf. Le nom de la porte est donné à la Révolution. Au centre, la Grand-Place, avec le plus beau spécimen d'art baroque flamand, la vieille Bourse construite juste avant le rattachement à la France en 1663 : baroque dont on retrouve d'autres exemples avec les façades des rues avoisinantes tel le rang du Beauregard. La Vieille Bourse est de l'avis de François Loyer l'édifice majeur de l'ancien Lille « *agglomérat de vingt-quatre maisons, ordonnancées en carré régulier autour d'une belle cour à arcades : l'édifice monumental s'intègre à l'échelle de hauteur de toute la ville- sans chercher à s'en distinguer par la proportion ou le contraste de la dimension, de l'ornement et des matières mises en œuvres (l'église, l'hôtel ou le palais sont, avant tout, des hors d'échelles dans l'urbanisation traditionnelle* ».

A Lille, se rencontrent la civilisation agraire de la mer du Nord et celle de l'Europe moyenne, tandis que la rue résonne à la fois le français et flamand qui s'exprime autant dans la langue parlée que par l'architecture.

Lille rattachée à la France est une forteresse militaire du royaume.

La citadelle symbolise l'annexion à la France établie à l'occasion du traité d'Aix-la-Chapelle, le 2 mai 1668, l'édifice fut pour partie construit par Vauban. A cette époque,

¹⁸⁴ sis dans la rue de la Monnaie autrefois rue Saint-Pierre.

¹⁸⁵ Jules Michelet, *Tableau de la France*, Ed. complexe, 1995, p. 118.

une ère nouvelle s'ouvre pour la ville. A côté de la citadelle un vaste quartier s'édifie comme l'explique Dominique Mons : « *le plan est simple, un axe majeur, la rue Royale, flanqué de deux rues parallèles, la rue Saint-André et la rue Sainte-Catherine, cinq rues perpendiculaires et parallèles entre elles depuis la porte Saint-André jusqu'au niveau de l'ancienne enceinte traversent la nouvelle ville* »¹⁸⁶. Entre la citadelle et l'ancienne ville, un nouveau quartier édifié dans les marais, avec des rues à angles droit, des grands hôtels classiques et des bâtiments militaires a permis une expansion exceptionnelle. Le ralliement au pouvoir royal s'est réalisé sans inféodation de la part des lillois. Louis XIV a pris garde de ne pas casser le paysage de la ville, ainsi Lille ne présente-t-elle pas de place royale ; ni comme à Paris, de mise en perspective. Pour le voyageur à la fin du XVIIe siècle, le spectacle de la cité est celle d'une ville corsetée et joutée à une citadelle en étoile, témoignage de la puissance et de la grandeur de la France. Lille, dont l'essentiel de la structure de l'habitat urbain dans l'enceinte du Vieux-Lille, fondée sur le principe du carroyage, remonte au XVIIIe siècle. Elle présente à travers une architecture ordonnancée (à la fois savante et modeste) les mêmes lignes régulières, soulignées par l'alternance des briques roses et des pilastres de craie blanche ; animées parfois de sculptures : fruits, anges joufflus, masques étonnants... Comme l'explique François Loyer : « *les grappes de fruits et les pilastres de la riche sculpture d'ornement du XVIIIe siècle étaient sœurs des décors de lambris à la mode sous Louis XIII et de leur transposition populaire sera ici à Lille facilité au XIXe siècle par les techniques de reproduction en fonte et stuc qui sont alors en plein essor.* »

Les premiers pas de l'industrie apparaissent dans les années 1830.

Lille devient une ville industrielle, depuis toujours l'industrie textile domine, avec en tête la filerie de lin. Beaucoup travaillent à domicile en famille ou avec quelques ouvriers selon des procédés anciens et sûrs qui ont fait la réputation textile de Lille. En 1830, on compte près de 5.000 filtiers (hommes et femmes confondus). Par tradition le filtier épouse une dentellière, à la fin du XVIIIe siècle, 12.000 ouvrières participent à ce bel ouvrage. Après 1830, la filature du lin va prendre le relais de la dentelle qui périclité et devenir une des activités maîtresse de la ville. Le lin cède ensuite la place au coton et les premières usines qui confectionnent les célèbres draps lillois s'implantent dans les communes de banlieue ; Fives, Wazennes, Moulins-Lille qui se développent.

Une cité industrielle en développement.

En 1858, Lille compte 80.000 habitants qui dans l'étroite enceinte où l'industrie s'est développée au détriment de l'habitat, a engendré un véritable surpeuplement. L'idée d'un agrandissement de Lille par l'annexion de communes proches s'esquisse. Un projet est engagé qui se veut à la fois un plan d'extension, une mise en ordre des faubourgs et une régulation de la ville ancienne. De nouveaux équipements ; écoles, hôpitaux, halles et marchés sont édifiés. Ce plan va multiplier par quatre la surface de la ville. Les nouveaux quartiers sont juxtaposés au noyau ancien qui conserve son caractère de centralité marchande initiale. Les équipements publics s'implantent autour

¹⁸⁶ Dominique Mons, *Etude pour l'agence d'Urbanisme de Lille*, Lille 2000, p. 34.

d'une grande place avec la Préfecture et le Musée qui se font face. Les patrons de l'industrie s'installent sur les boulevards dans des maisons de maîtres.

Lille, ville de la proximité, au tissu serré présente déjà une unité exceptionnelle qui, avec sa texture de murs en briques et le traitement de son sol en pavés, formera au XIXe siècle une expression encore plus achevée. Cette ville de l'échange soigne son architecture et elle présente comme l'explique Philippe Louguet *la belle façade* autant dans ses places que dans la modénature de ses bâtiments. Le sol pavé constituait avec les façades de brique une magnifique unité urbaine.

L'événement qui va nuancer l'exceptionnelle lisibilité de la ville est, bien entendu, l'irruption du chemin de fer. Comme l'explique Catherine Martos¹⁸⁷ : « *une croissance urbaine sans précédent caractérise la seconde moitié du XIXe siècle, liée au développement industriel et à l'immigration belge. La conurbation Lille, Roubaix, Tourcoing s'urbanise le long d'un grand boulevard qui relie les cités entre elles et à la Belgique par les lignes de chemin de fer. Partout des usines s'édifient, rapidement entourées par les alignements de maisons ouvrières notamment à Roubaix et Tourcoing qui se développent dans toutes les directions à la fois. Les deux villes se rejoignent finalement autour du canal de Roubaix creusé de 1827 à 1893 pour alimenter en eau et en charbon les industries lainières* ». En quelques décennies apparaissent sur un territoire resté rural les communes de La Madeleine, de Lambersart ou de Loos. Les villes réunies acquièrent un statut de métropole.

La métropole se dessine à partir de 1950.

Le démantèlement des remparts en 1919 et le plan d'embellissement en 1921 ont permis une fois encore l'agrandissement du tissu urbain sous l'égide du Maire socialiste Roger Salengro et de l'architecte Emile Dubuisson. Les constructions vont suivre les infrastructures et se développer sur un modèle d'urbanisme fonctionnel. *Le vocabulaire urbain perd de sa signification, l'axe remplace la ruelle, le parcellaire est totalement remodelé, le bâti monte en hauteur pour devenir rentable et établi sur une trame large, il devient hors de portée du propriétaire individuel.* (D. Mons)¹⁸⁸.

En 1955, Augustin Laurent, ancien résistant, est élu maire socialiste de la ville. En 1960, on construit le périphérique à l'emplacement de l'ancienne enceinte et peu après, la dernière ferme lilloise est détruite, faubourg des Postes. En 1966, naît la Communauté Urbaine de Lille qui regroupe 67 communes. Cette même année est édifiée à l'est la ville nouvelle de Villeneuve-d'Ascq. Deux ans plus tard, l'autoroute Paris-Lille est ouverte.

En 1971, Pierre Mauroy est élu maire et la ville est découpée en 13 secteurs ou quartiers. Elle devient le pôle d'une métropole de 1 200 000 habitants. Au début des années 1980 de nouveaux aménagements voient le jour (VAL, gare TGV, Lille-Europe...). A partir des années 1980, Lille souhaite s'affirmer comme une plaque tournante du Nord de l'Europe. Elle développe en ce sens ses atouts : important

¹⁸⁷ *Le grand Lille*, op.cit, article de Catherine Martos, p. 131.

¹⁸⁸ op. cit., p. 22.

carrefour autoroutier, TGV, Aéroport de Lille-Lesquin ; troisième port fluvial de France, tunnel sous la Manche, centre Eurallille...

Lille, une ville de contrastes

Aujourd'hui, à la descente du train arrivé, à Lille-Flandres, la gare traversée, on pénètre et on respire véritablement la ville car tout le monde se presse dans l'agitation urbaine. La place est cernée de cafés, de restaurants, d'immeubles à la façade flamande, de brasseries (où se goûtent les bières blanches, blondes ou brunes et où se dégustent les moules et les frites notamment dans la célèbre brasserie des Trois Brasseurs). La place dominée par la gare s'ouvre sur un vaste boulevard, (une avenue de l'Opéra à Paris en raccourci) la rue Faidherbe, aux immeubles haussmaniens du XIXe siècle, parfaitement alignés. Cette immersion soudaine dans la ville donne au voyageur un sentiment de vitalité urbaine. A deux pas, au bout de la rue se situe la Grand'place, le vrai cœur de la ville. A Lille, plus qu'ailleurs, le voyage dans le temps est permis en cheminant depuis les rues tortueuses moyenâgeuses suivant le parcours de l'eau pour aborder ensuite les tracés plus classiques de la cité et poursuivre par la ville industrielle des faubourgs jusqu'au « manifeste pour une architecture du XXIe siècle » apparu, il y a déjà un peu plus d'une décennie.

De l'autre côté de la gare Lille-Flandre, se trouve la vitrine de Lille moderne : Euralille. Ce nouveau quartier se situe en ceinture, entre le Boulevard Pasteur (périphérique) et la partie Est de Lille. Il s'étend sur 70 hectares autour des deux gares TGV ; Lille Flandre et Lille Europe. 120 ha de terrains militaires laissés en friche à proximité immédiate du centre ville, ont fourni l'occasion de faire pénétrer le TGV en plein cœur de la ville, en lui donnant un nouveau statut de carrefour, connectant Londres, Paris et Bruxelles.

Le projet urbain d'Euralille, dont le plan directeur a été élaboré par Rem Koolhaas en 1989 s'organise autour d'un programme :

- d'infrastructures de transport (réseau ferroviaire et grandes voies)
- de centres commerciaux urbains (Galerie marchande avec hypermarché à proximité immédiate de la gare)
- d'un parc urbain André Matisse qui était autrefois un entre-deux.
- d'un ensemble de tours liées à l'activité tertiaire pour lesquelles on a fait appel à des noms de l'architecture française ainsi pour la tour du Crédit Lyonnais, « la chaussure de ski », à Christian de Portzamparc et pour la tour Lille Europe à Claude Vasconi.

Si Euralille est une opération encore très récente, elle est devenue aujourd'hui pour les apprentis architectes l'expression « d'une profession de foi » qui sert de modèle à suivre. Pourtant, avec dix ans d'existence, le quartier présente quelques difficultés à vivre. Tenter de les comprendre, devrait permettre de mieux analyser les motivations qui ont guidé les élus, les maîtres d'ouvrage, les maîtres d'œuvre, mais aussi d'évaluer ce que l'investissement des travaux urbains a apporté au développement local.

Le bilan critique est sans doute encore prématuré, mais on peut se rendre compte des qualités comme des défauts urbanistiques qui se sont déjà exprimés sur le plan local et national.

Les études urbaines comme le chantier furent réalisés très rapidement et le premier coup de pioche fut donné en juin 1991, inaugurant la première tranche de travaux de 1994-1995. Des bâtiments ont surgi de terre et ils ont été pendant plus d'une décennie une référence d'autant plus incontestée que certains d'entre eux constituent indéniablement des objets architecturaux de qualité, présentant des angles fulgurants, des séquences surprenantes ou des perspectives véritablement inhabituelles. La botte de Portzamparc forme aujourd'hui un emblème qui annonce, venant du train, la Lille moderne. Personne ne peut contester que la cité qu'on disait autrefois pauvre, ventée et pluvieuse ... est devenue une ville dont Jacques Duquesne décrit le charme avec ce ciel si particulier dont « *les teintes tendres et changeantes, les gris aux reflets de perles, la violence des noirs, les bleus nuancés, les fantaisies des gros nuages laiteux qui se déchirent, jouent à faire des pyramides et nous épargnent de la lassitude pesante d'un ciel toujours bleu et vide* »¹⁸⁹.

Le nouveau quartier a contribué fortement à transformer l'image et le statut de la ville et lui a permis de devenir un carrefour européen attirant irrésistiblement les consommateurs, les sociétés et les touristes. L'espace libéré et reconstruit a donné l'opportunité de reconstituer un symbole identitaire et un nouveau rayonnement international, hissant la ville au niveau des grandes métropoles européennes. On le voit, l'investissement urbain apporte une énergie formidable à l'activité dans de multiples domaines.

Le principal reproche, comme le dit Antoine Loubière¹⁹⁰, adressé au maître d'œuvre, Rem Koolhaas, est d'avoir conçu une opération « *coup de poing* »¹⁹¹ (formule par ailleurs revendiquée par le maître d'ouvrage). Le projet est en rupture avec son environnement, en séparation avec le reste de la composition de la ville. Le quartier nouveau est effectivement d'une indifférence totale pour le lieu, pour le fleuve, pour l'histoire riche qui traverse la ville et ne se soucie finalement que d'une modernité axée en totalité sur les flux du transport. Là, où autrefois les places donnaient à voir la ville par une présentation de belles façades, ce sont aujourd'hui les objets verticaux qui structurent le parcours à grande échelle. L'usage urbain cède la place au spectaculaire.

L'espace public est relégué à un système de parcs virtuels et n'est finalement identifiable et utilisable par le citoyen que par un parc bien peu traversé, mais qui permet de retrouver un sol. Philippe Louguet explique que les deux gares expriment : « *la dualité entre d'un côté le tissu continu de la ville, où toutes les fonctions s'entrelacent, et de l'autre, le pôle urbain dressé dans la verticalité. (...) Eurallille est l'expression d'un transit, à Euralille, tous sont en transit, il s'agit, encore actuellement d'un étirement du centre, sans épaisseur de tissu. A Euralille, le projet de Koolhaas a été de rendre lisible le nœud des infrastructures plutôt que de le dénouer et pour cela il utilise la métaphore du flux* »¹⁹².

¹⁸⁹ Voir article de Jacques Duquesne, in *Le Grand Lille*, ouvrage collectif dans la collection « l'esprit des villes » dirigé par Jean Dethier, Ed. Fonds Mercator, Anvers, nov. 2000.

¹⁹⁰ cité par Antoine Loubière, *Euralille s'enracine*, revue Urbanisme, n° 320, oct. 2001, p. 19.

¹⁹¹ Jean-Paul Baïeto, interview, n° 5, hors-série, Urbanisme, déc., 1994.

¹⁹² Philippe Louguet, « Eurallille 1 : la vacance de l'urbanisme ? », revue Urbanisme, n° 320, oct. 2001, p. 23.

Le quartier moderne ne se situe ainsi qu'au nœud d'interconnexion des transports collectifs internationaux, régionaux et locaux : y convergent les TGV, les TER, le VAL et le tramway. Mais le nœud ou le pôle ne structure rien d'autre que lui-même. Et par là, le nouveau quartier amplifie les barrières déjà multiples (voies de circulation, voies ferrées, espaces transitoires en rupture).

Euralille ne possède pas vraiment de limites, il est en situation exponentielle, capable, à tous moments, de venir englober les franges urbaines qui le jouxtent. Il ne parvient pas non plus à relier le quartier Lille-Flandres à celui de Saint-Maurice. Bien au contraire, cette bande nouvellement conquise constitue une coupure fortement ressentie par l'utilisateur. Si l'extension urbaine lilloise de 1858 met en place de nouveaux espaces tels que les boulevards, les places ou les parcs, elle compose une structure commune aux deux entités laissant ensuite les constructions s'insérer. À l'opposé d'Euralille seule la forme des bâtiments organise l'espace urbain, les parcs, les rues ne sont que la résultante des dynamiques générées par les édifices et les flux internes. Ainsi le parc Matisse (austère pour l'anglais Robin Thompson¹⁹³) est essentiellement un lieu de passage, la place François Mitterrand, une esplanade déserte sous un pont où circulent les voyageurs, le viaduc Le Corbusier une voie automobile. Tout donne à penser que la perspective européenne a prédominé aux dépens des problèmes d'insertion dans le site avec le traitement de la ville et de son faubourg.

Comment s'étonner, dès lors, que l'ensemble souffre d'un manque de lisibilité et ne présente pas de fil conducteur ou d'unité. En effet on a développé là un urbanisme d'objets où seul le bâtiment est pris en compte, comme si l'architecture seule avait la capacité de générer la dynamique urbaine. L'impression qui se dégage est que les bâtiments ont été implantés sur le sol comme par l'effet d'un jeu de dés. Hautes tours et larges infrastructures de circulation font que « *l'homme ne figure qu'à une place de patte de mouche* »¹⁹⁴.

Sans doute faut-il laisser encore l'œuvre du temps agir, mais il semble bien que le paysage urbain oppose deux types d'urbanisme : « *les maisons de bois des anciens faubourgs et les tours ultra modernes qui semblent les ignorer superbement* »¹⁹⁵.

À quoi peut-on attribuer ces défauts révélés généralement par les usagers? Pour les comprendre, il faut revenir aux termes de la commande et aux réponses apportées par l'ensemble des auteurs qui ont contribué au projet. La création d'Euralille tient à la volonté des hommes politiques de s'inscrire dans la modernité, de faire entrer cette ville sinistrée par la disparition de l'industrie et maintenue au XIX^e siècle dans le XXI^e siècle. La rapidité de l'opération réalisée dans « *l'accélération*¹⁹⁶ » (revendiquée, cette fois, par les concepteurs) n'a pas favorisé le temps d'une réflexion sur le cadre de vie

¹⁹³ Voir article de Robin Thompson, in *Le Grand Lille*, ouvrage collectif, dans la collection l'esprit des villes, dirigé par Jean Dethier, Ed. Fonds Mercator, Anvers, nov. 2000. p. 20.

¹⁹⁴ Expression couramment utilisée par les étudiants en architecture.

¹⁹⁵ *Poser, Exposer*, Catalogue d'exposition d'Euralille, Lille, 1999, article de Daniel Treiber, : « Euralille, une urbanité paradoxale. »

¹⁹⁶ Selon Rem Koolhaas.

et sur la culture urbaine des hauts responsables politiques. Les explications relatives au projet, données au cours d'interviews font apparaître que le maître d'ouvrage s'est focalisé sur l'idée d'une image guerrière et conquérante de la ville : « *Euralille est un projet pour construire une image forte, une image capable de positionner Lille dans la guerre des villes* »¹⁹⁷. Cette position a amené le maître d'ouvrage à choisir une équipe qui intervient en « *commando* » (interview à Urbanisme de décembre 1994 de Jean-Paul Baïetto). Par là, la cité devient le théâtre de la guerre, le champ de bataille de sa tactique de combat pour gagner l'assaut des villes. Le maître d'ouvrage devient en quelque sorte le stratège des opérations. La mise en action des flux circulatoires matérialise l'activité des bataillons représentés par les futurs habitants. C'est la raison pour laquelle le maître d'œuvre Koolhaas travaille à la « *fabrication d'une communauté virtuelle* »¹⁹⁸, qui forme « *une population théorique de soixante-dix millions d'habitants* »¹⁹⁹. Au contraire de la modernité prônée par Le Corbusier, Koolhaas ne cherche pas à satisfaire les aspirations de l'homme dans son aspect d'universalité mais celles des masses « virtuelles » dont on peut légitimement s'interroger sur le fait qu'il s'agissent bien d'humains car Koolhaas affirme plus loin « *pour que l'urbanité fonctionne, que les flux alimente ses trajectoires (...) il faut qu'elle soit laide parce que c'est une opération délibérée pour changer l'essence d'une ville* »²⁰⁰. Ainsi l'image virtuelle de la guerre a fait disparaître de la cité, l'urbanité vouée à l'expression de la beauté, au soin de soi-même et des autres. A sa place se profile le combat, qui en détruit jusqu'à la mémoire et remplace le soin apporté au vivant par l'artificiel « *l'artificiel dit Koolhaas est l'essence même de l'architecture* »²⁰¹. L'humanisme a disparu et avec lui, il emporte le domaine architectural défini en d'autres temps par Vitruve : la beauté, la commodité, l'équilibre, qui devaient enfermer la force brutale de la nature pour pacifier de la ville.

Après le temps de l'innovation, où tout le monde s'est d'autant plus ébahi devant la nouveauté du quartier que celle-ci a été annoncée et promue par une campagne médiatique bien orchestrée, vient naturellement le temps des questionnements. Si nous ne souhaitons pas détailler les problèmes techniques d'Euralille (dont les terrains formaient auparavant une zone éponge absorbant le surplus des eaux et dont l'étanchéité de la dalle liée à la construction du nouveau quartier a entraîné des inondations répétées dans le quartier de Fives situé en contrebas) il nous semble en revanche utile de s'interroger sur une rupture volontairement délibérée. N'a-t-elle pas induit au final un espace in-sécuritaire d'autant plus réel qu'il est porté par des idées qui déterminent l'essence de la ville? L'idéologie véhiculée autour de la ville est, on le voit très inquiétante et il est peut-être temps de l'évoquer au lieu de laisser les maîtres d'ouvrage comme les maîtres d'œuvres surenchérir comme si le théâtre de la guerre formait l'expression la plus nouvelle de l'innovation urbaine.

¹⁹⁷ cité par Antoine Loubière, « Euralille s'enracine », revue Urbanisme, n° 320, oct. 2001, p. 22.

¹⁹⁸ Rem Koolhaas, Op.cit., *Non-Lieu sur un non lieu*, p. 187.

¹⁹⁹ Rem Koolhaas, Op.cit., *Non-Lieu sur un non lieu*, p. 188.

²⁰⁰ Rem Koolhaas, Op.cit., *Non-Lieu sur un non lieu*, p. 188.

²⁰¹ Rem Koolhaas, Op.cit., *Non-Lieu sur un non lieu*, p. 187.

Une ville est un espace qui regroupe l'énergie de tous, elle réclame une culture et un débat permanent pour pérenniser la civilisation. L'état et la république avec le politique doivent-ils donner sans vision à long terme un pouvoir à un architecte qui nuit à l'ensemble des citoyens ? Si on ne peut se passer du savoir faire et du talent des hommes de l'art, se contenter de faire appel à une personnalité aussi réputée soit-elle pour une opération d'envergure sur l'espace public est réducteur. L'homme de l'art est pour une part un artiste. Lui donner sa juste place réclame de le situer dans un ensemble de responsabilités où, le politique, le maître d'ouvrage, le technicien développent une intelligence coordonnée du projet, seule garante du résultat. A cet égard, l'opération réalisée à la Grande Arche de la Défense a été exemplaire et a conduit à une réussite architecturale. Elle a pourtant fait appel à un professeur Otto Sprekelsen, peu connu, ayant peu construit, mais qui a reçu l'appui du politique parce qu'il avait gagné un concours. Si l'on souhaite éviter l'éclatement urbain et redonner à la ville son statut démocratique de régulation sociale, il convient que le politique ne s'en remette pas au label du star system et qu'il ré-investisse le domaine du cadre de vie, en participant, animant et en régulant un authentique débat contradictoire.

Actuellement avec Euralille II, Jean-Louis Subileau, le nouveau directeur d'Euralille s'attache à relier les entités urbaines. Un traitement plus approfondi des espaces a été dernièrement engagé. Le quartier St-Maurice est aujourd'hui traité à l'aide d'opérations réalisées dans des gabarits plus proches des maisons de ville et qui surtout cherchent à retrouver le niveau du sol. Les opérations de logements et de bureaux qui sortent de terre devraient permettre d'établir une couture et surtout d'atténuer la rupture. Il faudra néanmoins encore attendre une dizaine d'années pour dresser un bilan de l'action du nouveau maître d'ouvrage qui a cherché à s'entourer d'une réflexion plus urbaine.

Le Bassin Minier : l'ancien pays des gueules noires, un environnement à reconquérir.

Le pays noir, pays industriel s'étend en surimpression sur le paysage rural construit par les siècles de travail. Les restes du charbon vomis par la mine ont formé les terrils, ces volcans miniatures au cône régulier, ravinés par les eaux de pluie. Souvent une voie ferrée en réduction marque la plus grande pente. A leurs pieds, les bâtiments de l'usine et, à distance, les cités ouvrières. Telles se présentent ces mines du Nord qui appartiennent à un passé révolu. La houille témoin de la puissance du Nord n'est en effet plus extraite de la mine. Le minerai exploité pendant un siècle et demi a développé la deuxième industrie de France. Le bassin minier dessine un immense arc allant d'Auchel à Valenciennes. Aujourd'hui le Nord n'a plus de mineurs, mais le paysage des lieux d'extraction avec les fosses, les terrils et quelques rares et élégants chevalements est à réhabiliter.

Comment conserver la mémoire dont témoigne ce paysage relique ? Cette mémoire qui doit témoigner d'une dure lutte passée pour être réintégrée dans une nature recomposée, destinée aux loisirs : telles sont les questions que se posent les responsables pour l'aménagement régional.

Loos en Gohelle

Loos-en-Gohelle est une cité minière qui présente les deux plus hauts terrils de l'Europe et sans doute du monde. Ces terrils de 180 mètres chacun sont nés de l'exploitation du charbon et se sont formés par le stockage des déchets sortis de terre. Telles deux montagnes noires, ils sont devenus aujourd'hui le repère et le symbole de la région toute entière.

Venant de Paris, à la fenêtre du train, lorsque l'on voit apparaître les masses sombres des terrils, on sait qu'on est entré dans le Nord. Loos-en-Gohelle est un site particulier entre ces deux montagnes, on est saisi par l'échelle de ce monde à part. La rocade qui permet aussi de les découvrir est, comme le dit le maire, une chance. Tout à côté et séparés par la route, marquant la trame régulière de la cité, les coron se sont édifiés au XIXe siècle. Parallèlement à l'exploitation du charbon, les alignements de petites maisons toutes semblables, ont logé les ouvriers, installés au milieu des fumées et des poussières. Chaque maison possède son jardin potager, utile pour occuper le mineur et l'empêcher d'aller discuter politique au cabaret. Le mineur est néanmoins fier de son jardin, souvent même, il loue à la compagnie un lopin supplémentaire, élève poules et lapins, ou encore un cochon. Ainsi survivent les traditions rurales entretenues par les nombreuses festivités et les fanfares locales. Dans chaque potager ouvrier, un tonneau recueille les eaux de pluie, jugées meilleures pour la buée. La femme du mineur doit tenir propre sa maison mais aussi les abords extérieurs, il lui revient de nettoyer le caniveau du coron tous les matins dès son lever. Tracé au cordeau avec le même type de maison, le coron donne l'impression comme on l'a dit souvent d'être une « caserne émietlée ». A l'origine, la ville, comme d'ailleurs la plupart des cités minières du Pas-de-Calais comportait peu d'équipements, tout au plus, une épicerie et un maréchal ferrant. Loos-en-Gohelle présente trois parties : La zone d'exploitation, les habitations des ouvriers et des cadres et les champs alentours.

La première zone regroupe des bâtiments dont l'un d'entre eux est surmonté par un chevalet, sorte de tour à ossature métallique, servant autrefois d'ascenseur pour les mineurs. Une immense roue fixée au sommet du chevalet jouait le rôle de poulie qui permettait la descente de la cage dans le puits de la mine. Une tour blanche construite à la fin des années 50, entièrement opaque, contient l'ascenseur, et l'intégralité de la machinerie est devenue, avec l'avancée technologique, invisible au regard extérieur.

Ces quatre éléments témoignent de la puissance et de la violence du labeur exigé ici. L'architecture haute, monumentale, des tours qui s'élèvent dans le ciel marque à la fois le caractère carcéral, par l'aspect mirador avec la surveillance exercée sur les

mineurs mais aussi la puissance et la richesse de l'entreprise. Tandis que les terrils aux sols noirs extirpés du cœur de la terre évoquent encore la brutalité du travail. La descente dans la mine donne encore aujourd'hui le sentiment de ce qu'elle a été, un monde hostile et violent pour les hommes. Descendre travailler dans l'obscurité, à peine éclairé par de faibles lampes à huile, puis à benzol, parcourir longtemps, parfois plus d'une heure durant, les galeries au sol gras, au plafond bas avec une humidité chaude (à partir de 200 mètres de profondeur, la chaleur oblige les hommes à travailler presque nus) était une expérience difficile, pénible, sûrement traumatisante. Le mineur rampe, glisse, travaille à genoux, sur le dos dans des conditions qui rapidement vont dégrader sa santé et que Zola a évoqué dans *Germinal* avec la silicose, l'asthme, les rhumatismes... Autant de maladies professionnelles que l'on continue à ne pas reconnaître en disant par exemple pour les vieux qu'il y a prescription et que leur maladie ne peut plus être imputée au travail d'autrefois. La mine avait besoin d'un nombre toujours croissant d'hommes, il faut se souvenir que l'effectif s'accroît de 500% entre 1845 et 1913. La population locale ne peut suffire. Même si parfois on fait venir des enfants comme l'atteste la lettre du Juge de Paix²⁰² de Lens datée du 31 décembre 1855 : « On dit que parmi les ouvriers de la fosse au charbon de Bully-Grenay, se trouvent un assez grand nombre d'enfants de 10 à 13 ans qui descendent et passent parfois jusqu'à 13 heures consécutives à travailler, ayant les pieds dans l'eau boueuse ».

Pendant deux ou trois décennies le monde ouvrier du bassin minier s'internationalise. On fait venir des Bretons, des Espagnols, des Belges, des Italiens, des Polonais ensuite, des Marocains. Dans un rapport de 1912, il est dit que pour rencontrer un tel afflux humain, il faut se transporter dans les campagnes surpeuplées de l'Inde ou de la Chine. Entre 1851 et 1911 le Nord-Pas-de-Calais a vu sa population s'accroître de 69% alors que dans le même temps celle du reste de la France augmentait seulement de 13%. Toutes ces communautés fort diverses vont développer une réelle fraternité que raconte Zola. On loge chez soi le nouveau venu, on l'épaule dans le travail, car comme le dit en riant l'ancien mineur devenu aujourd'hui guide au musée de la mine : « *au fond de la mine on étaient tous noirs* ». Fraternité, solidarité émanaient d'une générosité qui montre de quoi peut être faite la dignité d'un homme.

Mieux payés que les travailleurs de l'industrie textile, les mineurs ont aussi formé une aristocratie ouvrière d'autant plus respectée que le travail de la mine mettait souvent en jeu la vie humaine et qu'en exploitant les entrailles de la terre, ils ont contribué à transformer les conditions de vie en apportant le confort de la chaleur à des catégories sociales qui en étaient dépourvus depuis toujours. On doit prendre conscience du sacrifice consenti par les mineurs. Cette abnégation, dont nous ne serions plus capables, a permis de nous faire accéder à une vie meilleure plus douce, nous faisant entrer dans un autre monde : celui où on ne connaît plus le froid.

Aujourd'hui pour les quelques mineurs encore vivants, les cités minières sont toute leur richesse, même si elles ont été pensées comme des espaces de surveillance. En dédommagement des formidables efforts fournis, les hommes n'ont rien obtenu en

²⁰² Cité par Louis But, op cit, p. 53.

échange. Moins bien traité qu'une bête de somme, l'homme n'était qu'un forçat. Et cela explique la raison pour laquelle les terrils forment un patrimoine culturel important, que les enfants des écoles viennent visiter. Les terrils recomposent un autre rapport à la nature, permettent de découvrir des collections botaniques qui seules existent sur les terres chaudes et exotiques. Pour les rendre attractifs, il n'y a peut-être pas besoin de gros investissements. Il suffit de les éclairer, de leur donner une lisibilité et d'organiser des circuits de paysages pour les découvrir et rendre ainsi hommage au travail des mineurs. Les terrils constituent non seulement des observatoires mais aussi des lieux de méditation. C'est ce projet qui occupe Jean-François Caron, le maire « vert » de Loos-en-Gohelle.

Les Chemins d'eau.

Toutes ces industries avaient besoin d'exporter le charbon ou les produits textiles. Pendant toute la première moitié du XIXe siècle, la voie d'eau a assuré l'essentiel du transport. Le nom des rivières évoque les paysages traversés comme les industries qui sont souvent venues s'installer dans ces lieux : l'Aa, La liane, Le Wimereux, la Slack, La Canche, la Lys et la Deule...

Un Pays frontalier ou le développement de l'industrie textile.

La plaine de la Lys est un territoire de frontière. Une frontière géographique nationale qui sépare la France de la Belgique mais aussi une frontière linguistique. C'est un lieu charnière à l'articulation du plateau d'Artois et des plaines de l'Europe du Nord. De faible amplitude, la plaine de la Lys a la forme d'un triangle, la pointe à Halluin, la base le long de l'Artois. Plaine humide et d'occupation récente, elle est quadrillée de canaux de drainage. Ici les figures aléatoires ou rigides des arbres, saules et peupliers, marquent de leurs silhouettes le dessin du territoire. Dans ce lieu, le ciel est primordial. Si dans les tableaux flamands anciens et modernes, le ciel occupe les deux tiers de l'espace, cela tient au fait que tout se joue sur la ligne entre le ciel, la terre et les éléments bâtis. Les fermes, dispersées, s'alignent le long des routes dont on ne peut s'écarter dans ce pays humide. Les bâtiments agricoles sont récents car la Première Guerre mondiale a situé ici son champ de bataille et rares sont les bâtisses anciennes qui n'ont pas été détruites. Mais la région est restée l'une des plus riches régions agricoles de France malgré la petite taille des exploitations. Le blé revient une année sur deux et les rendements sont parmi les plus élevés de France. L'agriculture devenue d'une haute technicité sait s'adapter aux marchés.

Dans son livre « Voyages en France » Ardouin-Dumazet donne en 1899 une image de la rivière: « Au pied des hauteurs, la Lys serpente entre de verdoyantes prairies ; à distance, le ruban argenté de la rivière est ravissant. De près, la Lys n'est plus hélas qu'une rivière bourbeuse rendue pestilentielle à l'automne par le rouissage du lin ». La Lys est l'une des plus grandes rivières du Nord avec ses 214 km, elle a une largeur de 30 à 40 mètres et est canalisée à partir d'Aire. Le lin a fait la richesse de la région et du Nord tout entier, on le cultivait depuis fort longtemps, avant même l'entrée de César en Gaule. La prospérité de cette industrie familiale était si grande que Charles-Quint avait dit : « Je ne crains pas pour les Flandres tant qu'il y aura des champs pour cultiver le lin, des doigts pour le filer, des bras pour le tisser ».

Le développement industriel du Nord. Il faut se souvenir que Le Nord a constitué le premier groupe textile d'Europe. L'industrie lainière, déjà présente à l'époque romaine a été surtout réputée au Moyen Age. Elle utilisait alors les journaliers d'une agriculture riche et une matière première venue d'Angleterre. A la fin du XVIII^e siècle l'industrie du coton supplanta celle de la laine située alors principalement autour de Roubaix-Tourcoing. Ce développement de l'industrie lainière comme celui du textile restent liés à l'histoire de l'espionnage industriel qui a permis de récupérer en Angleterre les pièces de métier à tisser permettant de reconstituer l'invention de Philippe de Girard. En 1835, Scrive-Labbe est chargé par la Chambre de Commerce de la ville de Lille de cette mission qui donne le coup d'envoi de la fortune industrielle du Nord. Protégée par les lois protectionnistes de 1842, l'industrie textile, suivie par la métallurgie assurera une expansion locale, soutenue par la création du chemin de fer. C'est dans le cadre du développement industriel que le lin a été cultivé tout au long de la vallée de la Lys. Le lin, herbe fertile à fleurs bleues, haute de 60 cm a longtemps marqué le paysage des champs. Vers la fin juillet, la récolte donnait à voir à perte de vue, autour de la Lys, des bottes- les chapelettes formant autant de cônes d'or. L'époque des semailles se situait entre la mi-mars et la mi-avril. Le travail du lin a fait vivre divers métiers ; les liniers qui cultivent, les rouisseurs dont la vie se passait dans l'eau et sous le soleil, les teilleurs qui broient la fibre, les marchands et les fileuses. Tous ces corps de métiers conduisaient les différentes opérations : il s'agissait d'abord une fois cultivé d'engranger on plutôt d'entasser à l'air le lin, avant le rouissage, les ouvriers, au bord de l'eau confectionnaient des bottes régulières enserrées étroitement par des torons de paille. Le rouissage consistait à tremper les bottes dans la rivière. La Lys possède des propriétés précieuses. Des bactéries mangent les gommages qui lient la fibre de lin à la paille dès le troisième jour de trempage, ce qui donne à la plante textile une douceur particulière. La température idéale de l'eau se situe entre 18 et 20 °C. Il fallait compter entre 7 à 10 jours d'immersion. La période du rouissage s'étendait dans la Lys entre le 15 avril et le 15 octobre. Le rouissage fut interdit définitivement en 1943. Déjà dès 1910, le lin fut placé verticalement dans des cuves en ciment, l'opération se réalisait en 3 jours et elle donnait lieu à un lin roui de façon homogène et pure. Des filatures se sont ainsi multipliées et parmi elles la filature du Colbras créé en 1895 qui poursuivra son activité jusqu'en 1968. Le lin rappelle aux habitants de la vallée une grande page de leur histoire industrielle. La transformation sur place du lin en produits manufacturés a contribué à l'essor d'Halluin dès le XIX^e siècle. Halluin, située au nord de l'agglomération Lille, Roubaix, Tourcoing, prospère au cœur de la vallée de la Lys, sur le dernier des Monts de Flandre. Ville frontalière marquée par le passage de la rivière, Halluin est entourée de Bousbecque, Roncq et Neuville-en-Ferrain côté français et par Menin côté belge sur l'autre rive de la Lys. La présence de l'eau est ici omniprésente, les nombreux systèmes de drainage avec les Watergangs en bordure des routes et des chemins qui fractionnent les parcelles agricoles, ponctuent le paysage. Partout l'eau affleure et forme ça et là des mares ou des étangs. Mais l'eau évoque aussi l'histoire des différentes époques : d'abord le travail de la terre avec la culture du lin, dont la ferme du Mont reste l'un des vestiges, puis celui de l'industrie textile.

Couplée à sa jumelle flamande de Menin, Halluin a longtemps été une ville industrielle, marquée surtout par l'industrie textile. Ville ouvrière, Halluin a été pendant un temps le lieu de luttes sociales d'où le surnom d'Halluin la rouge. C'est aujourd'hui, la ville aux trois couleurs : le bleu pour l'eau et le ciel, le vert pour la campagne qui l'entoure, le rouge parce qu'elle a accueilli une population laborieuse.

Constituée de sites urbains très denses, à l'image du quartier de la Rouge Porte Pannerie, Halluin a su néanmoins préserver ses paysages ruraux et un patrimoine foncier et culturel riches, tels la Ferme du Mont, le Moulin ou le parc du Manoir aux Loups situé au sommet du mont Halluin à 55m d'altitude. Ce parc renferme des feuillus très rares tels l'aulne impérial japonais qui peut atteindre 60 m de haut ou le platane espagnol à la vaste ramure ou encore de magnifiques chênes centenaires. Théâtre des deux guerres, leur souvenir a marqué la campagne à travers les bois replantés par les allemands, comme à travers les cimetières partout présents et enfin à travers ces « fabriques » témoins de l'infamie machine de guerre mais aussi d'une modernité vieillie : les blockhaus. C'est aujourd'hui une cité qui peut bénéficier d'un attrait lié à son paysage et à la proximité immédiate de Lille. Elle peut constituer un cadre de vie recherché.

Le pays de Marquise.

Marquise est une petite bourgade située entre Calais et Boulogne entre mer et bocage et tout près du site des Caps. Marquise est connue mondialement pour sa pierre, déjà extraite à l'époque des Gallo-Romains, celle-ci aurait servi à la construction au Moyen Age de la cathédrale de Canterbury en Angleterre. A cette époque, la rivière la Slack servait au transport de matériaux. De nombreuses architectures régionales ont été réalisées avec cette pierre de couleur gris rose très belle. D'immenses carrières formant de grandes failles en gradins très dessinés où se lisent les différentes époques d'extraction, ont creusé de grands cratères au milieu du paysage rural. Tout au fond, des petits bassins aux eaux turquoise affleurent là où, vraisemblablement, on a touché la nappe phréatique. Marquise est aussi le berceau de la race chevaline Boulonnaise.

A l'époque où il se préparait à envahir la Grande-Bretagne, César aurait rassemblé sur les côtes de la Manche et de la mer du Nord des chevaux d'origine arabe. Beaucoup de ces animaux auraient ensuite été abandonnés et donné naissance aux « boulonnais » comme l'explique Georges Ducatez. Aujourd'hui des éleveurs perpétuent la tradition pour sauvegarder ce patrimoine. L'élevage du boulonnais n'est en réalité qu'une survivance d'avant la dernière guerre, au moment où le Boulonnais fournissait avec le Perche et l'Ardenne, des bêtes musclées, capables de tirer les lourdes charrettes paysannes. La motorisation l'a fait aujourd'hui disparaître. Dans le paysage le boulonnais a longtemps constitué un spectacle. L'animal attaché à un piquet, dessinait en tournant dans l'herbe tendre de la prairie un cercle de tonte qui (avec un rassemblement de dix chevaux) donnait aux champs de très harmonieuses arabesques.

Le Boulonnais doit sa vocation herbagère à son climat et à son sol : ouvert aux vents humides du large, c'est un amphithéâtre creusé par l'érosion dans le bombement de craie des collines d'Artois. La craie enlevée, l'argile apparaît, c'est elle qui retient l'eau et favorise ainsi la pousse de l'herbe. Aujourd'hui les vaches laitières ont remplacé les chevaux.

Conclusion : une image métaphorique pour le Nord-Pas-de-Calais.

Mais le Nord-Pas-de-Calais, ne peut plus seulement se lire avec les yeux de l'auteur de *Germinal*. Le chevalement des mines, les terrils, les canaux, les chemins de fer serrés entre les usines, les alignements de corons ouvriers qui ont tant marqué le paysage de la plaine entre Béthune et Valenciennes perdent aujourd'hui de leur sens et comme l'explique Armand Frémont²⁰³ : « On n'en finirait pas d'évoquer la dure histoire de cette région aux paysages de lutte des classes, comme d'autres s'ornent de bocages ou de forêts. Celle-ci se pare de suie, de poussière et de fumée. Bastion du socialisme français, région de Pierre Mauroy, un des hommes politiques les plus marqués de culture ouvrière, le Nord-Pas-de-Calais a mal vécu la fin des grandes activités qui l'ont animé depuis deux siècles, l'effacement progressif des symboles d'une classe sociale : les charbonnages, le textile, la sidérurgie et la métallurgie... Les dernières révoltes ouvrières, comme des sursauts d'orgueil blessés, se sont élevées il n'y a pas si longtemps contre les suppressions d'emplois aux chantiers navals de Dunkerque et contre la fermeture du train à poutrelles de Trith-Saint-Léger. Des grandes peurs, ébranlaient épisodiquement cette harmonie aux couleurs d'orge et de lin, avec les invasions, les batailles entre les puissances que ne séparait aucune frontière naturelle. Maintenant le Nord, de Lille à Dunkerque doit se réinventer en se libérant de ses mythologies passées. Les universités de Villeneuve-d'Ascq, l'usine Renault de Douai ou le métro de Lille, le TGV européen et le tunnel Transmanche sont autant de réalités prometteuses ».

Le Nord possède aujourd'hui un vaste réseau d'infrastructures. Solidement ancré à la France et au système européen, son littoral devient un des points les plus novateurs de l'Europe : un port de 50 millions de tonnes, l'une des deux ou trois sidérurgies les plus modernes du monde, la plus forte concentration mondiale de passagers avec, aujourd'hui, le tunnel sous la Manche.

La région toute entière est un carrefour qui reste à exploiter. Mais elle est surtout un extraordinaire paysage empreint de culture et d'invention humaine que l'on peut découvrir en toute saison avec l'intensité de ses couleurs dont jamais on ne se lasse. Elle apparaît au nord de la France comme l'image métaphorique du trait d'union entre le ciel, la terre et la mer.

²⁰³ Armand Frémont, op. cit., p. 67.

Le Nord ce pays sans frontière, formé de milieux très différents puise son caractère dans la qualité d'une lumière exceptionnelle qui apparaît comme un faisceau.



Estuaire de la Canche (photo G. Crossay)



Estuaire de la Canche (photo G. Crossay)

L'ÎLE DE FRANCE



Le Belvédère au Jardin des Plantes (photo V. Allais)

L'Ile de France²⁰⁴

L'Ile de France possède une lumière transparente baignée d'un violet clair qui illumine les paysages, éclaire les verts des champs, les ocres des bois et les gris des édifices. La couleur de la région, fine, fugace, insaisissable mais bien réelle, souligne la douceur du relief et les faibles amplitudes des sinuosités des vallées. Mais bien plus que la lumière et l'équilibre qui la caractérisent, l'Ile de France est avant tout le lieu de l'invention de la modernité.

C'est en effet là, qu'ont été mis en œuvre par les premiers ingénieurs du royaume, les ouvrages d'art modernes avec le réseau routier pavé, les ponts aux arches tendues dont témoignent le pont de la Concorde et le pont de Neuilly, les canaux avec le célèbre aqueduc qui alimentait en eau pure Paris, le canal de l'Ourcq. C'est aussi là, que pour la première fois, ont été expérimentés les moyens de communication à distance avec les relais de télécommunications qui dominent aujourd'hui les sommets des collines. Du haut de la Tour de Montlhéry, où on avait déjà éprouvé en 1738, la vitesse du vent, on avait aussi testé dans les premières années 1800, celle du son. La Colonne Trajane du parc de Méréville construite en 1790 préfigure ainsi nos techniques modernes de communication. C'est là enfin, autour des efforts pour développer une agriculture moderne que l'on a amélioré les cultures des potagers, en acclimatant de nouvelles plantes, transformant l'ordinaire paysan, à base de pain, en une nourriture enrichie de fruits et de légumes dont nous jouissons aujourd'hui.

Cette volonté de modernité a bénéficié de la confrontation de toutes les contrées de France, de l'intelligence des hommes ...: « Toutes les générations y ont laissé leur empreinte, (...) des premiers rois moines de la troisième dynastie à celles qui entrèrent les dernières dans cette réunion. Ce sol que nos pères ont semé est ma patrie dans la patrie »²⁰⁵. Si l'Ile-de-France est « un sentiment » avant d'être une géographie et son unité est politique, la région préfigure avant tout la mise en scène de l'espace moderne comme expression du pouvoir central.

Pour en prendre toute la mesure, il faut d'abord se représenter ses différentes limites géographiques et retrouver les éléments marquants de son histoire. Cette « parcelle » de territoire agrandie de siècle en siècle grâce à l'obstination d'une dynastie soutenue par le génie d'un peuple, a fini par constituer le domaine du royaume. Point de départ du patient rassemblement d'un pays qui s'étendra entre Manche et Rhin, entre Méditerranée et Atlantique, entre Alpes et Pyrénées, l'Ile de France forme un tout, même si d'un règne à l'autre, ses frontières n'ont cessé de se modifier.

²⁰⁴ Ce chapitre a été relu par Paul Checcaldini qui m'a conseillé et impulsé de nombreuses idées.

²⁰⁵ Anatole France, *Les provinces de France*, Paris, Ed. Odé, 1950, p. 65.

On ne peut préciser avec certitude l'espace fondateur : l'Ile-de-France, d'abord appelée La France désignait peut-être l'antique point de rencontre des tribus gauloises vers Saint Denis, ou le petit pré capétien au bord de la forêt de Chantilly, puis le comté de Senlis, les fiefs carolingiens de Barthésy, de Verberie et de Compiègne et la châtelainie de Poissy.

Placée entre Seine et Loire, avec pour limites, les hautes lignes bordées de saules et des rideaux de peupliers, qui ont été depuis le XV^e siècle celles des eaux des rivières ; la Seine, l'Oise, la Marne, la Thève, la Beuvronne..., l'Ile-de-France s'étend sur le Valois, le Vexin, le Mantois, le Hurepoix et la Brie, règne au Sud sur le Gâtinais, au Nord sur la Plaine de France.

On ne peut faire commencer avec certitude cette aventure avec Mérovée ou avec Clovis pour aboutir avec Louis XVI à une province gérée par une administration d'état, comptant les noms des La Rochefoucauld, Montmorency ou Gesvres, avant d'être découpée en départements, sous l'autorité des Préfets de la République. Mais ce dont on peut être sûr c'est que tous ces paysages d'Ile-de-France nous renvoient à un passé riche, à notre histoire.

La première appellation²⁰⁶ « Isle-de-France » est bien évidemment liée à Jeanne d'Arc et à son effort d'unification nationale. De là, vient que l'Ile-de-France soit restée singulièrement marquée dans sa langue : langue délectable, langue d'oïl, langue d'Amyot et de La Fontaine, la langue française, comme le rappelle Anatole France, il faut se souvenir que : « le vent de France est, pour le paysan du Vexin, celui qui vient d'Est », tout comme l'héroïque Jeanne. Même avec des limites fluctuantes l'Isle de France a toujours possédé un point fixe, un cœur situé autour de Lutèce, le bourg des Parisii. Juste avant d'être la capitale « éphémère » de rois Mérovingiens et de devenir enfin Paris, la principale cité de la France s'affirme avec l'autorité croissante de l'Etat et sa centralisation de la royauté à la république. Depuis les premiers Capétiens, - c'est à dire depuis dix siècles, malgré les séjours des Valois et des Bourbons dans le val de la Loire et l'installation de la royauté à Versailles. Le rassemblement toujours renouvelé des populations au fil des siècles a favorisé le séjour d'un grand nombre de personnes et a fini par transformer la capitale au XX^e siècle en une vaste métropole.

Pour aborder la région, nous traiterons d'abord du site de Paris en étudiant sa formation. Nous étudierons ensuite les ponts de Paris comme espaces de liaison entre deux rives et formant par là, un site mais aussi, parce qu'ils constituent les éléments emblématiques de la modernité. Puis nous traiterons des grandes promenades comme expression de la mise en scène des pouvoirs politiques, scientifiques ou artistiques : les Tuileries, les Champs-Élysées, le jardin des Plantes, le Parc de Bercy, le Lendit comme espace fondateur devenu immatériel... Enfin nous aborderons les paysages

²⁰⁶ par l'intermédiaire de son compagnon, La Hire qui dit en 1433: « *Lieutenant pour le roi notre sire et capitaine général deçà la rivière Seine ès pays de l'Isle-de- France* ». cité par Jacques Perret, in *Les provinces de France*, Paris, Ed. Odé, 1950, p. 67.

aristocratiques à la périphérie de la capitale avec le parc de Versailles et son patrimoine arboré, en dressant un état actuel de sa gestion et en nous interrogeant sur les figures paysagères qui ont marqué les promenades du val de Seine. Avec Jouars Pontchartrain, nous revisiterons « la ville des dieux » révélée par le plus grand axe réalisé par Le Nôtre. Nous tenterons d'évaluer à travers le Pêcher de Montreuil, la qualité d'un patrimoine agricole qui, des siècles durant, à fait rêver l'Europe. Nous irons visiter avec Médan le rêve de la maison de campagne des artistes du XIXe siècle et avec Poissy un site moyenâgeux gagné par les constructions modernes sans âme. Autour du Gâtinais, c'est l'espace agricole de « bien-être » que nous redécouvrirons, alors que Savigny est déjà mangé par l'urbanisation des villes nouvelles. La haute vallée de l'Essonne nous permettra enfin de retrouver une campagne paisible.

Autant de sites emblématiques étudiés qui forment les images passées, présentes et futures de la région.

Le site de Paris.

Si les paysages d'Ile de France témoignent de mesure, de douceur, jusque dans les ondulations des collines qui caractérisent son relief, cela s'explique pour beaucoup par la géologie. La région occupe le centre de ce que les géographes appellent la cuvette parisienne : c'est à dire un amphithéâtre deux fois recouvert par la mer, modelé et enrichi de sédiments. De cette lointaine époque sous-marine, les coquillages fossilisés se sont enfouis au cœur de son sol. Cette longue maturation a donné les merveilleux calcaires de Paris, du Vexin, de Brie ou de Beauce qui ont servi à construire les édifices ordinaires et extraordinaires ; les églises, les villages, les abbayes, les châteaux forts, les résidences royales ou les ponts... Outre sa formation géologique, le site de Paris doit ses principaux avantages à la façon dont se distribuent les circulations des eaux à travers le Bassin parisien. Dans un rayon de moins de cent kilomètres à partir du parvis de Notre-Dame, les eaux de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, de l'Aube, de la Seine, de l'Yonne et du Loing convergent vers la ville. Cette convergence de voies fluviales a permis le développement de la région et de la ville depuis les temps préhistoriques. Paris n'aurait pu, comme elle le fit dès le temps de Louis XIV atteindre un grand nombre d'habitants si elle n'avait bénéficié de ces avantages physiques. Cette prépondérance de Paris est intimement liée aux caractéristiques de son site, à sa formation géologique, comme au rôle de la Seine dans la construction du paysage parisien.

La Seine sinue dans la ville, lovée dans un méandre ouvert et large.

la Seine est l'artère principale où s'organise la vie et l'activité de la ville. L'histoire antique des Parisii comme celle de nos ascendants les plus directs s'organisent autour du fleuve. La Seine a été le moyen de communication et de transport. Michelet dit de la Seine qu'elle est la Grande rue²⁰⁷ et Balzac qualifie encore les Grands boulevards qui sont les lieux où se développe la vie urbaine de Seine sèche. Jusqu'au XIXe siècle

²⁰⁷ Voir Jules Michelet, *Tableau de la France*, Ed. complexe, 1995, p.30 : « Paris, Rouen, Le Havre, sont une même ville dont la Seine est la grand-rue ».

l'approvisionnement, comme le commerce, se faisaient par voie fluviale. Pour appréhender cette réalité, il faut se pencher sur l'étude de la formation du fleuve, celle-ci permet aussi de comprendre le développement de l'implantation urbaine.

La Seine est un grand fleuve quaternaire qui avec ses divagations a maîtrisé l'espace. Aux temps paléolithiques, le débit et la charge alluviale du fleuve étaient très importants comme l'explique R. Dion : « le fleuve géant a ouvert un vaste espace, puis sous l'effet de conditions climatiques nouvelles, la Seine s'est réduite et a présenté les caractéristiques qui sont celles que nous connaissons, elle a tracé un lit qui décrivait une courbe (plus longue que celle d'aujourd'hui) qui la faisait passer au pied de Montmartre. Son affluent, la Bièvre, traçait jusqu'aux abords du pont de l'Alma, comme la corde de cette courbe et creusait dans la masse du dépôt alluvial ancien, un sillon qui s'approfondissait. Un moment vint où, entre la rive gauche de ce méandre et le coude de la Bièvre à l'emplacement du jardin des Plantes, les alluvions anciennes intactes ne formèrent plus qu'un étroit barrage qui céda un jour, vraisemblablement sous la poussée d'une grande crue. Le fleuve tout entier fit irruption dans le sillon de la Bièvre où il coule encore aujourd'hui après l'avoir ajusté à sa taille. Il y a trouvé un tracé plus court, donc aussi une pente plus forte que le long de son ancienne courbure. Celle-ci, abandonnée tout à coup, n'en continua pas moins de ceinturer la plaine de fond de vallée d'une série de lieux bas et humides où, dans l'état naturel du terrain, s'écoulait encore, à chaque grande crue, le trop plein du nouveau lit ».²⁰⁸

De larges vallées que viennent remplir des plaines d'alluvions ont été ainsi découvertes par les trois grands méandres de la Seine. Trois sinuosités décrites par la rivière et qui sont différentes l'une de l'autre par l'ampleur et la forme. La première, dont la formation est relatée plus haut par R. Dion, est large et épanouie, elle s'avance vers le nord jusqu'au quartier des Champs-Élysées : Paris a d'abord grandi sur ses rives. La seconde plus étroite, s'allonge vers le sud, depuis le quartier de l'Étoile jusqu'aux coteaux de Meudon ; la troisième, de même importance dans sa forme géographique, quoique plus allongée s'étend vers le nord jusqu'à Saint-Denis. La première boucle bute sur les hauteurs et chacune de ses rives s'élève rapidement ; la colline Sainte Geneviève atteint déjà 60 mètres et la place de l'Étoile 58 mètres. Mais le site de Paris se situe d'abord dans le fond de la vallée que la cité a occupé en premier pour monter ensuite sur les hauteurs. Les autres boucles moins escarpées ont été investies plus tard par les banlieues, avec Levallois, Neuilly, Boulogne, Billancourt, puis Nanterre, Puteaux, Asnières, Gennevilliers. Au sud, la Seine rend l'extension de la ville plus difficile. Une bordure continue de plateaux calcaires en gradins domine le site de la rivière. Les gradins de l'est sont formés d'une roche calcaire particulièrement résistante. Le Panthéon et de larges carrières ont été creusées qui s'étendent sous un pan entier du quartier Latin, d'où on a extrait la belle pierre blanche de Paris. En opposition avec la rive gauche de la Seine qui présente un front continu de plateaux et de coteaux, la rive droite se compose de petites plaines, séparées par des buttes. Rangée de hauteurs qui commence vers l'Est au Raincy et à la forêt de

²⁰⁸ Roger Dion in *Paris, Croissance d'une capitale*, collection colloques, cahiers de civilisation, Ed. Hachette 1961, p. 21.

Bondy pour se continuer par le plateau de Romainville qui domine Paris avec Ménilmontant, Belleville, Montmartre et Chaillot.

Au cours des siècles, la Seine a subi de profondes transformations ; ses rives comme son lit ont fait l'objet de travaux considérables. Les eaux du fleuve n'entourent aujourd'hui que deux îles et ne forment plus que deux bras alors que dans son état naturel, de multiples îles étaient établies au milieu de son cours d'eau. Elles ont été rattachées au rivage, les unes après les autres. Avant d'être canalisée, la Seine apparaissait peu profonde avec des limites imprécises, mais elle était aussi beaucoup plus large et ses rives étaient souvent inondées. De vastes travaux ont été engagés pour contenir son lit et favoriser la navigation. Partout les quais de la Seine accompagnent les eaux du fleuve à travers des murs de pierre très hauts, véritables ouvrages d'art qui ont permis dès le XIXe siècle, de contenir la montée dangereuse des eaux. Après la grande crue de 1910, les digues ont été encore exhausées et les anciennes rives en pentes douces ont été partout rectifiées pour devenir des tranchées à profil abrupt.

Le développement de la ville avait connu, comme l'explique Roger Dion²⁰⁹, sous la domination romaine des temps prospères qui avaient provoqué son extension hors de l'île fluviale où elle avait pris naissance, bien avant les brillants accroissements qui ont marqué la période capétienne. Mais cette extension dont témoignent les ruines des Thermes de Cluny et des Arènes de Lutèce, s'était réalisée sur la rive gauche de la Seine, sur la hauteur de la montagne Sainte-Geneviève, la plaine de la rive droite n'ayant pas été touchée par des agrandissements. Car à cette époque les « exécutions capitales » étaient situées sur la rive droite du fleuve, comme font penser les traditions relatives à la passion de saint Denis, qui subit le martyre vers 250. C'est pourtant à la période médiévale que la rive droite s'urbanise et que Paris se définit selon la formule de Roger Dion : « comme une ville de fond de vallée qui crée l'assiette de la cité et ouvre l'espace nécessaire à son développement²¹⁰ ». A l'époque moderne, Paris s'implante sur les hauteurs mais le siège des institutions : l'Hôtel de ville, l'Assemblée Nationale, le Palais de Justice et bien des cabinets ministériels continuent à se situer à l'intérieur de cette terrasse basse, sur le sol alluvial de la Seine.

Les ponts qui structurent le paysage urbain vont se multiplier notamment au XIXe siècle.

Ponts et paysages à Paris.

Dans Paris, le réseau de transport est d'abord né des ponts, car les ponts ont toujours été les pièces maîtresses des infrastructures de circulation. Par le pont on peut faire passer la route, par le pont on peut faire passer le canal, le pont est ainsi un « monument du paysage », attaché à la géographie, enjambant la Seine. Mais surtout c'est un élément de l'histoire de l'espace parisien comme de l'Ile-de-France toute

²⁰⁹ Roger Dion, in *Paris, Croissance d'une capitale*, collection colloques, cahiers de civilisation, Ed. Hachette, 1961, p 23.

²¹⁰ Roger Dion, Op. cit., p. 24.

entière. Pour cette raison, il convient de rappeler à priori les qualités des ponts comme éléments de paysage. Il faut en effet se souvenir que Paris fut au XIX^e siècle, l'espace de la rencontre des pays de France et que les ponts matérialisent peut-être mieux que d'autres les tensions, les médiations et les lieux qui font de Paris la plus belle ville du monde.

Miroir de l'architecture, témoignage de la prouesse technique, pièce première d'un réseau, symbole fort et simple de la communication, le pont rassemble car il est l'élan qui donne un passage. « Le pont enjambe la brèche » et permet de raccorder deux rives, il transforme le mouvement en voyage, car c'est un voyage, une aventure que de rejoindre deux territoires séparés par le fleuve et le vide. Élément de modernité qui sous-tend aussi une échelle double : l'échelle territoriale de l'infrastructure de circulation, dont il est le support et l'échelle du fleuve qu'il traverse ponctuellement. La tension et l'émotion que l'ouvrage crée naît de cette dichotomie et du contraste avec le paysage.

A Paris l'unité Française est la plus visible, parce qu'elle est liée à une confrontation des différences qui a stimulé non seulement la capacité d'intégration mais encore la création et l'aptitude à la synthèse de ce pays. L'entrecroisement des savoir-faire liés aux différentes communautés rurales témoigne de la diversité et de la culture de l'espace français. Les ponts de Paris forment les points de départ et les éléments de jonction du réseau d'infrastructure et de communication centré sur l'aménagement du territoire national. Par là, ils illustrent l'imaginaire de projet qui relie les pays à la capitale.

A l'image de la rencontre des cultures, le pont est le moyen de la médiation réussie entre deux rives séparées. Unissant deux espaces opposés, il crée le lieu²¹¹ de contact. Les ponts rétablissent le lien de la cité coupée en deux par le fleuve. La liesse populaire s'y développe mieux que partout ailleurs. Il suffit pour s'en convaincre de faire appel à une mémoire récente, celle de la victoire de la coupe du monde de football. Après l'explosion de joie de la soirée du 12 juillet, celle-ci s'est amplifiée encore la nuit du 14 juillet 1998. A l'heure du feu d'artifice, c'est sur les ponts, en ces espaces étroits et limités que s'est exprimée avec force l'affection des habitants. Les Parisiens heureux, rassemblés en groupes compacts chantaient d'une seule voix et avec tout leur cœur : « on est champion... ».

Partout le pont supporte le mouvement de la cité, il ne faut pas oublier que jusqu'au XIX^e siècle, les échanges se réalisent par la voie fluviale. A cet égard les voyages qu'Arthur Young a effectué à la veille de la Révolution Française et où il affirme²¹² que « sur les splendides routes de France nouvellement construites, on n'y rencontre personne », en forment le témoignage comme les nombreuses représentations de dessins ou de peintures d'époque. Parmi elles, le tableau que Raguenet peint en 1756

²¹¹ Martin Heidegger, *Bâtir habiter penser*, Essais et conférences, Paris, Gallimard, 1958, pp.104-105.

²¹² Arthur Young, *Voyages en France en 1787, 1788, 1789*, Ed. Les œuvres représentatives, Paris, 1930, p. 10. Arthur Young précise à cet égard : *La route d'Orléans est une des plus grandes des environs de Paris, c'est pourquoi je m'attendais à voir effacer ma première impression sur le peu de commerce qu'y a sur les routes près des villes, mais au contraire elle fut confirmée, c'est un désert en comparaison des environs de Londres.*

du pont au Change (pont habité²¹³) montre la forte occupation du fleuve et des rives animées par le flux incessant de la population. Cela explique aussi le soin porté à la décoration des voûtes par les constructeurs, visibles seulement de l'eau à l'occasion du passage des bateaux.

Les ponts symbolisent l'unité de Paris, ils nous mettent en relation directe avec les événements qui ont construit notre histoire, car ils ont été les lieux de la diffusion des idées : c'est du pont Neuf et du pont Marie que se sont propagés à la fin du XVIIIe siècle, les chants comme les thèmes révolutionnaires. A l'heure proche de la défaite de l'Allemagne, en 1944, c'est l'unité nationale qu'à travers eux, Hitler a souhaité détruire en exigeant du général Von Choltitz²¹⁴ qui commandait l'armée allemande à Paris de faire sauter l'ensemble des ponts sur la Seine.

Les ponts de Paris s'impriment sur l'horizon qu'ils révèlent, ils répondent à la sinuosité du fleuve, sinuosité tangente à l'axe véritable de Paris, de l'Etoile à la Nation, et par là, ils sont susceptibles de donner toute son intensité et sa finesse à la perception de la ville. Sur la Seine, l'horizon se dessine parfois à travers une atmosphère transparente et claire, dans une couleur aussi que chacun a pu observer. Paris est violet et ses ponts s'impriment sur la lumière de l'horizon évoquant irrésistiblement à la mémoire l'alexandrin d'Arthur Rimbaud : ... « O l'Oméga, rayon violet de tes yeux »²¹⁵ ...

A Paris, le site le plus exceptionnel est celui situé entre le jardin des Tuileries et le musée d'Orsay, à l'emplacement même du pont de Solférino. On ne peut oublier que c'est le « cours la reine », la promenade aménagée par Marie de Médicis dans le parc de son château des Tuileries. Tout promeneur qui a marché du pont Royal au pont de la Concorde en a fait l'expérience. Du pont royal à l'Est au pont de la Concorde à l'Ouest, le regard et le corps s'orientent tout naturellement du levant au couchant. Est-ouest, l'espace est ici durée : durée du jour, durée des saisons, durée de la vie elle-même. En cette étendue resserrée, l'axe du fleuve met en perspective le cycle de l'existence, il inspire le sentiment de l'éternel retour, retour à la Nature eau- lumière retour à notre nature. Ici, au cœur même de Paris, le fleuve est Seine et sang. En balcon sur la Seine de la promenade du bord de l'eau reviennent irrésistiblement les mythes de l'ancienne Egypte, avec le passage vers l'Ouest, le pays d'Amenti, le pays de la vie éternelle. L'esprit des lieux se comprend, dans ce rapport fondamental à l'existence que remémore l'évocation, hier de l'obélisque de la place de la Concorde et aujourd'hui de la pyramide de Pei, laquelle a fait la démonstration, avec sa structure légère que l'architecte est toujours celui qui peut gagner le pari de relier le passé à l'avenir.

A l'instar de cet espace un peu magique, les autres ponts de Paris, ont transformé l'environnement autour d'eux. Comme le rappelle Guy Lambert, le Pont-Neuf, « par

²¹³ Voir Yves Carbonnier, « les maisons des ponts parisiens à la fin du XVIIIe siècle ; étude d'un phénomène architectural et urbain particulier », *Histoire, Economie et Société*, 1998, 4, pp.711-723.

²¹⁴ Commandant nazi du Gross Paris.

²¹⁵ Arthur Rimbaud, *Œuvres Complètes*, Ed. Gallimard, collection La Pléiade, Paris 1963, Poésies, Voyelles, p.103.

sa position à la pointe de l'île de la cité, offre aux passants le regard sur le fleuve et la ville ». Il forme un belvédère avec la place située sur la pointe de l'île, qui ménage pour le spectateur le lieu privilégié de l'observation. De nombreuses gravures et peintures ont depuis longtemps sacralisé le lieu²¹⁶. Jean-Paul Maguet ajoute pour sa part : « qu'il symbolise dans l'histoire (en tant que premier pont non habité) le passage d'une vue séquentielle étroite du fleuve à une vision panoramique contemporaine et à ce titre, il est devenu le belvédère de la ville ». Le site de la passerelle Bercy-Tolbiac est aussi un paysage exceptionnel, lorsque l'on est adossé au pont et que l'on regarde vers le pont de Bercy, une superbe vue est offerte ; les eaux du fleuve ouvrent là un vaste panorama sur le ciel. Celui-ci présente souvent une lumière transparente teintée d'un gris violet qui caractérise Paris. Ces perceptions mettent naturellement nos sens en éveil et bientôt le regard s'arrête sur Notre-Dame, ici très distinctement visible, dont le parvis est, comme chacun le sait, le point de départ, le point (kilométrique) zéro qui sert à établir les distances des routes. Ainsi, en face de soi, se situe le point d'origine et de mesure, comme le repère historique. A travers Notre-Dame, monument symbolique et fondateur, inscrite dans le ciel et le fleuve de Paris, nous percevons l'histoire de Paris, du Moyen Age au XXI^e siècle.

Le pont, belvédère offre aux passants le spectacle de leur ville. Ils peuvent retrouver les mêmes sensations que celles éprouvées sur la promenade plantée depuis 1989 sur l'ancien viaduc Daumesnil. Sur 4 km et demi de parcours avec une largeur de 9 mètres qui peut parfois s'élargir à 30 mètres, entre les tilleuls, les cerisiers et quelques haies arbustives qui comptabilisent une superficie totale d'un petit parc de 6,3 ha, on découvre l'intimité de la ville ; les rues adjacentes observées d'un autre point de vue, l'intérieur de cour d'immeuble, un gros-plan d'une salle à manger inconnue...

Tous les ponts de Paris constituent des « monuments du paysage » d'abord parce tous ont une qualité de conception particulière et symbolique autant sur le plan technique que sur celui de l'esthétique. A cet égard, le pont Alexandre III est un modèle du genre. Sa voûte en acier est remarquable par son grand surbaissement. Le mobilier du pont comme le dessin d'une rare élégance de son unique arche métallique de 40 mètres de largeur sont d'une richesse architecturale exceptionnelle. Toute la décoration de l'ouvrage s'inspire de la flore et de la faune des eaux des fleuves. Quatre pylônes surmontés de sculptures dorées à la feuille d'or, ont été placés, par couple sur chaque rive à l'entrée du pont. Les pylônes encadrent la perspective menant des Champs-Élysées au dôme des Invalides. Des lions (oeuvres de l'artiste Gardet sur la rive droite et du célèbre Dalou sur la rive gauche) ont été placés en avant des pylônes. Le mobilier du pont est enrichi par les splendides candélabres de Gauquié. Deux écussons placés au sommet de la voûte du pont, du sculpteur Récipon, symbolisent en aval les nymphes de la Néva et en amont les nymphes de la Seine.

Paris possède trente huit ponts que l'on découvre en naviguant sur la Seine la plupart d'entre eux ont été construits depuis le XIX^e siècle. Parmi tous ces lieux symboliques, certains évoquent pour nous des espaces parisiens particuliers : le pont du périphérique

²¹⁶ Guy Lambert (sous la dir.), *Les Ponts de Paris*, Action Artistique de la Ville de Paris, 1999.

Est de Paris construit dans les années 1970, le pont de Tolbiac construit en 1878-82, le pont de Bercy, surmonté de son viaduc du métropolitain construit en 1863 et élargi en 1904, le pont Charles de Gaulle construit en 1998, le viaduc (RATP) d'Austerlitz construit en 1903 et renforcé en 1937, le pont d'Austerlitz construit en 1805, démoli en 1854, et reconstruit plus large en 1884, le pont Sully construit en 1876, le pont de la Tournelle construit en 1928, le pont Marie construit en 1614-35, le pont de l'Archevêché construit en 1818, le pont Louis-Philippe construit en 1860-62, le pont au Double construit en 1882, le pont d'Arcole construit en 1854-55, le Petit-Pont construit en 1852, le pont Notre-Dame construit en 1500 et reconstruit en 1853 puis en 1912, le pont St Michel construit en 1857, le pont au Change construit en 1859-60, le Pont Neuf construit en 1578 et 1607, le pont des Arts construit en 1804 puis reconstruit en 1982-84, le pont du Carroussel construit en 1939, le pont Royal construit en 1685-89, la passerelle/pont de Solférino, construite en 1858, reconstruite en 1959 puis en 1998, le pont de la Concorde construit en 1789-91 (doublé en 1929-32), le pont Alexandre III, construit en 1897-1900, le pont des Invalides construit en 1854-55 élargi en 1956, la passerelle Debilly construite en 1900, le pont d'Iéna construit en 1806-13 élargi en 1914 et 1936, le pont de Bir-Hakeim et son viaduc du métropolitain construit en 1903-06, et rénové en 1988, le viaduc ferré de l'Île aux Cygnes construit pour l'exposition universelle de 1900 et rénové en 1988, le pont Mirabeau construit en 1893-96, le pont du Garigliano construit en remplacement du pont viaduc d'Auteuil dans les années 1970, le pont du périphérique Ouest de Paris construit dans les années 1970.

Les ponts de Paris constituent une expression essentielle du patrimoine et du paysage de Paris. Ils forment des lieux si intimement liés à notre imaginaire que la tendance naturelle est de ne pas en parler. Cette place tout à fait à part touche à l'affectivité de chacun car il ne faut oublier que : « sous les ponts de Paris... coule la Seine... et nos amours... ».²¹⁷

Des promenades symboliques fortes.

La mise en scène du pouvoir est exprimée par toute une série d'aménagement promenades qui ont structuré l'espace de la capitale.

Le grand axe de Paris qui témoigne de notre savoir-faire et du grand art de l'aménagement à la Française est l'expression d'excellence de l'état moderne, d'abord royal puis républicain. L'histoire de ce grand axe a son origine dans le château de Catherine de Médicis. L'ancienne forteresse de Philippe Auguste, transformée en palais du Louvre, commande alors le fleuve et est à l'intérieur de la cité. Le château des Tuileries dont la construction a commencé en 1564 est relié au Louvre par la galerie Renaissance et comporte un jardin. Ce dernier se compose à proximité immédiate du palais d'un petit parc, l'actuel jardin des Tuileries et au-delà d'un « grand parc ». Le grand parc, s'étendait en dehors de la ville, sur ce qui constitue aujourd'hui la place de la Concorde, les Champs Elysées, et le Cours La reine (promenade située le long de la Seine) alors couverts de plantations ordonnées et de

²¹⁷ Guillaume Appolinaire, in *Alcools*, Poème, Le pont Mirabeau.

forêts. Comme dans tous les châteaux classiques, un grand axe est ménagé dans la perspective du château. Celle-ci est embellie par Le Nôtre avec la construction de bassins, de terrasses, de rampes calculées pour accroître l'effet visuel depuis le premier étage du palais. Le château installé en léger contre-bas permet au regard de s'élever doucement vers l'horizon dont l'extrémité est marquée par un étoilement d'allées implanté sur la crête. Celle-ci deviendra la place de l'Etoile. Comme le fait remarquer l'architecte urbaniste, Paul Checcaglini, spécialiste des tracés : « cette place est située sur un point singulier de la ligne de crête qui entoure le méandre central. Elle est installée sur un épaulement des collines de Chaillot entre le point bas du col entre Chaillot et Montmartre occupé par le parc Monceau et le point haut, plus loin, au-delà de l'actuelle rue Lauriston à l'endroit précis où, se situe aujourd'hui le réservoir de Chaillot ». Roger Dion²¹⁸ rappelle que : « *le caractère encore rural du vaste espace qui se déployait au delà vers l'Ouest, jusqu'au coteau de Chaillot, permit de ménager, dans le prolongement de l'allée centrale du jardin, une perspective rectiligne fuyant jusqu'à la partie de l'horizon où se couche le soleil, durant les beaux jours, d'où l'idée qu'eut un lettré, de la nommer Champs-Élysées, en souvenir de la légende grecque qui situe le séjour des bienheureux dans les espaces marins où s'abîme le soleil*²¹⁹ ». Dans le dessein de préserver la perspective, Louis XIV interdit d'élever aucune construction dans l'espace compris entre Saint-Philippe du Roule et le quai de la Seine au bas de Chaillot, afin, précise l'arrêt du 28 avril 1674, d'éviter que ne fût « ôtée » la vue du palais des Tuileries ». Ce dispositif initial d'aménagement prend en épingle la partie concave du premier méandre de la Seine sur Paris, le second, redémarré au XXe siècle, va tenter d'inscrire la partie convexe, c'est-à-dire la descente vers la Seine. L'axe historique est une succession d'éléments symboliques qui ponctuent et structurent l'ouest parisien depuis le Louvre jusqu'à la Grande Arche. La pyramide de Pei, l'Arc du Carrousel, les Tuileries, l'Obélisque, la place de la Concorde, les Champs Élysées, l'Arc de triomphe sur la place de l'Etoile, la porte Maillot, le pont de Neuilly, la statue de la Défense encadrée dans l'esplanade, La Grande Arche... Tous ces éléments sont dans un rapport avec le Louvre et avec le monument qui le précède ; ainsi la Grande arche fonctionne comme nouvelle porte de Paris, ancrée par son vis-à-vis, l'Arc de Triomphe. Le grand axe considère le grand site de Paris à travers une vision classique ternaire. D'une seule volée, il accroche les trois méandres de la Seine. Il est unique au monde par sa perspective comme par les séquences urbaines qu'il induit. Ce tracé ordonné met en scène les monuments les uns par rapport aux autres et leur éloignement dans l'espace s'amplifie à mesure qu'ils s'écartent du Louvre. La distance des édifices²²⁰ marque ainsi une progression du centre à la périphérie. Le grand axe introduit encore une diversité spatiale marquant des continuités et des ruptures, les jardins révèlent le caractère vivant du végétal et témoignent de la nature dans la ville tandis que d'autres lieux plus minéraux expriment la permanence et forment les espaces symboliques où le spectacle urbain se déploie.

²¹⁸ R.Dion, op. cit., p.37.

²¹⁹ R.Dion, op. cit., p.39. précise à cet égard que le premier exemple connu par lui de l'appellation Champs-Élysées est donné par la carte topographique des environs de Paris, dressée en 1731-1740 par l'Abbé Delagrive.

²²⁰ Francisco Mustieles-Granel les a mesurés et il indique dans son article, *L'axe historique*, in *Monuments Historiques*, n° 172 : Pyramides-Arc du Carrousel : 225 mètres, Arc du Carrousel-Obélisque : 975 mètres ; Obélisque-Arc de Triomphe : 2150 mètres, Arc de Triomphe -Grande Arche : 4850 mètres.

L'aboutissement du grand axe devait se situer aux abords de la forêt de St Germain²²¹ où l'urbanisation s'arrête, marquant ainsi la fin de la ville et le début du territoire. Prolonger aujourd'hui l'axe engage à réorganiser un endroit « bouleversé » par les infrastructures comme par un urbanisme anarchique sans qualité et à repenser la perspective à travers des nouveaux repères. Ceux-ci doivent s'inscrire dans la progression des monuments existants. Difficile question qui entraîne à s'interroger sur la création de moments urbains capables de jaloner l'espace entre La Grande Arche et la Seine à Nanterre. L'axe est un projet qui a commencé il y a trois siècles. L'achèvement de sa réalisation doit continuer à être une préoccupation et les aménagements réalisés depuis ne doivent pas faire abandonner l'ambition de ce grand projet territorial. Que restera-t-il dans trois siècles de ces voies ferrées qui s'opposent aujourd'hui à sa réalisation? Les conditions d'occupation du sol n'étant pas réunies actuellement, on pourrait afin d'affirmer la présence du projet, le matérialiser par un jalonnement de mats à la mesure de ce grand projet? En même temps que l'aménagement des friches actuelles apporte une réponse aux besoins de notre génération. Une réalisation réussie devrait tenter de mettre en continuité l'espace autrefois séparé par le fleuve.

Les Tuileries : un jardin au destin inversé qui doit se recomposer sur l'axe du fleuve.

Le jardin le plus réputé²²² au XVIIIe siècle dans l'Europe entière est longtemps demeuré au XXe siècle dans un état de dégradation avancée. Au cœur de la ville historique, on a autorisé l'installation des forains avec toute la poussière et les nuisances que cela occasionne.

L'explication de cet apparent désintérêt vient des contradictions liées à l'histoire même du jardin. Les Tuileries sont d'abord un jardin royal privé, clos, dont l'espace s'organise par rapport au château. Promenade aristocratique depuis les transformations de Le Nôtre en 1664, les Tuileries deviennent dès 1790 le jardin public national, le cœur du Paris républicain dont l'axe se poursuit aujourd'hui au-delà de la Grande Arche vers Nanterre. Le corps de Jean-Jacques Rousseau, exhumé d'Ermenonville y est exposé sur le grand bassin rond avant d'être transporté au Panthéon ; c'est aussi l'endroit privilégié pour y rencontrer « les Mariannes de Clamecy »²²³, ces hommes qui conduisent en dix à douze jours le bois des forêts du Morvan à Paris. Venus du centre, du cœur des paysages français, descendant le fleuve, ce sont eux qui répandront les idées libertaires et égalitaires des Droits de l'Homme et du Citoyen développées par les lumières et qui feront dire à Emile Zola : « ...les floteurs de Clamecy sont des républicains ; ardent figures de tous les enthousiasmes de la jeunesse, l'âme de la

²²¹ Le prolongement de l'axe historique jusqu'à la forêt de St Germain s'étend sur un parcours de 9,4 kilomètres depuis la Grande Arche.

²²² Voir John Claudius Loudon, *Notes and Reflections made during a Tour through Part of France and Germany, in the Autumn of the Year 1828*, dans *The Gardener's Magazine*, octobre 1830, pp. 529-530.

²²³ Gérard Guillot-chene, *Le flottage en Morvan, du bois pour Paris*, Ed. Garnier, 1979, p.58.

république. Les mots de liberté, égalité sonnent à leurs oreilles... »²²⁴. Ce destin contradictoire, à la fois jardin privé du Roi, puis promenade publique des parisiens, explique les difficultés de sa gestion et l'état d'abandon dans lequel le jardin a été maintenu, sans disparaître néanmoins. Rien n'a vraiment évolué pendant cent ans comme le montrent les photos prises par Emile Zola lorsqu'il y conduisait ses enfants. Si le projet de paysage tient à la fois de l'histoire et de la géographie, le programme de l'aménagement engagé autour des Tuileries a, semble-t-il, trop privilégié l'intérêt pour l'axe et oublié une partie de l'Histoire et la proximité du fleuve comme élément majeur pour redéployer le ciel, l'air, l'eau et le végétal. C'est cette nostalgie, ce regret que nous souhaitons évoquer ici à travers un point de vue sinon personnel, du moins partisan, républicain certes, mais qui pose néanmoins un problème essentiel, celui de développer le rapport au fleuve. La terrasse des Tuileries offre une vue frontale panoramique exceptionnelle sur la Seine, sur le musée d'Orsay et l'hôtel de Salm. La nuit, l'eau noire et luisante éclairée par les bateaux invite à la rêverie, à la nécessité de réconcilier le passé et le présent. Si l'on souhaite que les Tuileries soient rendus à l'usage des parisiens, la régénérescence du parc ne pourra se faire qu'à condition de le réouvrir sur son axe véritable, qui se trouve être celui-là même de la ville : les eaux du fleuve. Il ne faudrait pas oublier que les Tuileries sont un jardin implanté au bord de la Seine, une grève et une protection, une pose et une construction.

Les Champs-Élysées.

Cette promenade aux portes de la ville est longtemps restée inaboutie. Même si l'ambitieux décret de Colbert du 24 août 1667, avait confié au grand Le Nôtre la création d'une avenue magistrale plantée d'un rideau d'ormes plantés en quinconces, les Champs-Élysées étaient demeurés au milieu du XVIIe siècle des jardins maraîchers arrosés par un bras mort de la Seine. Entre la place de la Concorde et l'actuel Rond-point, une promenade publique est néanmoins ménagée au XVIIIe siècle. Sensibles à la qualité du site, les aristocrates font construire rue du Faubourg Saint-Honoré de somptueux hôtels dont les jardins exposés au sud s'ouvrent sur la promenade. Parmi ceux-ci on peut citer l'actuel Palais de L'Élysée, l'hôtel d'Evreux édifié par Armand Claude Mollet en 1718. Comme le rappelle François Loyer « au début du XIXe siècle ; la partie haute n'existait que sous forme de tracé, butant sur l'Arc de triomphe inachevé et les barrières de l'Etoile ». Il faudra attendre Charles X et la création du lotissement autour de la rue François 1^{er}, en bordure du Cours la Reine pour que le quartier et l'ensemble urbain prennent véritablement forme. Entre le rond-point des Champs-Élysées et la place de l'Etoile, existaient encore de vastes domaines composés de jardins. L'architecte Jacques-Ignace Hittorf remodela la place de la Concorde, la promenade des Champs-Élysées et la place de l'Etoile dès 1834. Il s'efforça d'y implanter les édifices de loisir tout en sauvegardant les plantations. Son travail a permis d'établir la liaison avec l'arrière des jardins de la rue Saint-Honoré et par cette couture termine la ville. Ce projet urbain né dans l'épaisseur d'une promenade, a donné à la plus célèbre avenue du monde un statut monumental, renforcé au cours du

²²⁴ Cité par Claude Lebon, maire de Clamecy (discours de juillet 1975).

siècle par la construction d'immeubles souvent exceptionnels qui témoignent dans leur forme architecturale, d'une unité plastique forte. Les hôtels construits sous le Second Empire vont en effet conforter la vocation résidentielle du quartier, on se souvient qu'Alexandre Dumas y loge là le richissime personnage du Comte de Montecristo. Barillet-Deschamps, à l'instigation du préfet Haussmann, donne, en 1859 pour plaire à Napoléon III, un aspect plus pittoresque à la promenade en faisant supprimer une partie des quinconces, pour les remplacer par des pelouses vallonnées et des arbustes, dans le goût anglais. Un peu avant, l'avenue était déjà devenue un lieu de prestige et elle constituait la voie triomphale d'entrée de Paris. Les vainqueurs prussiens y avaient défilé après 1814, inaugurant une habitude militaire et un rituel qui n'a jamais cessé. C'est sur les Champs-Élysées, comme scène privilégiée du théâtre parisien, que se déroulent les funérailles nationales de Victor Hugo en 1885. Un siècle plus tard, les Champs-Élysées envahies par les commerces et les agences se sont dégradés. La volonté d'une meilleure perception du rôle urbain essentiel des Champs-Élysées reliant le Louvre à la Défense avait conduit l'APUR à engager des études à la fin des années 1978. On se souvient qu'à cette époque les contre-allées étaient transformées en parking pour automobiles. La disparition du stationnement sur ces contre-allées aura permis de rendre à nouveau lisible la grande perspective urbaine et à en rendre l'usage aux piétons. La Ville de Paris a confié sa rénovation à l'architecte Bernard Huet. Son premier acte fut de réimplanter un doublement de l'alignement des arbres existants en bordure de la chaussée. Cette création d'un nouvel axe parallèle de plantations, qui a renforcé encore l'effet de perspective et paraît aujourd'hui avoir toujours été là. Bernard Huet a voulu unifier et dégager le sol par un traitement offrant un plan unique sobre tout en utilisant comme matériau un granit de qualité qui joue sur des effets de matière et de couleurs. Il a aussi fait rééditer le mobilier d'Hittorf et redessiner avec élégance des rattrapages de niveaux. C'est une intervention sans décorations superflues qui redonne à l'avenue son sens et son statut urbain. Cette requalification nous permet de retrouver le plaisir d'une promenade qui appartient à l'histoire des parisiens.

Le Jardin des Plantes, un jardin du savoir.

Un jardin botanique apparut au XVII^e siècle²²⁵ sous la forme d'un modeste jardin scientifique, qui devient par édit royal le Jardin de l'Apothicaire du Roi²²⁶ puis par décret de la Convention Nationale, le Jardin des Plantes de Paris abritant à partir de 1793 le Muséum d'Histoire Naturelle. Ce jardin qui a subi l'influence du XIX^e siècle garde pourtant une place à part dans les promenades de Paris réalisées par Alphand, qui sont un système d'équipement et de respiration de la capitale. Cette place originale tient à la vocation première du jardin qui est celle de l'acclimatation des espèces végétales et de la présentation de collections symboles des mondes vivants. Cet endroit où se côtoyaient autrefois les gemmes et les animaux naturalisés, les plantes et les coquillages, et qui deviendra au XVIII^e siècle le lieu d'exposition où les arbres venus

²²⁵ En 1626 à l'instigation de Jean Hérouard, premier médecin du Roi.

²²⁶ puis de Guy de la Brosse, il est alors un simple jardin de plantes médicinales, agrémenté d'un labyrinthe aménagé sur une butte artificielle composée de gravats.

des chaudes contrées lointaines seront abrités dans des serres, où les allées conduiront à des salles ouvertes sur le temps avec la galerie de paléontologie²²⁷, les structures de la terre avec la galerie de minéralogie, ou encore les profondeurs de la mer avec la cour des baleines. Le projet de l'Encyclopédie a été véritablement mis en œuvre et présenté dans ce jardin jusqu'au début du XXe siècle. Ce lieu exceptionnel s'est édifié sur trois siècles, par une succession d'accroissements qui, des abords actuels de la mosquée, a permis à Buffon²²⁸ par l'acquisition de dix hectares de peupleraies de lui faire atteindre la Seine, puis à Rohault et Jules André d'en doubler la surface du côté de la Halle aux vins. Ainsi au fil des accroissements successifs trois jardins se sont révélés.

Le jardin des plantes est donc l'association de trois rêves étagés dans le temps. Le premier jardin est celui de Buffon, le célèbre intendant, il présente les plantes classées par variétés et par familles et il s'étend sur la surface du vaste parterre dont les figures sont visibles de la Seine. Le second est celui d'une forêt méditerranéenne composée d'érables de Crête, de micocouliers et de cèdres, forêt enchevêtrée et primitive, dont les sujets cachés du regard sont implantés sur les parois abruptes d'un labyrinthe. Le sommet de ce labyrinthe surmonté d'un petit belvédère²²⁹, construit en Bourgogne sur les forges de Buffon grâce à l'assemblage de sept métaux différents, permet de découvrir l'ensemble du site. Le troisième est un jardin pittoresque qui abrite une collection d'animaux vivants²³⁰ venus de toutes les parties du monde. La ménagerie du jardin des Plantes est née d'un décret révolutionnaire interdisant aux forains « d'utiliser les animaux comme les ours, serpents ou les dromadaires afin de provoquer la charité publique ». La maréchaussée chargée de l'appliquer trouva trop long de se rendre à Versailles où se situait alors la ménagerie du Roi pour y déposer les animaux sauvages et utilisa le Muséum à cette fin. C'est ainsi que les premières « fabriques d'animaux » construites au jardin des plantes ont été celles des ours qui s'étaient montrés agressifs envers des citoyens. Le projet pour une nouvelle ménagerie va prendre progressivement corps ; avec de grandes volières métalliques mais aussi un ensemble de petits bâtiments, où tous les styles, toutes les formes constructives inventées dans les cités balnéaires ou la banlieue vont prendre forme ici, comme dans un laboratoire d'essai. Ce dernier jardin n'est pas seulement un groupement d'animaux, il est aussi dans la nécessité de les loger, un laboratoire pour une architecture différente. Ces trois projets de jardins sont parfaitement lisibles dans l'enchaînement du labyrinthe de Verniquet, qui donne à voir le vaste jardin à l'anglaise dessiné par Rohault de Fleury²³¹ pour abriter « les animaux paisibles » et enfin le grand parterre à la française de Buffon qui s'étend de sa statue pour aller jusqu'à la

²²⁷ Construite par Ferdinand Dutert en 1894, c'est un édifice en brique et métal.

²²⁸ Buffon double la surface du jardin entre les années 1739-1788 en lui faisant atteindre la Seine.

²²⁹ Construit sur les plans de l'architecte Edme Verniquet en 1786. Voir Alfred Berthelot (dir.), *Le Belvédère du Labyrinthe*, Paris, Ed. Hachette / Muséum national d'histoire naturelle, article de Jeanne Pronteau, 1985, p. 47.

²³⁰ L'idée d'une ménagerie revient à l'intendant Henri Bernardin de Saint-Pierre.

²³¹ Charles Rohault de Fleury est nommé architecte du Muséum en 1833 et construit la galerie de minéralogie ainsi que deux serres chaudes, qui seront reconstruites en 1912 par Blavette et la galerie sera rebâtie par Berger en 1937.

place Valhubert. Selon que l'on entre par la rue Buffon, la rue Cuvier, ou la rue Geoffroy Saint-Hilaire, on aborde aujourd'hui ces trois entités.

Mais le Jardin des Plantes n'est pas seulement un conservatoire des jardins publics de l'âge classique à la révolution industrielle : il est avant tout le rassemblement de trois siècles de collection. Dans sa richesse, il évoque le travail et la mission encyclopédique originelle du jardin : la collection. La collection est un travail qui fait appel à l'accumulation, à la science de la classification comme élément essentiel de la connaissance et comme instrument de diffusion du savoir par le biais de l'instruction et de l'exposition. Le jardin doit à cette activité son économie et sa substance. Le jardin a voulu être un microcosme. Il s'est constitué comme un espace ouvert aux apports des cinq continents rassemblés là en autarcie. Le Jardin des Plantes s'est fondé sur la dialectique du recueil lié aux voyages et à une nécessaire dispersion, répondant à une classification dans cet espace concentré. Aussi faut-il aborder l'état des richesses du jardin en évoquant ses collections : herbiers, vélins, gemmes, animaux naturalisés... La formation de ces ensembles renvoie en effet au cœur du système encyclopédique qui fonda l'économie du jardin, et l'a placé au centre d'un réseau de correspondance dans le monde. Ces rassemblements d'objets de recherche ont singulièrement grandi l'espace du jardin. Plus que dans la réalité muséographique, ces collections renferment l'invitation au voyage et un principe d'extension infinie. Le musée possède quelques trésors comme cet ensemble unique que forme les vélins. Les Vélins sont des peaux spécialement traitées puis peintes à l'aquarelle et au fiel de bœuf. La collection fut constituée, portefeuille par portefeuille, grâce à une politique continue de commandes royales puis publiques au Jardin. Chaque portefeuille contient des séries d'images représentant la flore, les arbres, les animaux exotiques... suivant l'évolution qui animèrent les sciences de la Nature. Le recueil des vélins dénombre actuellement plus de 7 000 pièces, dont certaines sont célèbres (tels les 64 portefeuilles commandés par Colbert). Ces authentiques oeuvres d'art livrent un témoignage sur l'évolution de l'idée de Nature. Symbole du travail de synthèse, cette production s'est perpétuée jusqu'à nos jours, le conservateur en chef du Musée continue aujourd'hui à commander des vélins. D'origine royale aussi, le trésor des gemmes est une réunion de pierres précieuses non taillées qui appartenaient à la Couronne. Léguée par un riche amateur, la collection Hamy avec ses sujets peints représentant les fleurs et les fruits de l'océan indien évoque les explorations de la première expansion coloniale française. Une collection du XVIIIe siècle d'oiseaux reconstitués en peau, un ensemble de fruits en cire du XIXe siècle, témoignent quant à eux de l'évolution des techniques de reconstitution de la faune et de la flore... Mais, dès le XVIIIe siècle, ce sont les progrès de naturalisation qui furent à l'origine de nouvelles collections du Musée.

Les premières expériences sur des séries de sujets desséchés, « herbiers de poissons » avant que les progrès de la taxidermie ne permettent de peupler la galerie de zoologie²³² de son formidable caravansérail d'animaux. L'énumération des objets

²³² Edifiée par Jules André de 1877 à 1889, une importante collection d'animaux empaillés sera présentée, très bien éclairée par une vaste verrière centrale. Fermée en 1964, elle sera réhabilitée et réouverte au public en 1994 grâce à l'intervention du chanteur Renaud..

rassemblés et classés emplirait plusieurs livres. Ces collections projettent le Jardin des Plantes bien au-delà de ses limites réelles dans une économie perpétuelle de l'acquisition et de la transmission de la connaissance, économie dont il est à la fois le musée et l'instrument toujours valide. Ces collections inaccessibles rappellent que bien des trésors du jardin restent secrets et que le Muséum a peut-être perdu de sa fonction de divulgation. Le jardin est aussi une collection végétale exceptionnelle. L'arboretum est ainsi un grand témoin de l'histoire des transformations du paysage : ayant en effet acclimaté un grand nombre d'espèces qui ont ensuite essaimé sur la totalité du territoire, il conserve vivante l'une des matrices du paysage français moderne. Les parterres de l'école de botanique constituent un grand jardin botanique dont les collections gardent toujours les plantes aromatiques, les essences tinctoriales, et les jardins des quatre saisons.. Il existe d'ailleurs une habitude du public qui prouve que la vocation encyclopédique des parterres perdure. Enfin la ménagerie reste l'un des zoos de Paris, même si là, la présentation des animaux souffre d'une certaine usure du décor, les paysages à l'anglaise et les fabriques pittoresques qui les animaient n'ayant malheureusement pas été conservées dans leur état originel. Le Jardin de Plantes ne peut devenir un sanctuaire et doit continuer de s'enrichir et de s'embellir. Un jardin sédimentaire peut-il d'ailleurs jamais cesser de recueillir sa substance ?

Le Jardin des Plantes, qui est le plus riche des jardins de Paris, est paradoxalement le plus menacé. Jardin d'acclimatation, il contient en effet un grand nombre de sujets qui, venus d'autres continents, nécessitent une attention soutenue. Jardin d'expérimentation, il abrite aussi une quantité de variétés, d'hybrides, de cultivars...moins robustes que les espèces naturelles dont elles sont issues. Jardin de divulgation, il reçoit enfin un public considérable qui malmène ses équipements, ses abords et jusqu'à ses plantations... Or, ce jardin qui mériterait les meilleurs soins souffre des conséquences d'un certain nombre de pénuries : problèmes d'entretien des réseaux et du mobilier, abandon de l'esprit de collection et enfin difficultés à assurer certaines de ses missions culturelles. Ces carences, de nature très différentes, mettent en évidence, la difficulté de l'économie générale du jardin. Aujourd'hui le jardin s'est éloigné de la Seine alors qu'il doit être en contact avec le fleuve, et le jardin du quai St-Bernard qui est un assemblage horticole encombré de sculptures décalées devrait être intégré à la thématique originelle du lieu. Pour toutes ces raisons :...il faut donc sauver le Jardin des Plantes de Paris... et repenser sa mise en valeur, car s'il est bel et bien le jardin des savants, des hommes des lumières, il est surtout le jardin secret de notre culture paysagère et architecturale.

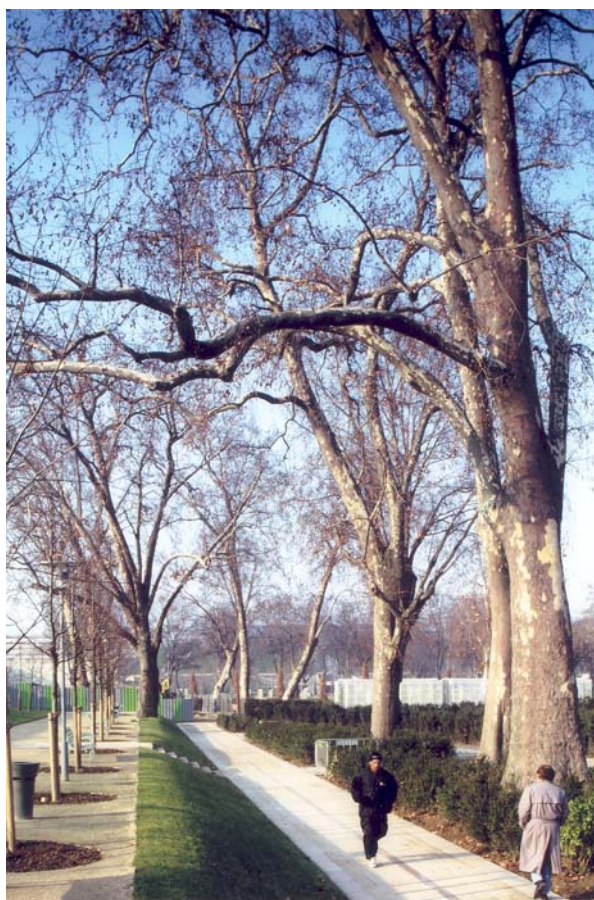


En hommage à Bernard Huet : le parc de Bercy.

Juste en face de la bibliothèque de France du côté du parc de Bercy, un paysage urbain se dessine structuré par une suite de quais. Les quais de Bercy conservent des éléments tangibles du Paris dix-neuvième siècle. Des quais bas, des quais plus hauts forment des protections contre la montée des eaux du fleuve. Ces quais dessinent trois lignes parallèles en ascendance. L'horizontalité est soulignée par des plantations d'alignement : les peupliers près du fleuve, les platanes le long des anciennes caves à vin, les tilleuls plantés sur la terrasse du jardin. La terrasse est une structure en béton recouverte de pierre agrafée. C'est un ouvrage creux, abritant à l'intérieur un parking pour les autobus et les voitures.

A travers l'étagement successif de ces horizontalités, on lit la capacité de développement des eaux marquées par trois rythmes successifs : le fleuve, la berge, le quai qui protège la ville. Le lit mineur tenu par le quai, les arcades qui supportent la rocade, puis la terrasse promenade observatoire de la rive opposée.

A l'emplacement des anciens entrepôts à vin, le site du parc disposait de tous les éléments d'un jardin paysager : une végétation riche avec des grands arbres, des voies pavées, des architectures pittoresques du XIX^e siècle, avec des chalets, des entrepôts en brique, des ruines... L'ensemble évoquait le charme d'une époque révolue. Le parc a été composé de façon à conserver ces signes un peu disparates. Bernard Huet et son équipe ont été très attentifs à ne pas vider le site de sa substance cherchant à retrouver fidèlement l'esprit du lieu. Le jardin a été dessiné pour garder les éléments majeurs, d'abord les grands arbres (platanes, marronniers, sycomores...), qui constituaient la structure première du jardin ; ensuite les chaussées dont le tracé en forme de peigne perpendiculaire au fleuve, inscrivait un découpage de l'espace ; enfin les bâtiments composés d'entrepôts et des cuveries, formaient des éléments hétéroclites, mais que l'équipe a cherché à intégrer comme éléments bâtis du jardin à venir. La composition du parc a été établie sur un tracé inscrit dans une continuité qui réordonne la voirie issue du XIX^e siècle. Ce tracé délimite une maille orthogonale, carrée, de la dimension d'un îlot urbain moyen (45 x 45 m) qui est la mesure de référence du dessin du jardin. Des espaces définis par les lignes des arbres, les pelouses, les parterres, le jardin romantique, ont fini par faire émerger un jardin régulier. Un ensemble d'allées et de terrasses protègent le parc du bruit de la voie rapide. A l'abri des eaux du fleuve, le parc génère une intimité propice au repos et est devenu le jardin de la mémoire. Son concepteur, Bernard Huet fut mon professeur, il rappelait volontiers à ses élèves que la mission des concepteurs et des hommes de l'art était de produire du bien-être et de rendre l'espace à l'usage des habitants. Son jardin à proximité du fleuve, ouvert sur la lumière violette de Paris procure au visiteur un sentiment d'évasion et d'euphorie. Il évoque pour ceux qui ont connu Bernard Huet un hommage à son souvenir.



Parc de Bercy (photo G. Crossay)



La Roseraie – Parc de Bercy (photo A. Ballanger)

Parmi les origines de Paris, Le Lendit, lieu de rencontre des tribus gauloises.

Lorsque l'on prend le train à la gare du Nord à Paris pour aller à Lille, en regardant à gauche, un peu après avoir dépassé le Sacré-Cœur, à la hauteur de la rue du Lendy, un vaste hangar moderne abritant les TGV a recouvert un des lieux symboliques les plus forts de notre histoire. Le Champ du Lendit²³³ qu'on appelait encore ainsi, au Moyen-Age correspondait alors à peu près à l'espace qui s'étendait entre le Pas de la Chapelle et St-Denis. Il témoigne d'un lieu de culte très ancien. l'espace de rassemblement de tous les peuples de Gaule : un endroit où l'on traite les affaires religieuses, judiciaires, militaires et commerciales. Lorsque, à partir du XI^e siècle les rois de France établissent une foire au Lendy, ils reconnaissent par là la permanence du lieu. Il y a eu ainsi, une continuité réelle entre les marchés gaulois et les premières foires mérovingiennes. C'est aussi le forum des gaulois, cette tradition lointaine est issue des celtes et des germains, pour qui existait un lien entre les morts et les vivants d'un même clan. L'ancêtre, roi ou héros, devenait un demi-dieu et sa descendance lui rendait un culte. Il gardait le pays, envoyait la prospérité à sa race et conservait la faculté de protéger les siens contre les ennemis. Pour que ses pouvoirs puissent agir, il était capital de posséder son corps. Sa tombe était vénérée : les celtes y passaient la nuit pour recueillir les oracles. Le tumulus devenait ainsi un centre culturel et spirituel pour la parenté, un lieu de réunion pour toute la peuplade. Les Gaulois associaient l'adoration d'un dieu à la vénération d'un ancien tumulus et c'est ce qui se passa au Lendit. Les romains virent dans le culte de cette divinité tribale, pratiqué près de son tumulus, des rites liés au « Genius loci » et ils associèrent aussitôt le dieu à Jupiter, venant à son tour, Saint-Denis devient l'équivalent chrétien et la tradition rapporte qu'il fût d'ailleurs martyrisé à l'emplacement même où était enseveli l'ancêtre mystique et où on lui offrait des sacrifices ; « Le corps du martyr une fois mis en terre apportera la fécondité au sol, le salut à la patrie et sa protection aux parisiens »²³⁴. Il se substitua dès lors à lui comme protecteur de la population. Les terres de l'abbaye²³⁵ formées par la Montjoie étaient situées au cœur de la plaine du Lendit où, se trouvait le tumulus contenant un corps divinisé. Le Protège-pays marque, pour les chercheurs, le point où la route de l'étain qui s'étend du sud au nord coupe la zone qui sépare la Celtique de la Belgique.

On retrouve aujourd'hui la très ancienne route qui se prolonge vers le sud reliant Aubervilliers et Pantin et qui se trouvait celle qui, au moyen âge, était en relation avec la foire.

La plaine Saint-Denis est située au Nord de Paris, au delà de la butte Montmartre et du plateau de Romainville, elle forme une longue plaine qui s'avance vers l'Est vers Claye et Mitry. L'écoulement naturel des eaux se faisait par des petites rivières telles le Rouillon, le Crould ou le ru de Montfort qui rejoignaient la Seine à hauteur de Saint-

²³³ Lendit L'orthographe du mot varie, à certaines époques et dans certains textes, on trouve : Landit, ailleurs Lendit ou encore Lendy.

²³⁴ (Gloriosae, 26 et 29) cité par Anne Lombard-Jourdan, Montjoie et Saint Denis, Ed. Presses du CNRS, Paris 1989, p.64.

²³⁵ Albert Demangeon précise : *Le roi Dagobert y avait fondé une abbaye au VII^e e siècle où, depuis les rois de France furent enterrés.* Paris ;la ville et sa banlieue, Ed. Borel et Cie, Paris, 1931, p 47.

Denis et mettaient, en mouvement les moulins. Au XII^{ème} siècle, la construction de la nouvelle basilique devint le laboratoire de l'art gothique en France et le lieu de sépulture des rois. Dès le Moyen Age, à la faveur des privilèges royaux, tous les ans, l'évêque de Paris vint bénir en juin, avec la chasse de Notre-Dame, le champ de foire du Lendit. Pendant des siècles, ces foires furent aussi fréquentées que celles de Champagne. Elles attiraient les marchands, les bourgeois de Paris venaient y acheter des fourrures, les maîtres et les étudiants des parchemins. Au près des rivières aux eaux pures, des ateliers de teinturerie coloraient en bleu les étoffes apportées de loin. Un marché au bétail s'y tenait et servait à approvisionner Paris.

Au XIX^{ème} siècle cette plaine d'openfield s'est urbanisée sous la poussée industrielle. Les usines ont envahi les champs et avec elles sont arrivées nombre de constructions et d'infrastructures liées à une économie industrielle ; les canaux aux eaux bien vite noirâtres, les grandes routes, les voies ferrées, les tramways et les gares de marchandises... Saint-Denis est devenue une grande ville manufacturière avec des industries lourdes attirées par un ensemble de voies de communication. L'entre deux-guerre avait déjà marqué le début de l'occupation systématique des sols avec un quadrillage à l'infini de petites maisons tandis que déjà au XIX^{ème} siècle la ville s'était emplie d'immeubles de rapport réservés aux ouvriers. Cette homogénéité du peuplement où les couches moyennes étaient restées faiblement implantées en avait fait pendant longtemps une « forteresse rouge » unique en France. C'est en Seine Saint Denis que se déroule maintenant la fête de l'Humanité dans le parc paysager de la Courneuve qui couvre 200 ha.

Les paysages aristocratiques d'Ile-de-France liés aux parcs, vitrines pour l'agriculture.

Le rassemblement autour de Versailles et de Paris d'une bonne partie de l'aristocratie française a marqué fortement le paysage de l'Ile-de-France. Des domaines vont ainsi ponctuer l'espace de ce territoire du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècles. Sur le modèle des « villas Renaissance » Italiennes, le château est toujours intégré dans un jardin. Le goût de la chasse associé à l'exploitation du bois avec sa nécessaire rationalisation imposent la création de grands parcs et l'aménagement des forêts domaniales. C'est à l'échelle du paysage que l'aristocratie dessine son territoire de vie avec des réserves forestières, des belles allées plantées et des grands tracés « à la Française ». Une carte de répartition de ces parcs montre leur attrait naturel pour les reliefs contrastés, les forêts (que ces domaines créés et gérés pendant plusieurs siècles ont contribué à préserver) ou les rivières. Sans ces perspectives qui suivent ou barrent les vallons, traversent les plateaux, se perdent à l'infini vers les sommets des massifs boisés, l'Ile-de-France n'aurait pas le visage qu'elle offre encore parfois aujourd'hui. Cette ambiance à la fois aristocratique et rurale (car le château est toujours accompagné de fermes) se retrouve aux alentours des capitales de provinces. Le modèle de l'aménagement du territoire qui forme au XVII^{ème} siècle, une nouvelle organisation de l'espace surimposée à celle du parcellaire rural existant, est bien évidemment l'extraordinaire parc de Versailles. Le changement de conception des jardins que l'on observe à la fin du XVIII^{ème} siècle ne

diminue pas le rôle que joue le paysage. Il est même conforté par les alignements d'arbres et cherche partout à s'appropriier les vues comme à l'intérieur d'un tableau en intégrant chaque fois que cela est possible une église de village, un fortin, autant de fabriques déjà existantes et dont le propriétaire tire profit, mais aussi des éléments végétaux cultivés, des bouquets d'arbres ou encore des accidents dus au relief. Le marquis de Girardin l'explique avec maestria et il appelle cela « de la liaison avec le pays ou encore du cadre des paysages »²³⁶. Plutôt que des allées surimposées aux terroirs agricoles, on préfère désormais les aménager. On restitue ainsi des espaces plus champêtres et bucoliques, plus proches de l'idéal virgilien. Girardin ira jusqu'à recommander la création de prés au milieu des villages. Cette nouvelle esthétique paysagère s'inscrit dans le cadre d'une réflexion physiocratique et se théorise sous le titre des moyens de « rendre l'utile à l'agréable ». Ces grands parcs, vitrines du capitalisme agraire naissant sont consacrés bien entendu à le justifier et à accompagner le mouvement de clôtures des champs comme les opérations de remembrements sur le modèle anglais. La société agricole voit ainsi venir son apogée avec une « France cultivée comme un jardin ». En Gâtinais, la vallée de l'Orvanne compte parmi ces modèles et elle permet de retracer l'ensemble de l'histoire de la culture depuis le haut Moyen Age. Dans l'Essonne, celle autour de la rivière en est un autre exemple. De façon plus modeste, Médan en bord de Seine, entre Poissy et Meulan, illustre au XIX^e siècle le désir de campagne qui s'empare, après l'aristocratie et la grande bourgeoisie de la petite bourgeoisie et des classes populaires et dont les artistes impressionnistes et écrivains naturalistes se feront témoins.

Versailles²³⁷

Versailles est aujourd'hui un domaine National de 850 ha dont 90 ha de jardins. Sa valeur symbolique est immense tant sur le plan national qu'international. Image de la monarchie et du triomphe de l'Etat royal, d'un temps où la France est la première nation du monde, où la langue française est universelle, les jardins témoignent encore aujourd'hui du grand art de l'espace, de l'aménagement à la Française.

La création de Versailles²³⁸

Les jardins de Versailles ont vu le jour sous le règne de Louis XIII, quand le roi fit l'acquisition de terres pour chasser et se fit construire un pavillon de taille assez réduite pour y résider, avec sur un côté des jardins d'influence italienne, eux aussi de tailles modestes. Mais le véritable point de départ du château et du grand parc de Versailles qui, à la fin du XVII^e siècle, feront l'admiration du monde entier, est lié à la volonté royale de mettre un terme aux vellétés de pouvoir et à la fronde périodique

²³⁶ René-Louis de Girardin, *De la Composition des paysages*, Ed. du Champ Urbain, Paris, 1979, p. 17.

²³⁷ Voir, Pierre-André Lablaude, *Les Jardins de Versailles*, Ed. Scala, 1995.

²³⁸ Il existe sur ce point une abondante littérature, parmi elle : P. de Nolhac, *La création de Versailles*, Versailles 1901. S.Hoog, *Manière de montrer les jardins de Versailles par Louis XIV*, Paris, 1992. Thierry Mariage, *L'univers de Le Nôtre*, Liège, éditions Mardaga, 1990. Catalogue de l'exposition de juin à sep 1992, *Les jardins de Versailles, André Le Nôtre à Richard Mique*, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1992. Paola Salerno/William Hayon, *Versailles, les machines du roi ou l'organisation d'un territoire*, éditions Parenthèses, Paris 2002.

des grands seigneurs. A la suite de la fête que Nicolas Fouquet offrit à Louis XIV le 17 août 1661 à Vaux-le-Vicomte, le roi souhaite imposer sa suprématie à travers un projet encore plus grandiose que celui des jardins de Vaux. Pendant quarante ans, de 1661 à 1715, le parc de Versailles toujours plus vaste, plus varié et plus somptueux, s'édifia pour surpasser le modèle de départ que représentait Vaux. Versailles était à l'époque de Louis XIII en partie une zone de marécages car la nappe phréatique est ici toute proche. Il a fallu l'opiniâtreté des 30 000 ouvriers, qui ont édifié un jeu de terrasses autour du château, pour transformer cette terre humide et constamment détrempée, en un parc, qui est devenu le symbole du jardin à la Française. Pour sa conception, le roi fait appel aux artistes que Fouquet avait recruté pour la réalisation de Vaux, André Le Nôtre se voit ainsi confier par Louis XIV, le grand dessein des jardins. C'est l'ensemble du site que constitue la vallée, dans laquelle l'ancien château est implanté que vont étudier avec toute l'opiniâtreté de leur talent l'équipe de savants et d'artistes.

La visite du jardin²³⁹

Cette vallée entaillée par le ru de Gally, forme un site de 15 km de long sur 4 de large. Versailles a été un laboratoire d'expériences autant pour la résolution des problèmes ou des progrès techniques hydrauliques que pour les questions de nivellement et de triangulation qui ont permis d'aboutir à une cartographie plus exacte. Le grand axe du parc occupe le centre d'une vallée suspendue surplombée par deux plateaux. Pour mieux mettre en valeur le dénivelé naturel de trente mètres entre le palais et le grand canal, le jardinier fit édifier une succession de terrasses et aussi excaver le sol pour former l'amphithéâtre du parterre de Latone. Le soleil, choisi pour référence et pour emblème royal va diriger le plan dessiné. Le Nôtre a ainsi orienté la grande perspective vers le couchant qui fait face aux fenêtres de la Grande Galerie, et la vue vers le soleil d'été est axée sur la terrasse de l'Orangerie. L'axe est-ouest ponctué par les statues d'Apollon se retrouve dans la progression du soleil qui se lève derrière le château pour se coucher au bout du grand canal. L'allégorie du Dieu Apollon-Soleil est partout présente, non seulement au travers des détails qui se rapportent aux aspects mythologiques mais encore par le nombre des statues d'Apollon, depuis les statues placées devant la fenêtre centrale de la Galeries des Glaces, jusqu'au groupe d'Apollon sur son char à la tête du grand canal, et le bassin de Latone à mi-chemin entre le château et le canal. Les allées rayonnantes emplantées d'arbres savamment taillés forment cette architecture végétale aux formes géométriques liée à Le Nôtre qui inspira l'Europe entière et bien au-delà. Les bosquets au nombre de quatorze ont chacun une fonction, une histoire. Ils expriment les tendances culturelles de leurs différents concepteurs. Ainsi Le Nôtre et Le Vaux qui, ont conduit les premiers, les travaux autour des années 1660 ont marqué l'espace d'une influence baroque caractérisée par la fantaisie des topiaires, celle-ci s'assagit plus tard, sous la domination plus classique de Mansart, qui dirige les travaux après la mort de Le Nôtre.

Le château est implanté pour dominer les jardins, ceux-ci descendent imperceptiblement en pente douce vers l'ouest, le nord et le sud. Les jardins s'organisent autour de l'axe central de près de deux kilomètres de long. Cet axe débute

²³⁹ Voir la visite organisée par le Pôle paysage du CGPC, le 9 juillet 2002, et conduite sous la direction de M. Pierre André Lablaude, Architecte en Chef des Monuments Historiques.

par des parterres d'eau devant le château, passe par le bassin de Latone et descend le long de l'allée royale jusqu'au bassin d'Apollon²⁴⁰. Au-delà commence le grand canal²⁴¹, qui s'étend vers l'Ouest sur seize cents mètres suivant l'axe central des jardins. La partie des jardins située entre la façade et le bassin d'Apollon a été désignée sous le nom de « Petit Parc » elle présente un aspect boisé et se divise en sections géométriques contenant les bosquets : le Labyrinthe, les Trois Fontaines, la Colonnade, le Théâtre d'Eau. Aujourd'hui certains éléments ont disparu, mais beaucoup existent encore. Les bains d'Apollon débaptisés après la disgrâce de la Montespan se situent dans un léger val, au cœur d'une grotte appareillée et se découvrent de manière presque magique au détour d'une allée. Le parterre du Midi devant l'aile sud du château marque l'emplacement de l'Orangerie, puis de la Pièce d'eau des Suisses²⁴² et le parterre Nord devant l'aile Nord, le bassin de Neptune, le plus grand et le plus remarquable de tous les bassins du parc ; merveille hydraulique qui, comme une sorte de bouquet terminait les grandes eaux. Ces jardins ont été décrits dans de nombreux récits de voyage et Louis XIV avait lui-même rédigé un itinéraire pour la visite des jardins, intitulé la « Manière de montrer les Jardins de Versailles ». L'itinéraire durait toute la journée. On partait du centre du palais et on se dirigeait vers l'Orangerie²⁴³ pour passer le labyrinthe, la salle de bal, les girandoles et la colonnade vers le grand canal. La visite du canal se faisait, pour les visiteurs de marque, en gondole²⁴⁴. Puis revenant à la tête du canal, à proximité du bassin d'Apollon la visite se poursuivait par les bosquets, en découvrant tour à tour les Dômes, la fontaine d'Encéladon, la chambre du conseil, la montagne d'eau, le marais, les trois fontaines, pièces construites en 1677 et détruites un siècle plus tard²⁴⁵ la fontaine du dragon, le bassin de Neptune et l'Arc de Triomphe. La réalisation du jardin à l'échelle du paysage environnant symbolise toute l'ampleur du pays de France. Car le site est une vallée suspendue dont le parc prend en totalité possession.

Versailles ou la mise en scène du pouvoir.

On retrouvera dans le réseau des routes du royaume cette même utilisation des étoilements, plantations, pattes d'oie. Le parc forme une vitrine de l'excellence de l'aménagement de l'espace, il exprime la grandeur de l'Etat qui le commande. Car avec l'Etat royal, se met en place, à Versailles, un vocabulaire qui unifie le royaume.

²⁴⁰ Qui présente au centre, Apollon sur son char traîné par quatre chevaux et entouré de Tritons et de monstres marins, ce groupe d'après les dessins de Lebrun fut réalisé en plomb par Tuby.

²⁴¹ Le canal est en forme de croix, ses bras nord mènent à la Ménagerie.

²⁴² ainsi nommée parce qu'un régiment entier suisse fut employé à la creuser en 1679 ; elle a 400 m. de longueur sur 140 m. de largeur.

²⁴³ L'Orangerie construite en 1685 par Mansart, se compose d'une galerie centrale (155 m. de longueur) et de deux galeries latérales (114 m. 43 m. de longueur) et doit son aspect grandiose aux deux rampes d'escaliers. A la belle saison juste devant le bâtiment près de 1.200 caisses d'orangers sont alignées ainsi que 300 caisses d'espèces exotiques. Le plus vieux des orangers (un brigadier) surnommé le Grand Bourbon et remontant au XV^e siècle était au début du siècle le clou de la collection.

²⁴⁴ Sous Louis XIV, plusieurs bateaux à voile naviguaient sur le canal : des nefes, une frégate, une galère et deux gondoles somptueuses envoyées en cadeau au roi par la République de Venise. Ces bateaux étaient utilisés pour les fêtes avec les batailles navales simulées et pour faire la navette entre la tête du canal et les jardins du Trianon. Un contingent de matelots vénitiens attachés à la manœuvre des bateaux résidaient en permanence à Versailles dans des bâtiments proches du bassin d'Apollon que l'on appelait la petite Venise.

²⁴⁵ Pièce construite en 1677 et détruite un siècle plus tard.

La triangulation mathématique et indéformable de l'espace, exprimée par les allées et les grandes plantations forme un système qui permet de parcourir la grande dimension avec des repères devenus visibles, donnant aussi le moyen d'une représentation par le biais d'une cartographie dessinée et figurative. Ce système dessine une grille de mise en ordre, d'organisation volontaire différente du parcellaire agraire qui existait jusqu'alors. Tout ce qui est à portée de l'œil a été structuré par de grandes avenues plantées ouvrant de multiples perspectives sur le site. Le grand canal qui constitue la perspective devant le château est de 3 km et le regard court jusqu'au ru de Gally situé à 8 km du château.

Ces tracés viennent se superposer aux chemins de l'espace rural ancien issu de la féodalité. On a inventé là une écriture d'organisation et d'aménagement qui s'établit dans les lieux restés les plus sauvages comme les forêts de chasses et qui met en scène le pouvoir centralisé, tenant désormais le territoire national bien en main.

Le patrimoine arboré de Versailles.

Les arbres du parc ont été plantés par Le Nôtre pendant les années 1670 à 1700. Il s'agissait à l'époque de grands arbres qu'on avait charroyés à grands frais des forêts du Gâtinais et même du Morvan. Mais leur taille ne devait pas dépasser 30 mètres, pour laisser passer la vue sur les perspectives du château. Tous les cent ans, on replantait régulièrement le patrimoine arboré et il y a eu ainsi trois grandes périodes de replantation du parc. Après Le Nôtre en 1700, la seconde replantation a eu lieu sous Louis XVI dans les années 1774-1776²⁴⁶, la troisième sous Napoléon III en 1863. Au XXe siècle, dans les années 1960, au moment où on aurait du replanter à nouveau, rien ne fut fait.

En 1990, la première tempête à Versailles a détruit 1500 arbres, elle a aussi entraîné une émotion et une prise de conscience ; le parc n'avait pas seulement été mal géré, il avait été bel et bien abandonné. Face au domaine très endommagé, la commission historique a décidé de revenir à l'état initial du parc, tel qu'il se présentait autour des années 1700. Il y avait eu, sur bien des plans, une dégénérescence de l'image et de la qualité du grand parc à la française. Les arbres avaient atteint des hauteurs communes de plus de 50 mètres et ils cachaient les perspectives. La composition même du jardin (même si la structure générale des axes étaient restée la même) différait de celle imaginée par Le Vaux et Le Nôtre, comme en témoignent leurs premières esquisses au goût baroque qui comportaient une série de fantaisies comme par exemple les splendides topiaires. Avec Mansart, la composition s'était métamorphosée et était devenue plus classique dans sa mise en œuvre. Constatant ces modifications, les responsables du domaine ont engagé un programme d'un montant d'investissement de 20 à 30 millions qui devait permettre de remettre en état les bosquets dans les années 2008.

²⁴⁶ Voir sur ce point Thierry Mariage, in *Monuments Historiques*, n° 143, 1986, l'article : L'univers de Le Nôtre et les origines du territoire, p.13.

Un patrimoine vieilli, détruit par les tempêtes soulève la compassion.

Au cours des très fortes tempêtes de décembre 1999, le vent a soufflé à plus de 120 kilomètres à l'heure. Comme il avait plu en abondance pendant plus d'un mois, l'enracinement des arbres était devenu fragile et cela a produit des dégâts considérables, estimés à 140 millions de francs. Cette période pluvieuse qui a précédé la catastrophe a favorisé le mauvais ancrage des arbres dans le sol, le vent butant avec une grande force sur la ramure, a fait fonctionner le tronc comme un levier et ainsi, a provoqué le déracinement d'un grand nombre de sujets. Les arbres cassés le furent, parce qu'ils étaient généralement trop âgés et surtout parce qu'aucune politique de gestion n'avait été suivie. Lorsqu'un arbre se situe dans l'ultime étape de sa vie, il présente le plus fréquemment au niveau du tronc, un état de pourriture lié aux maladies et à son âge avancé, cela devient visible lorsqu'il se casse sous une forte bourrasque.

Versailles jouit d'une faveur exceptionnelle au sein du public français car il représente un symbole fort. Après la tempête des 26 et 27 décembre 1999, la population toute entière s'est sentie concernée par la chute des arbres. Durant cette période de fêtes de Noël, les jardiniers attachés à Versailles étaient, pour la plupart, partis en vacances, tous sont revenus spontanément, prêts à travailler dans les jardins. Cette émotion sincère a été relayée par la presse à travers 1500 articles faisant état des sentiments et du désarroi des hommes face à la disparition d'arbres vénérables. Cette épisode liée à l'actualité nous rappelle le poème de Victor Hugo qui évoque le très profond sentiment qui nous lie aux arbres :

*« Quand je suis parmi vous,
arbres de ces grands bois
Dans tout ce qui m'entoure
Et me cache à la fois
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute
Et qui m'aime²⁴⁷ ».*

La solidarité naturelle de tout un chacun qui souhaitait participer à l'aide et apporter sa contribution a trouvé son expression collective dans le renfort apporté par l'armée et dans un engagement de jardiniers supplémentaires. Devant cette mobilisation de tous, l'Etat a fait un gros effort en triplant le budget accordé. Dès l'automne 2000 arbres ont été replantés et 6000 autres doivent l'être encore. En l'espace de deux ans, les effets de la tempête ont ainsi été presque effacés. Le monde entier a témoigné sa sympathie en faveur de Versailles. Des dons sont venus de Californie, de Fondations canadiennes et du Japon mais aussi de l'Europe toute entière. Devant cette inattendue et soudaine mobilisation de soutiens, les responsables du domaine ont eu l'idée formidable de faire adopter un arbre, à raison de 1000 fr. le sujet, par les gens et il y a eu, là encore, un véritable engouement. Des dons ont afflué de toutes parts et aujourd'hui 10 000 arbres sont parrainés dans le domaine de Versailles. Les gens viennent du monde entier visiter l'arbre qu'ils ont adopté et les adoptions se poursuivent encore. Après un temps

²⁴⁷ Victor Hugo, *Oeuvres complètes*, Ed. Hetzel et Quantin, Les Contemplations, I, autrefois (1830-1843), Paris, 1882, p. 286.

d'oubli, le sentiment d'une intime proximité que nous entretenons avec le monde végétal s'est centré avec une vraie légitimité sur le domaine de Versailles.

Pourtant deux ans après la tempête, cette mobilisation n'aura pas suffi puisque l'accès au parc, faute de subvention publique devient sinon privé du moins payant. Il convient de nous interroger sur l'attention portée à l'espace comme cadre de vie qui engendre un nombre croissant de difficultés.

En 1999, Versailles a capitalisé deux éléments auxquels nous tenons parce qu'ils participent à notre identité : l'art de l'aménagement et l'amour des arbres.

Un suivi insuffisamment affirmé des autres grands domaines patrimoniaux.

On peut tout de même regretter que la grande émotion comme la solidarité apparue à l'occasion de la tempête n'ait pas plus profité à l'ensemble du patrimoine arboré que la France possède avec ses grands parcs historiques et ses magnifiques promenades plantées. Les efforts réalisés à Versailles, n'ont pas été suivis pour d'autres domaines qui eux aussi, avaient subi des dommages importants. Si de nombreuses études ont été engagées depuis le début des années 80, en France dans ce domaine, il semble que les moyens d'une politique de gestion ne soient, à l'heure actuelle, pas encore mis en place. Cela est d'autant plus dommageable que de nombreux parcs historiques sont dépositaires d'une connaissance scientifique et paysagère très précieuse, tant pour l'acclimatation des espèces que pour leur mise en œuvre. Un patrimoine de grande qualité a disparu lors des tempêtes répétées de la dernière décennie. Une reconnaissance suivie de l'attribution des moyens publics aurait constitué un encouragement actif pour les propriétaires privés qui paraissent découragés devant l'énormité des tâches à poursuivre pour maintenir leurs parcs : beaucoup sont devenus amers et se désintéressent de leurs jardins.

Aménagement et catastrophes naturelles : un débat à engager.

Il faut regretter que l'émotion unanime soulevée à cette époque n'ait pas encore donné lieu à une réflexion approfondie sur l'impact des éléments dans les constructions et sur l'utilisation du végétal adaptée au site.

La tempête à Versailles et dans la France toute entière aurait du engager en effet un débat sur l'aménagement. L'urbanisme traditionnel comme l'aménagement du paysage tenaient autrefois le plus grand compte de la circulation des vents. A titre d'exemple, la ville du Havre a été construite dans le souci des vents dominants et on a cherché à éviter que les rues forment des couloirs où s'engouffrent les vents « corridors », le tracé des voies a été pensé et construit pour se situer en opposition avec les bourrasques de l'air. En agriculture, de la même manière, les arbres fruitiers installés sur les terrasses du mont Ventoux, le mont venteux, étaient protégés avec grand soin du souffle du Mistral. Le damier savant des murs à pêches de Montreuil qui a entièrement dessiné la forme de la ville était aussi lié à la protection des vents.

Avec la construction des grands ensembles et à l'occasion de la Reconstruction on a oublié ce savoir-faire. Au même moment, les forêts, les parcs et jardins ont été aménagés dans un souci de rentabilité et de production pour une exploitation rapide de

l'ordre de 30 ans. Cela a eu pour conséquences de choisir peu d'arbres de longue durée et de proscrire le plus souvent, les essences nobles telles que : les chênes, les hêtres, les érables, les charmes, les châtaigniers..., bien adaptées au climat et au sols de nos contrées. Les effets mesurés au cours des quatre dernières tempêtes 1987, 1990, 1997, 1999 ont fait apparaître des ravages terribles. Les spécialistes annonçaient qu'il faudrait au moins cinquante années, parfois plus et lorsqu'il s'agissait de parcs historiques, on devrait même attendre deux cents ans pour voir renaître le patrimoine végétal que nous avons connu. Depuis longtemps déjà, les plantations des grands parcs montrent que le choix des arbres est pensé comme un zoo botanique détaché du climat et des éléments naturels. Cette sélection fut d'abord liée à une image aristocratique et seigneuriale du parc botanique du XVIII^e siècle, image que le XIX^e siècle a diffusée dans les parcs et les promenades des grands châteaux, puis dans les jardins publics et qui s'est imposée enfin au cours du XX^e siècle dans les aménagements extérieurs des maisons individuelles des banlieues. Aujourd'hui, les plantations sont attachées à une vision de voyages. La tendance actuelle est de les utiliser comme une image « copier-coller », qui évoque l'allégorie d'une île Boréale dans le cadre de projets « branchés ». La référence esthétique s'est ainsi transformée et dans les opérations de logements collectifs médiatisés comme ceux de Renzo Piano à La Villette, le modèle n'est plus celui du jardin aristocratique des promenades du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, il est désormais lié à l'exotisme du voyage. Le paysagiste a réalisé là, un ensemble en plantant une peupleraie qui évoque l'espace de la Finlande. A la Grande bibliothèque, déjà, la forêt de conifères reconstituée au cœur du patio n'a pas résisté non plus à la force du vent lors de la tempête. Outre la capacité d'adaptation des arbres au caractère climatique du lieu, on peut s'interroger légitimement sur la justesse de la métaphore utilisée dans ce site. Fallait-il vraiment, au pied de la Seine, entre Notre-Dame et les grands moulins, un morceau de forêt tropicale pour méditer sur la culture française ?

Le végétal possède une fonction de repère cette dernière nous alerte sur la nécessité de l'utiliser avec précaution. Chaque essence met en valeur l'âme d'un site par sa physionomie, sa légende et les figures que suggèrent son histoire. L'arbre planté comme élément de décoration contribue non seulement à la banalisation mais aussi participe à l'introduction d'un risque de perte de sens. Les plantations hors du temps et du lieu, paraissent à la manière d'un cimetière comme embaumées. Le besoin d'être ancré dans un espace permet de retrouver des histoires personnelles et collectives. L'arbre possède cette capacité unique d'évoquer la durée du temps et de faire remonter à la mémoire l'expression sociale et humaine. Son caractère évocateur est lié à la « culture du vivant » développée par le labeur et l'invention des communautés rurales, qui ont forgé l'image de Paris.

Autrefois l'art de composer avec l'espace s'enrichissait de l'observation des éléments. Le vent, la terre, le feu, l'eau constituaient les points de départ de la culture constructive car le paysage était lié, dans son épaisseur, aux conditions locales et naturelles. Petit à petit, on s'est éloigné de cette vision vivante et l'usage social comme la pratique ancestrale ont disparu. On a replanté avec des critères relevant soit d'un assemblage de conceptions esthétiques du paysage, soit avec ceux liés à une rentabilité

économique immédiate. Par là, on a introduit des ruptures qui génèrent des risques, ceux-ci ne sont jamais véritablement évalués et pourtant les citoyens en font quotidiennement les frais.

A l'image de l'urbanisme et sans doute de la communication, la trop grande simplification des plantations avec l'imperméabilisation des sols a conduit à la situation actuelle, c'est à dire, à rendre le végétal très fragile. Le vent produit des effets d'aspirations par tourbillons qui ne sont généralement étudiés que pour des produits haut de gamme, prototypes de bateaux ou d'avions. Il existe peu d'études sur les effets de l'air concernant les essences d'arbres à utiliser en fonction des éléments et des lieux.

Dans ce cadre, la grande soufflerie de Nantes pourrait en tant que lieu d'expérimentation servir utilement au projet de paysage. La recherche et la critique autour de l'utilisation adaptée du végétal reste encore à être développée. Le végétal devrait être à notre sens mis en œuvre dans une perspective permettant d'établir la continuité.

Le site de « la ville des Dieux » révélé par l'artisan du Roi Soleil ou Jouars Pontchartrain.

Entre « Les pays de Seine, Normandie et Chartrain »²⁴⁸, dans le département des Yvelines, à 35 kilomètres de Paris, à 15 km de Versailles, ceinturé par l'urbanisation nouvelle de St Quentin en Yvelines et de Plaisir, le site de Jouars Pontchartrain se présente comme une oasis agricole exceptionnellement préservée. Il a conservé le mystère de la ville antique ensevelie et oubliée dans son sous-sol. Il est aussi marqué par l'art de l'aménagement à la Française dès les débuts du monde moderne pour organiser le territoire national. Il couvre un périmètre de deux mille hectares.

Le site de Jouars Pontchartrain présente (comme à Versailles) une vallée suspendue au dessus du niveau de la Seine, il rassemble les eaux de plusieurs ruisseaux et rivières ; le ru d'Elancourt, la Mauldre, le Lieutel, la Guyonne..., qui ont creusé comme un amphithéâtre dans les plateaux du Bassin Parisien. Il offre aujourd'hui un paysage doucement ondulé appuyé sur les grands coteaux de Neauphle et de Saint-Quentin et sur les buttes boisées qui annoncent la forêt de Rambouillet.

Jouars Pontchartrain n'est pas un élément isolé, il participe du réseau fondateur du territoire national. Attaché à la construction de l'Etat royal, il appartient au grand système²⁴⁹ classique des établissements aristocratiques de la région Parisienne. Ce réseau est formé d'abord par les résidences royales du Louvre à Paris, puis par celles

²⁴⁸ Voir *l'Atlas des pays et paysages des Yvelines*, cité par Gaelle de Bettignies, *Rapport sur le projet de classement du site de la perspective de Pontchartrain*, Dren, Ile de France, octobre 2000, p. 16.

²⁴⁹ Voir sur ce point, la carte des Chasses levée entre 1764 et 1773 qui présente les tracés d'aménagement qui en se superposant aux tracés agraires vont permettre l'agencement des grands domaines aristocratiques. Cité par M.H Hadrot et G.Poisson, in *Paris et Ile de France*, Mémoires publiés par la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques de Paris et de l'Ile de France, Tome 29, Paris, 1979, p.257.

de Versailles, St Germain, Marly, St Cloud, Vincennes, Meudon., enfin par les domaines des grands serviteurs de l'Etat avec (à titre d'exemple) Colbert à Sceaux et Maurepas à Pontchartrain.

On se souvient que depuis le XVII^e siècle, la chasse et l'exploitation rationalisée du bois ont généré de grands parcs et l'aménagement des forêts.

Le château de Pontchartrain implanté dans un point bas déploie la grammaire des établissements seigneuriaux, un petit parc, un grand parc, des pièces d'eau, des perspectives axées sur le château... Arrivant du coteau de St Quentin à l'est, le château est mis en scène par la construction d'un grand axe qui le signale depuis Sainte-Apolline, comme élément d'importance. Le rond point en haut du coteau, puis à l'ouest, le carrefour de la grande croix, préfigurent sa découverte. La démesure de l'axe qui se prolonge au delà du château à l'ouest en fait le plus long jamais réalisé par Le Nôtre. Il montre toute l'importance et la puissance du château. Ce n'est qu'au deux-tiers de la pente que l'on découvre le château niché dans le creux de vallée. Le passage des grilles d'entrée révèle par un soudain agrandissement visuel, un palais présenté dans toute la largeur de sa façade. Le Nôtre a transformé entièrement le parc en allongeant démesurément, jusqu'à 13 km, les perspectives²⁵⁰. L'axe dessiné par Le Nôtre a permis de donner un sens à l'orientation de la terre du domaine dans une sorte de révélation. Ainsi, à partir du château, le paysage est donné à voir et à comprendre, le regard s'élève doucement jusqu'à l'horizon pour une prise en compte du domaine dans sa totalité. Ce grand art de l'aménagement à la Française fait penser à l'axe de Paris. Mais ici, l'ensemble est attaché à l'aménagement de la région de Versailles dont Pontchartrain forme l'un des domaines satellites²⁵¹. Pour bien le comprendre, il faut se souvenir que Le Nôtre a été envoyé à Pontchartrain par le Roi lui-même. Il s'agit donc d'un des derniers ouvrages de ce grand artiste et peut-être de son chef d'œuvre. Pour la qualité de sa réalisation et le suivi des travaux Le Nôtre s'est appuyé sur le Frère François Romain²⁵², moine convers, auteur par ailleurs de la construction du pont Royal à Paris.

²⁵⁰ De Sainte Apolline à la Queue des Yvelines. Voir Bernard Gégauff, *grands domaines, études de cas, Château de Pontchartrain*, IAURIF, 1984, p.7

²⁵¹ Ce point de vue est confirmé par Georges Poisson, *Le domaine de Pontchartrain*, in *Paris et Ile de France*, t. 29, 1978, p. 228 à 266. Et, Paul Checcaglini, conversation informelle au CGPC du 21.04.04. qui précise : « Versailles était, au moment de la construction de l'Etat central appuyé sur la bourgeoisie et la noblesse de robe parisienne contre l'aristocratie « provinciale » ou plutôt « adossée à ses bases provinciales », était un système centré sur lui-même (pouvoir d'Etat/cour mais avec des sous-systèmes organisés autour des grands serviteurs. Pontchartrain était la base spatiale d'un de ces sous systèmes et le laisser disparaître revient à faire disparaître une partie de Versailles auquel il appartient.

²⁵² Voir Franklin Hamilton Hazlehurst, *Gardens of illusion, The genius of André Le Nostre*, Vanderbilt University Press, Nashville Tennessee, 1980, p. et M.H Hadrot et G.Poisson, in *Paris et Ile de France*, Mémoires publiés par la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques de Paris et de l'Ile de France, Tome 29, Paris, 1979, p. 239 qui précise que : *François Romain, né à Gand en 1646, dominicain, faisait partie de ces nombreux frères convers qui, à l'époque s'adonnaient aux travaux techniques. (...) C'est lui qui, dans le domaine dirige les travaux de tous ordres, construction, irrigation, routes, arpentages, plantations des jardins. Il installe tout le système hydraulique qui, domestiquant la Mauldre, alimente bassins, douves, jets d'eau et un canal, sur les plans de Le Nostre.*

Si la réalisation de le Nôtre apparaît encore aujourd'hui réussie, cela tient au fait que le créateur a su révéler dans ce site l'esprit du lieu, la « Ville des Dieux ». Diodurum²⁵³, installée au creux de la plaine à l'endroit même du domaine aristocratique, était une cité antique de la Gaule du Nord. Sans doute l'une des plus vaste d'Ile de France, elle couvrait une superficie de 50 hectares, ce qui la rendait quasiment aussi étendue que Lutèce, la capitale des Parisii... Diodurum semble avoir été une ville-étape à 15 lieues de Lutèce, moins d'une journée de cheval. Elle était installée au carrefour de deux voies romaines stratégiques, Paris-Dreux (d'est en ouest) et Chartres-Les Mureaux (du sud au nord). Sa situation, en fond de vallée de la Mauldre, dans un milieu humide a permis la conservation de nombreux vestiges tant sur le plan des aménagements urbains que sur celui de matériaux habituellement périssables. Par là, on possède des informations utiles sur le mode de vie, la végétation et le paysage environnant qui attestent la présence d'une cité active et riche, dotée d'une vie urbaine et d'une activité commerciale importante. Selon les archéologues qui ont réalisé les fouilles²⁵⁴ (lors des travaux attachés à la déviation de la RN 12 de 1996 à 1999, 10% du site ont été étudié), la cité gallo-romaine possédait tous les équipements traditionnels des villes antiques : un théâtre, un forum, des thermes et un temple sanctuaire. Des éléments manquent encore pour comprendre la fin de l'occupation de la ville qui, semble périlcliter vers le Ve siècle. La ferme d'Ithe²⁵⁵ apparaît assurément comme l'un des derniers témoins de cette occupation qui a donné naissance à Jouars où passe l'ancienne voie romaine (Itinéraire d'Antonin)²⁵⁶ puis plus tard à Jouars-Pontchartrain. Situé sur une courbe de niveau légèrement surélevée, Jouars (sans doute la nécropole de la ville antique) apparaît comme une île qui surplombe les champs. Au delà de la ville, les villages médiévaux se sont implantés sur les buttes ou à mi-côte ; Ergal, Le Tremblay, Neauphle protègent l'espace agricole.

Ce site est ainsi témoin d'une urbanisation vieille de plus de deux mille, il a été préservé par la culture de la terre et sa géographie a été magnifiquement mise en valeur par l'intervention d'un grand créateur.

La plaine enrichie de 2000 ans d'intelligence humaine se déploie entre la terre et le ciel.

La terre d'abord, au creux de la vallée, où tout semble à échelle humaine et il émane de l'espace agricole une impression de bien-être. De grandes surfaces céréalières labourées et cultivées ont ouvert une étendue vaste où, le regard porte à dix kilomètres. Pourtant on se sent aussi protégé par la couronne de collines qui délimite la vallée. Une marqueterie de couleurs (jaunes des colzas et verts plus profonds des blés)

²⁵³ Voir sur ce point O. Blin, *Rapport d'étude : Projet patrimonial et archéologique*, Mairie de Jouars-Pontchartrain, AFAN Centre-Ile-de-France, Paris, Service Régional de l'Archéologie d'Ile de France, Saint-Denis, Septembre 2000, L'origine du site n'est pas très documentée, on suppose que la ville est établie sur un village gaulois plus ancien car le site était déjà occupé au néolithique. L'agglomération gallo-romaine se développe à partir du premier siècle avant J.C probablement jusqu'au VI e siècle.

²⁵⁴ Voir sur ce point l'article de Eve Roger, *Sous Jouars-Pontchartrain la ville des dieux, l'autre Lutèce Diodurum*, in le Nouvel Observateur, n°1876 du 23 octobre 2000.

²⁵⁵ Voir J. Christmann, *Un habitat antique entre Jouars et Ithe aux deux premiers siècles*, Mémoires de la Société Historique et Archéologique de Rambouillet et de l'Yveline, t. XXXIII, 1970, p.95-102.

²⁵⁶ Traversant d'est en ouest, de Paris à Dreux, cité par Gaelle de Bettignies, *Rapport pour le projet de classement de la perspective du château de Pontchartrain*, Diren, Ile de France, octobre 2000, p.27.

participe à la beauté des champs, dont les herbes printanières ondoient au moindre souffle d'air. Les routes suivent la micro topographie du site, elles permettent la découverte d'évènements familiers : un poirier, un mini bosquet, des fontaines en forme de bornes témoins de l'histoire participent au charme du lieu.

Le ciel ensuite, du fait de l'influence de la géographie, prend ici une importance très forte et joue comme la terre du contraste des couleurs selon l'heure et le temps ; d'un bleu azur à la Boucher, il devient avec l'orage d'un bleu violet ténébreux.

Placé sous un climat tempéré le site révèle une lumière particulière et subtile : blanche et mauve, réchauffée en permanence par le jaune de la pierre meulière des habitations, la couleur bistre des troncs tachetés des platanes, le jaune vert de leurs feuilles.

Ainsi ce paysage, reflet de l'extrême délicatesse de l'Île de France présente l'expression apaisée de l'art de vivre à la française dans sa quête humaine du bonheur.

Le potager du Roi ; point de départ de la spécialisation des régions et d'une France agricole moderne.

Le potager du Roi évoque les premiers pas de la Révolution agronomique à l'époque de Louis XIV. Il a été dirigé par La Quintinie. Celui-ci apparaît rétrospectivement comme le premier grand physiocrate. Pour comprendre toute l'importance de ce potager, il convient de présenter l'homme et l'œuvre du jardinier. Jean-Baptiste La Quintinie est né le 1er mars 1626 à Chabannais en Angoumois, il a fait ses études au collège des Jésuites de Poitiers, puis à la faculté de cette ville où il étudie le droit et la philosophie. Ainsi il n'est pas indifférent de souligner que le futur jardinier du roi a d'abord été avocat. Cela explique sa culture, sa faculté d'analyse comme les exceptionnelles capacités d'expression qui caractérisent ses « Instructions ». La Quintinie renoue, comme le dit A.J. Bourde avec « la grande tradition des ouvrages d'agronomes artistes tels que les anciens en avaient composé ». Il commence sa vie professionnelle comme précepteur du fils du président Tambonneau à la chambre des comptes, cette situation va lui permettre de voyager en Italie et en Angleterre où il se rendit deux fois. Pour aller en Italie, il passe par Montpellier et visite son jardin²⁵⁷ « universitaire ». Ce jardin botanique a été l'un de ces centres internationaux qui ont répandu en Europe les connaissances, notamment entre l'Italie, la France et l'Angleterre. La formation comme les voyages de La Quintinie vont lui permettre de travailler pour les grands personnages. Ainsi : « *Il travaille à Vaux chez Fouquet avant 1661, à Chantilly pour le prince de Condé, chez Mademoiselle de Montpensier à Choisy, à Sceaux chez Colbert. Il s'intéresse au potager du président de Longueuil à Maisons, aux arbres fruitiers du président de Boisfranc à Saint-Ouen*²⁵⁸ ». La société aristocratique aime à planter, à façonner des arbres à fruits. Elle est gourmande et réclame des fruits et des légumes verts. Déjà Richelieu se faisait servir des fruits

²⁵⁷ André J. Bourde, *Agronomie et Agronomes en France au XVIIIe siècle*, Paris S.E.V.P.E.N., 1967, p.80 qui précise Construit sur l'ordre d'Henry IV par Richeren 1593 à l'imitation de ceux de Pise, de Padoue, de Turin et de Bologne.

²⁵⁸ op. cit., André J. Bourde, p. 83.

quatre fois par jour et l'Italien Mazarin encore plus raffiné, se faisait envoyer des prunes enfermées dans de la ouate, apportées de provinces éloignées. A cette époque, les courriers bourrent régulièrement leurs sacoches d'agrumes, qui doivent aussi servir à la décoration du château de Versailles et de quelques autres. C'est ce qui explique que l'espace réservé aux plantes médicinales, aux raves, racines et autres légumes de l'ancien petit château de Louis XIII²⁵⁹ qui ne s'étendait que 260 sur 126 mètres, fut agrandi pour s'étendre sur une surface qui couvrait 36 arpents, soit entre 9 et 12 ha. Pour ce faire, La Quintinie dut assainir un terrain marécageux qu'il fallut combler avec de la terre rapportée. Ces difficultés, notamment l'humidité du sol, le forcèrent à réfléchir et à étudier la question du drainage.

Ces études lui permettent, avec le moyen de l'inclinaison de planches, d'obtenir des légumes et de parvenir à forcer les asperges dès décembre. La Quintinie tente aussi d'acclimater, de sélectionner et d'améliorer toutes sortes de fruits et notamment des poires. Pour l'exposition des arbres fruitiers, il fit multiplier les murs afin de favoriser la chaleur propice au développement des végétaux. La Quintinie entretient pendant trente ans une correspondance suivie avec les curieux de jardinage dans de nombreuses provinces pour se tenir en permanence au courant des nouveautés de production botaniques et ainsi perfectionner son art. Le travail du jardinier représente la mise en pratique d'une technique qu'il codifie dans son ouvrage : « L'instruction pour les jardins fruitiers et potagers²⁶⁰ », ce dernier forme le premier traité agronomique moderne. Les relations qu'il souligne entre l'agriculture et la physiologie végétale sont celles que les agronomes du XVIIIe siècle vont tenter de résoudre et qui seront celles aussi de la nouvelle théorie agricole de Duhamel du Monceau.

La Quintinie aborde ainsi successivement quatre problèmes majeurs :

- les sols, leur classification et les travaux qu'ils doivent recevoir
- la coexistence des végétaux sur le même sol et l'énigme du renouvellement des sucres nourriciers
- la croissance des végétaux et la nécessité de leur taille
- l'accroissement du nombre des espèces ordinaires et la naturalisation d'espèces nouvelles.

Ces questions auront permis des avancées sur l'amendement des terres, sur sa régénération, sur les engrais souhaitables pour les plantes, sur la taille des arbres fruitiers pour l'amélioration de la production fruitière, avec l'invention de ses propres instruments. L'ensemble de ces observations et des recherches entreprises auront des effets pratiques et concrets pour la culture des champs.

Le potager, inscrit dans le plan d'extension de Le Nôtre, occupe une place de choix à proximité des grands parterres. Comme le jardin d'agrément, le potager est divisé harmonieusement, il déploie ses espaliers de façon symétrique, ordonne ses légumes, s'embellit de serres et d'orangeries. En 1713, Piganiol de la Force le décrit ainsi : « Le potager est presque en face de l'Orangerie, à côté d'une grande pièce d'eau appelée

²⁵⁹ Créé par Boyceau de la Baraudière.

²⁶⁰ Publié à Paris en 1716.

pièce des Suisses, qui le sépare du mail auquel il est parallèle. Son étendue est d'environ sept cent cinquante toises de long sur cent trente-quatre de large. Ce grand espace est distribué en trente quatre jardins séparés par des murs, dans lesquels il y a des portes de communication.... Chaque jardin est exposé au soleil ». L'établissement du potager coûta une vraie fortune : 1.800.000 livres. A sa table, le Roi éprouve un vrai plaisir à goûter les produits frais qui viennent de sa terre et il est toujours heureux de pouvoir inspecter son potager en propriétaire. La légendaire gourmandise de Louis XIV rapproche les deux hommes, le roi aime à discuter avec son jardinier et ce dernier le conduit à soigner les arbres fruitiers. Le potager finit par devenir une des curiosités parmi les plus visitées à Versailles et avec lui, le goût des agrumes et des fruits se répand. Cela va contribuer à transformer les habitudes alimentaires, et par là, certains terroirs vont devenir l'objet d'une spécialisation. A partir des XVII^e et XVIII^e siècles, la commune de Montreuil est le théâtre d'une véritable monoculture, source essentielle de revenus des habitants.

Le Pêcher de Montreuil.

Le village de Montreuil, célèbre pour ses cultures de pêchers, avait au XVII^e siècle une école de praticiens réputés et rivaux du Jardinier du Roi. Si, bien avant la production des pêches, Montreuil a été une ville de maraîchage et de vigne, la culture des pêches en espalier était apparue à la fin du XVe siècle. L'urbanisation s'était implantée sur le flanc Sud du plateau de Romainville dominant la plaine de Vincennes. Car tout autour, les pentes du thalweg orientées au Sud et à l'Est suivent le parcours du soleil et elles sont protégées des vents d'Est. Le sous-sol est constitué d'un banc de gypse qui a été utile à la construction des murs à pêches. Ceux-ci se sont développés sur le plateau en bordant de longs jardins.

Comme le magistrat des citrons à Menton²⁶¹ ou le pays de la mirabelle en Lorraine, les murs à pêches de Montreuil forment un paysage qui porte témoignage de la spécialisation agricole des régions en France. Ils marquent le point de départ de l'activité agricole qui, durant près de 350 ans, a diversifié et transformé les habitudes nutritives de nos ancêtres (basées sur le pain) et leur a permis de faire disparaître les durs temps des disettes en procurant aux citoyens des produits frais, à une époque où les moyens de conservation et de transports étaient fort réduits. Cette compétence horticole exceptionnelle de la culture des fruits a contribué à faire naître l'image de la « douce France », pays de cocagne lié à l'intelligence et la ténacité des diverses communautés rurales. Ce petit territoire de maraîchers et de pépiniéristes devint prospère grâce à l'activité incessante de tous ses habitants²⁶². Montreuil a été une Thébaïde pour les « solitaires », amoureux de jardinage. Depuis les XVII^e et XVIII^e siècles, Montreuil pourvoyait l'aristocratie autour de Versailles et la table du Roi, puis au XIX^e siècle, la capitale. Cette culture particulière s'insérait alors dans la grande

²⁶¹ La ville eut en effet un magistrat composé de 27 membres appelé le *magistrat des citrons*. Voir sur ce point André J. Bourde, Op. cit., p 71.

²⁶² En 1750 L'abée R. Schabol affirme que, sur les 800 ménages de la commune, 600 s'adonnent au gouvernement du pêcher. Cité par Arlette Auduc, p. 24, in *Montreuil patrimoine horticole*, collection itinéraire du patrimoine, ministère de la Culture, Paris, 1999.

ceinture maraîchère utile à l'alimentation de la capitale. En 1930 encore, dans le grand marché des Halles à Paris, les succulents fruits duveteux rose-grenat, ces belles pêches de Montreuil étaient, après avoir été lustrées avec des brosses à soies spéciales, présentées à la vente où elles faisaient l'admiration des voyageurs et de l'Europe toute entière.

Si le terrain de Montreuil n'est pas meilleur que celui d'autres endroits, en revanche les gens de Montreuil ont fait preuve plus qu'ailleurs d'une connaissance et d'une invention étonnante tant dans l'art de dominer les vents, de capter la chaleur du soleil et dans celui de la taille qui accroît la fructification. Cette culture témoigne d'expériences faites d'un échange de relations (entre spécialistes) sur les tailles, les greffes, les sols et les plans d'exposition des arbres fruitiers.

Les jardiniers ont divisé le terrain en clos. Les murs de ces clos étaient non pas crépis, ce qui aurait écorché les écorces des branches, mais enduits de plâtre afin de produire une réverbération du soleil, emmagasinant la chaleur le jour pour la restituer la nuit. Une couche de plâtre épaisse de trois centimètres était appliquée de chaque côté du mur, pour pouvoir enfoncer les clous nécessaires au palissage (à la loque, toiles de laine) conduisant les branches des pêchers. Le sommet de ces murs était garni d'un chaperon débordant de treize centimètres et demi. Ce chaperon en plâtre avait l'avantage de modérer l'affluence de la sève, de garantir les pêchers contre l'écoulement des eaux pluviales et de les préserver des gelées printanières. Les murs qui apparaissent à première vue comme un labyrinthe de « murailles en tous sens », ont été en réalité construits pour que le mur principal soit toujours exposé au midi. Ils épousent le relief, de façon à recevoir le maximum de soleil et à limiter les effets du vent sur les espaliers. Au XVIII^e siècle l'Abbé Roger Schabol explique la disposition du parcellaire « Ces murs qui coupent et qui partagent le terrain ont été inventés pour garantir les autres des mauvais vents et détourner les influences nuisibles de l'air. C'est par ce moyen que ces habitants industrieux ont trouvé le secret de réunir et de retenir dans chaque carré les rayons du soleil, d'en ménager la réverbération, et d'en perpétuer, pour ainsi dire, la chaleur »²⁶³. Les jardiniers de Montreuil ont considérablement amélioré la technique arboricole ancienne en faisant preuve d'une invention permanente. Ils ont perfectionné la taille et la conduite des arbres comme cela n'avait jamais encore été réalisés. La taille du pêcher de Montreuil en forme d'éventail, est dirigée de façon que chaque tige rayonnent des branches du centre vers la circonférence, ce qui permet un meilleur développement de chaque fruit. Les jardiniers ont créé une vingtaine de variétés de pêches dont « la Grosse Mignonne ». Tout cela justifie leur renommée. Les murs à pêches font partie de l'histoire des techniques horticoles, à ce titre ils offrent un intérêt scientifique et appartiennent à notre histoire patrimoniale.

Sous Louis XIV, un habitant de Montreuil nommé Bourdin avait présenté au roi une pêche si belle que ce dernier la fit planter à Versailles et lui donna le nom de « royale ». Les jardiniers de Montreuil par leur compétence étaient devenus encore

²⁶³ Marie-Rose Simoni-Aurembou, *Parlers et jardins de la Banlieue de Paris au XVIII^e siècle*, Klincksieck, 1982, p. 24.

plus habiles que La Quintinie, ce qui avait fini par rendre ce dernier terriblement jaloux. « On raconte que les pêches apportées de Montreuil étaient délicieuses et qu'à l'époque le potager ne donnait pas ce fruit merveilleux. La Quintinie tenta alors de soudoyer les jardiniers : et bientôt, grâce à des artifices, à des séductions, à des promesses, Nicolas Pépin, jeune gars de Montreuil, qui devait être le chef d'une dynastie illustre en arboriculture, abandonne les jardins paternels, et s'en va travailler dans les jardins de Versailles. Mais La Quintinie avait trop le sentiment de sa grandeur pour avoir l'air d'apprendre quelque chose d'un simple croquant à ses gages. De son côté, Nicolas découvrit peut-être qu'on exploitait son savoir-faire, et qu'après avoir mangé le fruit on jetterait effrontément le noyau. Une brouille survint, qui lui fit donner congé. La Quintinie chassa le simple travailleur, qui lui portait ombrage mais garda sa méthode : cependant jamais il ne parvint à produire d'aussi beaux fruits que ceux de Montreuil. »²⁶⁴ Ainsi le dépit du premier grand agronome ne favorisa pas vraiment les montreuillois et il leur fallut attendre 1750, bien après la disparition du puissant jardinier pour que le véritable « gouvernement des pêcheurs », qui emploiera les deux tiers de la population, ne prenne véritablement son essor. Après la Révolution, grâce à l'abolition des privilèges féodaux et à la vente des propriétés en biens nationaux, un développement va encore accroître cette production. On permet dès lors aux cultivateurs d'installer les arbres fruitiers sur des terres mieux exposées et plus favorables à ce type de culture. En 1825, Eloi-Johanneau²⁶⁵ évoquait : « *En voyant du haut de la côte Beaumont (...) tant de murs qui se coupent dans tous les sens, sans que les murs de refend touchent les murs d'enceinte, pour laisser le passage libre d'un carré à l'autre, on dirait un vaste échiquier ou un damier, un grand monastère encore, divisé en plusieurs cases ou cellules, ou même, selon que l'on est affecté, une grande prison partagée en plusieurs loges ; mais on reconnaîtrait bientôt, aux verts espaliers qui les tapissent, aux beaux et nombreux fruits qui y pendent, que c'est la prison de Danaé, qu'il y pleut de l'or* ». Ici le pêcher et les murs qui ont permis sa culture ont contribué à la forme d'une ville. Sur ce terroir, un gigantesque damier couvrant en 1938 plus de cinq cents hectares, a été édifié avec la multiplication de murs hauts de deux mètres et entrecoupés tous les dix mètres qui bornaient des parcelles de près de deux cents mètres de long. Au XIXe siècle, le système de production devient intensif et la récolte annuelle dépasse même 15 millions de pêches.

« *Aujourd'hui encore, on peut voir dans le quartier Saint-Antoine, sur le plateau, une trentaine d'hectares de ces parcelles murées, en mauvais état, certes, mais conservées. Les pêcheurs ont pratiquement disparu ; quelques horticulteurs produisent encore des fleurs à couper ou des légumes. En d'autres endroits de la ville, des maisons sur rue, des pavillons ont gardé et entretenu jalousement toutes les murailles pour border et protéger leur jardin, au centre de la ville, à proximité de la mairie, des murs ponctuent ici et là l'espace et déterminent la trame urbaine. La règle des murs, ou part commune, donne à Montreuil son identité et son échelle si particulière* »²⁶⁶. Les murs à pêches forment ainsi en Seine-Saint-Denis une oasis de 32 hectares de verdure enchâssée dans une marée urbaine, située à 3,5 kilomètres à peine du boulevard

²⁶⁴ Arlette Auduc, *Montreuil patrimoine Horticole*, collection itinéraire du patrimoine, ministère de la Culture, Paris 1999, p.3. (sources Hippolyte Langlois 1875).

²⁶⁵ *Montreuil patrimoine horticole*, op. cit. , p. 4.

²⁶⁶ Michel Corajoud, *Montreuil aux pêches*, in *Monuments Historiques*, numéro 192, spécial Paysage, Paris, 1994.

périphérique de Paris et à moins d'un kilomètre du centre historique de la ville de Montreuil. Ils sont uniquement visibles du ciel ou en situation d'altitude. Cette dernière caractéristique en fait un site difficile à appréhender car la hauteur des murs (2,70 mètres) prive le regard d'une vue d'ensemble. Les murs constituent une enclave dans le territoire communal et un endroit qui s'appréhende seulement au niveau du sol et à l'échelle réduite de l'étroite parcelle délimitée par deux murs. Le site des murs à pêches a formé un parcellaire agricole orienté Nord/Sud. Aujourd'hui, les murs isolent du bruit et de l'agitation urbaine ; la ville disparaît lorsqu'on se promène à l'intérieur. Tout d'un coup, on se trouve projeté dans une ambiance de campagne qui, irrésistiblement évoque la vie agricole des siècles passés. Le silence y est presque parfait comme le disent les habitants. Dans ce lieu modeste, abîmé par les ans, presque vétuste, on se sent bien..., saisi par la chaleur, par l'intimité, le confort qui se dégage. Extérieurs et en contact avec la terre et le ciel, les murs à pêches possèdent la convivialité, « l'habitabilité » d'un intérieur. De ce site, édifié pour la culture arboricole, il émane une atmosphère de liberté, d'invention et de recueillement. Les murs à pêches permettent une vision rapprochée, une compréhension inhabituelle et plus attentive et forment un observatoire privilégié du monde végétal.

Les murs à pêches n'ont jamais été un espace naturel.²⁶⁷ Ils ont fait l'objet d'un travail et d'une attention humaine incessante, ils caractérisent un paysage de haute culture.

Après avoir été un haut lieu de production, les murs à pêches ont été oubliés, abandonnés puis dégradés et sont en passe de devenir un non lieu, même si par morceaux, ils sont encore intacts. Pour comprendre l'état actuel de dégradation, il faut se remémorer l'occupation du site avec l'apparition de l'industrie et le changement social de population. Après avoir vu son apogée à la fin du XIXe siècle, la culture des pêches connaît, à l'instar du reste de l'agriculture un déclin ; la guerre de 1914 marque l'apparition de l'industrie sur le site. Une population ouvrière s'installe à Montreuil qui bientôt supplante en nombre les jardiniers. Devenue une cité ouvrière, Montreuil va peu à peu perdre conscience de son patrimoine horticole. Et ce d'autant plus, que les murs mettent à distance, constituent une propriété privée sur lesquels les pouvoirs publics ne peuvent en droit intervenir et que, par ailleurs, les jardiniers n'appartiennent pas au monde ouvrier dont les représentants siègent à la mairie.

1950 marque le début du déclin de la culture des pêches avec la concurrence du sud de la France qui rend le maintien de cette production difficile sur le plan économique. La communauté des horticulteurs se réduit et ne représente bientôt plus une force capable de défendre le territoire des murs. Pourtant, grâce à la réglementation mise en place à partir de 1940, le site perdure dans sa structure, et reste épargné par l'urbanisation. En 1976, le Schéma Directeur d'Aménagement de la Région le protège encore en classant le site en « zone d'intérêt récréatif, paysager ou espace vert urbain ». L'activité agricole réduite se maintient donc, et en 1990, il restait encore 3 horticulteurs exploitants. Les cultivateurs ne souhaitant pas vendre à bas prix ont préféré conserver leurs biens, soit en poursuivant une petite exploitation marginale, soit en louant leurs terrains.

²⁶⁷ Les décrire comme on le fait dans tous les rapports comme un espace de nature revient à ne plus s'en occuper.

L'Etat comme la mairie s'en sont désintéressés, et ces dernières années, cet endroit exceptionnel est devenu le dépôt de tout ce que la ville ne voulait pas... Des activités de stockage et de transformation de matériaux se sont installés, entraînant la disparition de la terre végétale et parfois l'abattage des murs. Le passage répété de voitures ou de camions de 3,5 tonnes liés à l'implantation d'entreprises de matériaux, a accéléré la lente dégradation du site. L'abandon des cultures a provoqué une situation de rupture et des gens en rupture ont investi le lieu. Aujourd'hui, les gens du voyage y ont élu domicile et l'espace est en passe de devenir sinon un non lieu du moins une sorte de « nouvelle cour des miracles ». Pourtant lorsqu'on se promène à l'intérieur des murs à pêches, on retrouve encore intact le paysage des jardiniers et le site conserve toute sa poésie.

Formés de pierres de gypse, assemblées avec de la terre et du plâtre, avec une base qui présente une épaisseur de 40 centimètres et un sommet réduit à 30 centimètres, les murs sont très fragiles, leurs fondations sont peu profondes et ils n'ont pas été édifiés pour résister aux engins modernes qui les ébranlent quotidiennement, cela explique que seuls 16% des murs sont en bon état, 36% sont à restaurer et 48% sont à reconstruire²⁶⁸.

C'est dans le contexte d'un territoire déjà dégradé que la ville est intervenue avec l'idée de relier ce quartier au reste de l'agglomération. Actuellement, sur les 38 hectares concernant le domaine restant des murs à pêches, un tiers des terrains appartient à des propriétaires privés, un tiers à la Ville, un tiers au Département²⁶⁹. Il convient de rendre justice à la ville qui a lancé une étude de paysage dès 1990, par l'intermédiaire des responsables de sa Direction de l'Urbanisme. Cette étude a été confiée à l'un des meilleurs paysagistes actuel, le Grand prix du paysage, Michel Corajoud. Ce travail a largement contribué à faire connaître et à faire aimer ce domaine particulier. Le site de Montreuil et des murs à pêches est aujourd'hui connu de tous les spécialistes du paysage et de la ville. Le souci principal qui a animé le paysagiste a été de rendre le lieu à l'usage des populations locales. Il a cherché à faire en sorte que cet ensemble patrimonial puisse à nouveau être géré par un travail répété et additionné d'une multitude d'individus.

En 2002, la population de Montreuil n'est plus celle du monde ouvrier des années 1950, elle est désormais constituée d'employés, de cadres et d'enseignants, de façon majoritaire du tertiaire. Tous sont soucieux de leur cadre de vie et sont respectueux du patrimoine local. La demande de protection de ce site est pour une large part l'expression de la volonté de la population actuelle de Montreuil dont les nombreux courriers (souvent très personnels) montrent tout l'attachement et l'intérêt portés à ces murs/jardins.

²⁶⁸ Voir Mr Berthé, directeur général adjoint, mairie de Montreuil, p. 4., in compte rendu de la commission départementale des sites, Perspectives et Paysages, du 29 avril 2002.

²⁶⁹ Voir APUM, 9 avril 2002, mission exploratoire pour la réalisation d'un programme sur le site des murs à pêches, p.1.

Il reste que ce dossier est particulièrement délicat et difficile. Il est délicat parce que la conservation des murs est liée au fait que pour exister, ils doivent nécessairement s'inscrire dans le cadre d'un lieu de vie, et qu'ils représentent un coût de gestion très important (on évoque le chiffre de 5000 F ou 7000 F le mètre linéaire²⁷⁰ soit autour de 1070 euros). Si la question de la gestion du site et des moyens qui lui seront alloués est primordiale, il nous semble que ce dossier est aussi délicat parce que le site constitue aujourd'hui un ghetto pour les Tziganes et que cette question de l'implantation de cette population est évoquée trop indirectement. Si leur intégration est une proposition sociale louable des responsables actuels, ces gens du voyage épris de liberté et installés dans des terrains murés, le plus souvent non viabilisés (sans eau et électricité) ne sont pas à même d'assurer une gestion efficace de ce patrimoine particulier²⁷¹. Le projet de protection et de mise en valeur est aujourd'hui confronté à une gestion capable d'assurer son devenir comme à l'implantation d'une population venue d'ailleurs. Difficile question qui pose des problèmes de société et qu'il convient d'aborder avec d'autant plus de courage qu'une part de ce patrimoine doit être transmis aux générations futures. Il ne faut pas oublier que les murs à pêches sont les derniers témoins existants de ce type de patrimoine du XVIIIe siècle, ceux de Bagnolet ayant disparu.

Transmettre le domaine des murs à pêche est aussi un symbole si l'on veut bien se souvenir que le pêcher porte en lui une expression particulière de délicatesse. C'est un arbre fragile, qui est aussi celui du raffinement sensoriel. Il présente une taille modeste, plutôt petit, broussailleux et caduc avec un port plus large que haut, ce qui lui donne une forme naturelle en boule. Son feuillage vert clair n'est pas trop dense et sa belle couleur ainsi que la finesse de ses feuilles lui donnent une certaine transparence. Ses feuilles sont caduques alternes, lancéolées, dentées et mesurent huit à quinze centimètres. Leur pétiole est glanduleux. A l'automne les feuilles effilées deviennent tour à tour orangés, rouges et pourpres. Les branches sont droites et leurs rameaux sont lisses, d'un vert vif, la partie la plus exposée au soleil est un peu rougeâtre. Le tronc à l'écorce brun gris est finement fissuré... Il appartient à la famille des rosacées et on ne le trouve plus à l'état sauvage. Le pêcher est l'un des premiers arbres à fleurir. Ses rameaux rougeâtres et sa fleur aux corolles isolées s'épanouit dans un rose délicat vers le mois de mars, avant les feuilles. Cette couleur semble liée à la recherche du bonheur. Ne dit-on pas : « Je vois la vie en rose » et dans son poème sur les voyelles mises en couleur, A. Rimbaud écrit : « L'étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles²⁷² ». Cette couleur fut l'image du grand luxe de la fin du Moyen Age, la teinte rare dont le peintre Alexandre Bonnier prétend qu'il est : « tout car il réunit tous les

²⁷⁰ L'association des MAP estime ce coût à 120,43 euros le linéaire.

²⁷¹ Ne pourraient-elles pas trouver des terrains viabilisés comme l'indique l'association MAP *dans une reconversion des 120 00 m2 de friches industrielles inoccupées à Montreuil*.

²⁷² Voir Arthur Rimbaud, œuvres complètes, Paris, Ed. Gallimard, collection La Pléiade, 1963, p. 104, Poésies, le bateau ivre :

L'Etoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,
L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins
La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles
Et l'homme saigné noir à ton flanc souverain.

sentiments (...), c'est l'enfance, la fragilité. c'est ensuite l'artifice et la féminité, puis la somptuosité en ses variantes religieuses et érotiques (...) le rose est souvent quelque chose qui s'éteint, minuscule sentiment ou extrême lucidité de la mort »²⁷³.

Le tendre rose du pêcher qui illumine la campagne au printemps, a pris dans les régions de France une place particulière liée à l'effort et à l'histoire des jardiniers de Montreuil.

Les promenades plantées ou les Tilleuls taillés des coteaux du val de Seine.

Sur la ligne de crête, la terrasse de Meudon forme une sorte d'acropole : on y découvre le panorama de la capitale et par la percée visuelle de la perspective annexant la géographie du pays tout entier.

Les coteaux présentent une géographie chahutée par des vallons dont les cours d'eau ont percé les pentes. De ce fait, le parcours n'y est pas toujours aisé, la pente « nécessite l'effort de la montée et la retenue de la descente ». Ce relief a accueilli il n'y a pas si longtemps, un parcellaire de vignes. Constitués depuis longtemps par un assemblage de grands domaines clos de hauts murs, au milieu d'un terroir de vignes, de villages et de hameaux, les coteaux sont aujourd'hui occupés par une urbanisation sans réelle centralité. L'espace est aussi dans la partie basse, dégradé par le développement des grandes artères : d'abord le chemin de fer, puis l'ancienne route des gardes et la Nationale 187.

Dans ce site, tout promeneur attentif est frappé par l'importance des « murs » qui retiennent la terre et permettent d'habiter la pente. Les ouvrages de soutènement forment la façade historique des coteaux. A proximité immédiate de l'observatoire, le mur de la terrasse supérieure en moellons de pierres, haut comme une muraille, jalonné par de majestueuses gaines sculptées, compte parmi les bijoux de ces constructions particulières du coteau. Si le plus grand nombre de ces contreforts demeurent modestes, tous déclinent avec excellence le travail de la pierre, sa mise en oeuvre, et le savoir-faire du génie humain. Ces élévations verticales sur les coteaux ont formé des terrasses couronnées par un feston de jardins privés. Les alignements de tilleuls taillés, au feuillage façonné comme un mur, jouent avec le minéral dans un contraste et une opposition parfaite. Dans ce lieu, chaque élément (minéral ou végétal) sert de faire-valoir à l'autre. Les tilleuls soulignent partout le creusement des vallées, relient entre eux les espaces fragmentés. Les coteaux de Seine avec leurs tilleuls alignés présentent un musée vivant de l'art de la taille, un soin de soi-même et des autres qui semblent avoir été expérimentés dans les grands domaines pour ouvrir les perspectives utiles à la construction du territoire. Ils offrent une vitrine unique des figures et du vocabulaire paysager mis en oeuvre par l'Etat Royal et employés depuis lors dans l'espace public urbain (terrasse, mail, quinconce, exèdre, square, patte d'oie,...). La demeure des grands était autrefois annoncée par une allée de tilleuls hauts

²⁷³ dans *Libération*, du 19 et 20 février 1994 et publié dans la revue, *Information Couleur*, n°11, Alexandre Bonnier, cité par Michel Cressole.

comme des tours. Par extension, les entrées de villes ont été depuis trois siècles marquées par des plantations de tilleuls alignés et taillés. Les alignements échappés des grands jardins aristocratiques ont formé les images rémanentes des figures territoriales. Cette symbolique est fortement liée à la représentation de l'espace.

Pour mesurer tout l'intérêt de cet art de l'aménagement qui utilise comme matériau de construction le tilleul, il faut s'intéresser à l'arbre. La silhouette du tilleul, très harmonieuse, épouse souvent la forme d'un ovale parfait. Il s'élève à plus de trente mètres et le diamètre de son tronc dépasse communément un mètre. C'est l'arbre d'Europe qui peut atteindre les plus grandes dimensions en hauteur et en diamètre. Son écorce gris verdâtre présente des stries verticales peu profondes. Il est imposant, son fût droit s'élance d'un seul jet jusqu'à la cime arrondie. Sa croissance est rapide, elle permet d'obtenir un épais ombrage. La qualité de son feuillage fournit une ombre unie et fraîche sans être froide qui participe, au cours des chaudes journées d'été, à l'agrément et au confort d'une chambre de verdure. Son feuillage diffuse un bruit très doux dans la brise et les effluves de ses feuilles exhalent une odeur embaumée dont la douceur évoque le miel. Ses feuilles vert-jaune au printemps deviennent d'un vert plus soutenu en été. Finement dentées, bien arrondies à leur base et se terminent en pointe, elles ont la forme d'un cœur.

L'arbre fleurit à la fin de juin. Ses fleurs sont très odorantes et leur couleur hésite entre le blanc et le jaune. A. Rimbaud en a souligné dans son poème le caractère apaisant²⁷⁴ :
« ... Les tilleuls sentent bon dans les beaux soirs de juin
l'air est parfois si doux qu'on ferme la paupière » ...

Dans toutes les légendes, le tilleul est l'arbre féminin par excellence. Symbole de l'amour, de la fidélité et de l'amitié, il est toujours associé au chêne. La feuille du chêne est la marque du peuple, celle du tilleul est celle du seigneur. Car l'arbre est encore considéré comme un symbole protecteur de la famille, du clan. Dans bien des régions on en plante toujours un, près de la maison. Le tilleul enrichit le sol sur lequel il s'implante en fabriquant un humus de qualité. Avec sa cime arrondie et sa frondaison touffue, le tilleul marque par excellence un lieu de bonne compagnie, un espace de sociabilité.

Toutes ces qualités expliquent que depuis les temps les plus reculés, les hommes aient construit des chapelles ou des sanctuaires au pied des vieux arbres. En réminiscence de ce passé lointain, dans une mémoire inversée, les hommes ont planté les parvis des églises favorisant ainsi des lieux abrités du soleil et de la pluie. A proximité immédiate des sites voués au culte, les échevins rendaient la justice et débattaient des affaires de la communauté. Ces usages liés à la coutume ont conféré au tilleul un statut d'arbre de

²⁷⁴ Arthur Rimbaud, Œuvres complètes. Tours, ed. Gallimard, 1963, p.62.

“On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Un beau soir, foin des bocks et de la limonade
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
On va sous les tilleuls verts de la promenade.
Les tilleuls sentent bon dans les beaux soirs de Juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière.

justice. De nombreux tilleuls témoignent en France d'événements historiques et ils illustrent la tradition vieille de quatre cents ans, de la politique de planification d'arbres plantés que l'on doit à Sully, ministre d'Henri IV.

Les tilleuls créent, on le voit, des lieux d'identité. Sur les boulevards urbains, ils rythment la cadence de la promenade en un temps de convivialité. Sur les coteaux de val de Seine, les tilleuls avaient été choisis pour leur croissance rapide, leur feuillage épais, mais aussi pour leurs racines peu encombrantes qui ne causent pas de dommage à la voirie. Leur grande résistance à la pollution est un atout supplémentaire.

Médan : un site de bord de Seine lié à des courants littéraire et artistique; Le Naturalisme et l'impressionnisme.

Entre Poissy et Meulan, à 23 kilomètres à vol d'oiseau des portes de Paris, sur la rive gauche de la Seine, Médan est un gros village des Yvelines auquel on accède en moins d'une heure par le train depuis la gare St Lazare, ou par voiture en empruntant l'autoroute (A 13).

Il existe un haut et un bas Médan. En effet la bourgade s'est d'abord implantée à flanc de coteau, pour s'étendre ensuite à proximité des rives du fleuve. Les maisons de paysans s'étaient originellement regroupées le long de la route de Triel, à mi-pente d'un coteau accidenté et verdoyant, hérissé de noyers. Tandis que face à la Seine, des cahutes et quelques maisonnettes plus modestes furent construites au XIXe siècle, dans le bas du coteau, à une centaine de mètres de la rive, dans le calme du bord de l'eau, rompu quelques fois par le passage du train frôlant la barrière des petits jardins.

Malgré la voie ferrée, Médan offre toujours un cadre paysager naturellement protégé. Le village lové au sein et au pied du coteau boisé, s'accompagne d'une belle campagne pittoresque, face aux îles de la Seine. A la hauteur de Médan, la vallée de la Seine est rigoureusement plate sur la rive droite. Au loin vers le nord se dessine l'arc des hauteurs boisées de l'Hautil, au pied desquelles serpente le ruban du fleuve, tandis que sur la rive gauche, la rivière est bordée par une ligne de hauteurs, elle-même couronnée de bois qu'elle suit depuis Saint-Germain et Poissy. Le bord de l'eau à Médan est à la fois très végétal et humanisé. Parsemé d'aulnes, de saules et de peupliers, le petit bras de Seine est resté très préservé et offre une couleur d'un léger mordoré, irradiée par la présence de l'eau. Il y a là une poésie, une douceur, une odeur, un silence humanisé par les petits quais d'amarrage et les embarcadères.

Ce paysage a, grâce à la facilité offerte par la construction du chemin de fer, attiré les peintres qui, séduits par les bords de Seine les ont choisi comme sujet d'étude. Les impressionnistes, à la belle saison, venaient régulièrement un peu plus loin, à l'auberge de Bennecourt.

Ce site évoque par ailleurs, le vieux rêve de campagne et de maison de campagne poursuivi en France depuis le XVIIe siècle.

Médan est placé à distance raisonnable de la grande ville, ni trop près, ni trop loin des bruits et du mouvement de la capitale comme le recommandent les hygiénistes du XVIII^e siècle. L'accès a été facilité au XIX^e siècle, nous l'avons déjà souligné, par la ligne du chemin de fer qui sépare désormais le bourg de la rivière et qui a permis le développement des villages de La Frette, Vaux ou Mézy.

Médan est une ancienne seigneurie qui, depuis le IX^e siècle a toujours été une possession de Parisiens. Au XV^e siècle, Henry Perdrier, bourgeois de Paris restaura le château et l'église, au seizième siècle Jean Brinon, conseiller du roi et ami de Ronsard en fit un lieu d'accueil pour les poètes de la Pléiade qui y séjournent un temps. Après le mouvement Naturaliste au XIX^e siècle autour de Zola, le prix Nobel de littérature, Maurice Maeterlinck, achète en 1911 le château Renaissance de Médan pour y poursuivre ses travaux littéraires et ses recherches d'entomologie jusqu'à sa mort en 1949. A sa suite Henry Smadja avait implanté là le quotidien *Combat* jusqu'en 1974, aujourd'hui, un particulier continue de restaurer le château et le parc. Ce site est, on le voit, depuis longtemps animé par un esprit littéraire et artistique.

« J'aimerais être un petit propriétaire quelque part dans un village et respirer librement le grand air »²⁷⁵ c'est la confidence que Zola fait en février 1876 à un journaliste russe. Médan est ainsi le rêve du lieu paisible, où l'écrivain peut venir se ressourcer, s'échapper quelques jours pour entreprendre une enquête dans la grande ville en vue du livre en gestation. Un endroit où il retrouve les amis de toujours : Cézanne, Baille et Numa Coste. Ceux-ci entraîneront à leur suite sur les bords de Seine les représentants du jeune courant impressionniste avec notamment Monet, Renoir, Manet, Pissaro... cherchant au cœur des paysages, l'inspiration de leurs peintures.

Médan a rassemblé une société d'artistes, qui avec le courant naturaliste lié à l'observation et à l'expérimentation, ont présenté les couches sociales défavorisées et ont participé à une vision nouvelle de la littérature. L'œuvre est ainsi, comme l'explique Zola, « l'histoire d'un groupe d'êtres dont on enregistre les actes fidèlement »²⁷⁶. Les Soirées de Médan ont été considérées comme le manifeste du courant naturaliste. Le volume publié en 1880 comprenait un recueil de contes écrit par Zola et ses disciples. Ainsi « Boule de suif », est de Maupassant, « Sac au dos » de Huymans, « la Saignée » de Céard, « l'Affaire du Grand 7 » d'Hennique et « Après la bataille » de Paul Alexis.

Bien d'autres écrivains vinrent encore à Médan et parmi eux Gustave Flaubert, Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt accompagnés encore de nombreux amis de Zola : Duret, Duranty, le peintre Guillemet, M. Charpentier, le compositeur Bruneau... Médan est bien plus qu'une maison de campagne d'un écrivain connu, c'est le cadre, la source d'inspiration, le laboratoire d'expériences d'une collectivité artistique. Nous possédons ainsi trois peintures de Paul Cézanne de « Médan et son coteau » réalisées de 1879 à 1885 sur la rive de l'île Platais.

²⁷⁵ Jean-Claude Le Blond-Zola, *Zola à Médan*, Société Littéraire des amis d'Emile Zola, Besançon 1999, p.12.

²⁷⁶ Emile Zola, *le Naturalisme au théâtre*, 1881.

Médan est encore le cadre d'une communauté paysanne et s'ouvre au XIX^e siècle, à un autre monde, aux premiers pas du tourisme de campagne. Pour en prendre la mesure, il faut se souvenir que Zola contribue activement à la vie de la commune, il siège au conseil municipal. La vie des habitants, leurs mœurs est une source d'inspiration pour sa production littéraire. « La Terre », « la Bête humaine »...sont liés à l'observation du monde paysan de Médan comme à celle des gens du chemin de fer de la ligne de Paris au Havre qu'il emprunte régulièrement. L'écrivain appartient à part entière à Médan et à sa vie. On entend sonner la cloche de l'église dans tout le village le jour de la disparition de sa mère, morte dans la maison de Médan.

La communauté toute entière s'associe à la peine de l'artiste et rend hommage à la figure familière de l'aïeule qui vient de s'éteindre dans le pays.

Ce lieu de villégiature peint par les impressionnistes au XIX^e siècle, avec les barques et les canotiers qui filent le long du fleuve devient en 1930 un parc de loisir social avec « Physiopolise » dans l'île du Platais, où ont été construits une piscine et des petits cabanons en amiante ciment. Le naturalisme s'attache à valoriser la vie saine du corps, expression du symbolisme hygiéniste du début du XX^e siècle destiné à remplir les dimanches d'activités pour la jeunesse.

Aujourd'hui, la construction de pavillons ou de bâtisses destinées à un centre équestre qui pourrait s'implanter sur la crête du coteau à l'ouest au clos Baillon, peut dégrader le site. Ces nouveaux édifices seront visibles de la vallée comme le sont actuellement les hangars et les pavillons à proximité. Il reste que le lieu a conservé son caractère et mérite le détour en hommage à la nature comme à l'invention artistique dont il garde la mémoire.

Poissy.

A 29 km à l'ouest de Paris, 16 km de Pontoise, 6 km de St Germain et 20 km de Versailles, dans un espace aujourd'hui largement urbanisé, Poissy est une ville issue du haut Moyen-Âge. La cité avait été implantée à l'abri des coteaux boisés et agricoles à l'extrémité sud de la troisième boucle de la Seine, en un lieu (sur la rive gauche) où l'abondance des îles permettait un franchissement plus commode du fleuve. Sur le coteau, en face, à proximité du cimetière, Poissy conserve encore actuellement une vue admirable sur la vallée de la Seine avec la vision de la collégiale qui lui donne un caractère et un charme authentiques.

Entre la ligne de chemin de fer du Havre à Paris, la route départementale n°153 et l'ample coteau boisé, le site de l'enclos de l'ancien prieuré de Poissy, établi sur la pente, demeure, par son cadre de jardins entremêlés de vestiges archéologiques, évocateur de l'ancien petit pays du Pincerais. Dès, la rue de l'Enclos les trois portes franchit (dont la poterne) le visiteur se retrouve dans l'atmosphère d'un passé médiéval. Ce site marqué fortement par la géographie entre Seine et coteau, est installé sur un tertre et fut autrefois une résidence royale. Depuis Robert II le Pieux, les rois de

France possédaient ce château. C'est ici que naquit et que fut baptisé Louis IX et cet endroit lié à l'enfance fut aussi pour St-Louis un lieu de résidence. Poissy est la ville où le roi se plaît à séjourner. Son petit-fils, Philippe IV le Bel décide en 1299, après la canonisation de son aïeul de mettre en chantier un monastère. Le monastère royal fut édifié en 1330 mais son enceinte, très vaste, ne fut achevée qu'au XVe siècle sous le règne de Louis XI. L'ensemble a constitué au Moyen Age un monument emblématique de la monarchie française. Ce monastère abrita cent vingt religieuses de l'ordre de Saint Dominique. Le domaine fut un peu oublié à l'âge classique, mis en vente et partiellement détruit à l'époque de la Révolution ; il a servi dans les premières années de l'Empire, de carrière à matériaux de construction pour les nouvelles demeures aristocratiques. Les ruines restantes ont néanmoins été mises en valeur, d'abord par les descendants du maire de Poissy Jacob Courant (1799-1814), qui ont réhabilité les jardins avec les deux viviers à poissons du monastère et conservé les murailles médiévales situées à l'intérieur de leur exploitation agricole. Puis ensuite cette mise en valeur s'est poursuivie dans la seconde moitié du XIXe siècle, grâce à l'engouement de l'élite artistique pour la période médiévale. Dans ce cadre, l'acquisition en 1845 par Ernest Meissonnier, peintre très célèbre à l'époque, d'une partie du domaine a, par une attention éclairée, permis sa sauvegarde. De ce lointain passé, il reste aujourd'hui des vestiges installés partiellement dans un parc réalisé au milieu du XIXe siècle et qui possède des essences de nombreuses époques, dont témoignent les majestueux platanes plusieurs fois centenaires emplantés le long du grand vivier, un cèdre du Liban vieux de 250 ans, des cyprès chauves datant de l'époque romantique comme des tulipiers de Virginie... Ce parc ouvert au public dès 1952 a été réaménagé en jardin urbain en prenant le nom de parc Meissonnier. La position très particulière du parc entre la Seine, la voie ferrée et le sommet du coteau marque la fin de la ville et, avec le plateau agricole, le début de la campagne cultivée. Par là, il forme une barrière qui sert de verrou à l'urbanisation. Ce parc romantique avec ses éléments historiques est une limite qui redonne une cohérence qualitative. Tout autour du parc, la proximité des écoles entraîne (par la présence d'infrastructures de circulation) une demande de mise aux normes, particulièrement excessives pour un lieu dont l'usage essentiel est lié à la promenade. A l'entrée du parc, à côté du groupe scolaire, l'allée intérieure est large de plus de quatre mètres et en point haut de plus de sept mètres. Elle est par ailleurs recouverte de béton désactivé pour permettre le passage de camions (toutes choses bien évidemment contraires aux activités, à l'échelle, à l'image comme à l'esprit du parc). Dans la rue de l'Enclos, l'enduit qui recouvre les façades des architectures publiques à la hauteur de la grande Dîmière concourt à banaliser fortement le site. Nous sommes devenus aujourd'hui plus suffisamment attentifs aux détails constructifs qui contribuaient pourtant fortement au caractère du lieu. Les eaux fluviales s'écoulaient grâce à l'agencement et à l'inclinaison des pavés. La mise à niveau du pavage avec la disparition de la petite pente réservée à l'évacuation des eaux a entraîné la détérioration de la base des murs moyenâgeux mais aussi une banalisation de l'endroit. Il existe actuellement fort peu de lieux en France évocateurs des descriptions littéraires du XIXe siècle ou des représentations pittoresques et les gens de Poissy souhaitent avec ferveur entretenir et préserver l'ambiance médiévale de ce site..

La vallée de la Vaucouleurs.

En Ile de France, dans le département des Yvelines, à 60 kilomètres au Nord-Ouest de Paris, la vallée de la Vaucouleurs est la dernière limite avant les terres normandes.

Formé par un petit confluent de la Seine, le ru de la Vaucouleurs prend sa source, sur la commune de Boissets, à 130 mètres dans une fontaine qui forme naturellement un lieu, dernièrement aménagé en un petit jardin paysager. Il parcourt ensuite 16 km et reçoit, chemin faisant, plusieurs affluents pour finalement se jeter à hauteur de Mantes la jolie, dans le fleuve.

Un paysage verdoyant et doré.

La Vaucouleurs a creusé son lit dans un plateau argileux et calcaire de la Beauce en formant l'image d'une faille. Elle présente avec sa vallée encaissée à forte pente, une entité paysagère vallonnée et verdoyante, d'autant plus particulière que les lisières boisées qui affluent sur les lignes de crêtes la délimitent parfaitement. Elle offre un ensemble de sites traditionnels campagnards d'Ile de France, évocateurs de l'ancien pays du Mantois. Les cultures céréalières ondulantes donnent au plateau un aspect éclatant et doré, qui contraste avec les bordures boisées des parcelles linéaires, larges seulement de 5 à 15 mètres, ou avec les vertes prairies des fonds de vallée et leurs jardins fruitiers annonçant déjà la Normandie. Un réseau de chemins bordés d'innombrables fleurs (boutons d'or, coquelicots, ombelles...,) permet aux beaux jours, la découverte à pied du site et le plaisir d'herboriser. Son cours d'eau, aux couleurs changeantes selon les saisons, reflète le ciel et la végétation, le débit de celui-ci généralement calme présente pourtant à certains moments des crues inattendues capables d'emporter sur leurs passages des arbres comme des pans entiers de murs appareillés. Le site de la Vaucouleurs n'est pas seulement constitué d'une ligne que suivrait un seul cours d'eau, il forme au contraire, par endroits, une arborescence de petits vallons (comme celui des trois vallées qui se relie au plateau d'Orgerus).

Un paysage cultivé et habité.

L'homme a habité là, depuis les temps les plus reculés. On trouve à Breuil-Bois-Robert des silex taillés et polis du néolithique, sur le chemin de Soindres, un menhir, des pierres taillées de monuments paléolithiques, à Septeuil, à proximité des fondations d'habitations, des monnaies gauloises et romaines, ainsi que des sépultures d'époque gallo-romaine dont témoigne sa nymphée, et encore des sarcophages mérovingiens.

Les bourgs, les hameaux, les forteresses, les châteaux et les abbayes ont été inscrits depuis le haut Moyen Age dans ce paysage occupé par des champs, des prairies, des bois. La multitude des moulins à eau en contact direct avec le lit de la rivière et des moulins à vents sur les pentes exposées aux effets de l'air atteste de la permanence de l'occupation populaire. Les abbayes, les châteaux dont notamment celui de Rosay ou celui de Septeuil dénotent au contraire de possessions et d'habitats aristocratiques. Le parc de Mantes qui fut celui de la demeure royale, détruite en 1944, où s'écoule le ru de la Vaucouleurs et dont le passage est souligné par une belle allée de platanes centenaires, évoque les jardins de l'ancien château-fort, où séjourna souvent Henri IV

« *Mantes*, disait-il²⁷⁷, *a été autrefois mon Paris, ce château mon Louvre, et ce jardin mes Tuileries, où je pris de fort bonnes résolutions* ».

Ce morceau de paysage aux herbages encore préservés, où l'on traverse le miroitement des eaux de la rivière sur de petits ouvrages d'art, réalisés dans la pierre calcaire locale qui capte si bien la lumière, est une expression de la vie rurale et urbaine des petites villes développées depuis le haut Moyen Age jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

A proximité immédiate, Camille Corot²⁷⁸ inventa l'art paysagiste français moderne, car ici, les peintres et les artistes ont étudié les oppositions et les adoucissements de la lumière pour les transcrire sur leur toiles. Mais l'évolution urbaine commence à porter atteinte à la nature de ce site; le développement et le « mitage » de l'habitat tant sur les plateaux que dans les fonds de vallées, la disparition des prairies humides attachées à l'élevage bovin, ont entraîné les boisements des fonds de vallée et une certaine fermeture des paysages.

L'Ile de France et le Gâtinais ou le paysage agricole du bien-être.

Le paysage rural de la vallée de l'Orvanne. témoigne d'un bien être émanant de la modernité agricole. Il présente un aspect verdoyant avec un fond de vallée souvent marécageux, des versants évasés, cultivés, ponctués de buttes gréseuses couvertes de forêts. Ce site est un lieu plein de subtilité et de charme. Il marque aussi le début, le développement et l'apogée de la civilisation agricole.

Pays frontière, situé aux confins de l'Ile-de-France, de la Bourgogne, de la Champagne et de l'Orléanais, au haut Moyen Age, de part en part des fortins ont été érigés pour protéger le site des invasions barbares.

Dans cet espace restreint, la campagne a accueilli des architectures extraordinaires qui jalonnent le temps :

- un petit fort du XI^e siècle à l'enceinte carrée (à échauguettes d'angle) et une porte flanquée de deux tours circulaires à Challeau.
- les vestiges d'un magnifique château renaissance ayant appartenu à la belle Gabrielle d'Estrée dont il ne subsiste aujourd'hui que les communs, (notamment une demeure située sur la terrasse face à la route de Villecerf), les murs longeant la D22, qui soutenaient les jardins et les grandes allées d'un parc de plus de 100 hectares et une splendide grille du XVIII^e siècle qui marque l'entrée du domaine.

Le château de Gabrielle d'Estrée, construit à l'époque de François I^{er} avait été réalisé par les soins de l'architecte Pierre Chambiges. Il figurait dans l'ouvrage d'Androuet du Cerceau parmi « les plus excellents bâtiments de France ». De style italien, il formait un important corps de bâtiment carré, enrichi de quatre pavillons destinées à

²⁷⁷ Cité par Victor Bourselet et Henri Clérisse, *Mantes et son arrondissement*, Editions du Temps, Paris, 1933, p. 36.

²⁷⁸ Voir sur ce point le tableau, *le pont de Mantès* peint par C. Corot en 1835.

l'habitation. A la mort de Gabrielle d'Estrées qui l'avait reçu du roi Henri IV, le château devient propriété de Claude Le Charron, grand commis d'Etat qui le fit appeler Challeau « Saint Ange » en souvenir du château Saint-Ange à Rome, où il avait été ambassadeur. A la Révolution, le château acquis par un notaire, fut détruit et ses pierres vendues pour les construction nouvelles.

- Et un petit château 1820 qui constitue avec le développement du mouvement physiocratique le dernier témoin d'une terre féconde.

D'autres bâtiments témoignent encore de ce passé, telles les fermes de Dormelles, la forteresse près de Villecerf ainsi que plusieurs moulins. Tous ces éléments patrimoniaux parfaitement intégrés au paysage contribuent à l'intérêt du site.

Le petit fort élevé au XIe siècle indique le point de départ de la société agricole, il exprime le caractère pacifié des lieux dévolus au travail et à l'exploitation d'une terre fertile, tandis que le château début XIXe siècle, néoclassique exprime la continuité aristocratique du domaine à l'apogée de la civilisation paysanne.

Mais tout autant que les vestiges architecturaux, la perspective que le site ouvre sur l'horizon consacre un véritable lieu de bien-être.

Le bien-être qui se dégage du paysage est lié à la dimension « raisonnable », à l'alternance des prairies et des champs. Tout ici joue dans le registre de l'intimité, du calme avec un voisinage sans heurt entre les bâtiments et les plantations. Le regard qui remonte doucement sur l'horizon définit une échelle humaine où chacun trouve sa place.

A quoi tient donc la qualité de la vie que nous recherchons aujourd'hui ? Peut-être à ce paysage familier présenté dans le site de la vallée de l'Orvanne où l'homme se situe dans un environnement maîtrisé par ses soins, une sorte de jardin d'Eden. En tout cas une vraie symbiose avec la nature se matérialise là. Car la terre fournit à profusion les fruits du laborieux travail humain. Produits d'une connaissance profonde des agriculteurs, qui savent encore que l'arbre se coupe en hiver et en lune descendante, là, tout semble continuer à vivre au rythme des saisons.

Le château de 1820 qui accueille aujourd'hui une maison de retraite est enserré de murs avec son jardin. Sur l'arrière, le bâtiment s'ouvre sur le potager qui conduit au verger pour aller vers la forêt. Cette progression spatiale éminemment culturelle mais aussi très simple, est ressentie autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la propriété. Les parterres du potager, un peu effacés mais toujours présents, le puits et surtout les murs forment un espace resté intact où l'on retrouve l'ambiance des jardins du XIXe siècle. Tout le charme, l'échelle, le caractère du jardin d'Eugénie Grandet décrit par Honoré de Balzac...

Savigny-le-Temple : des physocrates engagés dans l'amélioration de l'agriculture.

A la limite des départements de la Seine et Marne et de l'Essonne, à quarante kilomètres de Paris et une dizaine de kilomètres de Melun, Savigny-le-Temple est implanté au sud de la forêt de Sénart. A l'est du val de Seine, sur le plateau de Brie, dans un paysage de plaine calcaire²⁷⁹, formée de vastes surfaces planes parfois mollement ondulées et inclinées vers la Seine, plusieurs séquences paysagères se succèdent.

Le site comprend sur le territoire de la ville Nouvelle de Sénart et à l'orée de la forêt de Rougeau, à Savigny-le-Temple, le château de la Grange, sur les communes de Savigny et Nandy, le massif forestier de Rougeau, et au sud-ouest du bourg de Savigny, la plaine agricole de Noisement.

Une histoire ancienne où émerge une figure romanesque.

Ce domaine très ancien²⁸⁰ remonte bien avant le Moyen-Âge²⁸¹. La forêt de Rougeau comme la forêt de Sénart que l'adage populaire présente comme la forêt de Charlemagne, ont une longue histoire. La forêt de Rougeau a été fréquentée, au cours des siècles, très régulièrement par les illustres personnages de la cour royale²⁸². Ceux-ci venaient principalement de Fontainebleau pour chasser à courre. De domaine royal, le site devient par la donation de Louis VII, en 1149, la terre des chevaliers du Temple qui y établissent une commanderie.

En 1775, la forêt de Rougeau est encore pour partie la propriété de la Commanderie de Saint-Jean de l'Isle à Corbeil, héritière des Templiers de Savigny. Le Roi y détient les droits de justice, de chasse et de glandée et la propriété des routes. Louis XV et Louis XVI la fréquentent régulièrement. A la Révolution, la forêt devient bien national.

A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, le domaine du château appartient à Désirée Clary, épouse de Jean-Baptiste Bernadotte, général d'Empire, puis roi de Suède. Tous deux ont donné naissance à la dynastie régnant encore et cela explique que Savigny-le-Temple est jumelée à une commune de Suède et qu'il existe des

²⁷⁹ Le sol se compose de plusieurs couches de calcaire d'origine marine ou lacustre de l'ère tertiaire, alternant avec des formations meubles. La couche supérieure du plateau est formée par le traversin de Brie mêlé en surface de meulière. Il repose sur des argiles imperméables qui empêchent ou ralentissent l'infiltration des eaux vers les profondeurs. De là, s'explique ce paysage de " Champs mouillés " recouverts d'une mince pellicule d'eau qui apparaît fin septembre et au printemps. Des sables *stampiens dits de Fontainebleau* se retrouvent par endroits en amas et caractérisent les buttes comme la butte-Mont-Blanc qui domine de 4 à 5 mètres les alentours. Un épais limon formé de loess recouvre le tout.

²⁸⁰ Voir sur ce point : Patrick Arduise (en collaboration), *Il était une fois Savigny le Temple*, Ed. Ville de Savigny, 1995, p. 43 : La légende dit que le fondateur de Savigny serait un des légionnaires romains, Sabinus, qui aurait participé à la bataille d'Alésia et à qui, en remerciement, on aurait accordé cette terre. Il aurait fondé là, à Savigny, une villa de Sabinus.

²⁸¹ Op. cit., p. 99, Même si comme l'affirme Yves Lafosse, les premières mentions de la forêt semblent remonter au Moyen Age ou elle est appelée forêt de Rogel.

²⁸² Op. cit., p.106 : en 1120 elle est intégrée au Domaine Royal en même temps que le Comté de Corbeil qui devient la Capitainerie de Corbeil.

échanges très réguliers avec ce pays. Le frère de Désirée, Nicolas²⁸³ qui a acquis en 1800, le domaine pour sa sœur, le lui rachète en 1819, il ajoute ce domaine à une partie de la forêt de Rougeau qu'il possédait déjà. L'ensemble restera plus d'un siècle dans la famille Clary²⁸⁴ Son fils, François, physiocrate averti²⁸⁵ devient maire de Savigny en 1842 et est décoré par Louis-Philippe pour les résultats agricoles obtenus dans le domaine de La Grange. Vitrine de l'exploitation, le parc, qui fait l'objet d'une gestion soignée s'embellit, au Second Empire, de plusieurs petits édifices.

La propriété est ensuite aliénée en deux parties par les héritiers en 1917 et 1952. Depuis 1993, le château de La Grange et ses dépendances sont la propriété du Conseil Général du Val-de-Marne.

La visite du château et du parc inspirent un sentiment assez émouvant ; avec un regard attentif, le visiteur y retrouve des morceaux de l'histoire d'une famille liée à l'Histoire nationale.

La plaine, la forêt et la propriété de Désirée Clary forment trois morceaux d'un domaine agricole et forestier qui s'appréhendent de façon complémentaire :

La plaine de Noisement, plateau agricole de grands champs ouverts, verdoyants, liés à la grande culture, élargit l'horizon. Elle permet de découvrir les anciens bourgs de Nandy, Savigny et Noisement. Elle est utile à la compréhension de la géographie de ce site de plaine souvent fermé au regard par le développement d'espaces forestiers, Elle se situe à proximité immédiate de la forêt de Rougeau et du bois de Sainte Assise. En bord de Seine à proximité du pavillon Royal d'époque classique, on peut admirer les progrès agricoles liés au drainage des sols, au recours à l'engrais et aux légumineuses fourragères²⁸⁶ engagés au XIX e siècle et qui ont contribué à faire de cette Brie d'Ile-de-France une des terres les plus opulentes.

La forêt de Rougeau constituait autrefois un bien précieux et un lieu dangereux. Un bien précieux comme ressource de matériau et d'énergie, un lieu dangereux car pendant longtemps, la forêt était infestée de loups et de bandits. A partir du XVIIe siècle la forêt est divisée pour la coupe des arbres atteignant 25 ans et elle est émaillée de chemins en étoile. Ces allées forestières²⁸⁷ permettaient aux équipages de suivre les chasseurs. Les premiers documents d'archives que nous possédons sur cette forêt datent de 1760 et ils montrent très distinctement un axe est/ouest et un axe nord/sud. Outre, ce double axe de composition, le plan fait aussi apparaître des étangs et des fossés d'eau formant un réseau hydraulique savant qui délimite le nord du domaine.

Les vestiges d'un domaine néo-classique avec son château qui comprend encore un haras et est entouré d'un parc pittoresque, parsemé de grottes avec un petit lac. Le château, imposant avec ses trois étages et sa façade symétrique est caractéristique de

²⁸³ Op. cit., p. 153, Qui a reçu pendant les Cent-Jours le titre de comte et un siège à la Chambre de Paris.

²⁸⁴ Op. cit. p. 154, Jusqu'en 1917.

²⁸⁵ Op. cit., p. 152, Les Clary ont été les pionniers de la production de betteraves.

²⁸⁶ Plantes à racines profondes qui fixent l'azote dans le sol.

²⁸⁷ Op. cit., p. 152. Redessinées au XVIIIe siècle par le financier Bouret pour y faciliter l'exercice des chasses royales.

l'architecture du début XIXe siècle. Il a été réaménagé par les soins du frère de Désirée Clary. Le dessin du jardin remanié en parc paysager à la même époque est encore lisible, de même que le tracé à la Française, plus ancien, du parc XVIIIe siècle. Il comprenait autrefois des rochers, des jeux d'eau sous forme de cascades et un pont chinois. Il existait aussi deux fabriques où l'on pouvait se reposer au cours de la promenade. Dans une rocaille était aménagée une grotte de Lourdes avec une statue. La grille, ainsi que les deux pavillons d'entrée portent la marque des propriétaires du second Empire, un C pour Clary, un T pour Talabot²⁸⁸. Les allées de tilleuls, plantées à l'époque de Désirée Clary, encadrant le parterre central derrière le château, reliaient la propriété aux massifs forestiers environnants. Lorsque nous l'avons visité par une journée brumeuse de janvier, l'ensemble apparaissait dans un état d'abandon comme le sont les propriétés inhabitées depuis plus de trente ans et il fallait un peu d'imagination pour reconstituer son passé prestigieux.

Ces trois éléments actuellement noyés par l'urbanisation de la ville nouvelle constituent trois milieux qui permettent de retrouver l'évolution de l'histoire et de la géographie de ce territoire. Il convient par conséquent de les voir comme des séquences paysagères, des morceaux intacts d'un ensemble fortement entamé par la ville Nouvelle.

Le parc, comme les édifices architecturaux, sont pour la ville Nouvelle de Sénart une véritable chance. Cette ville est, on le sait, construite à partir d'un urbanisme en impasse qui, à aucun moment, ne se rattache à la trame du passé et s'est développée sur la base d'une architecture sans grand caractère.

Dans ce paysage très banalisé, ce site peut favoriser l'évocation historique utile à l'ancrage d'une population nouvelle. La mairie de Savigny-le-Temple, en ville nouvelle de Sénart, est locataire du domaine dans le cadre d'un bail emphytéotique. Elle a d'ailleurs le projet de restaurer le parc et le château pour l'ouvrir au public et y organiser notamment les mariages et les fêtes.

La Vallée de l'Yerres Aval.

Dans le département de la Seine et Marne, à 30 km de Paris, sur la frange doucement vallonnée du plateau de Brie, sur les communes de Combs-la-Ville, Brie-Comte-Robert et Evry-Grégy-sur-Yerres, la rivière dans sa vallée aval a modelé dans un calcaire recouvert de limon et d'argile, un paysage campagnard resté aujourd'hui intact. Celui-ci forme un site clairement délimité, cerné par le passage de la Francilienne d'une part et par l'urbanisation de la ville nouvelle de Sénart d'autre part.

Formé par trois méandres de l'Yerres et par l'amorce d'un quatrième (dénommé la boucle de la Couture), ce site au caractère rural est rendu attrayant par le contraste des versants boisés abrupts et des versants avec leurs prairies évasées et tranquilles, environnés des bords de l'eau verdoyants avec des îles. Les rives alternativement

²⁸⁸ Op. cit. p. 151, Nom de jeune fille de l'épouse de François Clary, Sidonie Talabot.

abruptes et érodées jouent aussi d'un autre contraste en s'adoucissant avec le dépôt d'alluvions. Les courbes des méandres possèdent une amplitude variant entre 1,5 km à 2,3 km. Elles ménagent de vastes prairies à l'aval qui s'opposent à la pente abrupte des coteaux, atteignant 45 mètres de hauteur à Combs-la-Ville.

Au détour de chaque sinuosité, les expositions différentes au soleil ont fait naître une palette végétale diversifiée, attachée soit à l'ombre soit à la lumière. L'occupation des berges, induite par le relief de cette formation fluviale singulière se caractérise par la pente douce ou abrupte, l'érosion, l'implantation de l'habitat, comme les cultures de la végétation des rives et des talus. Ce site présente ainsi une grande variété d'ambiances paysagères rurales et rassemble des prairies, des champs de cultures, des boisements pittoresques attachés aux bords de l'eau ou aux coteaux. Il forme cependant un espace difficile à découvrir car il comporte peu de chemins ; ceux-ci longent la rivière, ou conduisent aux champs ou encore ils grimpent sur les coteaux. Il faut « mériter » ce paysage et le pénétrer en se mouillant les pieds, dans une traversée en plein champs d'une vallée souvent restée humide. Mais si on veut bien s'y aventurer, on saisit alors son caractère ludique et pittoresque. En continuant le long de l'Yerres parmi les aulnes, les saules, les frênes et les peupliers, presque à la hauteur du petit val de Brie-Comte-Robert, on découvre avec surprise des petits jardins édifiés dans un aspect de paysage à la Robison Crusoé, où l'imagination et l'invention fantasque du jardinier rivalise avec la construction éphémère de terrasses et de petits édicules. Tandis que les bois des coteaux « dits bois aux loups », présentent entre le cours de l'Yerres et la D 48 des espaces résiduels enchevêtrés, où le lierre tente à l'image de lianes exotiques de se frayer un chemin parmi les robiniers, les charmes... Plus à l'ouest, sur le coteau de la boucle de la Varenne-Jarcy dans le parc Mennechy (ancienne résidence religieuse de la villa Notre Dame) retourné à l'état naturel, les érables, les hêtres majestueux, les tilleuls centenaires forment une véritable réserve naturelle pour la chasse, un refuge pour les oiseaux (avec la figure emblématique du Corbeau).

L'Yerres est aujourd'hui une rivière de dimension modeste qui s'écoule sur un plateau à très faible pente et dont les eaux possèdent un cours capricieux. Durant l'hiver, elle présente un régime torrentiel avec des inondations, tandis que l'été venu, l'eau vient à manquer. Les transformations continues du régime des eaux, comme les variations des saisons et du paysage participent au fait que la vallée de l'Yerres soit toujours apparue aux voyageurs comme un espace plaisant. Le vieux guide Joanne²⁸⁹ évoque la « ravissante » rivière et l'écrivain académicien, Victor Cherbulliez²⁹⁰ en donne l'image « *d'une rivière charmante et fantasque qui n'aime pas aller droit, (...) décrit des courbes sinueuses. Tantôt, elle promène son cours paresseux à ciel découvert entre les champs (...) tantôt elle s'enfonce tout à coup sous une voûte d'épais ombrages (...) et ses eaux vertes paraissent noires* ».

Cette jolie vallée ceinturée par des voies de passages a été depuis longtemps habitée. Si par le jeu de ses méandres, elle constitue une entité géographique et paysagère

²⁸⁹ En date de 1909.

²⁹⁰ Cité par Monique Brun-Achkar et Christian de Bartillat, La Seine et Marne vue du ciel, Ed. Les presses du Village, Etrepilly, 1998. Et issu de l'ouvrage « La ferme du Choquard », Paris, 1982.

singulière, elle en présente aussi une autre, par son histoire. Réunion de plusieurs fiefs moyenâgeux, elle dépend au douzième siècle, du frère du roi Louis VII, le Comte Robert de Dreux. Son château-fort comme ses marchés ou ses foires ont été célèbres. Le pays conserve l'aspect rustique lié à l'agriculture moyenâgeuse ; attachée à la culture du blé, des céréales mais aussi à l'élevage (avec le gastronomique fromage de Brie) dont attestent les bâtiments de fermes avec la ferme des Copeaux, l'église St Vincent... Peu pénétré et pénétrable (du fait d'un manque de réseau de chemins). En 1649 ce lieu a été témoin des luttes de la Fronde : les troupes royales ont été obligées de prendre la ville de Brie-Comte-Robert d'assaut. Au XIX^e siècle, le terroir a été investi par des écrivains et des artistes qui ont restauré les moulins (voir le moulin du Breuil) et les fermes et les ont transformées en de gracieuses maisons de campagnes.

Pittoresque, d'échelle éminemment humaine, ce site ouvert sur le ciel est toujours borné à hauteur du regard. Les vues sont parfois ceinturées par la silhouette des parcelles forestières installées sur les coteaux boisés. Il forme un paysage caractéristique de méandres qui compose un espace de transition entre le terroir agricole traditionnel et le milieu urbanisé contemporain d'Ile de France. Par là, il constitue un secteur stratégique qui assure le lien entre le cours amont de l'Yerres purement agricole et l'ultime développement de la vallée jusqu'à sa confluence avec la Seine à l'Ouest.

La Haute Vallée de l'Essonne.

La Haute Vallée de l'Essonne présente un ensemble au relief accidenté qui traverse deux régions (Ile-de-France et Centre). Elle s'étend sur trois départements Seine et Marne, Loiret, Essonne et couvre les territoires de plusieurs communes (en Ile-de-France ; Nanteau, Buthiers, Boulancourt et en région Centre ; Augerville- la-Rivière, Coudray, Malesherbes, Labrosse, Orville).

La haute vallée de l'Essonne, à moins d'une heure de la capitale, à l'écart des agressions et des tumultes urbains, offre un sentiment d'une campagne tranquille. Elle présente un site cultivé exceptionnellement préservé. Elle est, encore aujourd'hui, structurée par des ensembles architecturaux anciens très homogènes qui, dans les villages, présentent une continuité de murs en grès dont la mise en oeuvre comme l'agencement des pierres assurent tout le charme.

Les mouvements du relief participent aussi à la variété des ambiances traversées. L'on passe ainsi de vues rapprochées sur un vallon étroit, un versant abrupt ou des chaos rocheux pittoresques perdus au cœur d'un milieu boisé à des perspectives ouvertes sur des champs de grandes cultures, des prairies, des étangs, ou même des cressonnières situées presque au cœur de la rivière....

Cet ensemble paysager marqué par une diversité d'espaces est caractérisé par trois entités physiques ; la vallée, les coteaux et le plateau.

La vallée dont le lit s'élargit de 40 à 140 m, en Ile-de-France, est composée d'une variété d'espaces humides. Elle concentre un patrimoine culturel et des curiosités géographiques très particulières et forme un espace pittoresque humanisé.

En raison de la présence de nombreuses sources, elle est marquée par les prairies mouillées, les peupleraies, les étangs, les marais, les tourbières et par endroits les cressonnières. A Boulancourt, les cressonnières implantées depuis le XIXe siècle caractérisent encore l'exploitation du fond de vallée. Par leur géométrie, leur vert intense et la présence forte de l'eau, elles donnent, dans ces vallons étroits, l'illusion de clairière, d'espace ouvert... Depuis longtemps les hommes qui ont les ont cultivées, les jardiniers des fontaines, ont été les gardiens des sources et ils ont assuré le maintien de la vie autour de la rivière. Aujourd'hui cette activité est en régression et son avenir semble menacé. Sur le cours de l'eau, se sont encore implantés les moulins qui, eux aussi, ont contribué à l'animation du paysage. Dans des sites remarquables, on retrouve sur Nanteau, le moulin-Paillard, sur Malesherbes le moulin de Touveau, (bordé de plans d'eau et entouré de prés), sur Boulancourt enfin, l'ancien moulin qui servait à fouler les draps. Ce dernier utilisait la force motrice de l'eau, qui animait pilons et maillets pour battre les draps et donner à la toile résistance et douceur. Le moulin « Mis en farine » en 1791 (jusqu'au XIXe siècle), devint en 1921, une usine de couleurs et de vernis. Cette activité s'est poursuivie jusqu'en 1950 date à laquelle il s'est transformé en une résidence secondaire. A côté des moulins, il y avait aussi les lavoirs, en 1905 à Boulancourt et Augerville, deux charmants édifices ont été construits. Celui de Boulancourt, à proximité de l'allée des marronniers, a été restauré récemment.

La rivière a été autrefois un lieu d'intense animation résonnant du travail et de la gaieté des hommes. De cela, il reste une ambiance particulière que l'on perçoit encore aujourd'hui, qui en fait un espace à préserver. Pourtant, entre Boulancourt et les hameaux de Pierrelongue et de Roncevaux comme sur Nanteau et Buthier une pression de constructions nouvelles ou de résidences secondaires récemment réaménagées fragilisent le site (notamment par le traitement des clôtures ou des jardins sans charme).

Les coteaux façonnés par le creusement de l'Essonne, ont été entaillés par les multiples vallées sèches et sont, eux aussi, marqués par une grande variété d'ambiances paysagères. Autrefois valorisés par des pelouses sèches pâturées, des vignes et des vergers, ils sont aujourd'hui recouverts de haies, de bosquets, de boisements formés de feuillus et de résineux qui occupent une part prépondérante des versants rendant parfois la rivière, cachée par ce manteau boisé, à peine perceptible. Les coteaux ont abrité les villages dans les points bas. Depuis les temps les plus reculés, l'homme s'est implanté dans ce lieu. On a localisé à Buthiers et à Nanteau un ensemble d'abris sous roches et des grottes ornées de gravures rupestres. Tandis qu'à Boulancourt, le tumulus néolithique du Châtelet dont les fouilles ont commencé en 1989, témoigne d'une occupation humaine datant de 4500 ans avant JC.

Ces magnifiques blocs de grès qui jalonnent les coteaux ont été utilisés par l'homme préhistorique pour en faire des dolmens comme celui de la Roche aux Loups²⁹¹ à Buthiers ou des dalles de sépultures à Malherbes. Mais si les pierres levées témoignent d'une forme première architecturale et humaine, les constructions se sont multipliées, dans le cadre de la civilisation agricole et plus encore aux temps modernes. Le Moyen-Âge, la Renaissance puis l'âge classique ont ainsi marqué la haute vallée par la présence des fermes, des abbayes et des demeures seigneuriales. Les villages ont été reconnus depuis 1991 « villages de caractère ». Outre les châteaux, un réseau d'allées et de perspectives organisent le site. Ainsi, un axe situé dans la perspective du château d'Augerville, constitué d'une allée plantée de marronniers et bordée de canaux relie Augerville-la-Rivière à Boulancourt. Cette trame historique a vu son dessin se poursuivre et s'enrichir encore en 1928, par une porte monumentale, rehaussée de tours crénelées en béton réalisée en haut de la butte, sur la demande de la propriétaire d'alors, Mme Belmont (milliardaire américaine).

Le plateau calcaire offre une ouverture de vues et présente l'espace d'un grand paysage. Il se compose de vastes terres ondulantes ponctuées de bosquets épars ou de lisières boisées denses. Son sol calcaire est enrichi dans les points hauts d'une épaisseur de plus d'un mètre de limon, où sont implantées les propriétés agricoles. La culture des céréales, maïs, betteraves sucrières est pratiquée tandis que le tournesol colore d'une nappe jaune quelques champs. Bien que la structure des exploitations diffère, il n'existe ici que des immenses parcelles qui paraissent aussi grandes que des lacs.

Le plateau calcaire est agrémenté de jolis hameaux (Herbeauvilliers, Boisminard ...), qui conservent des demeures seigneuriales avec de beaux corps de fermes à la modénature de pierres de grès jaune rosé qui accroche bien la lumière et que l'on découvre en se promenant.

Des allées marquent une trame qui participe au dessin du plateau et en font, là encore, un espace à préserver.

La complémentarité des plateaux et des vallées sèches forme une entité paysagère très remarquable offrant un contraste saisissant tant dans l'ouverture et la fermeture de l'espace que dans les formes spatiales. Les boisements en lanières (se sont implantés sur l'ancien parcellaire de vigne au dessin allongé) contribuent à une mise en relief des vastes champs de culture. Les ambiances chaudes sur les flancs de coteaux des pelouses sèches permettent de mieux apprécier la fraîcheur des fonds humides de la vallée, tandis que les chaos implantés vers Boulancourt apparaissent comme un morceau échappé de la forêt de Fontainebleau. Cette diversité d'ambiances paysagères très forte se rassemble ici à moins d'une heure de Paris.

²⁹¹ Classé au titre des Monuments Historiques le 26.11.1973.

Conclusion : Une image métaphorique pour L'Ile-de-France.

Ce rassemblement de paysages avec des réalisations (urbaines et rurales) d'hommes venus de tous les pays, de luminosité due à la rencontre de couleurs (entre le rose et le violet) qui la caractérise font que l'Ile-de-France est différente des autres régions. Paris et L'Ile-de-France forment la capitale²⁹² dont tout le pays dépend. Dans l'agglomération parisienne vit actuellement un sixième des Français. Mais Paris compte pour beaucoup plus que cela, parce que les activités les plus déterminantes et les plus valorisantes continuent d'y être réunies : « la direction et les relations politiques, la haute administration et les bureaux, la Bourse et la direction des grandes entreprises, le commerce de grand luxe et le marché de l'art, la publicité et les médias, la culture et le tourisme international, la haute technologie, la recherche et les universités, la presse et l'édition, le centre du réseau de toutes les communications et de tous les transports, la mode et la contre-culture, les spectacles, les salons, les cafés²⁹³ »... A cette image qui fait de Paris une place mondiale, répond un réseau de transports intérieur en étoile le plus centralisé du monde. Il remonte à la construction du territoire par l'Etat royal et s'est développé avec Henri IV et Sully, Colbert au XVIIe, puis Trudaine et Perronet au XVIIIe siècle et ne s'est jamais arrêté depuis. Gigantesque terrain d'expérience, l'Ile de France est l'espace qui supporte les monuments les plus marquants. De là, partent les tracés territoriaux, l'invention d'un type d'aménagement pour parcourir la grande distance, l'expression de la mise en scène du pouvoir sur la totalité du territoire national. l'Ile-de-France est, on le voit, le lieu géométrique qui concentre la modernité.

Dans son sigle du métro francilien la RATP a exprimé par une image métaphorique la représentation de la région. Expression de l'effort, de l'intelligence, l'Ile-de-France est la synthèse et prend la forme la tête qui commande tout le pays.



Les murs à Pêches – Montreuil (photo G. Crossay)

²⁹² Armand Frémont, op. cit., p 85.

²⁹³ Armand Frémont, op. cit., p 85.

LA LORRAINE



Nancy –Vitrail de la maison Luc de Jacques Gruber (1906)

La Lorraine

Sur la frontière nord de la France, entre les Flandres et l'Alsace, la Lorraine est une marche de l'Est formée par les plateaux et les « côtes » de la Lorraine calcaire, les vallées de la Meuse et les hautes collines des Vosges gréseuses ou granitiques. Par sa formation et son histoire géologique, la Lorraine demeure la partie la plus orientale du Bassin Parisien. Elle présente un paysage de « côtes » ; plateaux recouverts d'une toison de forêts, front de collines au pied desquelles les villages se dessinent, larges dépressions occupées par les vergers de mirabelles et les prairies.

Le mot Lorraine est un nom historique qui, après avoir flotté des Vosges aux Pays-Bas, a fini par se fixer dans la région de la Moselle. Là s'est constitué un petit Etat qui a assuré la conservation du nom. De même qu'après des fortunes diverses le nom de France a reçu du royaume sa délimitation et sa sanction définitive, celui de Lorraine s'est finalement adapté à la partie de son ancien domaine où naquit une individualité politique. Mais sous cette création en partie artificielle, on retrouve une région géographique qui la dépasse et la complète. Bourgs perchés au sommet des monts, villages établis à mi-côte, villes formées à l'entrée des passages ou au confluent des rivières, châteaux historiques qui garnissent les monticules avancés ou les promontoires : tout cet épanouissement urbain est en rapport avec la plaine située à l'Est. Il se lie aux besoins de la population qui, au pied des côtes, a prospéré sur les riches terres des marnes et calcaires liasiques. Ces sites défensifs étendent leur regard et leur protection sur la zone déprimée et fertile qui, d'un seul côté, leur est contiguë²⁹⁴.

Les hommes se sont souvent sacrifiés pour protéger leurs villages et leurs champs. Leur attachement permet de comprendre l'engagement de cette jeune fille, à peine âgée de dix-neuf ans, Jeanne d'Arc « la lorraine » qui a contribué à édifier l'unité de notre territoire national. Pourtant, bien des siècles plus tard, les blessures de la guerre ont laissé dans les mémoires le nom de Verdun tandis que plus près de nous la croix de Lorraine a symbolisé le sursaut national.

Terre industrielle et militaire, témoins des batailles²⁹⁵, cette région est le plus important musée de plein air de la fortification en France ; châteaux, enceintes urbaines, voire églises fortifiées du Moyen Age ou places bastionnées et réseaux fortifiés. Elle est encore le pays des mines et des cheminées cachées par les puissantes forêts. Dès le XVIe siècle et depuis lors, les frontières orientales du pays sont des territoires disputés. Une organisation défensive dont témoignent encore aujourd'hui la citadelle de Verdun et le système Serre de Rivières s'est édifiée et a été confortée au cours des siècles.

²⁹⁴ Paul Vidal de la Blache, *Tableau géographique de la France*, Ed. Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 2000. p.32. Voir aussi Paul Vidal de la Blache, *La France de L'Est*, Ed. La Découverte, 1994.

²⁹⁵ Voir sur ce point, Jean Mingasson, Pascal Crosso, *Devenir des champs de bataille meusiens*, Secrétariat d'Etat à la défense, 2 juillet 1999, 81 p.

Avec la Lorraine nous tenterons d'explorer l'art du paysage, d'abord avec un jardin d'arbres demeuré oublié pendant près de cent ans et dont les édiles se demandent aujourd'hui s'il a vraiment été lié à l'école de Nancy. L'Abiétinée située au dessus de Nancy est pourtant le laboratoire de pensée où ce mouvement est né à l'aurore du XXe siècle et qu'il convient de réhabiliter. Nous explorerons ensuite les Lacs des Vosges avec la montée du tourisme, l'abandon des terres cultivées et la banalisation de l'espace. L'évocation de Jean Prouvé nous permettra de mieux pénétrer l'esprit d'invention entre l'art et la science qui anime les lorrains. Sion, l'amplitude et la beauté du paysage faite d'ondulations de la terre et mise en valeur par un travail bien fait apportant au visiteur un sentiment d'euphorie et de paix. Enfin avec les côtes de Meuse nous évoquerons la culture de la mirabelle qu'on appelle « l'or d'août ». Le temps ne nous pas permis de traiter Nancy, ni d'étudier la période de l'industrie. C'est pour nous un vrai regret car il nous paraît que cette ville est un lieu d'invention et de munificence à la Française. Nous l'avons donc gardé dans notre sommaire comme pour faire ici la promesse de nous y intéresser et pour montrer que ce travail doit se poursuivre.

Entre l'art et la science, le laboratoire d'Emile Gallé L'Abiétinée de Malzéville reste un lieu entièrement méconnu.

L'Abiétinée est une ancienne propriété de deux hectares au pied du coteau de Libreumont, entre Malzéville et Saint-Max. Implantée sur les hauteurs de la banlieue de Nancy, elle offre une large vue sur la vallée de la Meurthe et sur la ville de Nancy. Laisse en friche depuis 1962, l'ancienne pépinière est devenue aujourd'hui un espace à l'ambiance « Belle au bois dormant ». Située à l'aval immédiat du lieu dit « la Cure d'air Trianon », l'Abiétinée a constitué autrefois pour la ville et maintenant pour le voisinage une promenade et un environnement idéal²⁹⁶. A l'origine, l'ensemble regroupait une pépinière, un arboretum et une entreprise de création de jardins avec des fabriques de rocaillage. L'arboretum dessiné comme un parc comprenait notamment une collection de conifères, d'arbres et d'arbustes venus des cinq continents. Cette collection originale a valu au site son nom : L'Abiétinée.

L'Abiétinée a été créée par l'architecte paysagiste Victor Didier. Ce botaniste nancéen participa au rayonnement de la société centrale d'horticulture de Nancy, dont le célèbre Emile Gallé animait le bulletin. Les « jardins d'arbres » et leurs collections ont donné lieu à de magnifiques descriptions de Gallé²⁹⁷ qui trouvait que les feuilles « sont de vivants objets d'art ». L'Abiétinée est à l'origine de l'inspiration du mouvement lorrain Art nouveau dont le travail du verre avec les extraordinaires objets et vitraux comme les façades de l'architecture nancéenne témoignent aujourd'hui encore de l'inventivité. « *Si Emile Gallé a renouvelé l'art décoratif, c'est pour avoir étudié la*

²⁹⁶ Voir sur ce point, les propos des habitants relatés dans le Journal, l'Est Républicain, du 4 novembre 1998.

²⁹⁷ Parmi toutes ces essences le plus surprenant restait selon Gallé : « *l'érable faux-platane à feuille purpurescente en dessous et en dessus, d'un vert sombre flambé, comme disent certains céramistes, de toutes les transfusions du jaune dans le vert, avec les transparences crémeuses où le carmin de l'autre face reparait en mordorures bariolées.* Emile Gallé, *Ecrits pour l'art*, 1908, Rééd. Jeanne Laffitte, Nancy, 1998, p. 67.

plante, l'arbre, la fleur à la fois en artiste et en savant » dira Henriette Gallé-Grimm²⁹⁸, la femme de l'artiste. Il s'agit, on l'aura compris, d'un laboratoire d'étude dans les domaines de l'Art et de la Science. L'école de Nancy²⁹⁹ a poursuivi là ses recherches sur le végétal, sur les effets des couleurs et sur des transparence. In situ, on étudiait les effets de la lumière sur les feuilles des différentes essences. A Malzéville, lorsque le marronnier aux ombres dures, l'érable à l'ombre douce et unie, puis le frêne à l'ombre légère et douce, tournent leurs houppiers vers les rayons du soleil, on est tout d'un coup en relation avec l'art nouveau et les essais botaniques, la recherche du « souffle de la vie »³⁰⁰ du début de ce siècle. L'Abiétinée a rassemblé une collection précieuse dont il existe sans doute peu d'autres exemples sur l'ensemble du territoire. Ses ensembles de conifères ont reçu des distinctions³⁰¹ de 1904 à 1913. Ces essences sont rares d'abord parce qu'elles ne sont pas disponibles facilement, ensuite parce qu'elles ont réussi à s'adapter à un milieu différent de leur lieu d'origine, enfin parce ce qu'elles constituent un rassemblement unique d'arbres plus que centenaires, capable de parfaire les connaissances horticoles actuelles. A titre d'exemple, personne ne peut dire exactement la durée de vie des séquoias acclimatés en Europe dans les années 1850. L'Abiétinée peut permettre un bilan inédit sur toute une série d'essences exotiques. Si L'Abiétinée est un conservatoire botanique, cela tient à la place particulière que Nancy a occupé depuis plusieurs siècles sur ce plan. Il faut, en effet, se souvenir qu'il existe depuis très longtemps à Nancy une grande tradition végétale dont témoignaient, à l'arrière du palais ducal, le bastion des Dames, magnifiquement aménagé par Charles III, qui avait fait venir des plantes d'Italie (les gravures de Jacques Callot³⁰² nous en ont conservé la mémoire) et le jardin botanique du roi de Pologne, le très raffiné Stalinas, qui en est une illustration encore plus forte. Puis avec l'école de Nancy à la fin des années 1800 et au début des années 1900 est apparue « la science de l'hybridation »³⁰³ c'est à dire la recherche de plantes nouvelles par hybridation qui s'est notamment développée autour des personnalités d'Emile Gallé, de Victor Lemoine et de Felix Crousse.

L'Abiétinée est tombée dans l'oubli et a été longtemps considérée comme un espace arboré sans attrait particulier, certains le voyant même comme un « vieux bois fatigué ». Pourtant la tempête du 26 décembre 1999 n'a pas détruit la collection³⁰⁴. On peut trouver plusieurs raisons pour cette absence d'intérêt qui a duré plus de cinquante ans. Tout d'abord la disparition d'Emile Gallé (en 1904), puis en 1921 celle de son

²⁹⁸ Préface à l'ouvrage de Gallé, *Ecrits pour l'art*, 1908, son épouse avait rassemblé après la mort de l'artiste ses écrits.

²⁹⁹ L'École de Nancy est créée en 1901 sous l'impulsion d'Emile Gallé. Elle exprime un mouvement novateur qui régénère les arts décoratifs, l'architecture et l'ornement en associant artisanat d'art et reproductions de série de grande qualité.

³⁰⁰ Emile Gallé, *Ecrits pour l'art*, 1908, Réed. Jeanne Laffitte, Nancy, 1998, p. 27.

³⁰¹ Voir sur ce point : Louis Laffitte, *Rapport Général sur l'Exposition internationale de l'Est de la France*, 1909, Chapitre sur l'horticulture, Paris, Berger Levrault éditeurs, 1912. Voir aussi Philippe Guinier, *les conifères d'ornement en Lorraine*, rapport de l'école nationale des Eaux et Forêts, Nancy, février 1932.

³⁰² Voir notamment, L'eau forte de Jacques Callot, *Le parterre du palais de Nancy*, dédié à Madame La Duchesse de Lorraine, 1625.

³⁰³ Selon le paysagiste Philippe Raguin, spécialiste des jardins XIXe siècle et de l'acclimatation des essences.

³⁰⁴ de personnalités nationales et internationales sont par ailleurs intervenus en faveur du parc. Il s'agit notamment de : Jean-Marie Pelt, Franklin Picard, Mme Gélina de Belder, Michel Lis, Olivier Colin, Mme Brigitte Fourier.

créateur, Victor Didier ont laissé, le site sans défenseurs. Puis l'attention pour le mouvement art nouveau et la botanique s'éteint après la grande guerre en France, contrairement à l'Angleterre.

Entre 1858 et 1920, on a assisté, avec le développement de l'agriculture (et l'implantation de fermes modèles), à une recomposition de grands jardins réalisés souvent sur le modèle anglais. L'engouement botanique de la bourgeoisie et de l'aristocratie de l'époque est liée à l'accroissement des fortunes dans l'agriculture. Le désir d'expérimenter de nouvelles espèces horticoles fait naître une demande. Les pépinières se multiplient sur l'ensemble du territoire. Un mouvement technique et artistique voit le jour dont l'expression la plus aboutie est celle attachée à l'art nouveau développée à Nancy. Malzeville est ainsi un symbole parce qu'il révèle l'inspiration créative des artistes novateurs d'hier et parce qu'il se situe à la fois dans le travail de l'art et dans celui de la science. Le développement industriel qui a trouvé son essor avec la guerre attire l'argent des grandes fortunes dont les représentants peu à peu se désintéressent des jardins liés aux domaines agricoles. Tout cela contribue à appauvrir le savoir et diminuer la demande d'autant plus que l'action publique ne vient pas soutenir la recherche botanique et paysagère. Avec la transformation du goût, l'art nouveau est rejeté, et l'école de Nancy qui avait su faire la liaison entre art et science sombre, peu à peu, dans l'oubli. Il faudra attendre les années 70 et la résurgence de l'art nouveau dans la conscience collective avec la flambée des prix liés aux objets de l'époque (dans les salles des ventes, on s'arrache à nouveau les vases en verre de Gallé). L'architecture art nouveau comme les arts décoratifs trouve un regain d'intérêt (à Nancy la grande brasserie Excelsior qui devait être détruite est classée³⁰⁵). Avec l'Abiétinée et sa redécouverte, on prend mieux conscience que ce mouvement puise sa source dans la nature.

L'intérêt de ce parc s'impose maintenant dans l'histoire et la mémoire de la région. Pourtant un projet de déviation routière menace sérieusement le lieu. Le projet de déviation de Malzeville qui remonte à plus de vingt ans s'insérait dans le cadre d'un projet de voirie répondant à la fois à un problème de fonctionnement, de sécurité et de ré appropriation du centre-ville. On se souvient que les années 70 ont favorisé très largement la fluidité du déplacement automobile. Dans ce cadre, une rocade qui part de l'arrière de la Pépinière pour escalader le coteau de Malzeville a été construite, et pour parfaire l'itinéraire il ne reste aujourd'hui à réaliser qu'un dernier tronçon de 450 mètres qui passe au droit de l'Abiétinée. Pour achever le passage nécessaire à la voie nouvelle, la Communauté Urbaine a acquis les parcelles situées en bordure ouest du parc. Les habitants de Malzeville soumis quotidiennement au bruit, à l'encombrement et à la pollution nuisant à leur qualité de vie réclament cette voie. Ce projet qui devait initialement traverser le parc, de part en part, a été contesté par une association de défense de l'environnement. Cette dernière a obtenu du tribunal administratif l'annulation de la DUP. Par contre, l'arrêté de défrichement pris, demeure d'actualité et correspond à la destruction de la partie basse du parc. Si la procédure de la DUP doit être à nouveau renégociée, on est paradoxalement en droit de couper les arbres...

³⁰⁵ grâce à l'opiniâtreté de l'inspectrice Régionale des Sites, Mme Françoise Hervé élevée à la demande du préfet Erignac pour cette action au titre de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le parc est composé avec un égal raffinement et forme un tout ; l'amputer en partie porte atteinte à l'ensemble.

Cette déviation qui désengorgera le centre de Malzeville doit sans doute être achevée (si l'on veut éviter la polémique tendancieuse qui se répand « 30 arbres à sacrifier, 3000 riverains à soulager »). Elle doit cependant être réalisée dans des conditions satisfaisantes (liées notamment à la largeur des voies et à l'étude précise d'un tracé qui épargnera un ensemble paysager d'intérêt national). Cela semble possible si on se donne les moyens d'acquérir une maison qui jouxte le tracé et qui se trouve à vendre. On doit, en outre, noter qu'une autre voie, la voie des coteaux, qui débouche sur la déviation, constitue un risque supplémentaire pour l'ensemble du parc. Deux débouchés ont été étudiés, soit directement sur la déviation soit indirectement en empruntant un tronçon de la rue Pasteur. Ces deux propositions amputent très sérieusement le patrimoine. Actuellement le projet des deux voies doit être soumis à la concertation, première étape de la procédure publique.

L'Abiétinée marque un lieu unique, une expression supérieure de la création paysagère en France. Pourtant le dossier administratif lié au passage de l'infrastructure fait apparaître que plus personne n'avait gardé la mémoire de ce patrimoine, aujourd'hui en péril, alors qu'il constitue un atout pour l'avenir de Nancy.

Le lac de Longemer ou l'escapade de nature du club Vosgien

LES VOSGES

Les Vosges forment une chaîne de montagnes variée, pittoresque et souvent grandiose longeant la vallée du Rhin. Le paysage change ; les forêts, les rochers, les cultures, les torrents, les cascades, les fermes et les villages se rencontrent partout. Les montagnes présentent du fait de leur géologie des sommets arrondis couverts de pâturages : les chaumes. Ces sommets sont appelés « ballons », traduction d'un mot celtique qui signifierait pierre, élévation, et qui viendrait du culte que rendaient les peuples primitifs de cette région, au dieu Bâl, le soleil. Les points culminants sont le Hohneck (1366m), le Rotabach (1319m), le Ballon de Saint-Maurice (1250m), le grand Ventron (1204 m)

LE LAC DE LONGEMER

Le lac de Longemer en Lorraine dans le département des Vosges, sur la commune de Xonrupt-Longemer, autrefois hameau de Gérardmer³⁰⁶, est situé à 110 kilomètres de Nancy, à 180 kilomètres de Metz. A la frontière de la Lorraine et de l'Alsace, implanté au centre de la Vallée des Lacs, il attire de nombreux visiteurs régionaux, nationaux et même européens.

Au cœur des roches cristallines vosgiennes, la Vallée des Lacs est l'expression géographique et géologique de la formation d'une vallée glaciaire. Façonnée à l'ère

³⁰⁶ Jusqu'en 1905.

quaternaire par l'immense glacier de la Vologne, de près de 40 km de long, elle a été modelée par l'alternance des gels et des dégels. En forme de grand U au fond large et plat, avec des versants constitués de granit ou de gneiss, souvent recouverts de moraines, la Vallée des Lacs est plus ouverte que les étroites et profondes vallées du versant alsacien.

Si la vallée a été de tous temps un lieu de passage, en revanche les hommes ne s'y sont sédentarisés qu'au VIII^e siècle, encouragés par l'implantation de monastères dans les Vosges. Les habitudes sociales et les cultures diffèrent du versant lorrain au versant alsacien. Alors qu'en Alsace un système communautaire d'exploitation de la forêt et de grands pâturages régit l'espace avec des villages à l'habitat regroupé ; en Lorraine au contraire les près de fauche sont privés³⁰⁷ et clairement délimités, liés à de petites exploitations, et l'habitat est dispersé.

Le lac de Longemer³⁰⁸ au pied du célèbre Hohneck est au centre de la vallée et il est encadré par les lacs de Retournermer et de Gérardmer³⁰⁹.

C'est l'un des plus beaux plans d'eau naturel du massif vosgien. Cette beauté tient aux rapports de forme, de couleur, et de matière qu'entretiennent les trois espaces complémentaires qui composent le site : les pentes boisées, les prairies du fond de vallée et les eaux du lac. Ces espaces donnent son charme au site et il faut être attentif à en préserver l'équilibre, car on passe imperceptiblement d'une nature sauvage avec le lac glaciaire, aux prairies cultivées et humanisées, pour remonter les pentes boisées qui constituent un espace intermédiaire dans la qualité du site. Cela tient à ces éléments qu'il convient de rapidement présenter :

- le lac offre un spectacle qui tient à la couleur vert très sombre, presque noir, de ses eaux³¹⁰, marquant un contraste saisissant avec la douceur des prairies.
- les prairies forment un ruban au dessin aléatoire, qui suit les ondulations de la Vologne, dont l'ancien lit est par intermittence visible. Elles comportent trois promontoires formés par des deltas glaciaires et des résidus morainiques : la butte de la Chapelle, la butte Bilon, la butte du ruisseau de Basse de la Mine. La chapelle St-Florent est une chapelle de pèlerinage au XVIII^e siècle, tandis que la butte Bilon renferme les vestiges d'un ermitage datant de l'an 1056. Au printemps les prairies sont couvertes de jonquilles, en été les centaurées, les marguerites et les boutons d'or renvoient avec les hautes herbes une luminosité très douce. Les herbes hautes s'agitent

³⁰⁷ C.F sur ce point l'étude DAT d'octobre 1999 qui explique que les terrains : ... " appartenaient aux ducs de Lorraine qui ont vendu des parcelles de 3 ou 4 ha aux fermiers. A Xonrupt-Longemer et Gérardmer, les bas des versants comprenaient des près de fauche et un habitat dispersé... (...) ces petites exploitations étaient privées, avec des près de fauche et quelques terres cultivées (...) Les fermes s'étendaient d'abord au fond de vallée et quelques fois jusqu'à mi-pente, là où commençait la forêt "...

³⁰⁸ Lac de Longemer : altitude : 737 m, longueur : 1950 m, largeur : 550 m, profondeur : 33,50 m, surface : 76,20 ha.

³⁰⁹ Lac de Gérardmer : altitude : 660 m, longueur 2200 m, largeur : 750 m, profondeur 38,4 m, surface : 115, ha.

³¹⁰ Les eaux du lac offrent, par ailleurs, une grande qualité car elles sont très poissonneuses. A l'occasion de notre déplacement nous avons pu observer un banc de grosses truites placées en quinconce, dans le sens du courant, à proximité immédiate de la berge. Tout à côté, un panneau d'information indique au promeneur les espèces recensées ; deux familles de poissons y sont indiquées les Salmonidés (carnasciens) parmi lesquelles la truite Arc en Ciel, la truite Faro, la truite du Lac, le saumon de Fontaine, l'omble Chevalier, le Perche , le Brochet,...et les cyprinidés (sans dents) parmi lesquelles le Chevesne, le Rotengle, le Gardon, la Breme, la Fourche, la Carpe...

au gré du vent et viennent souligner encore le dessin « ondulé » qui du belvédère du haut caractérise le spectacle offert par les prairies de fauche.

- les pentes qui les surplombent sont emplantées de sapins parsemés de hêtres et d'aulnes, dont les couleurs viennent en résonance avec celles des prairies.

Ce site que d'aucuns qualifient d'austère est surtout reposant et calme.

Mais tout autant que l'espace et la géographie, le site est aussi lié à l'histoire, à la découverte des paysages à la fin du XIXe siècle, avec l'invention du tourisme. Les membres prestigieux du réputé club vosgien³¹¹, dont Emile Gallé faisait parti sont venus à plusieurs occasions herboriser dans la vallée des lacs. C'est ainsi que ces artistes précurseurs de l'école de Nancy ont compté parmi les premiers voyageurs du train à vapeur mis en service dès 1897 sur l'initiative de l'architecte Henri Gutton. Toute une élite cultivée va entreprendre régulièrement des promenades à la belle saison dans la Vallée des Lacs. En 1936, puis dans l'immédiat après-guerre avec le courant des auberges de jeunesse, ce paysage de campagne est alors découvert par une jeunesse populaire adepte du sport en plein air. On vient ici en 4CV et le camping y prend ses habitudes d'occupation éphémère.

C'est pour la qualité de ses paysages que le lac de Longemer et ses proches abords ont été inscrits comme site, au titre de la loi du 2 mai 1930, par deux arrêtés ministériels des 14 février 1944 et 10 septembre 1947.

Le site est longtemps resté intact et ce n'est qu'en 1957 qu'a lieu le démarrage de l'exploitation touristique du lac avec l'aménagement du camping municipal. D'autres campings suivront avec l'évolution des normes. Ces aménagements à l'origine peu prégnants, proches du camping à la ferme, marqueront de plus en plus l'espace. Les haies et les plantations liées aux caravanes arrêtent le regard. L'espace des prairies est découpé par catégories de clientèle et banalisé. Ces dernières années, plusieurs réalisations dans le périmètre inscrit ou à proximité (parking, plate-forme multi-activités, etc...), ont marqué une accélération de l'aménagement. Si le site est encore aujourd'hui pour l'essentiel préservé, il convient néanmoins de stopper l'évolution négative actuelle, dont la tendance est de localiser les aménagements dans les endroits les plus accessibles comme les prairies qui sont aussi, les espaces les plus précieux du site. La richesse écologique avec la palette végétale, comportant les vestiges de forêts primitives avec les aulnes, les frênes et les bouleaux, comme les herbiers aquatiques avec les populations de nénuphars nains, participe à la qualité du paysage.

La rencontre et l'invention avec un lorrain artiste : Jean Prouvé.

L'Abiétinée comme le lac de Longemer ont fortement nourri l'imaginaire régional, ils ont été à l'origine de 'enrichissement de l'architecture et très longtemps après de l'industrie. Pour le comprendre, il faut se souvenir que Jean Prouvé, l'ingénieur de la modernité, n'était pas seulement un constructeur, il était aussi architecte et toute son

³¹¹ Gérardmer a créé en 1895 le premier office du tourisme français.

enfance a baigné dans la culture du club vosgien. Son père est l'artiste Victor Prouvé et son grand-père Gengoult Prouvé a travaillé dans les industries d'art. Victor Prouvé, à la fois graveur, peintre et sculpteur, est un des fondateurs de l'école de Nancy, il est le créateur de l'école des Beaux-Arts de cette ville, il est aussi l'héritier culturel et légitime d'Emile Gallé comme chef de file de l'école. L'influence d'artistes tels que Louis Majorelle ou les frères Daum l'ont aussi fortement marqué. Sa forte personnalité a bien évidemment influencé son fils. Mais un des points forts de la famille Prouvé est de penser que chacun possède des talents particuliers et qu'il convient de les laisser s'exprimer librement. Comme son père et les artistes de l'époque, Jean Prouvé exprime les choses par le dessin, c'est dire qu'il élabore la synthèse pour ensuite développer la technique. Pour tout ce qui a trait à la vie, il sait traduire la sensibilité mais aussi la structure des choses, ce qui tient à sa formation technique du dessin. Ambitieux pour les idées mais modeste pour leur expression comme les artistes vosgiens, il se veut « ouvrier » car il cherche une culture du matériau. Il est d'ailleurs tour à tour forgeron, serrurier, ferronnier d'art. Passant de la forge à l'enclume, il entre dans l'intimité de la matière métallique, puis passe à la production industrielle.

Comme ses ascendants, Jean Prouvé le Lorrain met en œuvre un laboratoire d'idées au service de l'industrie et de la modernité dans l'esprit de progrès qui a animé les pionniers des années 20. Comme ses aînés il cherche à atteindre un large public défavorisé avec une production en série.

Grâce à ce type de créateurs, la Lorraine retrouve ce qu'elle a toujours été, un lieu de rencontre. Jean Prouvé n'est ni un homme d'affaire, ni un industriel, ni même un chef d'entreprise, il est, comme Emile Gallé, comme son père, un créateur qui possède une vraie connaissance des matériaux, de leur résistance, des contraintes liées à leur mise en œuvre. Bien avant d'autres, il a compris l'intérêt que présente l'utilisation de la tôle. Ce sculpteur né pressent l'avenir de ce matériau et de bien d'autres. Renouveler le savoir, l'expression, ouvrir de nouveaux espaces pour les humains, fait partie de son ambition et de celle de la région toute entière.

Il a réalisé des habitats pour les mal logés, qui ont permis de faire face à la crise du logement. Ces prototypes, comme les écoles qu'il a construites dans le haut pays du côté de Longwy, sont actuellement destinés à être protégés au titre des Monuments Historiques.

Son stage d'apprenti ferronnier entre 1919 et 1921, l'a conduit à réaliser toutes sortes de mobiliers en utilisant le métal. Il achève en 1923 sa première table à piétement métallique et ouvre en 1924 un atelier à Nancy où il fabrique des lampadaires et des grilles en fer forgé. C'est d'ailleurs à cette occasion qu'il étudie avec minutie le patrimoine de la place Stanislas. Il met au point ses premiers prototypes de meubles – des chaises pliantes et un fauteuil réglable - (fauteuil Kangourou) en expérimentant l'utilisation de la tôle pliée.

Comme le rappelle Eric Tariant : « Il participe en 1929 aux côtés de Mallet-Stevens, Perriand et Le Corbusier, à la création de l'Union des artistes modernes »³¹².

Ces créations qui sont passées de mode dans les années 70, sont aujourd'hui devenues des pièces de musées. Elles atteignent ces derniers temps des sommes astronomiques sur les marchés de l'art. Trois expositions ont été réalisées à Nancy en septembre et octobre 2001 pour célébrer le centenaire de la naissance de Jean Prouvé (1901-1984). Nancy sa ville, a invité les nouvelles générations à découvrir trois approches complémentaires de son œuvre : le Musée des Beaux-Arts a accueilli « l'Architecture de Prouvé » et son usage du métal, pour alléger, simplifier et diminuer les coûts, ce qui a permis de faire progresser l'industrialisation de l'architecture. Des morceaux de murs-rideaux, des photos avec notamment la première tour de la Défense : la tour Nobel, mais aussi des plans attestaient de sa recherche sur l'esthétique et la technique comme sur l'art et l'espace.

Sion-Vaudémont.

A une trentaine de kilomètres au Sud de Nancy, la colline de Sion-Vaudémont surplombe le vaste plateau du Xaintois. Au signal de Vaudémont qui est son point le plus haut, elle s'élève jusqu'à 545 m. Elle est constituée par une butte-témoin calcaire en forme de croissant orienté Sud-Ouest/Nord-Est. Aux extrémités elle porte deux lieux éminents : Vaudémont, berceau de la dynastie ducale, et Sion espace de pèlerinage marial depuis le haut moyen Age. Ce site présente une vue sur les Vosges, un paysage exceptionnel sur 360°, un site archéologique, un lieu chargé d'histoire où la population régionale a coutume de se rendre en pèlerinage.

Le lieu est un site élevé qui forme un plateau étroit, à une altitude de 450 mètres. Tout autour, la colline offre le spectacle de paysages préservés où se juxtaposent une variété de cultures : les bois épais et opaques, les pentes des coteaux aux larges horizons, avec à leurs pieds les vallons encore aujourd'hui plantés de vergers de mirabelliers. Tout ici évoque notre « Douce France » chantée par Charles Trenet : au moment où nous l'avons découverte, à la fin du printemps, avec les arbres en feuilles et en fleurs, aucune campagne ne semblait plus fraîche et plus gracieuse. Toute une atmosphère décrite par Maurice Barrès se dégage du bastion qui est isolé dans la plaine du Xaintois.

Sur cette hauteur, le voyageur se trouve confronté à « l'immense présence du ciel » où passent de merveilleux nuages. Là, plus qu'ailleurs, on ressent l'intensité de l'air agité par le vent. Là, plus qu'ailleurs, les éléments comme les saisons donnent libre cours aux extrêmes. L'hiver, tout est blanc, « les collines et les monts font saillie, comme des éminences de glace »³¹³ ; au printemps, la plaine verdit et s'embellit pour donner le spectacle que nous avons décrit ci-dessus ; pendant l'été, la plaine présente « un

³¹² Cité par Albert France-Lanord, in *Monuments Historiques, Lorraine*, n°141, 1985, p. 60.

³¹³ Maurice Barrès, *la Colline inspirée*, Paris, 1913, cité par Jacques Tartary, dans l'étude : *Elaboration d'un plan de protection de la colline de Sion-Vaudémont*, Ministère de l'Environnement, nov. 1999, p.8.

tapis de cultures aux couleurs variées, aussi loin que se porte le regard il ne voit que des ondulations »³¹⁴, des champs incurvés marqués par les lignes des tracteurs qui, sagement ont souligné la figure des terres « ... Et cette multitude des courbes, les plus aisées et les plus variées, ce motif indéfiniment repris qui meurt et qui renaît sans cesse n'est-ce pas l'un des secrets de l'agrément, de la légèreté et de la paix du paysage ? »³¹⁵. A l'automne enfin, la lumière devient encore plus éclatante mais « parfois le plateau tout entier se couvre d'épais nuages, (...) le brouillard enveloppe la colline et s'étend sur toute la plaine, mais bientôt la colline se dégage et devient inondée de lumière tandis que la plaine est cachée par les brumes ondulées comme les flots de la mer tantôt calme et tantôt agitée »³¹⁶, elle semble être comme l'explique l'inspectrice Régionale des Sites, madame Françoise Hervé, « un bateau perdu dans le brouillard ».

Ce site ouvert, fortement dessiné par les cultures et le relief, présente des aspects graphiques très singuliers relevés par des artistes peintres. A cet égard, les dessins à la mine de plomb réalisés par André Jacquemin montrent un ensemble des qualités paysagères évoquées dans les descriptions littéraires citées ci-dessus. C'est un paysage agricole exemplaire, très vaste, une géographie marquée mais néanmoins très calme qui témoigne de la grandeur de l'œuvre liée au travail de la terre dans ce pays. Sa caractéristique tient dans l'ampleur d'un espace panoramique, cultivé, associé à un sentiment de paix, dans une altitude où la lumière du ciel possède un éclat particulier qui demeure digne des grandes peintures du Lorrain et de Poussin et que Jacques Callot a représentées dans ses dessins.

Les plantations d'alignement qui soulignaient les ondulations du relief, lui donnant une qualité esthétique et une épaisseur formidables tout en en délimitant des micro paysages visibles dans les dessins datant de 1950, ont aujourd'hui pour une large part disparu.

La colline reçoit 120 000 visiteurs par an, c'est un site chargé de spiritualité, symbole de l'identité nationale et de la résistance à l'envahisseur allemand, lieu de culte avant même l'ère chrétienne, sacralisé au Xe siècle par l'évêque Gérard de Toul qui a fait ériger une chapelle dédiée à Marie. L'horizon qui cerne la plaine est délimité par les forêts de la côte de Moselle, les premières hauteurs des Vosges, le relief marque comme une avant-garde géologique témoin du soulèvement des fonds marins. Les milieux de petites étoiles que la population recherche comme porte-bonheur ne sont en réalité que des fragments des Lys de mer (petits animaux qui peuplaient les mers chaudes, il y a des millions d'années).

L'ensemble couvre la colline de Sion-Vaudémont et la plaine du Xaintois qui la porte, soit un vaste site de 15 000 ha. La plaine comme la colline constituent les deux composantes d'un même paysage. Vingt sept communes sont concernées par le site : Gelaucourt, Bamigny, Vandeleuille, Fecocourt, Grimonvillers, Courcelles, Fraisnes-

³¹⁴ *la Colline inspirée*, op. cit. , note 1.

³¹⁵ *la Colline inspirée*, op. cit. , note 1.

³¹⁶ *la Colline inspirée*, op. cit. , note 1.

en-Sainthois, Pulney, Dommarie-Eulmont, Thorey-Liautey, Laloef, Ogneville, Etreval, Chaouilley, Vaudemont, They, Gugney, Bouzanville, Forcelles-sous-Gugney, Saxon-Sion, Vroncourt, Quevilloncourt, Forcelles-St-Gorgon, Praye, St Firmin, Housseville, Diarville. Elles ne représentent en totalité que 3212 habitants et sont toutes de très petites communes. Il s'agit d'un grand site identifiable de la Lorraine, comme il n'en existe pas beaucoup d'autres dans cette région, sauf peut-être dans les Vosges, avec les crêtes vosgiennes qui appartiennent pour partie à l'Alsace.

Les côtes de Meuse.

Les mirabelliers de Lorraine.

Les Côtes de Meuse constituent l'un des plus beaux paysages de Lorraine, nichés au pied des côtes, par la qualité de nombreux édifices civils ou religieux et par les alignements des vignes ou des vergers. L'espace forme le fond d'un décor pour les zones humides de la petite Woivre et met en scène le lac de Madine. L'abondance des mirabelliers dans l'ensemble des côtes, témoigne d'une économie locale dynamique. Aujourd'hui en expansion, elle s'est développée grâce à l'effort des producteurs locaux qui veillent à la qualité des arbres fruitiers et de la vigne. Le mirabellier est l'arbre emblématique de la Lorraine. Personne ne sait d'où vient véritablement le mirabellier et pourquoi ce prunier se nomme ainsi. C'est un arbre humble qui ne dépasse guère deux à cinq mètres de hauteur ; son envergure est raisonnable avec ses rameaux légèrement rougeâtres, ses feuilles ovales et crénelées au vert inimitable, ses fleurs illuminent la campagne de leur pâle floraison au printemps. Les villages s'enchantent alors dans cette blancheur inattendue, mais le temps des fleurs est éphémère et bientôt l'été donne au mois d'août l'or des vergers, avec les mirabelles dont les effluves embaumeront toute la campagne. L'or d'août ? C'est bien ce que représentent ces millions de fruits jaunes dans les heures qui précèdent le grand ramassage, toutes variétés confondues, les petites que l'on nomme « de Metz » sont recherchées pour les conserves et la pâtisserie, les grosses la mirabelle double dite de « Nancy » font d'excellents pruneaux. Parmi ces terroirs à mirabelles nous en avons retenu deux pour leur qualité paysagère : les collines du Bayonnais et la Côte de Guyney-aux-Aulx.

Situé à l'extrême sud du département de la Meurthe-et-Moselle, le Bayonnais est une région de collines marneuses où se détachent quelques buttes-témoin de calcaire liasique. Les sommets des collines sont boisés de feuillus, les versants et les thalwegs sont utilisés pour la polyculture et l'élevage. Les nombreux vergers de mirabelliers sur les versants les mieux exposés et à proximité des villages, modèlent ce paysage de collines. Outre leur apport esthétique, ils jouent un rôle intéressant sur le plan de l'économie locale. Certains producteurs se sont spécialisés dans la production et la commercialisation de l'eau-de-vie de mirabelle.

La Côte de Guyney-aux-Aulx est une côte douce quadrillée de vergers, au flanc de laquelle s'alignent les villages. La forte dominance des « prés-vergers », fauchés ou pâturés par les animaux, allie traditionnellement production laitière et mirabelle.

Ce paysage paisible, évocateur d'abondance, a une grande importance dans la mémoire et la conscience de l'identité locale.

Conclusion : recherche d'une métaphore pour la Lorraine.

Si l'on aime tant la Lorraine, c'est d'abord parce que nous avons dû la défendre et c'est ensuite parce qu'on y trouve l'invention, l'esprit du génie français. En effet, quoi de plus urbain et de plus raffiné que Nancy ? Stanislas, le roi proscrit, a imaginé de relier entre elles (comme le ferait une agrafe) la ville médiévale et la ville classique par l'une des plus belles place qui soient en Europe. Ce travail de fer forgé doré à l'or fin, a été célébré le lorrain par Jean Prouvé à l'occasion de son cours inaugural de construction au CNAM à la fin des années 1960.

Le renouveau y avait déjà trouvé, au début du XXe siècle, son expression à travers l'histoire d'un mouvement botanique et architectural de « l'art nouveau » dans un dessin des végétaux dont l'inventivité nous étonne toujours. Entre l'art et la science, animée d'un esprit de progrès et de générosité sociale, la région a encore bien des leçons à donner, pour une modernité durable, au territoire tout entier.

Cette région aux amples campagnes, aux hommes sérieux et sévères, aux belles rivières de Meurthe, de Moselle et de Meuse, est formée d'un paysage tendre et doux, un peu assoupi. Entre plaine et colline, entre agriculture et industrie, entre science et art, entre rudesse de l'hiver et douceur du printemps, la Lorraine, cette terre de l'entre deux est un espace médiateur toujours traversé et qui toujours cherche à renaître pour exprimer l'avant-garde qu'elle porte comme une idéalité.

Elle se révèle en instabilité constante telle le fléau de la balance qui est aussi la métaphore de la justice comme expression de la vérité.



LANGUEDOC ROUSSILLON



La Barre des Cévennes (photo G. Crossay)

Languedoc Roussillon

Les paysages de la région s'ordonnent en strates presque géométriques : en fond de pays, quasi déserts, les Cévennes et la Montagne Noire ; en arrière-pays, la garrigue calcaire enivrée de senteurs et de soleil, peu à peu délaissée sauf autour des villes ; en avant-pays, la plaine, la costière, et un horizon continu de vignes depuis le XIXe siècle, une monoculture qui donne un vin rouge ordinaire pour une consommation de masse ; au contact, un alignement de villes moyennes au patrimoine précieux et parfois millénaires, Nîmes, Montpellier, Béziers, et Perpignan un peu à part dans le pays catalan ; en front de Méditerranée, une côte sans relief, à lagunes, sans tradition maritime, un désert entre vents et vagues.

Sur ce revers de terre, entre les reflets de lumière du golfe du Lion et les derniers contreforts du Massif Central, le Languedoc, s'il fut un passage obligé où passait la via Domitia s'ouvrit en un éventail rayé de vignes, quadrillé par le réseau des drailles, ces chemins de transhumance qui partent à l'assaut des Cévennes ; vallées à l'écart, où longtemps les hommes ont porté des prénoms tirés de la Bible : Abel, Noe, Elie...

Rabelais et Molière ont légué à ce pays de langue d'Oc au bel accent qui chante, son aptitude à cultiver le rire en éclat et la verve joyeuse, mais c'est au peuple cathare et aux camisards, ces combattants de la nuit, que l'on doit l'âme fière et droite de ses bonshommes et une partie de son histoire.

Tous somnolaient sans inquiétude, le vin devait se vendre, les socialistes dans les mairies et les coopératives, les familles à faible descendance, les plus intelligents pour monter à Paris, les villes tranquilles, l'arrière-pays désertifié. De temps en temps, des vigneron en colère contre l'injustice barraient les routes, rouges comme le vin et le sang, parfois jusqu'à mort d'hommes.

Quelque part dans les années 60, une sorte de raz de marée est arrivée... Ce pourrait être une Californie française, au moins le dit-on. Qu'on en juge : des usines sur la côte, une sorte de grande muraille du tourisme balnéaire, le bronzage européen de masse et les marinas en chaîne, en substitution des moustiques et des cimetières marins ; une autoroute internationale entre la vallée du Rhône et l'Espagne ; des universités et des laboratoires en grappes autour de Montpellier, et l'arrivée des pieds-noirs nombreux et actifs... A ce jeu, les viticulteurs se prennent à diversifier leurs cépages, parlent de vins de qualité et apprennent à en produire.

De ces paysages du Languedoc nous étudierons d'abord le rivage qui resta jusque dans les années 1960, un lieu sauvage dévolu aux moustiques, puis nous évoquerons l'un des plus importants vignobles du monde qui ceinture une cité millénaire, presque capitale régionale au début du siècle. Nous découvrirons les richesses artistiques, architecturales et urbaines de Béziers qui est devenue une ville secondaire, à l'écart, comme endormie. Nous nous interrogerons sur les conséquences de l'abandon

patrimonial pour le développement économique local. Nous essaierons de formuler quelques éléments d'orientations de projets pour l'avenir de la ville et de la campagne. Puis nous présenterons le Gard en visitant Uzès, ville aussi engourdie mais qui s'éveille au tourisme. Le pont du Gard nous permettra de poser la question du développement de parcs de loisirs à l'américaine autour de monuments exceptionnels. Enfin nous irons nous aventurer dans les terres des Cévennes en explorant les curiosités géographiques de la grotte de Bramariau et en retrouvant la culture millénaire du châtaignier.

Le rivage languedocien.

Jusqu'au XVII^e siècle, le rivage comme la mer forment « l'étendue terrible qui constitue l'inconnaissable »³¹⁷. Le récit que donne la Bible et notamment ceux de la Genèse, des Psaumes et du Livre de Job marquent avec d'autant plus d'effroi l'imaginaire collectif, que la mer n'existe pas dans le jardin d'Eden. Avant la faute première de l'homme qui entraîna le déluge, la face de la terre était douce régulière et uniforme, sans montagnes et sans mer. L'océan apparaît comme le signe de l'inachèvement de la Création et fait naître une profonde répulsion comme la montagne. L'agitation permanente des eaux de la mer suggère l'éventualité d'un nouveau déluge, elle participe de cette menace qui pèse sur les asiles du bonheur. Vouloir pénétrer les mystères de l'océan, c'est frôler le sacrilège, comme chercher à percer l'insondable nature divine. Une créature façonnée à l'image de Dieu ne saurait établir son séjour en dehors du jardin ou de la cité. Le littoral Languedocien, cette lagune de sable, de vent et d'eau est peu accueillant.

La lente formation du cordon littoral qui, progressivement a rattaché au continent les îles (Ile de Maguedelonne) et transformé les ports de l'époque romaine en ville de l'intérieur (Narbonne) a engendré un paysage lacustre avec ses étangs et ses zones inondables. De St Cyprien plage jusqu'à Palavas-les-Flots, on longe un rivage plat, sablonneux, parsemé de quelques îlots rocheux, de Sète au Cap d'Agde. Le rivage est resté d'autant plus longtemps inhospitalier que les moustiques pullulaient dans les zones marécageuses du front de mer. Puis les cités balnéaires construites à la hâte au cours de ces dernières années s'y sont implantées : le Cap d'Agde, la grande Motte et plus anciennement Valras témoignent de ces réalisations balnéaires. On a ainsi une infrastructure touristique de seconde zone avec une occupation lourde l'été et un silence pesant l'hiver.

Dans le Biterrois, la vigne semble recouvrir toute la plaine languedocienne bosselée de collines boisées, les pechs, hautes parfois de 100 mètres. Quelques villages et des fermes isolées rassemblent les viticulteurs. La plaine présente une monoculture où l'on peut lire le contraste social des grands exploitations ; l'habitation de maître, ses dépendances, le parc, forment une vaste propriété isolée au milieu d'un bouquet d'arbres, tandis que les petites maisons d'ouvriers viticoles se sont plutôt implantées dans les villages à côté des grands bâtiments de la cave-coopérative.

³¹⁷ Voir Alain Corbin, *Le territoire du vide*, Paris, Aubier, 1988, p.14.

BEZIERS la languedocienne.

Béziers sur sa colline offre le spectacle du contraste entre la plaine côtière à ses pieds et la lente remontée vers les contreforts des Cévennes. La ville est inscrite avec harmonie dans son paysage environnant. Béziers la languedocienne est la ville la plus ancrée dans le pays du Languedoc. Très peu de cités en France ont une image d'inscription si pure dans leur site, Besançon et Pau comptent avec Béziers parmi ces modèles très rares. La limite de la ville est exceptionnellement nette par rapport aux terres cultivées et cela tient pour une part au dessin des parcelles de vignes qui apparaissent comme « peignées » et qui ont laissé place durant les années 80/90 aux cultures de blé, de melons ou de tomates. Du quartier du Faubourg ou à l'entrée de ville, que forment les écluses de Fonsérannes, Béziers présente une silhouette de ville idéale, avec sa cathédrale au-dessus de la cité dominant la campagne. En vue aérienne, l'agglomération aussi est magnifique, elle dessine la forme d'un grand coquillage presque une coquille Sainte Jacques. Le pays biterrois offre ainsi un attrait très réel. On a ici, à 12 kilomètres de la mer, un ensemble de qualité qui commence à attirer les touristes adeptes de campagne et de mer. L'inscription de Béziers si exceptionnelle dans le paysage tient, pour une large part au vignoble et à la culture qui continuent à se maintenir et qui même, ces derniers temps, repart.

La culture du vin : une longue histoire

Cette culture est ancienne elle s'est développée dès le Moyen Age, après avoir reçu les encouragements du roi de France³¹⁸, Philippe le Bel fit tout ce qui dépendait de lui pour persuader les paysans de cette partie du Languedoc de planter de la vigne. Car à l'époque, il cherchait à asseoir sa domination sur ce pays, encore au pouvoir du roi de Majorque. Ainsi l'exportation du vin fut favorisée par terre comme par mer. Mais le vignoble commence véritablement à prendre de l'essor en 1680, avec l'ouverture du canal du midi, où l'exportation des vins de table du Languedoc vers Paris est rendu possible. En reliant la Garonne au littoral méditerranéen par le Seuil de Narouze et en permettant - au Languedoc, ainsi qu'à la vallée du Rhône,- d'atteindre Bordeaux par voie d'eau à travers le territoire Français, une route du vin est ouverte. D'autres événements favoriseront encore le développement du vignoble languedocien. En janvier 1709, la destruction par la gelée de la plupart des vignes du royaume donne aux vignobles qui ont subsisté un intérêt et une importance nouvelle. Car il fallut pour effacer les effets du désastre, plus de cinq ans d'efforts. Alors que le bassin de la Garonne dans son entier fut durement éprouvé, le vignoble du Languedoc était presque resté intact. Ces vins reçurent « des facilités et furent voiturés par le Rhône ». Dès cette période, les marchands parisiens prirent le chemin du Languedoc et profitent des ressources de cette province. Les vins furent déchargés de leurs taxes, des fortunes rapides faites, mais c'est le chemin de fer qui ouvrira véritablement l'ère viticole en Languedoc avec la prospérité qu'on connaît.

³¹⁸ Voir Roger Dion, *Histoire de la vigne et du vin en France : des origines au XIX e siècle*, Ed. Flammarion, Poitiers, 1977, p.325.

Après la crise du Phylloxéra en 1880 qui a épargné le terroir de Béziers et de ce fait a enrichi les négociants, « la mer de vignes » gagne du terrain. Le vignoble envahit même par endroit la plaine, une véritable monoculture s'installe et une spécialisation très poussée voit le jour. Un vignoble capitaliste s'installe sur ce territoire entretenu par un prolétariat viticole. Les châteaux pinardiens emploient une abondante main d'œuvre salariée tantôt indigène, tantôt d'origine espagnole ou italienne. Les grands bâtiments de la cave-coopérative en bordure de chaque village appartiennent à « l'usine à vin » construite après la crise de surproduction de 1906 ou celle de 1936. Dans cette grande industrie viticole, les propriétaires sont confrontés au problème de l'écoulement de la production et aux revendications justifiées des salariés. Les élections du maire de Béziers voient alternativement la victoire des républicains portée par le courant populaire et celle des conservateurs par celui des propriétaires terriens.

La couleur à Béziers : une lumière

Contrairement aux autres villes comme Toulouse, ville rose (couleur de la brique, matériau des maisons et des cathédrales), à Béziers les façades des maisons et des édifices sont à l'image des premiers rayons de soleil du jour d'un ocre pâle. L'unité colorée tient à la pierre extraite depuis toujours de la carrière des Bréginès à côté du village de Lespignan. Cette image de couleur très pâle, presque lumière, participe comme ailleurs à l'identité de la ville. De toutes les places belvédères offrant une vue sur Béziers et situées sur les collines St-Nazaire ou St-Jacques, on perçoit le contraste entre les rouges soutenus des toits en tuiles romaines et les jaunes clairs des murs de la ville. Ce jaune, ocre pâle est aussi la couleur qui figure avec le plus de bonheur sur les sols de l'espace public. On le retrouve ainsi place Gabriel Péri où se situe le majestueux beffroi de l'Hôtel de Ville resté depuis 1228 au même emplacement, ou encore dans les zones démunies, avec par exemple la Place St-Cyr, près de la rue Canterelle. Cette qualité de la couleur qui pourrait paraître à priori secondaire participe de manière sensorielle et tactile à la reconnaissance des lieux. La couleur favorise ici la gaieté et le verbe joyeux naturels aux biterrois. Les ruelles refaites systématiquement avec des pavés parisiens gris dénotent d'un manque de sensibilité, d'une perte de savoir sur la ville qui, en permanence, demeure éclairée par cette couleur des premières lueurs du jour.

Le patrimoine de la ville.

Les allées Paul Riquet délimitent la ville ancienne romaine et médiévale et la nouvelle ville du XIXe siècle. Au XIXe siècle, avec le développement de la vigne, de beaux hôtels particuliers liés à la richesse du vin se construisent. La ville s'embellit autour d'une promenade centrale qui oriente les monuments majeurs ; le théâtre, la statue de Paul Riquet et le plateau des Poètes, en bas, que forme un jardin à l'anglaise reliant la gare. Le théâtre à la façade néoclassique a été inauguré en 1844, il présente un des rares exemples de théâtre bonbonnière à l'italienne. La statue en bronze de Paul Riquet est l'œuvre de David d'Angers. Elle a été érigée en hommage au constructeur du canal par une souscription de ses héritiers en 1838. Les allées forment une figure paysagère singulière que l'on retrouve dans les villes du sud. La promenade bien éclairée toujours au centre favorise la rencontre, elle est délimitée par les deux rangées de

platanes en alignement qui procurent une ombre douce pour marcher plus agréablement. Les côtés sont réservés aux voies de circulation. Les allées sont délimitées de chaque côté par des boulevards bordés de somptueux immeubles aux façades ornées de colonnes néoclassiques, de sculptures (en relation avec la vigne), de cariatides et de balcons aux ferronneries³¹⁹ ouvragées. Construit au pied des anciens remparts, ce bel ensemble architectural comprend partout des cafés. Les allées sont le lieu de rencontres des viticulteurs et l'espace de promenade pour tous les biterrois. Aujourd'hui encore elles sont animées, le vendredi, par le marché aux fleurs mais depuis la fin du XIXe siècle, à l'image de la belle aux Bois Dormant, elles paraissent endormies.

Faire revivre les allées, les rénover, ravalement l'architecture des façades, leur donner le statut de promenade urbaine à l'image des « Ramblas » de Barcelone et des villes méditerranéennes devrait être une ambition car il s'agit d'un espace public urbain majeur pour Béziers.

Le jardin de ville ou plateau des Poètes.

Le phylloxéra avait ruiné les vignobles des villes de Nîmes et de Montpellier. Lorsque que la maladie arriva à Béziers, on avait trouvé le remède et la ville fit à cette époque fortune, car, contrairement aux autres cités, ses vignes avaient été peu touchées. Les propriétaires qui en avaient, le monopole firent du vin en quantité et gagnèrent beaucoup d'argent. La ville toute entière prospéra et c'est dans le cadre de cette prospérité nouvelle que le maire Auguste Fabregat³²⁰ chercha des créateurs de réputation nationale pour concevoir un vaste projet d'urbanisme englobant un parc et permettant de relier les célèbres Allées Paul Riquet au sud de la ville. Il fit appel aux frères Bühler, Eugène et Denis, (1860-1863) qui avaient déjà réalisé les parcs de la Tête d'Or à Lyon (1856), du Thabor à Rennes et des Prébendes-d'Oe à Tours. Dessiné par leurs soins, le parc s'implanta sur un terrain en pente et constitue l'espace de liaison entre le centre ville et la gare de chemin de fer. Doté d'une perspective exceptionnelle sur la mer, le mont des Poètes où l'on peut apercevoir le rivage avec la silhouette de la ville de Valras, devint rapidement un but de promenade des biterrois. Plus de sept cents espèces y furent plantées parmi lesquelles : séquoias, zelkovas, noyers noirs d'Amérique, liquidambers.... Ce jardin s'inscrit dans la création des parcs à l'Anglaise en vogue à cette époque dans les grandes villes.

A côté du jardin et des essences rares se situait une collection d'animaux vivants, une ménagerie qui comportait à l'origine des paons, des perruches et un chameau. Il faut se souvenir que le chameau appartient aux armes de Béziers. Il ne reste actuellement pour l'agrément des visiteurs que quelques cygnes à tête noires et de nombreux canards. A mi-pente, les architectes paysagistes y ont implanté un lac. Hormis la place circulaire du plateau où se situent les bustes des poètes languedociens ornés d'ormes de Sibérie dont les ramures s'élèvent, telles des flammes, vers le ciel, la pièce maîtresse du parc

³¹⁹ A Béziers, au XIXe siècle, un art de la ferronnerie a été développé autant dans l'architecture quotidienne que dans l'architecture monumentale. Conversation informelle avec Madame Bérengère de Carnas, guide et conférencière à la mairie de Béziers, 20 septembre 2001.

³²⁰ Voir Madame Dessalles Belland, *Histoire de Béziers, des origines à la Révolution*, Ed. Librairie Claretton, 1929, p. 122.

est la fontaine du Titan, magnifique composition de bronze et de marbre de Carrare, dans le plus pur style 1900, que l'on doit au sculpteur Injalbert, grand prix de Rome. Juste au-dessous de la fontaine, un exceptionnel théâtre d'eau évoque les réalisations baroques des jardins italiens. Cette œuvre de jeunesse réalisée en 1888, forme un ensemble monumental extraordinaire qui n'existe généralement, que dans des capitales ou des grandes villes, rarement dans des cités secondaires. Cela atteste qu'au début du siècle Béziers pouvait prétendre au titre de capitale régionale aux dépens de Montpellier.

L'art de la sculpture à Béziers avec Injalbert.

Avec le sculpteur Jean Antoine Injalbert³²¹, Béziers a été doté au début du XXe siècle d'une sculpture de grande qualité. La villa Antonine située boulevard de Genève a été son atelier. Elle est actuellement transformée en un charmant jardin public où les enfants, les mères de famille et les grand-mères aiment à se retrouver pour bavarder au milieu de belles sculptures adossées à la petite maison habitée, aujourd'hui par le gardien. Le musée Fayet regroupe les sculptures, les travaux et les études d'Injalbert ainsi que de belles peintures locales du XIXe siècle et du début du XXe siècle. L'ensemble forme un beau patrimoine et ce musée est particulièrement émouvant, parce rien ne paraît avoir bougé et que l'on retrouve là l'esprit artistique qui a animé Béziers, il y a 100 ans. Pourtant aujourd'hui comme bien d'autres lieux, il est abandonné ; pas de chauffage l'hiver, des éclairages vétustes ..., mais il conserve pourtant tout son charme. On imagine aisément ce que pourrait donner une restauration de ces lieux et leur mise en valeur avec la présence d'artistes animant les locaux de la villa Antonine. Cette maison serait susceptible de les accueillir (par le biais d'une bourse à l'image de celle dispensée à la villa Médicis à Rome). Ceux-ci permettraient de continuer à assurer la permanence de l'art de la sculpture en réalisant pour le compte de la ville une exposition présentée chaque année au plateau des poètes ou sur les allées.

Le quartier de la cathédrale : un espace pittoresque. La cathédrale St-Nazaire édifée entre le XIIe et XVe siècle est une cathédrale forteresse, un monument d'une unité exceptionnelle qui conserve toute sa majesté bien que la construction se soit étagée sur plusieurs siècles. A deux pas, le jardin des évêques du XVIIIe siècle est un très joli petit jardin à la française qui offre un large panorama sur la belle vallée de l'Orb. Tout autour, les rues historiques sinueuses sont ornées de magnifiques hôtels particuliers datant parfois de l'époque de la Renaissance. On peut y visiter pas très loin un cloître inachevé du XIV e siècle qui offre de remarquables culs de lampe, des retombées, des voûtes. Les deux musées des Beaux-Arts, les demeures Fayet et Fabrégat, sont situés dans d'anciens hôtels particuliers. Ces derniers sont très beaux et très nombreux à Béziers, ils attestent de la richesse de la ville, ils sont hélas dans un état de délabrement avancé. Certains d'entre eux, restaurés, pourraient devenir des logements de jeunes et d'étudiants. Cela aurait pour effet de redonner vie et gaieté au centre.

³²¹ Voir Jean-Pierre Vanderspelden, *Jean Antoine, statuaire :1845-1933*, Ed. ville de Béziers, musée des Beaux Arts, 1991.

Les halles du centre ville sur la place Pierre Sépard ont été édifiées de 1889 à 1891³²² dans le style des halles de Baltard à Paris. Elles forment un beau monument avec sa modénature en fer, en brique et en pierre. Si actuellement le lieu est animé le matin, le soir il est déserté et le marché périclité. Ce type de marché présente pourtant une qualité de vie, car il est créateur de lien social et d'animation urbaine. Cet exceptionnel bâtiment mériterait d'être réhabilité. Une volonté de dynamiser les halles - avec la création d'un marché biologique comme cela se fait à Aurillac - permettrait de favoriser le retour d'un petit commerce de qualité et de première nécessité autour des Halles. Le marché de qualité correspond à une demande sociale « du bien manger » qui se profile pour les années avenir. En organisant dans le cadre des Halles des manifestations culturelles autour du vin de qualité, l'occasion peut être donnée de renouer avec le passé viticole de la ville.

Aux portes de Béziers ; le canal du midi.

Le canal du midi³²³ est un monument du paysage, un grand jardin territorial³²⁴ inscrit au « patrimoine mondial de l'humanité ». Il constitue le point de démarrage de l'histoire des infrastructures de circulation et son histoire appartient à celle de la modernité. Il présente à travers une collection unique d'ouvrages d'art exceptionnels³²⁵, un musée vivant de l'art des techniques. Le canal définit la premier grand axe traversant du Languedoc. En reliant l'océan à la méditerranée il a aussi marqué l'unification du territoire français. Si aujourd'hui les touristes le plébiscitent avec autant d'enthousiasme, cela tient au fait que le canal est le plus méridional des canaux de France et qu'il jouit d'un climat particulièrement agréable et ensoleillé³²⁶.

Le canal est l'une des promenades préférées des biterrois. Depuis l'origine, c'est un lieu populaire ouvert à tous. Les gens viennent y voir passer les bateaux avec le désir du voyage, mais ils cherchent aussi à retrouver le contact avec leurs ascendants qui ont entretenu ce lieu. Par là et pour eux le canal est source de fierté, d'identité et d'apaisement

La ville de Béziers plus que toutes les autres cités traversées par l'infrastructure est intimement liée au canal du Languedoc.

³²² Voir Madame Belland Dessalles, *Histoire de Béziers, des origines à la Révolution*, Ed. Librairie Claretton, 1929, p. 39.

³²³ La partie historique est comprise entre Toulouse et Marseillan, sa longueur est de 240,129km, sa largeur au miroir est de 16m et elle comporte 64 écluses.

³²⁴ Il forme une figure singulière à quatre temps :

le miroir ou le plan d'eau,

le glacis enherbé installé de chaque côté des francs bords,

les plantations d'alignement

et de loin en loin, des ponts de pierre qui ont été, dans la traversée des villes rehaussés de mobiliers en fonte au XIXe siècle.

³²⁵ Voir sur ce point l'étude de M. Atgé, *Inventaire des ouvrages du canal du midi*, CRMH, Languedoc Roussillon, 1998.

³²⁶ Les températures estivales sont rendues supportables grâce au rideau d'arbres souvent séculaire qui le borde, fournissant une ombre douce et tempérante très appréciée des plaisanciers.

Les écluses de Fonsérannes.

Les écluses de Fonsérannes constituent l'ouvrage le plus spectaculaire du canal du midi tout entier et représentent un élément emblématique de Béziers. Le monumental escalier d'eau qui rachète une dénivellation de 21,5 mètres avec 280 mètres linéaires d'ouvrages comportait à l'origine 8 sas.

Fonsérannes forme une porte de ville pour Béziers et une entrée de région pour le biterrois. Les écluses ne sont pas seulement un monument historique, elles symbolisent un autre mode de circuler. A 6 kilomètres à l'heure sur l'eau, la perception de « l'horloge humaine » se modifie et permet une plus grande compréhension de l'espace environnant. Fonsérannes est un spectacle, une illustration de l'intelligence de l'homme face aux éléments de nature. Car ici, on fait remonter le bateau dans le sens contraire au fil de l'eau. Fonsérannes est un site historique d'échelle moyenne, qui doit être réhabilité en utilisant au maximum les compétences locales et en s'appuyant sur une étude fine et approfondie.

L'esprit du site, déjà pour partie dénaturé, par toute une série d'ajouts sans caractère doit être préservé. Les bords du canal ont été notamment agrémentés d'aires de repos de type autoroutier. A bien des titres, le monument mérite des restaurations modestes liées à la qualité de l'ouvrage d'art, vieux de plus de trois siècles. La mise en lumière³²⁷ notamment ne peut donner lieu à une animation étrangère au monument. Il ne faut pas oublier que l'attrait majeur vient du voyage dans le temps auquel ce site nous invite.

Malgré ces atouts, Béziers souffre de l'image d'une ville abandonnée à sa pauvreté. Le quartier qui illustre ce problème est un ensemble urbain, enclavé, séparé par des autoroutes : la Devèze paraît comme une cellule malade mal reliée au reste de la ville.

Construit en 1962 pour les rapatriés d'Algérie, la Devèze rassemblait à l'origine des Pieds-Noirs, des Harkis et des communautés musulmanes parfois hostiles entre elles. Dans ce lieu coupé de la ville par l'autoroute, on a installé une cité d'accueil pour des populations en difficulté. Ici, sont hébergés les gens qu'on ne peut pas intégrer ailleurs. La Devèze révèle les problèmes de la ville toute entière. A l'image des communautés déracinées, le quartier est enclavé dans une trame répétitive d'une architecture modulaire de H.L.M des années 60. Edifié autour d'un urbanisme dont le centre reste introuvable et éclaté à travers des figures en impasse qui paraissent recroquevillées sur elles-mêmes, il ne favorise pas le contact.

L'espace explique pour une part que la Devèze soit comme « immigrée dans son propre environnement ». Avec 540 logements actuellement vacants, le quartier offre aujourd'hui une image repoussoir. Pourtant lorsqu'on passe rapidement avec un regard

³²⁷ L'étude réalisée par Patrick Rimoux, *une résonance lumineuse* en 2000, m'est apparue un peu inquiétante, sur certains aspects, la nuit, elle donnait au canal une ambiance « boîte de nuit » en particulier le long des écluses de Fonsérannes.

extérieur, l'ensemble paraît plutôt mieux entretenu que bien d'autres quartiers de Béziers. Les espaces publics sont plantés avec des rangées de platanes et des bosquets de pins de haute taille qui agrémentent cette architecture de périphérie typique de l'époque. Par ailleurs, des gens de tous âges se côtoient ; les groupes de jeunes se mélangent avec les plus vieux qui jouent à la pétanque.

Autant que l'urbanisme inadapté, la mauvaise image du quartier l'empêche d'être relié au reste de la cité. Pour rattacher la Devèze aux autres secteurs et en faire un espace intégré à la ville, il faut peut-être engager une intervention d'ouverture et de continuité urbanistique, mais il convient aussi d'en faire un lieu d'attrait, de mélange de cultures et de mixité urbaine. Le marché y est paraît-il très vivant. Le musée Fayet présente un tableau de la place couverte, peint par Charles Labor, en 1871, Cette image très méditerranéenne fait penser à un souk d'une ville d'Afrique du Nord. Avec un espace couvert par des toiles tendues, tel qu'il existait dans le cœur de Béziers au siècle dernier, un marché devenu hebdomadaire à la Devèze, enrichi de petits cafés et animé par une bourse d'échange pourrait attirer du monde et inverser le sentiment de rejet du quartier. Autant d'idées illustrées dans les usages et les traditions locales montrent la richesse culturelle passée, celle-ci ne demande qu'à reprendre vie autour d'un modèle patrimonial qui offre des possibilités réelles et concrètes. Ce type d'interventions accompagnées d'un projet de quartier adapté avec notamment la requalification de certaines voiries pourrait établir de nouveaux liens avec la ville.

L'abandon de l'espace et du patrimoine avec le manque de culture que cela induit favorise l'insécurité.

Capitale du vin, ville symbolique ancrée dans le paysage du Languedoc, Béziers a toujours été éloignée du pouvoir central et est restée volontiers rebelle. Cela explique peut-être que la ville³²⁸ soit plus que les autres cités une localité en marge. Sa réputation actuelle est celle d'une ville endormie, où les friches, les éléments de voiries, d'architecture, sont à l'abandon et plus nombreux qu'ailleurs.

Béziers est devenue un territoire de la non-action, une ville en marge, presque en rejet. Cet abandon est d'abord culturel et s'exprime par l'indifférence envers à un patrimoine inestimable. Pour preuve l'inscription du canal du midi au patrimoine mondial de l'humanité, a créé l'étonnement des édiles locaux qui s'en étaient désintéressés. Alors que la qualité ordinaire de cette ville est souvent supérieure, à tout ce qui existe dans les autres villes du Languedoc.

L'abandon matérialise une rupture, il témoigne d'un manque de regard, d'écoute. Bien plus, qu'une perte de mémoire, c'est une perte de connaissance de l'espace habité dont il fait preuve. Le patrimoine culturel symbolise la valeur du travail et l'esprit des hommes du passé, en cela, il sert de repère à l'identité et à la nécessaire permanence des lieux comme espace de vie. Le patrimoine d'une ville est ainsi essentiel car, la

³²⁸ Montpellier est la capitale administrative de la région Languedoc et la représentante du pouvoir central. Toutes les instances où s'exercent les prérogatives de la puissance publique se trouvent à Montpellier : le conseil général, le conseil régional, la préfecture, le siège de la cour d'appel. Il existe seulement une sous-préfecture à Béziers.

ville n'est pas seulement un regroupement humain à l'image d'une fourmilière, elle est une création culturelle. Un lieu traité dans le respect de la mémoire des hommes d'hier est plus sécurisant. L'identité est aussi un moyen d'intégrer les nouveaux venus. Car elle témoigne d'une culture qui est par nature un élément de médiation. L'architecture et l'urbanisme forment l'expression la plus visible de la création. Par là, ils sont les points de départ de l'imaginaire inventif, de l'énergie donnée à l'innovation contemporaine pour continuer le cycle de la vie. Le patrimoine laissé à l'état de ruine devient un espace de dépôts, qui favorise la sauvagerie et fait naître l'insécurité. Les travailleurs de la terre le savent bien, lorsqu'on abandonne les terres, les vipères s'y mettent. Cette image illustre parfaitement la gravité de l'abandon. Il suffit pour s'en convaincre d'aller voir à Béziers, l'état de délabrement de la zone des ferrailleurs, qui marque le point de contact avec le plus beau monument du canal, Fonsérannes et le début de la ville. On comprend tout de suite, que l'abandon quel qu'il soit, attire tout ce qui est en rupture et en particulier les pauvres gens en rupture sociale. Pour ces populations, aller vers quelque chose de nouveau est très difficile et constitue parfois même un déchirement. Malgré le courage que cela représente, certains immigrés contraints de franchir ce pas, peuvent tomber dans la délinquance par désespoir. L'abandon culturel entraîne un abandon des valeurs et par voie de conséquence développe l'agressivité. La sauvagerie présente dans le Far-West du nouveau monde en a été l'expression au début du siècle dernier.

A Béziers, l'abandon du patrimoine montre qu'on ne croit plus dans ce qui caractérise la ville et le Languedoc. L'explication vient peut-être du fait que notre société qui est devenue riche croit pouvoir tout résoudre par l'économie. Si Béziers doit prendre à nouveau son envol, elle ne pourra le faire qu'à partir de la culture sous toutes ses formes, la vigne et les arts. La remise en valeur du patrimoine traditionnel avec des gîtes s'est réalisée dans la dernière décennie par l'investissement solitaire et privé de la population locale, souvent avec des moyens limités, mais toujours avec un soin très grand. De même, Béziers redevient le centre viticole comme le montrent le maintien et l'installation d'entreprises telles que BSN, Laroche, Castel et le salon de Dionysud qui attire de plus en plus de monde.

On le voit, il existe de la part des biterrois une volonté de réinvestir les cultures, de réinventer de nouvelles règles du jeu qui ne soient pas celles d'un système de pensée unique international, fondé sur l'économie à court terme et sans liens avec le patrimoine local.

Quelle image³²⁹ et quels projets faut-il retrouver pour Béziers ?

A quelle idée Béziers peut accrocher son développement ? L'image de la corrida n'est pas suffisante, la musique ? Le festival de radio-France est actuellement à Montpellier. Peut-on organiser un symposium de sculptures à Fonsérannes avec des artistes du monde entier qui viendraient passer un mois à Béziers ? Marseille présente un festival de peintures orientalistes, Arles, un festival de la photo, Toulouse, un festival de piano des Jacobins, Béziers doit-elle se doter d'un festival de la sculpture ou d'un

³²⁹ L'image, on le sait, inverse la tendance et cela est toujours lié à une rénovation urbaine ou à des actions de mise en valeur du paysage.

symposium ? Avec le vin, la ville frondeuse et rebelle a connu une place majeure qui a duré 100 ans. Trouver une image pour la ville qui lui permettrait de se faire reconnaître dans son environnement reste une question d'autant plus centrale que Béziers souffre de lourdes pesanteurs politiques, sociales, culturelles qui entravent sa reconquête. Pour cela, il faudrait redonner à Béziers son statut de ville d'art autour de plusieurs thèmes : la musique, la sculpture, le paysage, le théâtre de plein air qui prendront la ville comme scène de spectacle. Autour du pays avec l'agriculture, la vigne, le maraîchage, les châteaux pinardiens, les villages avec les petites arènes, il existe une ressource touristique majeure. Béziers avec son arrière pays rassemble 150 000 personnes et possède aujourd'hui un indiscutable charme : elle répond à l'image du « bien-vivre » du « droit au bonheur » promis à chacun et notamment aux plus démunis.

L'Orb et le rapport à la mer.

En longeant l'Orb en direction de la mer, on parcourt une zone naturelle de terres marécageuses. Un pays plat qui est à la fois doux et sauvage où rien ne vient arrêter le regard. La promenade le long de l'Orb suit un paysage qui incline à la rêverie et présente un charme très grand. Réconcilier la rivière et les biterrois permettrait d'oublier ses effets négatifs, ses débordements avec les inondations périodiques, mais aussi cela contribuerait à changer l'image de la ville tout en apportant des retombées économiques et des emplois. 12 Km sont à parcourir pour atteindre la côte, un voyage d'une demi-heure en bateau est dès lors tout à fait imaginable. Le bateau est une façon très adaptée pour traverser ce type de paysage, une autre manière de voir les choses dans une tranquillité, un calme, une poésie qui n'a rien à voir avec les grands flux routiers et le stress de la voiture. Une modeste flotte de bateau-bus pourrait ici créer des emplois, gérés par une société privée et peut-être soutenue par V.N.F (des vaporetos de 5 mètres de large peuvent accueillir 50 personnes). Le fleuve permet d'accueillir ce type de transport dès le barrage du pont Rouge, qui peut constituer la première étape pour aller vers le port de Sérignan.

Béziers doit redevenir la capitale du vin, mais elle peut être aussi la capitale d'un tourisme de qualité tout en restant populaire. Cette terre de cultures ouverte à la confrontation, au débat, est un lieu de convergence, fière de son patrimoine et qui, à l'instar de la profession de foi d'Arthur Rimbaud souhaite aussi « être résolument moderne ». Béziers doit s'appuyer sur ses atouts et les mettre en valeur pour reconquérir sa vraie place dans le cortège des villes languedociennes.

Le Gard, une terre de passages.

Placé idéalement dans le couloir de circulation préhistorique, le Gard fait communiquer la Vallée du Rhône et la vallée de la Garonne. Les montagnes des Cévennes n'ont jamais formé une barrière pour les échanges. Au contraire, elles ont joué le rôle de zone de contact entre le « haut-pays » d'Auvergne et « bas-pays » du Languedoc. Depuis des temps immémoriaux, peuples et populations des deux contrées ont fréquenté la chaîne des foires de Meyrueis, le Vigan, Barre, Andrye, Villefort, Saint-Amboix. Après deux siècles de paix romaine, le pays subit pourtant tous les

maux de notre histoire nationale : invasion des Vandales au IV^e siècle, Guerre de cent ans marquée par les exactions des Grandes Compagnies et les ravages engendrés par d'effroyables épidémies de peste, notamment en 1348. La région a été profondément affectée par les conflits religieux qui ont longtemps laissé des traces dans les mentalités locales : la guerre des Albigeois et plus tard les guerres de religion entre catholiques et protestants. Malgré ces troubles, entrecoupés de longues périodes de paix civile, un ordre local s'est instauré à l'ombre du pouvoir royal.

Le passé se signale par les très anciens dolmens ou encore des vestiges romains tandis que le Moyen-Âge a laissé des églises, des tours et des châteaux du XII^e siècle, des villages perchés, des enceintes fortifiées avec leurs portes et leurs tours et aussi des places de marché bordées d'arcades. Pendant des millénaires, les chemins qui courent dans la campagne gardoise ont canalisé les troupeaux de moutons, qui montent à l'estive en empruntant drailles et draillons. Les drailles sont ces axes de circulation qui remontent aux temps préhistoriques et qui au Moyen Age prennent de l'importance, la transhumance atteignant alors un développement lié à l'action des moines et des abbayes qui installent leurs établissements religieux tout au long des drailles, étapes commodes qui facilitent l'évangélisation locale et le combat contre les hérésies. La grande draille du Languedoc qui, jusqu'à la dernière guerre était la voie majeure où passaient des milliers de troupeaux, n'est maintenant plus utilisée ; elle est envahie par les herbes folles et les broussailles.

Dans le paysage au charme sévère des garrigues, Uzès est une ville installée à l'extrémité d'un plateau calcaire dont le bord abrupt domine la vallée de l'Alzon. « *Pour la situation d'Uzès, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continu : si bien qu'en quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec autour de la ville* »³³⁰ écrivait Racine en 1661.

La ville se situe à mi-chemin entre les Cévennes et la Méditerranée entre l'Avignon des papes et les vestiges romains de Nîmes et à peine à un kilomètre de l'exceptionnel pont du Gard. Sa situation géographique sur la draille de transhumance a favorisé, au Moyen-Age, sa prospérité et fait de la région un pays lainier de drap de serge, puis de soie. Pour ramener au catholicisme Antoine de Crussol, le roi Charles IX érigea le vicomté d'Uzès en duché³³¹ en mai 1565. Cet événement allait, plus tard, faire du duc d'Uzès le premier pair de France, immédiatement après les princes de sang. La maison de Crussol d'Uzès appartient depuis à la haute noblesse française.

La révocation de l'édit de Nantes a cependant provoqué le départ de la bourgeoisie industrielle, enrichie dans le textile. C'est ce qui explique pour partie que la ville semble s'être assoupie. Sur sa hauteur, Uzès apparaît depuis toujours comme la ville aux quatre tours. La tour Bermonde, la tour de L'Evêque ou tour de l'horloge, la tour du roi, la tour Fenestrelle. Cette dernière est le joyau d'Uzès, fine et légère, haute de 42 mètres, remarquable par ses cinq étages de fenêtres gemelles et sa forme cylindrique unique, elle doit son allure de campanile aux festons d'arcature de style

³³⁰ Cité par Pierre Mazier, *Uzès, autrefois*, C. Lacour –Editeur, Nîmes, 1995.

³³¹ Voir Lionel d'Albiouse, *Histoire de la ville d'Uzès*, Ed. Christian Lacour, 1994, p.123.

lombard. Elle est un vestige de la cathédrale romane, sa construction s'est étalée de la fin du XI^e siècle à celle du XII^e siècle. La tour du château ducal, la tour du Roi et celle de l'Evêque rivalisent dans le ciel d'Uzès comme ont toujours rivalisé localement ces trois pouvoirs avant la Révolution. Mais le pouvoir souterrain de la ville, celui qui n'a pas édifié de tours, c'est le pouvoir économique basé sur le textile, pouvoir de la petite noblesse et de la bourgeoisie protestante avec ses hôtels particuliers, pouvoir des consuls avec l'hôtel de ville. Ici comme dans d'autres villes les vestiges des anciens remparts ont laissé la place au boulevard circulaire planté de grands platanes à l'ombre douce. Aujourd'hui Uzès s'est transformée en réhabilitant son patrimoine, de nombreux cafés et magasins se sont ouverts et elle offre le spectacle animé et vivant des villes du sud.

Le pont du Gard, la protection et l'industrie touristique.

Edifié entre l'an 40 et l'an 60 sous l'empereur Claude, le pont du Gard conduisait les eaux des sources captées près d'Uzès. Les romains attachaient une grande importance à la vertu des eaux, elles étaient recueillies de préférence au nord des collines, pour que leur qualité ne s'altère pas dans les bassins de captations. Pour la même raison le canal conducteur était entièrement maçonné et recouvert d'une voûte et de dalles. Le pont du Gard est aujourd'hui encore l'un des monuments forts du paysage et il procure au visiteur une réelle émotion. Il enjambe la vallée du Gardon, la teinte dorée de ses vieilles pierres entre en résonance avec les rochers avoisinants tandis que l'eau courante du Gardon fait exalter les couleurs vernissées des galets du lit de la rivière, du brun foncé à l'ocre pâle. Ce miroitement éclaire le monde végétal qui entoure le site. Le pont est bâti en blocs colossaux, posés à sec. Des pierres de six tonnes ont dû être hissées à plus de 40 mètres de hauteur avec les moyens de l'époque. Il présente trois étages d'arcades dont chaque plan est en retrait l'un par rapport à l'autre. Sur sa plus grande longueur, le pont a une hauteur de 49 mètres au dessus des basses eaux d'été. L'étage inférieur est long de 142 mètres, l'étage moyen déploie 242 mètres. D'innombrables écrivains, artistes, archéologues ont célébré ce patrimoine : la visite de Jean-Jacques Rousseau est aujourd'hui dans toutes les mémoires : « *L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive, car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc.(...) Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect m'empêchait presque de fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme et je me disais : que ne suis-je né Romain ?* »³³². Ce site exceptionnel a été inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco en 1985. Cette nomination avait été assortie d'une recommandation à la France relative à la stricte protection des abords du monument : « the Comité drew the attention of the French authorities to the importance of strictly protecting the site's surroundings ».

³³² Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions, Livre Sixième*, Ed. La Pléiade, confessions, rêveries, Paris, 1933, p. 252.

Le Pont du Gard attire un important public, on compte chaque année un million deux cents mille touristes qui viennent l'admirer. Cet afflux a entraîné une détérioration des abords. Une réflexion s'est donc engagée sur l'accueil du public et les retombées économiques que le monument pouvaient générer. Depuis mai 1997, un projet d'aménagement a été engagé sur les abords du site, il a pris grand soin de ne jamais être visible de l'aqueduc. La qualité du projet architectural en soi et l'équipe retenue avec un architecte dont le talent est indiscutable et une paysagiste de renom (Jean-Paul Viguier et Laure Cognam), ne sont pas en cause. Pas plus que le parc³³³ de quinze hectares « mémoires de garrigue » dont nous avons pu vérifier le caractère réussi et le succès de la fréquentation pour tous mais aussi pour les enfants des écoles. En revanche, on peut s'interroger sur l'ampleur du programme réalisé. Un partenariat Etat/Région s'est mis en place.

Le projet définissait le principe d'un double accès à partir des rives du Gardon et la réalisation de constructions destinées à recevoir le public. La gestion comme la concession du site ont été confiées à la chambre de commerce et d'industrie de Nîmes.

L'accueil sur la rive gauche liée aux constructions construites représente une surface de 8000 m² répartie sur deux niveaux encastrés dans la colline. Le domaine bâti comprend notamment des boutiques, un restaurant, un espace muséographique avec une « Grande Expo » et une « Ludothèque ». Tout cela a entraîné la réorganisation d'un vaste périmètre autour du pont et transformé sa perception. Pour tous ceux qui ont connu et pratiqué³³⁴ le site avant les travaux, l'ouvrage caché par la végétation offrait alors la surprise de la découverte e sur toute sa hauteur.

Le cheminement d'accès nouvellement conçu, arrive à mi-hauteur du monument, et dont la largeur a été étudiée pour permettre le passage de camions et de véhicules lourds, ne permet plus de faire ressentir l'immensité du pont du Gard, tel que l'on la percevait encore, il y a à peine quatre ans. La largeur de la voie comme son traitement, réalisé en enrobé, nuit à la vision première du monument, puisqu'on l'appréhende depuis une banale voie touristique, comme il en existe partout dans le monde et qui ne nous met pas en situation de découverte. Mais cette opération est encore trop récente pour dresser un bilan sérieux et il faudra attendre dix ans pour savoir si l'ambition d'un tel programme était justifiée. Ce dossier nous donne l'occasion de nous interroger sur le sens de la mise en valeur du patrimoine. Le public français et européen cherche à retrouver ses racines, et à travers la visite de monuments historiques, à renouer avec son passé, résumée ici dans la formule de Jean-Jacques *que ne suis-je Romain ?*.

Au delà, des impressions personnelles ce sont les émotions des écrivains, des artistes du XVIII^e siècle que nous voulons ressentir et avec lesquelles nous souhaitons entrer en contact dans cette recherche d'Histoire. Si l'on souhaite préserver l'esprit des lieux,

³³³ réalisé par l'établissement gestionnaire du site du Pont du Gard, sur un projet de Laure Quoniam, réalisation Véronique Mure, 1998-2003.

³³⁴ Je ne donne ici que mon impression personnelle et mes souvenirs dont je ne garantie pas toute la justesse.

le site historique ne doit pas être envahi par l'expression d'une modernité contemporaine omniprésente (matérialisée par les voies de circulation). Cela explique peut-être que l'ensemble de ces espaces n'ont, depuis leur ouverture, pas attiré le nombre de visiteurs escomptés³³⁵ et que la population locale soit mécontente d'avoir à payer cinq euros pour accéder au pont du Gard.

Si l'opération du pont du Gard n'est pas apparue de prime abord comme une réussite économique, cela tient à ce que la population européenne n'est peut-être pas encore prête à accueillir le modèle de grand parc de loisir qu'on cherche partout à imposer. Le deuxième aspect qui nous paraît important à souligner avec ce dossier, tient à ce que les processus de décision mis en place à l'occasion des lois de décentralisation sont à revoir.

Ce type d'opérations justifierait un débat fructueux au niveau national. Cela aurait pour effet de combattre la fausse interprétation de la formule de Malraux : « Il est bien de protéger les paysages. Il est encore mieux d'en créer »³³⁶, qui fait apparaître la protection comme une action surannée. On le voit, ce dossier pose la question de la protection et de la mise en valeur des hauts lieux nationaux, il renvoie à un niveau de compétences et d'expertises détachées des contingences locales et qui soit suffisamment légitimée pour être entendue. La politique des sites dont on doit se féliciter : « *tente depuis qu'elle existe de concilier la préservation du patrimoine des hauts lieux avec les intérêts locaux de développement* »³³⁷.

Les Cévennes

Formées par quatre grands massifs (Le mont Lozère, les vallées cévenoles, le massif de l'Aigoual, les Causses) les Cévennes forment un pays à l'identité particulière. Elles apparaissaient au cours du voyage que Robert-Louis Stevenson entreprend durant l'automne en 1878 : « comme un chaos de collines bleues, çà et là hérissées de forêts, ailleurs dénudées sur le ciel »³³⁸. Aujourd'hui encore le voyageur peut admirer la succession de crêtes escarpées, séparées par des vallées encaissées. Ce territoire qui a été un lieu de rencontres originel entre quatre tribus celtes³³⁹ est aussi selon Jean-Claude Hélas une zone de contact entre plusieurs domaines politiques. Terre de liberté, enclave des camisards, c'est pour l'histoire héroïque de la résistance des huguenots, que Stevenson, fils de pasteur écossais, admire tant cette région et qu'il va même jusqu'à prétendre que : « si le jardin d'Eden existe, c'est dans la vallée du Tarn qui descend sur Florac qu'il faut le trouver »³⁴⁰. Le caractère austère et fier de ces

³³⁵ Seulement 5% des 30% escomptés par les prévisions des études de marchés, cela s'améliorent néanmoins puisque on compte cette année déjà 15% de visiteurs autour du musée.

³³⁶ Cité par Emmanuel Cail, *Le paysage : « Auteur de son propre destin »*, in d'A n° 129, mai 2003, p 8., voir aussi sur ce point l'article de Gilles Clément, *Le paysage-objet*, in Technique et Architecture n°465, Avril Mai 2003.

³³⁷ Anne-Françoise Pillias, Chargée de la politique Grands Sites à la s/direction et des Sites et des Paysages

³³⁸ Cité par Daniel Travier, *Revue Causses et Cévennes*, n°3, 1993.

³³⁹ (Partagées entre les Volques Arécomiques au sud et au sud-est, les Helviens à l'est, les Gabales au nord et les aux Rutènes, sur les bordures ouest.)

³⁴⁰ Cité par Daniel Travier, *Revue Causses et Cévennes*, n°3, 1993.

paysages tels qu'ils nous apparaissent aujourd'hui est à l'image de ces combattants de la nuit qui se battaient pour leur foi.

Des lumières fortes, un climat rude caractérisent ce pays ingrat humanisé par le labeur d'un peuple. La Cévenne est le pays raviné où des hommes attachés à leurs vallées et leurs ancêtres ont vécu explique François Taillefer qui rappelle aussi que « si les Cévennes, au pluriel est la désignation la plus commune de la région dans son ensemble, Cévenne au singulier, définit un terroir.

Une géographie particulière qui dessine la frange extrême du domaine méditerranéen. La Cévenne est caractérisée par un relief escarpé avec de très étroits fonds de vallées. La raideur des pentes s'explique par la multitude de torrents qui dévalent des hauteurs et ont taillé le terroir à coups de serpe. Des rochers et des pierrailles en surplomb en renforcent encore l'aspect sauvage. Au cœur du massif le schiste domine, il se délite en plaquettes formant une roche à l'apparence feuilletée de couleur grise dorée, teintée de violette.

Les Cévennes s'étendent cependant sur un territoire plus vaste qui comprend à l'est le Causse calcaire du Méjean dont les gorges du Tarn et de la Jonte découpent le contour, au sud le mont Aigoual et la montagne du Lingas et au nord le massif granitique où se situe le mont Lozère qui culmine à 1 699 m d'altitude.

La Grotte de Bramariau ou l'histoire de la lutte contre la pollution de l'eau.

A quelques kilomètres au nord du Mont Aigoual dans le département du Gard, l'abîme de Bramariau est situé entre deux grands ensembles morphologiques : les Grands Causses et les Cévennes qui présentent des paysages très différents avec leurs déserts de pierres et de roches tailladées par les eaux d'un côté, tandis que de l'autre, les collines boisées donnent à l'espace une impression assez verdoyante. A une hauteur de 1100 mètres, la neige recouvre pourtant les sols au cours de l'hiver. Les grottes que l'on trouve ici ne se rencontrent que dans les terrains contenant au moins 60% de calcaire. Leur formation est le résultat de l'action de l'eau de pluie. Celle-ci, chargée de gaz carbonique attaque la roche et forme des vides structurés et hiérarchisés qu'on appelle un Karst. C'est lui qui dessine les formes caractéristiques de la surface du sol : les lapiaz, les dolines, les entrées de gouffre... et des profondeurs, les galeries, les puits ou les traversées des rivières de l'intérieur des grottes. Mais l'eau ne se contente pas de creuser des cavités, elle compose aussi le décor des voûtes et des parois.

A Bramariau la morphologie souterraine est remarquable car la rivière (qui porte le nom prédestiné de Bonheur) apparaît au fond de failles et de diaclases étroites tel un torrent souterrain. On peut admirer là un monument naturel, la perte du Bonheur en amont du causse et sa résurgence en source de Bramariau en aval, en fait une des principales curiosités régionales. Le torrent du Bonheur né de ruissellements à 1400 mètres à proximité de l'Aigoual, arrive sur le causse de Camprieu, il s'éloigne alors des zones de tourbières pour venir frapper le front de falaises. Avec les eaux, la lumière pénètre dans une large cavité par une sorte d'entrée monumentale.

La rivière s'écoule sous un éclairage tamisé dû à une grande lucarne qu'on appelle l'aven du Balset, ouverte sur le ciel. Mais bientôt les flots qui roulent avec fracas sur les cailloux vont connaître les ténèbres de la grotte des Trois Mille Bêtes. Pour retrouver la rivière, il faudra traverser le plateau et descendre au plus profond d'un vaste cirque cerné par de gigantesques falaises ouvertes vers le Nord. Là, les eaux ont changé de nom et elles se nomment désormais le Bramariau. Au cœur de la grotte, on découvre la rivière, un lac, un petit canyon souterrain. On la visite en progressant grâce à l'appui des pieds et des mains contre les parois souvent lisses et humides, et on entend au dessus du vide le torrent qui dévale la pente, on y découvre des salles où l'effet de contre-jour est saisissant. C'est ainsi un vaste ensemble qui sillonne l'intérieur du plateau.

Lorsque Edouard-Alfred Martel parcourt le site les 27 et 28 juin 1888, cela va lui permettre de mieux comprendre les qualités du Karst et comment se développe la pollution de certaines sources. Il dénonce l'empoisonnement des eaux causé par le jet de cadavres dans les pertes et les avens, dont il comprend d'autant plus aisément le processus qu'il a été lui-même indisposé par l'absorption d'eau contaminée à une source dans le Lot. Bramabiau va servir d'exemple pour faire interdire ces pratiques et l'Assemblée Nationale vote le 15 février 1902 la première loi relative à la pollution des sources.

L'ensemble des Cévennes forme un espace construit par le travail des cévenols. Partout, il a fallu développer un labeur considérable pour adapter l'espace aux productions agricoles et à l'élevage. L'histoire cévenole est marquée par la pluri-activité de sa population. Souvent artisan, ouvrier et agriculteur, la pluri-activité a d'autant plus favorisée la circulation des idées que dans cet espace enclavé, les cévenols étaient moins rétribués pour leur labeur que partout ailleurs. De là, s'explique la pénétration des idées de justice dans l'étude d'une langue vernaculaire et le passé héroïque des Camisards. Les humbles paysans cévenols possèdent avec l'étude de la bible et la pratique du français une culture plus vaste que dans les autres pays de France. La guerre des Camisards est un soulèvement des paysans contre les persécutions dont ils sont victimes depuis la révocation de l'Edit de Nantes en 1685. Le nom Camisard donné aux cévenols vient de la camisa, la longue chemise dont ces soldats improvisés soucieux de se reconnaître au cœur de la bataille usent comme d'un uniforme. Ils abandonnent le combat pour faire la moisson et ramasser les foin. Issus de la population, ils en recueillent le soutien total. Le conflit éclate au Pont de Monvert en juillet 1702. L'autorité royale va appliquer aux Cévennes la politique de la terre brûlée. Avec cette guerre, les Cévennes deviennent le sanctuaire du protestantisme français. Bien avant, il y avait eu les Cathares sur cette terre, c'est avec eux que s'est développée une manière de vivre avec la puissante autorité du père de famille.

Les Bancelles à raïolette des Cévennes.

Pendant très longtemps les Cévenols ont édifié et entretenu des terrains arrachés à la montagne... Dans les vallées dominées par le calcaire, le schiste et le granit, partout il fallait épierrer, établir des murs, Il fallait aussi transporter la terre au sommet de la

penne et l'égaliser sur la parcelle. Les murettes de schiste « les faïses » permettaient d'étagier l'espace et de retenir la terre fertile. Ce sol cultivé a été conquis grâce au travail des cévenols. Et depuis plus de 150 ans l'oignon doux y pousse. Dans les vallées entourées de chênes verts, de châtaigniers, ces faïses plantées s'offrent à la vue, verdoyantes au printemps. Sur le vaste ensemble cévenol, dans un site de moyenne montagne : montagne de la Fage, du Liron (1138 m), col de la Tribale, avec un paysage boisé émaillé de villages perchés et de bourgades pittoresques, qui recèle des vestiges importants de l'industrie du ver à soie, notamment des magnaneries remarquables, s'est implanté la raïolette ou l'oignon doux des Cévennes. Aujourd'hui, grâce à la cette culture, les anciennes terrasses faïsses ou bancelles continuent d'être entretenues permettant de conserver ce lieu. L'oignon cultivé est commercialisé sous l'appellation de Doux Saint André. Sa production de 15000 tonnes n'a pourtant qu'un débouché régional, mais il pourrait prétendre au marché national avec l'utilisation d'autres méthodes de cultures car trop souvent, il est encore ramassé à la main ce qui explique son coût élevé.

La châtaigneraie.

En trois siècles la châtaigneraie a permis de transformer considérablement le paysage du bassin méditerranéen. Le châtaignier est le symbole des Cévennes. Il est avec le tilleul, l'un des plus gros de nos arbres. Essence exclusivement silicicole, il renvoie l'image de la force. Sa hauteur est de 25 à 30 m pour une circonférence d'une dizaine de mètres. Sa forme est lâche, il a une frondaison ample et un tronc massif qui font de lui un arbre majestueux. Arbre forestier il a supplanté en Cévennes la forêt méditerranéenne de chênes (chêne vert et chêne pubescent). Il devient couramment bicentenaire, il est splendide en bordure et en alignement car il se couvre chaque printemps d'un beau feuillage vert dentelé et luisant qui devient lumineux fin juin lorsque apparaissent ses chatons dorés et parfumés. Les châtaigniers ont la particularité de se creuser profondément en leur cœur. Avec leur tronc percé, il est aisé de pénétrer à l'intérieur du châtaignier, ce que l'on ne peut faire dans aucun autre arbre. Au cours de la guerre des camisards, les cévenols y ont trouvé des cachettes qui les ont protégés de la sauvagerie des dragons du roi. Les châtaigniers se maintiennent néanmoins en vie, grâce à une mince couche périphérique, des tiges et des rameaux vigoureux tout aussi droits et puissants que les rejets qui partent des souches jeunes dans les taillis. Ses fleurs sont mellifères et par son feuillage particulièrement dense, il protège le promeneur égaré de la pluie. De telles caractéristiques sont en fait la source du secret de leur âge. Sur les pentes, le châtaignier doit son existence à un intense travail d'aménagement de l'espace. La construction de murs capables de retenir la terre végétale et d'assurer le drainage des eaux de ruissellement a favorisé le développement du verger. Le châtaignier se situe entre 300 et 900 mètres pas en dessous, ni au-dessus, car il craint l'été, la chaleur excessive des fonds de vallée et l'hiver il redoute les froids et les brouillards. Pour ces raisons, son implantation s'arrête aux lisières du haut pays.

Si le châtaignier est dans les Cévennes une espèce indigène et que la toponymie locale atteste d'un premier développement de la châtaigneraie dans les premières années du

XIII^e siècle, c'est au XVI^e siècle avec la forte croissance des populations cévenoles qu'il devient l'arbre à pain et le symbole des Cévennes. Il fut ainsi nommé à cause de la farine que l'on obtenait avec les châtaignes qui nourrissait les hommes et permettait d'engraisser les porcs. Ses feuilles servaient aussi de fourrage et de litière pour les animaux..

L'extension maximale de l'arbre à pain est atteinte entre 1760 et 1820. Le calendrier de 1763³⁴¹ explique que « si le bois des châtaigniers est d'une grande utilité, le fruit de cet arbre procure des avantages encore plus estimables. Il fournit à l'homme une nourriture savoureuse, abondante et saine, qui flatte le goût, satisfait l'appétit et entretient l'embonpoint » (auteur anonyme). La châtaigne a été la nourriture des pauvres gens, un châtaignier nourrissait journallement une famille de dix personnes. Plantés à proximité immédiate des maisons, les arbres bénéficiaient des attentions constantes et assidues apportées aux cultures. La terre était amendée soit par des fumures soit par écobuage. Ils apportaient aux habitants l'essentiel nécessaire à l'économie humaine. Ils fournissaient la nourriture, le bois dont ils se chauffaient, la charpente des maisons, le mobilier intérieur, les objets d'usage comme les écuelles ou les battoirs à lessive ou encore les outils utiles aux travaux des champs. « Du meuble au plancher, de la menuiserie à la charpente, de la ruche à la conduite d'eau, du panier servant à remonter la terre dans les bancelles aux douelles et cercles de futailles, tout ici est taillé, façonné dans ce bois imputrescible que la vermine n'ose attaquer (...). Marqueur identitaire de l'ensemble des vallées cévenoles, il en est devenu l'emblème ; à la fois bois des berceaux et celui des cercueils »³⁴². Le châtaignier vivait en symbiose avec les cévenols. Dans la tradition orale locale, les châtaignes entretiennent un lien entre les vivants et les morts. Le jour des Cendres, on faisait autrefois cuire des châtaignes censées nourrir « les âmes des défunts ».

Une série de phénomènes ont entraîné l'état de dégradation du verger aujourd'hui installé sur les pentes. D'abord l'exode rural et le déclin de la civilisation agricole. La châtaigneraie pour exister et prospérer a besoin de bras comme le souligne monsieur Gérard Moulinas. Ceux-ci font défaut en Cévennes et c'est la disparition des populations locales et de leur travail qui a permis le développement de la maladie de l'encre dans les années 1870. Mais si cette maladie n'a pas été éradiquée comme elle aurait pu l'être, cela tient aussi à l'idéologie propagée par la pensée physiocratique. Les physiocrates des XVII^e et XVIII^e siècles n'encouragent en rien l'essor de la châtaigne, car elle symbolise ce qu'ils veulent combattre : routine, mode de culture ancestrale, figée, contraire au progrès et à l'élan nouveau. La production de cette nourriture n'est guère valorisante à leurs yeux, elle met l'homme sur le même plan que l'animal et l'être primitif. Partant de la constatation que c'est le peuple qui en fait l'usage, on assimile la denrée à qui la consomme, aliment grossier pour gens grossiers, ceux qui se nourrissent de châtaignes ne peuvent être que misérables.

De là, à prétendre qu'elle n'est « qu'une nourriture à cochons », le pas est vite franchi. Au delà de ces considérations qui demeurent celles d'une catégorie sociale différente,

³⁴¹ Le calendrier de 1763, cité par Ariane Bruneton-Governatori, *Le pain de bois*, Toulouse Eché, 1984, p.414

³⁴² Daniel Travier, *Revue Causses et Cévennes*, n°3, 1993.

c'est une bataille idéologique menée par les gens du Nord de langue Oïl contre les gens du Sud de langue d'Oc qu'il faut y voir. Une conception hiérarchisée des aliments qui fonde la nourriture comme élément de différenciation sociale et se sert d'elle pour asseoir une conception tout aussi hiérarchisée de la société s'est mise en place. Les gens du Nord, élitistes, ont d'autant plus cherché à nier l'identité locale que les châtaigneraies du désert ont été le symbole d'une communauté meurtrie porteuse d'une croyance religieuse qu'ils ont voulu détruire par la force.

L'image peu enviable de la châtaigne, emblématique des pays méridionaux, véhiculée au XIXe siècle, n'en favorise pas la consommation, ni la demande sur les marchés, et par conséquent sa culture. Cette idéologie a même fini par se propager dans le langage populaire. Qu'on se souvienne de l'expression : « ramasser une châtaigne qui signifie prendre un coup ».

Même si comme chacun le rappelle on ne peut pas gérer plus de 10% du parc existant de l'ensemble constituant la châtaigneraie cévenole, il reste que le châtaignier et son fruit ne doivent pas être définitivement dédaignés, comme c'est le cas actuellement et sa culture appartenant aux temps passés. Si l'on souhaite maintenir une part de ces paysages, il convient d'organiser sa protection pour mettre en œuvre sa reconquête. Pour cela, il faut savoir que sa culture (comme l'ont démontré de nombreux chercheurs) détruite par une idéologie peut renaître grâce à une volonté forte. Le châtaignier est l'expression d'une permanence indispensable pour tous ceux qui souhaitent se projeter dans l'avenir et continuer à vivre dans les Cévennes. Témoin intime, participant à l'histoire héroïque des Camisards, son poids culturel dans ce pays est majeur. Il porte en lui l'image de la Cévenne toute entière. Il est utile de lui retrouver une place dans l'économie locale. La réhabilitation de la châtaigneraie est techniquement possible. Elle se heurte au manque de débouchés et surtout au manque de projets émanant des propriétaires.

Partout en France sur les marchés, on trouve peu de châtaignes et il faut sans doute imaginer différentes sortes de consommation et des réseaux de commercialisation. Il y a sans doute un effort de communication à faire qui permettrait de mieux faire connaître les variétés de marrons de la belle épine à la pellegrine, par exemple. Un label autour de la châtaigne des Cévennes pourrait s'instaurer avec l'organisation d'un marché et d'une fête de la châtaigne.

Les paysages boisés, les paysages du Causse. - outils de négociation ou de discussion pour construire ensemble.

Le paysage caractéristique des Causses est celui des grands espaces, parfois d'aspect lunaire, dont les reliefs mouvementés semblent ondoyer jusqu'à l'horizon. Seuls les longs murets de pierre sèche, les « clapas », la silhouette d'une ferme isolée ou celle d'un berger et son troupeau arrêtent le regard. L'habitat reste traditionnel, dispersé dans le Méjean, constitué de petits villages sur le Sauveterre. Mais on trouvera ici et là des bergeries modernes. Les parcours pastoraux et les pâturages consacrés aux ovins

freinent l'avancée de la forêt. Fortement attachés à leur pays, les caussenards ont néanmoins cherché à s'ouvrir sur l'extérieur.

Le parc a un rôle central pour la région, il est le dépositaire d'une culture commune. Aujourd'hui la difficulté est grande, tenant pour partie à l'histoire et au caractère frondeur d'une population en révolte par rapport au pouvoir central, le parc incarne ce pouvoir et de ce fait, les gens imaginent volontiers que les services de l'Etat sont en mesure d'assurer la survie locale. Si l'entretien et la construction des routes apparaît comme une action positive car les routes sont réalisées comme des belvédères à l'échelle de la géographie et forment la plupart du temps des espaces de qualité. En revanche dans les cités ou les bourgades qui témoignent de l'histoire locale, les interventions sur l'espace public laissent à désirer. « Les places, placettes ou bâtiments publics sont traités sans vision d'ensemble, au gré des goûts et des couleurs des ingénieurs en fonction pendant un court laps de temps. D'un côté on met des pavés de granit, de l'autre un enrobé rouge, le tout formant une composition disparate où se lit le manque de concertation et de culture commune. Ce que l'on réalise au niveau du traitement au sol est aussi vrai pour le jardin situé entre l'église et le collège où l'on trouve en ruine des jeux d'enfants et où la maigre pelouse est « encombrée par trois arbres ; un bouleau, un saule et un peuplier d'Italie » explique avec contrariété l'architecte du cru. Les services de l'Etat ont un rôle d'exemplarité à jouer dans le domaine du paysage, paysage rural ou paysage urbain. On peut regretter qu'il existe si peu de compétences et lorsqu'elles sont présentes, qu'elles soient si mal utilisées.

L'Aubrac ne se livre pas graduellement. Il offre sans préambule ses horizons immenses aux regards éblouis. L'été, il procure aux marcheurs le calme et la plénitude que rencontraient sans doute autrefois, les pèlerins de St-Jacques de Compostelle en traversant le pays. L'hiver, le givre habille les hêtres et les bouleaux qui cernent les villages perchés ou les hameaux tapis au fond des combes. Entre tourbières et lacs glaciaires, ce plateau ceinturé par de longues murailles de pierres sèches, accueille plusieurs dizaine de milliers de vaches venant, avec leurs veaux, de la Margeride ou du Segala voisins. Le fameux fromage Laguiole se fabrique dans des constructions isolées et frustes, les burons.

Les hautes Terres de Margeride.

Massif granitique aux formes douces, la Margeride fait alterner harmonieusement collines, vallons et plateaux et présente au regard une mosaïque de bois et de pins, de prés, de landes à genêts et de clairs ruisseaux. Autour des villages s'étendent les prairies et les champs soigneusement cultivés ou simplement fauchés, aux limites marquées par des talus ou des rangées de frênes. Ils épousent la pente, occupent les replats, les ondulations des plateaux et parfois incluent, à la faveur d'une petite vallée, des prairies humides à jonquilles et narcisses. Ce système agropastoral ancien profite aujourd'hui des techniques actuelles. Les vastes landes demeurent le lieu de pâturage de la brebis du pays, la Blanche du Massif Central tandis que les meilleures devèzes reviennent aux vaches d'Aubrac et aux laitières montbéliardes.

Conclusion : recherche d'une image métaphorique pour le Languedoc-Roussillon.

Au sud de la Loire, le Languedoc présente un climat moins rude que celui des pays du Nord. Le manque de pluie et d'eau en font néanmoins un pays pauvre avec une terre qui produit peu. Ici, on avait juste quelques poules, quelques lapins de basse-cour et un cochon mais pas de bétail. La profusion n'existe pas, les amusements sont rares et réservés. Selon l'habitude méditerranéenne, le soir, seuls les hommes se réunissent pour parler entre eux. Le monde est demeuré précaire, l'histoire sans pitié, si l'on se rappelle l'épisode du sac de la ville de Béziers et des propos cruels du chef catholique : « Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». Pourtant sur cette terre aride, la culture a changé le destin des hommes. La langue d'Oc en atteste, car sur les chemins du grand Languedoc parcourus par les justes, les bonshommes respectés de tous, l'occitan s'est enrichi en permanence du piémontais et du catalan. Depuis lors, les languedociens sont conscients de la valeur de leur héritage culturel.

Le Languedoc Roussillon est un pays replié sur lui-même, qui s'est tenu soigneusement à l'écart, les villes se sont implantées à l'arrière de la mer. La contrée s'est longtemps méfiée du pouvoir central, tout en attendant un avenir et une réussite, rêve qui a fini par arriver à Montpellier désormais ouverte et tournée vers la mer. Bientôt Narbonne, Béziers, Carcassonne suivront l'exemple, si elles savent protéger et mettre en valeur leur exceptionnel patrimoine culturel.

Le Languedoc-Roussillon fait depuis longtemps le dos-rond.



Cévennes – Causse Méjean – Four à pain (photo G. Crossay)

LIMOUSIN



Pré à Courcelle près de Bourgneuf (photo G. Crossay)

Limousin

A l'ouest de la chaîne des Puys, qui marque la limite des poussées volcaniques, le granit prend possession du sol. A l'Auvergne succède le Limousin qui se présente comme le Highland de la France centrale avec sa frange d'étroites et creuses vallées. Il s'étale sur trois départements (peu homogènes) - la Corrèze, la Creuse et la Haute Vienne-. Le Limousin a absorbé l'ancienne province de la Marche (la Creuse actuelle), mais garde une forte personnalité. Portion occidentale du vieux massif hercynien bousculé par le plissement alpin et aplani par l'érosion, l'histoire de son sol est la plus antique du monde car elle s'arrête à la fin des temps primaires. Son ossature est formée de schistes cristallins sur lesquels ont affleuré les plus vieilles roches éruptives, granit et granulite. Des plateaux étagés de 750 à 800 mètres se sont constitués: les plateaux corrèziens, les monts de la Combraille et de la Marche ; et plus à l'ouest, les monts d'Ambazac, de Blond et de Chalus qui descendent vers le Périgord. L'action des eaux pendant des millions d'années a nivelé le massif, raboté les plis, arrondi les sommets. L'unité de son climat humide et le travail assidu de ses habitants ont façonné un paysage verdoyant, forestier et bocager. « Devant nous se déroulait un pays vert et mouvant, silencieux et profond, coupé de haies épaisses, rempli d'ombres puissantes et tout mouillé d'eaux vives. Point de fleuves, des rivières ; point de lacs, des étangs ; point de vallées, des vallons ; une gravité touchante. Nous étions en Limousin »³⁴³. Pays mouillé; partout se voit et s'étend le bruissement et l'éclair argenté des eaux : des sources innombrables, des cascates, des ruisselets, des ruisseaux, des rivières et des étangs. La création des barrages a modifié l'aspect de ces paysages traditionnels désormais agrémentés de vastes plans d'eau, mais qui restent toujours marqué par trois constantes : le granit, l'arbre et l'eau. Le Limousin est ainsi cloisonné par son relief. Il est, comme le dit J.M Desbordes, couvert d'une multitude de micro cellules agricoles, riche en mines et carrières, mais sans artères navigables, sans fer, sans sel et sans calcaire, doté d'un climat pluvieux qui favorise la pousse de l'herbe. C'est du réseau de communication que dépend l'ouverture sur le monde de la terre limousine.

A la veille de la révolution française, au printemps 1787, l'agronome anglais Arthur Young a découvert le Limousin, il s'est émerveillé du pittoresque de cette région contrastée, de ses sites, de sa nature verdoyante et sauvage : « Je préfère le Limousin à toute autre province de la France. Collines, vallons, bois, clôtures, rivières, lacs, fermes éparses se mélangent pour former mille délicieux paysages, qui partout embellissent cette province ». Comme l'explique Françoise Maison, inspectrice des Sites et spécialiste du paysage : « Il est alors ébloui par la culture locale d'avant-garde à l'époque. Sur ce terroir accidenté, les sagnes (prairies humides) sont drainées et les prés en pente irrigués par un système de rigoles d'alimentation. De la même façon, des murets de granit ont été construits pour retenir la terre ou servir de clôture. Les vergers de châtaigniers et les haies vives où se dressent les chênes têtards sont entretenus avec

³⁴³ d'après le roman *La Maîtresse servante*, de Jérôme et Jean Tharaud, 1911, cité par Joseph Nouaillac, *Le Limousin et la Marche*, Anthologie illustrée, Ed. Lemouzi n°146, 1989, p.105.

soin. Pour se nourrir les paysans cultivent les choux, les raves, le seigle et le sarrasin. La châtaigne, qui a fait la fortune de la région, entre alors pour moitié dans leur alimentation. Le châtaignier, l'arbre de vie, sert à l'économie humaine pour le bétail, comme bois de chauffage, et de construction (les belles charpentes sont en châtaignier). Le Limousin est le lieu, au XVIII^e siècle d'un grand nombre d'innovations, les routes vont être repensées et reconstruites par l'ingénieur Trésaget qui imagine des techniques de creusement et d'empierrement avec trente ans d'avance sur celle de Mac Adam. On amende les sols, on invente des instruments de culture, on tente d'introduire l'orge, le riz, la garance et l'indigo. Turgot cherche aussi à répandre la pomme de terre et à l'intégrer dans l'alimentation des paysans ».

Ce pays qui garde jalousement ses traditions et son charme présente trois types de paysages géographiques :

- La montagne. La partie orientale de la région est composée des plateaux de Millevaches et des Gentioux au Nord et des monts de Monédières au Sud. Ces hautes terres atteignent 977 m et possèdent un climat rigoureux qui malgré les formes écrasées donne l'ambiance de la montagne.

- Les plateaux du Haut-Limousin. Au Nord-Ouest s'ordonne une succession de collines où affleurent les rochers et se creusent les vallées. Un vaste socle de plateaux s'abaisse graduellement en plans inclinés vers le nord, l'ouest et le sud-ouest. D'altitude modeste (300 à 600 m), ces ondulations légères forment une sorte de talus d'une grande régularité (monts de Blond, monts d'Ambazac). L'atmosphère humide a donné un paysage très morcelé, bocager vert et frais jusqu'aux horizons estompés de bleu comme la mer : pas de forêt continue, mais un foisonnement et un frissonnement de branches appartenant aux châtaigneraies et aux bosquets de chênes.

- Les plateaux du Bas-Limousin. Au Sud du massif des Monédières, entre Vézère et Dordogne, s'étagent les plateaux du Bas-Limousin, qui laissent percer les influences du Sud-Ouest.

Au dernier rang des régions françaises pour l'économie et la démographie³⁴⁴. Le retrait pèse encore plus fortement sur les bocages bosselés du Limousin, la dernière de toutes les régions françaises dans presque tous les classements, Corse exceptée, la seule où les décès l'emportent nettement sur les naissances, entraînant le déclin naturel de la population. Pourtant cette région ancrée à gauche et de tradition occitane, conserve quelques richesses et de réelles séductions : les industries de Limoges, la plus grande ville, le bassin de Brive, une conque méridionale gorgée de légumes et de fruits, la tapisserie d'Aubusson, l'émail et la porcelaine de Limoges, la race limousine, une des meilleures du monde pour ses qualités bouchères... Rude pays que quittèrent par milliers les compagnons maçons qui construisirent Paris au XIX^e siècle... Pays tranquille maintenant, au plus faible taux de criminalité de France, au chômage le plus bas, faute de toute pression démographique. Un nouvel équilibre s'établit dans le retrait assumé. Aux vacances, les petits fils des maçons et des instituteurs émigrés

³⁴⁴ Armand Frémont op. cit., p. 87.

viennent pêcher dans les fonds les plus solitaires, face aux lacs de retenue des grands barrages hydroélectriques, entre les versants enfouis sous les hautes fougères et les futaies de châtaigniers.

Nous explorerons le limousin à travers quatre sites paysagers : la météorite de Rochechouart qui fut longtemps une légende, les monts de Blond qui caractérisent l'esprit de ce pays, Bourganeuf révélé par les romantiques et la grande amie de Victor Hugo, enfin Voutezac ensemble de croupes, et de crêtes encadré par la Vézère et la Loyre.

La météorite de Rochechouart.

Sur la bordure nord-ouest du Massif Central, appuyé au Périgord et au Poitou, à cheval sur deux régions, le Limousin et le Poitou-Charentes, et sur deux départements, la Haute-Vienne et la Charente se découvre l'exceptionnel et énigmatique emplacement de la météorite de Rochechouart. Ce site s'étend sur le territoire de quatre communes³⁴⁵ du Limousin et sur deux de la Charente³⁴⁶ et est limité par les rivières, « à l'étonnant tracé courbe »³⁴⁷, de la Vienne, de la Gorre, de la Tardoire, de la Charente et de la Graine. Il présente aujourd'hui un paysage de doux vallons avec de nombreux ruisseaux et rivières, un pays verdoyant composé de prairies naturelles, de bois, de bocages, où règnent le chêne, le châtaignier, le bouleau.

L'endroit garde quelque chose de magique. En effet la chute d'un bloc gigantesque, une météorite de 1,5 km venue de l'espace s'est écrasée à 4 km à l'ouest de Rochechouart. Le site est marqué par l'évènement qui s'est produit, il y a 214 millions d'années et qui, par le processus des réactions chimiques, a provoqué un changement dans l'évolution de la vie. Il posséderait une autre propriété : celle de préserver ou de conserver intact les milieux vivants. Ainsi comme les disent les limousins le site de la météorite de Rochechouart « a été façonné par la rencontre des étoiles et de la terre ».

L'immense météorite n'est plus aujourd'hui directement visible il faut chercher à en retrouver l'existence à travers une étude géologique précise. Car au moment de l'impact, la météorite en fusion, s'est vaporisée, les géologues disent qu'il y a eu « sublimation ». Mais en rencontrant la terre, elle a aussi formé un énorme cratère de 20 km de diamètre (visible uniquement par satellite) qu'on appelle astroblème³⁴⁸. Les structures circulaires ne sont plus directement perceptibles à Rochechouart. L'énergie libérée au moment du cataclysme a été 14 millions de fois celle de la bombe d'Hiroshima³⁴⁹ ; elle a détruit non seulement toute forme de vie dans un rayon de 500 km mais elle a aussi modifiée la structure des éléments premiers. Si aucun

³⁴⁵ Rochechouart, Vayres, Chéronnac, Videix.

³⁴⁶ Chassenon et Pressignac.

³⁴⁷ Comme l'a étudié et montré Madame Françoise Maison.

³⁴⁸ Mot tiré du grec astron : astre et blema : coup.

³⁴⁹ Voir sur ce point, la thèse d'état de Philippe Lambert d'enseignement des Sciences de la Terre à Orsay en 1974. Ce travail a permis d'établir une modélisation du cratère et à partir de la taille définie du cratère on a pu calculer l'énergie nécessaire pour le créer et de l'énergie on a déduit la masse de l'objet.

fragment de la météorite n'a subsisté, une grande partie du nuage incandescent est retombée au fond du cratère, le recouvrant sur environ 80 m d'épaisseur d'un amas de roches constituant ce que les géologues appellent les brèches de retombée. L'onde de choc a également provoqué dans le fond du cratère des brèches de dislocation.

Peu après l'impact, au Jurassique inférieur, la mer a recouvert les terres et déposé des sédiments. Après le retrait de la mer, et sous l'effet de la corrosion et de la puissance des éléments très actifs à la fin du tertiaire et du quaternaire qui ont attaqué la couverture de sédiments, le réseau hydrographique s'encaisse, isolant des collines aux formes arrondies, de minces lambeaux de brèches se retrouvent isolés, perchés sur les plateaux cristallins, dissimulés par les sols et la végétation qui les recouvrent. L'érosion a ainsi donné lieu à une inversion du relief. Mais la distribution cartographique annulaire des différentes variétés de brèches, leur superposition, la présence de minéraux (quartz) et de structures typiques (shatter cones) demeurent les témoins de l'histoire du bouleversement originel.

L'origine de la formation de ce paysage est dès lors ancrée dans la réalité du site et il a marqué sinon la mémoire du moins l'inconscient des hommes, nourrit leurs peurs et leurs rêves car depuis de nombreux millénaires, ce lieu est aussi leur cadre de vie. Cet endroit est inscrit dans la culture locale et dans la perception imaginaire, qui s'y réfère. Il suffit, pour s'en convaincre d'évoquer la devise des Rochechouart « *j'existais avant la mer* ». Les populations autour de Rochechouart ont toujours eu l'intuition que les roches qui leur servaient à édifier leurs maisons étaient particulières et qu'elles n'existaient nulle part ailleurs. Si la collision des planètes à l'instar des aventures liées à des corps extraterrestres a longtemps été considérée comme des fables peu crédibles dans l'esprit des scientifiques, la perception intuitive en a cependant gardé confusément le souvenir et plus généralement la peur primitive de nos ancêtres qui craignaient *que le ciel ne leur tombe sur la tête* ne trouve-t-elle pas ici un fondement réel ?

Avant 1970, la majorité des géologues accordaient peu d'importance aux impacts de météorites et le plupart des scientifiques croyaient encore, comme les savants du XVIII^e siècle, que tous les cratères terrestres résultaient d'explosions volcaniques. Le point d'impact de la météorite a été découvert très récemment grâce à la conquête de l'espace et aux images satellites qui ont donné à voir les cratères d'impacts³⁵⁰. Ce n'est qu'en 1977 que cette hypothèse est devenue certitude. Ce cratère est lié à l'existence de cinq autres, alignés sur une même trajectoire car la météorite aurait successivement percuté la France, l'Allemagne, l'Ukraine, l'Arizona, le Canada

La météorite a modelé la géographie, la géologie, l'histoire même de ce territoire, les collines aux chapeaux, les tracés courbes des 4 rivières et l'habitat. Les monuments et les architectures du site de Rochechouart ont été édifiés avec les roches solides issues des brèches. La roche émanant de l'impact de la météorite nommée impactite possède une constitution très particulière. Cette pierre prend admirablement bien la lumière, elle accroche les rayons du soleil et découvre sa belle texture. Les couleurs de la

³⁵⁰ Il existe 150 cratères identifiés dans le monde.

Pierre, les verts soutenus, les rouges pourpres violacés, les ocres jaunes comme la finesse du ciment, ou les bulles trahissent les divers moments de la fusion et permettent de reconstituer à l'aide de l'implantation des villages le cratère initial. A Chassenon, on peut admirer les couleurs d'une pierre ocre et jaune, à Babeaudus, une pierre pourpre, à Montoume, une pierre verte...

Partout, dans les nombreux écarts (petits hameaux), on contemple une architecture traditionnelle à la modénature unique, demeurée intacte. Ces pierres possèdent des qualités de résistance et de confort, elles sont insensibles au froid et au gel, elles conservent la chaleur car elles sont riches en verre et par là, constituent un excellent isolant, elles se travaillent avec facilité, possèdent une faible pesanteur, ce qui facilite leur transport. Elles ont servi à la construction de la plupart des monuments et des habitations de la région. Les romains les ont utilisées pour les thermes de Chassenon, plus tard au Moyen Âge, on a employé pour l'église de Pressignac différentes couleurs de pierres, ainsi celles aux teintes ocres ont été tronçonnées pour les pierres d'angles tandis que les pourpres ont été débitées pour le remplissage des murs. De la même époque, on a dernièrement retrouvé, une nécropole composée d'une série de sarcophages en impactite, où des corps ont été parfaitement conservés, comme momifiés, car contrairement au granit qui « ronge peau et os », l'impactite ne contient pas de radioactivité naturelle.

Le site de Rochechouart est un cratère fossile unique en France, un patrimoine géologique exceptionnel en Europe, il faut le protéger et le conserver pour les générations futures, c'est un outil d'éducation et de sensibilisation du public, un lieu unique pour poursuivre les travaux scientifiques.

Les monts de Blond.

Les monts de Blond sont situés au Nord-Ouest du département de la Haute-Vienne. Ils représentent le dernier massif isolé à l'Ouest du Limousin et du Massif Central. Ils semblent, avec les monts d'Ambazac et de Saint-Goussaud, prolonger le massif montagneux auquel ils se rattachent, car on y retrouve la même topographie de lourdes croupes et de larges dépressions.

Visibles depuis la route des environs de Cieux, les monts de Blond, forment cette croupe qui comme une île, surplombe la plaine. Ils constituent une petite montagne granitique, allongée sur une quinzaine de kilomètres et s'étendant sur huit kilomètres de largeur environ. Les monts de Blond se caractérisent par leur situation de contact entre les terroirs de la Charente et de la Haute-Vienne, du pays Limogeois et de la Basse-Marche. Les cinq communes qui composent ce massif sont elles-mêmes partagées entre les cantons de Mézières sur Issoire (communes de Montrol-Sénard et Mortemart), de Bellac (commune de Blond) et Nantiat (Vaulry et Cieux).

Les monts de Blond comprennent deux grands paysages : le piémont et la montagne. Le piémont avec des altitudes plus basses laisse une place importante à l'agriculture et

à l'implantation humaine. La montagne, au contraire, est le domaine de la forêt avec un relief plus tourmenté et un habitat très groupé. L'ensemble constitue néanmoins : une marche, une terre de contact. Les Monts de Blond qui forment le seuil entre la montagne et la plaine sont aussi la frontière naturelle entre les pays d'Oc et d'Oïl, entre les pays de droit coutumier et de droit écrit. L'ancienne voie des peuples antiques parvenait jusqu'aux monts où nos anciens trouvaient l'étain, dont il subsiste aujourd'hui quelques traces au sud.

C'est une terre de légendes, présentant d'énormes blocs granitiques, formés sous l'action des eaux de pluie, arrosés par les vents d'ouest qui alimentent ses collines en sources et étangs. Les eaux pénétrant par les diaclases, ont désagrégé le granite et formé des rochers de chaos arrondis. Ceux-ci, ont depuis toujours excité la curiosité des paysans. L'imaginaire populaire s'en est emparé, les chaos sont devenus des pierres à légendes, des roches aux fées, des pierres à sacrifices attachées à toutes sortes d'histoires. A côté des chaos dus à l'érosion, des pierres ont été édifiées par la main de l'homme. Ces pierres levées, monuments mégalithiques témoignent de la très ancienne occupation des hommes et elles ont, à leur tour, été à l'origine des contes populaires comme le Dolmen du Cluzeau.

Ce paysage à l'aspect insulaire possède un climat rude, continental car les monts et les points qui culminent à 500 mètres retiennent pluies et brouillards (avec une intensité qui n'existe pas à Limoges). Cette région, à l'image du châtaignier qui la symbolise toute entière, est une terre pauvre, formée de granit, elle est siliceuse et par endroits radio-active. Cependant grâce à l'incessante industrie des limousins, la terre a fourni abri et nourriture. L'authenticité tient ici autant aux caractéristiques originales des constructions rurales qu'à la présence des gens. Gens de l'intérieur, comme on se plaît encore aujourd'hui à le dire, qui vivants entre eux, partant rarement de chez eux et qui sont restés accrochés à leur terre. Tout cela explique que certaines familles portent encore souvent le nom des villages locaux.

Le site des Monts de Blond offre au visiteur un ensemble de curiosités très pittoresques comprenant :

Les chaos, comptant à côté des menhirs et des dolmens parmi les curiosités du site. La plus connue de ces pierres branlantes est celle du site de Puychaud sur la commune de Blond. Composée de quatre blocs de granulite, elle est située à flanc de colline et elle marque symboliquement la frontière septentrionale de la langue d'Oc. A quelques dizaines de mètres en amont du chaos rocheux se situe aussi le Dolmen du même nom qui a conservé la presque totalité du tumulus qui le recouvrait. Tous les chaos granitiques offrent un caractère pittoresque et parmi eux, celui de Ceinturat appelé localement la pierre à sacrifices, ou de la Pierre Cervière de près de 6 mètres de haut à la limite des communes de Cieux et Blond.

Les constructions rurales à l'aspect montagnard présentent, à côté de monuments historiques inscrits (les églises de Blond, de Montrol-Sénart, le château de Mortemart...) un réel intérêt. Les villages et les hameaux de Peyrelade, Montmezierie, Montrol- Senard, de Bachellerie ont gardé une architecture originale, avec des maisons

presque implantées à même la roche. Les murs sombres de granit ménagent peu d'ouvertures et les toitures basses recouvertes de tuiles courbes rouge foncé renforcent l'impression d'austérité et de solidité. Malheureusement la présence de quelques maisons abandonnées ou menaçant ruine détruit aujourd'hui l'attrait d'autres hameaux (Puy-Grenier, Rousseix, Pioffret, La Lande).

Les murets de pierre sèche bordaient autrefois les chemins ou les parcelles cultivées. Ces murets forment par leur densité et leur importance un élément constitutif du site mettant en cohérence l'échelle particulière de la parcelle ou du chemin avec celle du territoire tout entier des monts de Blond. Les murets très présents autour de Montrocher-Chantecoudert-Puybras et à Peyrelade doivent être valorisés. Ce patrimoine est aujourd'hui exceptionnellement préservé, car les murets n'ont pas, comme en pays de plaine, servi de support aux nouvelles routes et ont ainsi été protégés.

Les châtaigniers et les landes : Les landes mauves où la bergère faisait paître ses moutons témoignaient autrefois, avec les forêts de châtaigniers, de l'identité régionale. La beauté du paysage, qui varie en fonction des saisons, est d'abord liée à la magie du végétal avec les couleurs jaunes et verts tendre du printemps, les roux, les bruns dorés, les marrons rouges de l'automne et de l'hiver, sans oublier les odeurs de champignons, de fougères, autour du châtaignier. Elle fait partie de l'orgueil légitime des gens des monts de Blond qui ont plaisir à l'évoquer. Aujourd'hui la forêt qui occupe une très grande partie de l'espace (plus de 40%) des monts de Blond est de moins en moins composée de châtaigniers ; des résineux (douglas, épicéas, mélèzes) ont tendance à prendre la place des feuillus d'antan dans les sous-bois et les chemins bordés de murets de pierre sèches.

Ce site à forte valeur symbolique a gardé toute son authenticité du fait de l'attachement témoigné par ses habitants. Le caractère rude de son climat comme sa morphologie met le site à l'écart des dangers liés à des pressions touristiques trop fortes. Il s'agit d'un pays tranquille, trop tranquille et les dangers viennent d'une diminution de la population entraînant le manque d'entretien du patrimoine architectural lié au peu d'attention aux caractéristiques singulières du lieu émanant des responsables. C'est pourquoi il faudrait pouvoir développer une action pédagogique qui s'appuierait sur :

La protection et la rénovation de l'habitat. L'authenticité du site tient largement à la qualité architecturale de ses constructions. Rénover l'habitat peut avoir un effet d'entraînement sur deux plans. D'abord permettre de réinvestir les hameaux et les maisons abandonnées pour favoriser la venue de nouvelles populations et re développer ainsi la vie dans une région trop tranquille. Ensuite combattre l'architecture banalisée de l'habitat pavillonnaire actuel. Sur ce plan, la Diren prône pour les hameaux et les bourgs, une action de rénovation de façades comprenant une palette de nuanciers de couleurs pour les enduits, ainsi que des recommandations pour l'ensemble des matériaux. Cette réflexion nous paraît d'autant plus utile que les plus

anciennes constructions locales remontent au XVII^e et XVIII^e siècles et présentent un cachet très particulier.

- La forêt située dans les zones d'altitude présente des boisements irréguliers implantés sur des petites parcelles où les résineux ont souvent remplacé les châtaigniers. La pousse rapide des sapins (plantés par une multitude de petits propriétaires descendants des limousins, devenus aujourd'hui citadins mais ayant conservé des terres familiales) a pour effet de fermer les panoramas qui présentent un véritable intérêt pour le développement touristique de la région. La Diren entend proposer une organisation du développement de la forêt au sein des monts de Blond comprenant notamment une meilleure intégration et gestion paysagère. A cet égard les récentes tentatives pour promouvoir le châtaignier qui permettrait ici de conserver une diversité sont à étudier.

- L'aménagement des sites touristiques avec la préservation des panoramas en dégagant les points de vue majeurs notamment en direction des bourgs de Blond et de Mortemart, la mise en place d'une signalétique de circulation et de découverte adaptée (panneaux didactiques sur la géographie et les légendes). La mise en valeur du site avec la suppression de nuisances dont les amas de plastiques et de ferrailles, les poteaux et les transformateurs EDF, les bâtiments agricoles aux volumes trop massifs en sont aujourd'hui les images les plus fortes, dont l'impact pourrait être limité par des plantations adaptées.

Les monts de Blond montrent toute la difficulté que nous avons à maintenir un équilibre entre espace agricole et forestier afin de préserver les vues propres au paysage.

Bourganeuf.

Sur une fracture morphologique, au contact de plateaux, au cœur d'un paysage de collines boisées, la cité de Bourganeuf est implantée sur un éperon qui domine les gorges de la vallée du Taurion. Le site des Gorges du Verger est, pour une large part, une propriété qui appartient à la commune de Bourganeuf. Du fait de sa proximité avec la ville, il forme depuis fort longtemps une promenade fréquentée. Autrefois domaine ecclésiastique, il dépendait de la commanderie de Bourganeuf.

L'ensemble constitue un parc gracieux et pittoresque, de la période romantique exceptionnellement épargné, classé par arrêté du 20 mars 1912. Au fond du vallon parmi une végétation légère éclairée jadis par des prés cultivés, les eaux de sa rivière semblent bondir à l'assaut des rochers monumentaux qui la surplombent et dépassent parfois 20 mètres de haut (le plus connu porte le nom de Secrétaire). Une végétation de feuillus s'est implantée sur les versants (chênes, hêtres et châtaigniers) elle a été concurrencée par des plantations de résineux. A l'origine, en 1912, la protection du site avait été limitée à 3 ha et demi. Elle avait permis la mise en valeur du verger par des aménagements légers de percements de chemin, de plantation et d'implantation de mobilier légers. La protection ne comprenait pas la maison ayant appartenu un temps à Emile de Girardin et sa femme Delphine Gay, amie des romantiques et très liée à

Victor Hugo. Cette demeure avec ses proportions modestes et son beau porche d'entrée donne tout son sens au parc. Celui-ci constitue à la fois un parc agricole et un parc romantique ; les champs s'intègrent parfaitement au domaine. L'ensemble évoque le courant des artistes du début du 19^e siècle et leur action en faveur de la protection des sites.

L'ensemble paysager de Voutezac.

Situé à l'ouest du département de la Corrèze, la commune de Voutezac se situe à 25 km au Nord-ouest de Brive et à 26 km au sud-ouest d'Uzerche. Le bourg de Voutezac est accessible de Brive par la RD 901 et par Uzerche par la RN 20 en passant par la RD 9 depuis Allasac. La commune recouvre deux régions morphologiques du Pays de Brive :

- Les plateaux du Bas Limousin, d'une altitude moyenne de 300 à 400m, qui présentent une surface mollement ondulée mais profondément entaillée par des vallons (Loyre, Vézère...) et dont les rebords sont fortement boisés (nord de la commune).
- La dépression permienne de l'Yssandonnais, constituée par des grès rouges se présente comme un ensemble confus de croupes, de bosses et de crêtes à une altitude allant de 130 à 200 mètres. Elle est encadrée par la Vézère et la Loyre.

Le site est délimité par des collines formant un ensemble de croupes et de crêtes rocheuses où, en son centre, le bourg s'est implanté, dominant les deux plaines alluviales de la Loyre et de la Vézère. Voutezac fut une forteresse située au bout d'un promontoire schisteux surplombant la gorge du ruisseau de la Pierre du Rieux qui constituait une muraille naturelle. Les sites sont témoins d'une implantation humaine ancienne. A travers le travail de la pierre et son utilisation pour l'architecture domestique, à travers l'emploi des végétaux dans les jardins, les terrasses et les vergers à proximité immédiate des maisons, se livre un art de vivre qui s'est poursuivi pendant quelques siècles.. La forteresse du Moyen-Âge se reconnaît dans le choix du site avec son clocher carré de l'église fondu dans l'ancienne tour de défense. Mais la promenade, le voyage historique tient aussi aux ruelles pentues dont on peut apercevoir encore l'ancien pavage de galets en grès, extraits des rivières environnantes, posés en callades,. Les grès roses, les schistes racontent au visiteur l'histoire géomorphologique du lieu

Conclusion : recherche d'une image métaphorique pour le Limousin.

La *plus jolie région de France* selon l'agronome anglais Arthur Young et qui a su garder plus que d'autres une permanence selon l'inspectrice des Sites, Françoise Maison : « Verdure de ses forêts opulentes, prairies parcourues de rigoles d'irrigation, sommets que l'érosion a décapés pour faire naître ces grands chaos rocheux où l'on peut voir les immenses horizons. Les villages, les usages et les mœurs ont gardé pour une part ce qui émerveillait Arthur Young, même si les prairies ont supplanté

aujourd'hui les cultures traditionnelles et si les châtaigneraies ont été abandonnées et replantées d'autres essences. »

Le limousin est une terre usée par les éléments mais où la vie éclate en couleurs : dans le bleu de ses lacs, dans le vert de ses prairies, dans l'orangé de la robe de ses vaches, dans le gris bleu de son granit, dans le rose de ses terrains de bruyère.

Le pays né « de la rencontre de la terre et des étoiles » est le plus ancien pays de France. La verte terre des grands-parents, ces maçons qui sont venus édifier les maisons de la capitale au XIXe siècle, et qui ont contribué à consolider notre nation. Tout cela justifie que le Limousin soit le cœur du royaume.



Paysages du Limousin (photo A. Ballanger)

LA FRANCHE-COMTE



Château Chalon (photo G. Crossay)

La Franche Comté

Selon les comtois, la Franche-Comté est aussi la plus belle des régions et leur identité est liée à la qualité de ses paysages. Ils offrent, tout à la fois, la forêt, la roche, les rivières et les lacs, les zones humides des tourbières, les tendres prairies bien vertes et les villages, surgis d'un XIX^{ème} siècle encore présent, demeurent intacts avec leurs clochers au dessin baroque. En grim pant de la plaine vers les plateaux jusqu'à la haute chaîne, en suivant les sinuosités des vallées encaissées ou les grandes combes rectilignes en altitude, on pénètre au cœur des paysages franc-comtois et on explore toutes ces entités paysagères.

La densité de population est assez faible notamment dans les zones boisées, dans le Jura et sur les plateaux de la Haute-Saône. Mais, avec les productions de Comté et d'Emmental, la filière bois, l'agriculture jurassienne se porte assez bien. Les forêts y sont réputées et le bois de la région avait déjà été choisi par Colbert pour équiper en mâts les navires de la flotte française. La Franche-Comté est la « province » qui présente la plus forte proportion de population active dans l'industrie (33%) de ce pays. Ses villes (Dole, Lons-le-Saunier, Pontarlier et Besançon) ont toutes conservé un caractère régional.

Avec la Franche-Comté, nous découvrirons des paysages pittoresques exceptionnellement préservés : le saut du Doubs que l'on perçoit comme un espace naturel fut pourtant le lieu, où se développa du X^{Ve} au XIX^e siècle l'horlogerie et dont les rives aujourd'hui désertées étaient autrefois plus animées que les artères marchandes de nos villes ; la vallée du Hérisson jalonnée d'une multitude de cascades, les falaises d'Ornans qui évoquent irrésistiblement le grand peintre Gustave Courbet, la Reculée des planches d'Arbois avec ses vallées « en doigts de gant », le vignoble de Château-Chalon dû à la patience et à la science des dames nobles, le ballon d'Alsace, extraordinaire frontière de trois régions. Nous remonterons ensuite le temps pour retrouver les hommes et les métiers du Jura et enfin nous évoquerons l'invention de la cité idéale, d'Arc-Et-Senans, rêvée plutôt que construite au siècle des lumières autour de la saline de Chaux. Ce manifeste de ville est aussi celui d'un modèle unique qui capte, intériorise et se disperse dans son paysage.

Le Jura.

Le Jura grandit d'un millimètre par an et devrait finir par ressembler un jour lointain aux Alpes. Le Jura est, à coup sûr, l'une des régions d'Europe où abondent ce qu'il est convenu d'appeler les « paysages inoubliables », une sorte de musée des sites romanesques. En dehors de la montagne même, sur les parties moins rudes, les rivières ont des caractères originaux. L'eau tombée du ciel s'infiltre dans les roches calcaires des montagnes et y creuse des galeries secrètes, jusqu'à l'instant où elle réapparaît en rivière, au pied d'une falaise, éblouie par le jour après un voyage dans l'obscurité.

Ce cheminement invisible de l'eau est semblable à la création de la pensée qui des limbes cachés de nos crânes embrumés apparaît ensuite sous forme artistique ou technique. Le Doubs enserre Besançon à l'intérieur d'une boucle régulière. En France, la chaîne du Jura a donné son nom à un département. Mais, de la plaine aux crêts, elle va au delà avec ses franges, ses plateaux et ses reculées (comme la pittoresque vallée de la Loue). Les lieux les plus élevés se situent dans l'Ain. Les monts proprement dits du Jura se déploient en forme de croissant, du Rhône au Rhin sur une longueur de 250 km et une largeur de 61 km. Sous ce climat rude l'érosion a comme sculpté la chaîne qui n'est pas très haute. Son point culminant, (tout de même plus élevé que les sommets des Vosges.) n'atteint que 1717m (au Crêt de la Neige), mais là, il a une allure de haute montagne avec une succession de vagues déployant les anticlinaux et les synclinaux. La montagne jurassienne est une haute chaîne plissée décrite comme une énorme « houle montagnarde ; déferlant comme des vagues brusquement figées ».

Ses ondulations et ses tables calcaires raides et lourdes se développent dans une bande étroite qui donne tout le caractère à ce territoire d'âge jurassique. Ce pays au relief accidenté a été peuplé et aménagé par les hommes. De la plaine Suisse, le Jura apparaît comme une haute muraille, un rempart continu et formidable qui barre l'horizon. Le poète Lamartine évoque ainsi : « Ces montagnes, comme entassées confusément par la main du créateur, sont en général arrondies en forme de dômes, les unes noires de forêts de pins qui les tapissent de leur ombre, les autres vertes de pâturages qui les veloutent ; celles-ci nues et grisâtres, parce que leur pente plus rapide en a laissé glisser l'humus, que le soleil du soir, en s'y répercutant à nu, les fait blanches à l'œil, comme des falaises lointaines au bord de la mer »³⁵¹. Souvent les forêts tapissent de leur masse sombre le fond des vallées et montent à l'assaut des versants. Vers les sommets, les falaises éclatent de blancheur sous le manteau ténébreux des alpages.

Car le calcaire règne dans le Jura et on en trouve presque partout dans ces falaises qui dominent les vallées, mais aussi dans les vals où nichent les villages et encore dans les monts qui s'alignent parallèles les uns aux autres. Une couche d'argile recouvre le calcaire, elle y entretient une humidité fertile qui favorise la croissance du monde végétal. Le végétal a fait la richesse de la région : les habitants tirent une part essentiel de leur prospérité des pâturages occupés par les vaches laitières. Les grandes maisons au toit débordant ont permis le développement du réputé fromage de Comté. Ces fromages de grande taille et de longue conservation étaient autrefois entreposés jusqu'aux beaux jours avant de les transporter et de les vendre. Une meule pèse de 40 à 50 kilogrammes et représente la production d'une cinquantaine de bêtes. (Ces fermes de mi-bois sont souvent attachées à des associations coopératives anciennes puisque nombre d'entre elles datent du Moyen Age). A côté de ces grasses prairies, la forêt très abondante et le travail du bois a été à la base de la vocation industrielle de la montagne jurassienne. Besançon est la capitale régionale, localisée dans le Doubs. Le rebord du Jura sur les plaines de la Saône offre de nombreuses particularités

³⁵¹ Cité par Max Pol Fouchet, *La France par dessus les toits*, Ed. Selection du reader's digest, Paris, 1972, p. 105.

Le Saut du Doubs.

Sur un site frontalier avec la Suisse (canton de Neuchâtel), le saut du Doubs présente un domaine paysager exceptionnel centré sur le parcours de la rivière. Il est situé à la charnière de la plaine de Morteau et des gorges de la commune de Villers-le-Lac.

Entre deux hauts plateaux, les eaux sinueuses et fantasques du fleuve ont creusé dans le sous-sol karstique, des gorges. Cet ensemble lié à la formation géologique des montagnes du Jura est formé par un effondrement de la falaise de la rive helvétique du Doubs.

Le domaine du Saut du Doubs présente :

- Un espace réservé. Un domaine paysager qui des siècles durant, a été l'endroit réservé pour certaines familles. D'accès difficile, ce paysage est un bout du monde, ressenti comme un site resté vierge. Implanté à l'écart des grandes voies de circulation, pendant longtemps on ne pouvait y accéder que par des chemins de terre. A la Libération, en 1944 la jeep de reconnaissance a dû encore emprunter les sentiers muletiers. Aucune voie goudronnée n'en permettait l'exploration jusqu'en 1976, date de la construction de la route.

- Un espace humanisé. Paradoxalement, c'est aussi un lieu de passage humanisé depuis toujours. De part et d'autre de la rivière existent un réseau important de chemins très anciens. La présence de ce réseau s'explique par l'histoire. Bien avant le XVe siècle, utilisant la force motrice de l'eau, se sont implantés des moulins, des scieries, des verreries, des clouteries et des forges, au cœur même du domaine, entre les bassins et la cascade. Ce site difficilement accessible, a vu naître une activité intense, la force hydraulique donnée par la rivière (dont témoigne aujourd'hui encore le barrage du Chatelot) a très tôt attiré les hommes. Même s'il n'existe actuellement que quelques rares ruines, le caractère pittoresque du lieu est encore empreint de cette vie intense. Partout, le site du domaine du Saut du Doubs reste ouvert sur l'horizon et son image se reflète au plus profond des gorges. Partout le contraste se ressent entre le caractère humanisé et l'aspect sauvage d'une histoire géographique et géologique particulière. Tout cela explique que le site ne soit jamais ressenti comme oppressant ou angoissant.

- Un espace centré sur une rivière à l'âme contrastée. Le Doubs est une rivière capricieuse qui se transforme au cours de l'année, selon les saisons et les lieux. Tantôt le cours d'eau prend la forme d'un torrent aux eaux chargées et gonflées, tantôt celles d'une rivière calme, serpentant au gré ses méandres. Ses eaux s'amenuisent tant et si bien qu'à la période estivale, les cascades sont parfois à sec.

A l'approche du site, les plateaux cultivés de l'espace agricole franc-comtois (avec leurs vastes herbages) forment un contraste saisissant avec les coteaux abrupts de la rivière. Puis en suivant le Doubs, du lac du Chatelot au bassin de Chaillexon, on découvre des séquences paysagères singulières comprenant le lac ou les bassins, les gorges, la cascade. La beauté du site ne se limite pas à la cascade mais elle embrasse

tout un domaine paysager. Sur 500 ha parcourant plus de 5 kilomètres, le cours du Doubs ménage partout des ambiances particulières que l'on peut suivre ainsi :

- le lac de Chaillexon où le Doubs apparaît immense, car ses bords sont distants à certains endroits de 400 à 500 mètres.

Les gorges qu'on appelle aussi les bassins où le site devient grandiose et magique, car les eaux vertes et profondes reflètent la luminosité d'un ciel très présent tandis que les murailles verticales des rochers laissent apparaître la blancheur éclatante du calcaire recouverte par des sapins sombres montant à l'assaut des hauteurs. La promenade en bateau permet de traverser quatre bassins dont le premier présente « un écho d'une sonorité éclatante répercutant le bruit le plus léger »³⁵², le second très majestueux avec ses rochers monumentaux apparaît comme une arène immense avec ses gradins formés par les grands rochers blancs calcaires, le troisième est plus sauvage et plus sombre que les deux premiers, le dernier enfin voit les formes des rochers s'aplanir.

Les cascades dont les eaux forment à certains moments « une chute de 27 mètres de hauteur »³⁵³ sont toujours magiques car elles dégringolent dans un gouffre habité par les hêtres, les sapins et les rochers, sous la forme de buée d'écume. Ces eaux bouillonnantes sont éclairées par les couleurs de l'arc en ciel par le moindre rayon de soleil.

En visitant les lieux à différentes périodes de l'année, on prend conscience que ces séquences paysagères ont des limites indistinctes qui tiennent au caractère même du Doubs. Localement on emploie indifféremment le nom de lac, bassin, rivière en fonction de la saison. Ces imprécisions sur le terme même des lieux s'expliquent par la forte variation du niveau des eaux au cours de l'année qui permettent difficilement de fixer les limites de chaque entité paysagère. Ce qui frappe dans ce paysage, c'est encore la perception des couleurs ; l'hiver le vert bronze de l'eau et des falaises laisse apparaître la structure des roches, puis la neige assourdit les couleurs comme les sons, l'été au contraire avec la présence des hêtres, tout s'éclaire et sous la voûte des grands arbres, la lumière s'irise.

Dans ce site de montagne, le minéral a une prégnance forte, les dominantes verticales des falaises structurent le site. Tout le paysage est ressenti à travers la rivalité des verticales des rochers et l'horizontalité du miroir de l'eau. Au cœur des gorges, il existe très peu de lignes horizontales. Si on rajoute une passerelle trop visible, elle mangera une part de la verticalité liée aux fûts des arbres, il convient donc d'installer un dispositif aérien le plus léger possible. Il faudrait notamment éviter des culées et un tablier trop massifs, il conviendrait également d'étudier³⁵⁴ avec la plus grande attention l'implantation et le dessin de la future passerelle. A cet égard, le choix du matériau n'est pas indifférent. Le matériau bois (employé aujourd'hui de manière trop souvent systématique) exige une structure forte qui présente une opacité et un impact

³⁵² Cf. sur ce point l'excellent rapport réalisé par l'inspecteur des sites datant de 1946 et conservé dans les archives du ministère de l'Environnement

³⁵³ Encyclopédie *Bonneton*, Franche Comté, 1988, p. 296.

³⁵⁴ voir sur ce point les propositions établies par Bernard Gainon et Jean-Pierre Heninger à la Diren en septembre 2000.

difficilement transparents. Avec une passerelle bois, le risque est de connoter cet espace très pittoresque avec un vocabulaire de maison de banlieue. Le bois nécessite par ailleurs, dans un milieu humide offrant de fortes variations climatiques un entretien conséquent et coûteux. C'est pour cet ensemble de raisons que la Diren a préconisé plutôt l'installation d'une passerelle métallique.

La Vallée du Hérisson.

Au cœur du massif Jura, à une trentaine de kilomètres au Sud-Est de Lons-le-Saulnier et à une heure et demie de voiture de Besançon, dans la région du pays des 7 Lacs, sur les communes de Bonlieu, La Chaux, de Dombieff, Le Frasnois et Menetrux-en-Joux, se situe la vallée du Hérisson. Un site unique en Europe par l'accumulation de cascades de grande ampleur.

La vallée du Hérisson est d'abord une curiosité géomorphologique. Cette vallée longue et particulièrement étroite doit sa forme à l'érosion conjuguée des eaux souterraines sur les matériaux de calcaires solubles, à la surface du plateau. L'ensemble a formé ce que les géographes appellent une reculée ou vallée d'effondrement.

Devenu un haut lieu touristique (200 000 visiteurs par an), la vallée du Hérisson présente depuis toujours un domaine boisé, habité et exploité. Elle offre en outre dans la partie plus ouverte, un fond de vallée traditionnellement dévolu à l'espace agricole. Sur le plateau, au belvédère de la cascade de l'éventail qui marque une dénivellation de 250 mètres de profondeur, le contraste entre la linéarité des champs cultivés et la verticalité tempérée par le moutonnement des coteaux boisés, marque la beauté du site.

La prégnance du végétal dans ce lieu fait qu'on décrit le site comme un milieu naturel. Pourtant, il a été un des plus anciens espaces humanisés. Il faut se souvenir qu'à proximité immédiate, moins d'un kilomètre, s'étaient implantés il y a 6000 ou 8000 ans, les premiers habitats de la civilisation rurale organisée. Les cités lacustres reconstruites à Chaslin par les soins des archéologues nous en donnent une illustration. Les chutes d'eau avec la force hydraulique ont offert aux hommes des possibilités d'utilisations multiples tandis que la proximité de vastes ensembles forestiers a permis le développement d'une petite métallurgie. Depuis le haut Moyen Age des forges, des martinets, des moulins se sont installés et quelques rares vestiges donnent au lieu un aspect pittoresque et romantique. Ainsi jusqu'au XIXe siècle la vallée du Hérisson se partage entre les activités des agriculteurs et des usiniers : meuniers, forgerons, foulons. Vers 1850, celles-ci vont peu à peu s'éteindre et être supplantées par le tourisme. Une promenade aménagée avec des escaliers, des chemins, des balustrades, forme depuis plus d'un siècle un vaste parc où le public découvre les cascades du Hérisson.

La rivière avec ses 31 cascades sur un parcours de 3,7 Km. offre une promenade qui est une véritable leçon de botanique. On trouve en effet un milieu de versants ensoleillés orientés au sud comportant une végétation de romarins, thym, chêne

pédonculé, charmes et érables parfois mélangés de sapins pectinés ; les versants orientés au nord sont dévolus à la hêtraie sapinière d'altitude ; la végétation humide de fond de vallée est caractérisée par les plantes de tourbières avec les sphaignes, les calunes, l'aulnes et le frêne, le saule, les ajoncs, les pins à crochets.

Aujourd'hui ce site particulièrement visité a une image de curiosité naturelle. La végétation et en particulier les arbres poussent bien et vite et de ce fait, ils masquent le regard. Une haie taillée qui mesurait autrefois 1,5 mètres de haut est aujourd'hui devenue un mur opaque avec ses grands frênes qui atteignent 25 mètres. Sur le plateau, depuis les belvédères implantés, il est parfois difficile d'avoir une vue sur la vallée. Le risque est donc lié à l'enfermement du site, à son image d'espace naturel avec l'idée que l'arbre est un élément de valorisation alors qu'il conviendrait ici d'assurer une gestion forestière avec une coupe régulière. Le manque de main d'œuvre et en particulier, le petit nombre d'agriculteurs (il reste une seule ferme avec les vaches aurochs) multiplie les difficultés.

La pression touristique forte a amené à construire un parking sur l'espace dévolu à l'agriculture : c'est l'effet herbu du fond de vallée qui risque à terme d'être détruit. Le circuit des cascades arrive aussi à saturation. Le site rendu à la nature, présente aujourd'hui des problèmes de gestion.

Les falaises d'Ornans de La Vallée de la Brème et des ruisseaux affluents de la Loue ou la figure prophétique et républicaine de Gustave Courbet.

Formé de plusieurs vallées d'effondrement, l'ensemble paysager concerne huit communes (Ornans, Bonnevaux-le-Prieuré, Saules, Foucherans, Malbrans, Charbonnières-les-Sapins, Scey-Maisières, Chassagne Saint-Denis). Le plateau de Septfontaine encadre un système de quatre vallées avec leurs nombreux ruisseaux et affluents (le Désillot, le Mambouc, la Brème) qui ont entaillé, par des éboulements successifs, le plateau.

Le plateau à l'ample vallonnement accueille les villages (à l'exception de Bonnevaux-du-Bas) avec les exploitations liées au Comté (les fermes du Château et de Septfontaine). Il est entièrement encadré par un réseau dense de falaises toutes différentes avec des parois rocheuses souvent remarquables (roche de la Brème, du Tourbillon...). Elles comportent des grottes et des cascades. La grotte de PlaisirFontaine, site classé depuis 1912 forme un sous-ensemble du site élargi par son charme paysager comme le puits de la Brème, situé plus en aval ou encore la cascade du Deffois, haute d'environ quarante mètres, enfin le Saut Chevalier, remarquable belvédère sur la vallée. Dans la partie amont de la vallée de la Brème, pratiquement impénétrable et empreinte de mystère, les versants orientés au nord sont recouverts d'essences nobles (chênes, hêtres, et frênes). Juste au pied des falaises, sur les versants orientés au sud surplombant la ville d'Ornans, là où le vignoble existait jusqu'au début du siècle, les vergers de pruniers et de cerisiers créent un nouveau paysage de qualité.

Le fond des vallées, notamment celui de la Brème, est occupé par des pâtures et des prairies, celles-ci dessinent, au milieu d'un océan de forêts, des rayures cultivées et colorées qui humanisent l'espace.

Le site présente un intérêt national, exceptionnellement préservé. Il est plus que d'autres l'expression des valeurs décrites par la loi de 1930.

Scientifique avec la géologie et la géographie. En effet la vallée de la Brème est une vallée d'effondrement, façonnée par les glaciations, qui s'étend sur une dizaine de kilomètres. Elle constitue une curiosité géographique d'autant plus exemplaire que sa forme initiale en U a été modifiée par les éboulis dus à l'érosion. Les falaises accueillent un ensemble de cascades et de gouffres liés aux effondrements initiaux. Le puits de la Brème à l'aval du cours d'eau, l'une de ses sources à caractère vauclusien aspirant ou rejetant les eaux suivant les périodes de l'année et les conditions climatiques en fait toute son originalité.

Historique : une longue et abondante histoire marque les lieux. Le Moyen Age dont témoigne l'éperon du château médiéval qui surplombe la ville d'Ornans et qui est occupé aujourd'hui par un hameau (après la disparition de la forteresse détruite sur les ordres de Louis XIV lors de la conquête de la province). Mais aussi au fond de la vallée de la Brème l'implantation du prieuré au début du millénaire qui a permis l'exploitation du vignoble. La Renaissance est aussi présente avec les hôtels particuliers d'Ornans qui rappelle que c'est ici le berceau natal de la famille des Granvelle (premier ministre de Charles Quint). Le XVII^e est évoqué par des grandes fermes aux vastes toits, le XVIII^e suggéré par l'époque préindustrielle, le développement des moulins (dont l'actuelle auberge de Bonnevaux témoigne encore aujourd'hui) et la création des premières grandes fabriques. Les XIX^e et XX^e siècles sont enfin rappelés par le développement urbain très visible des points de vue des falaises .

Culturelle, notamment avec Gustave Courbet, le grand peintre aux célèbres tableaux : l'Atelier du peintre ou l'Enterrement à Ornans qui incarne mieux que tout autre la devise comtoise : « Comtois, rends-toi ! – Nenni, ma foi ! ». Il y a, à l'image de la personnalité de Courbet dans l'espace Franc-comtois quelque chose de farouche, presque âpre, en tout cas d'authentique, qui tient à la vigueur de ces paysages avec les falaises abruptes qui surplombent les rivières, les rendant inoubliables. A Ornans, la Loue canalisée, coule entre deux rangées de demeures en encorbellement. Le génie du lieu a mieux qu'ailleurs résisté aux objets standardisés liés au tourisme. Tout l'intérêt d'une comparaison entre le peintre et le paysage environnant tient dans l'esprit frondeur dont fait preuve Courbet qui, à l'occasion de la seconde exposition universelle organisée en 1855, fait figure de précurseur car il réclame un réalisme et la volonté de peindre la société de son temps : « le peuple, la misère, la pauvreté, la richesse, les exploités, les exploités, les gens qui vivent de la mort »³⁵⁵.

³⁵⁵ Voir article de Frédéric Gaussen, *Napoléon III sous le pinceau de Courbet*, in *Le Monde* 25 juillet 2001, p. 11.

Son tableau, *L'atelier du peintre* réalisé à Ornans place au centre de la toile un paysage de Franche-Comté. Ici, le paysage et les personnages ne font qu'un. L'humain, le peintre est dans le paysage, il fait partie de l'univers et de la Nature, le paysage apparaît comme un monde privé de l'homme qui est pour l'artiste, Courbet le cadre de vie de son enfance. L'inspiration réaliste du peintre est toute entière contenue dans un amour fruste, presque charnel qu'il porte aux vivants, au paysage et à la nature, et qui fera dire à Delacroix admiratif que l'Atelier est : « un chef-d'œuvre, un des ouvrages les plus singuliers de ce temps ». Aujourd'hui encore, dans le classicisme de sa composition mêlant tous les genres, continue à nous interpeller. Pour comprendre tout l'intérêt du paysage Franc-Comtois peint par Courbet, il faut se souvenir que le paysage est, à l'époque, devenu l'expression des valeurs républicaines.

A partir de 1848³⁵⁶, il existe, en effet, une commande de la République pour la peinture de paysage. Charles Blanc, le frère de Louis Blanc, qui occupe alors la fonction de Directeur des musées va passer commande d'allégories républicaines aux peintres. Stimulés par cette commande politique et républicaine, les peintres vont plus souvent qu'auparavant, montrer dans leurs œuvres « les humbles » au travail. Les tableaux *Les casseurs de pierre*³⁵⁷ qui présentent les cantonniers en action sur une route de campagne ou *Les paysans de Flagey revenant de la foire*, groupe humain fatigué et taciturne qui chemine à la tombée de la nuit, ou encore *les Cribleuses de blé* évoquant l'énergie d'une belle jeune fille habillée en rouge, en sont autant d'illustrations.

Le paysage « tel quel », l'instant capté, la lumière du matin, les arbres poussant au bord d'un modeste chemin, la campagne toute entière occupée par l'investissement agricole de ce XIXe siècle débutant ..., fait désormais partie des thèmes de la peinture. Ce travail sur les mondes vivants que Gustave Courbet aborde en précurseur avec ce regard porté sur les transformations continues de l'air, de l'eau et sur les vibrations de la lumière, intéressera bien plus tard les impressionnistes.

Pittoresque, le site rassemble une sorte de musée des sites romanesques. Partout les ruisseaux ménagent des miroirs calmes, d'un vert minéral, ou des rapides à fleur de roche. L'eau tombée du ciel s'infiltré dans les terrains calcaires, joue à cache-cache avec la terre. *Sa source est un lieu de mystère, elle creuse des galeries secrètes et réapparaît* comme le dit si bien Max-Pol Fouchet « *au pied d'une falaise* »³⁵⁸.

L'ensemble, tant sur le plan de l'architecture avec ses grands toits retombants qui ont d'ailleurs servi de source d'inspiration à la cité idéale du grand architecte Claude Nicolas Ledoux que dans le domaine agricole avec le développement moderne de la production du fromage de Comté, constitue un ensemble patrimonial précieux.

³⁵⁶ Voir sur ce point Jean Chatelut, *naissance du paysage français*, Ed. Tarabuste, 2001, p.15 .

³⁵⁷ Pierre Georgel, *Courbet, le poème de la nature*, Ed . Gallimard, 1995, p.36 qui relate la rencontre du peintre avec ses modèles où il explique : Nous sommes loin ici des paysans adonisés de L. Robert, plus loin encore de ces fiers républicains que Rembrandt et Van der Helst ont représentés et sur lesquels ils n'ont pu s'empêcher de répandre un certain reflet de gloire, transporté de la face des dieux.

³⁵⁸ Max-pol Fouchet, *la France par dessus les toits*, Ed. Selection du Reader's Digest, Paris, 1972.

Ce paysage exceptionnel, fait partie des territoires des communes énumérées ci dessous. En commençant par l'amont, et alternativement de la rive droite à la rive gauche :

- Charbonnières les Sapins : est comprise, la vallée de la Brême jusqu'aux falaises et le massif forestier le surmontant. Les parties urbanisées moins intéressantes de la commune sont exclues ;
- Saules : la vallée de la Brême et les vallées des petits affluents ainsi que les massifs forestiers qui couronnent les falaises ;
- Bonnevaux-le-Prieuré : les falaises de la vallée et les crêtes boisées à l'exclusion des parties urbanisées de qualité moindre de la commune (à l'exception du hameau de Bonnevaux-du-Bas, inclus dans le site) ;
- Foucherans : les falaises surplombant la Brême et les forêts les couronnant ;
- Ornans : l'ensemble des falaises, des vallées de la Brême, du Désillot et du Mambouc, ainsi que le plateau de Septfontaine ;
- Malbrans : la combe de Punay et la vallée de la Brême ;
- Scey-maisières : la confluence de la Brême avec la Loue, l'Hermitage de Notre-Dame-du-Chêne et les falaises surplombant en rive gauche de la Loue ;
- Chassagne-Saint-Denis : le massif forestier dominant la falaise surplombant la Loue.

Ce site de grande qualité n'a jusqu'ici bénéficié d'aucune protection. Le classement proposé récemment par les services de l'Environnement vient donc réparer un oubli. Cette protection s'avère par ailleurs cohérente avec le nécessaire développement du pays d'Ornans, c'est un label qui renforce la notoriété du site. La réflexion à l'échelle d'un pays permet d'ouvrir au développement agricole et urbain comme au tourisme le pays d'Ornans.

La Reculée des Planches près d'Arbois.

Situé à quarante kilomètres au Nord de Lons-le-Saunier, le site orienté Sud-Nord est une formation originale du relief karstique Jurassien. Les vallées « en doigts de gant » qui ont profondément entaillé le plateau forment des reculées. Ces reculées résultent de l'érosion due à l'action conjuguée, chimique et mécanique, des eaux courantes et souterraines, des grands glaciers de l'ère quaternaire qui ont sculpté les franges du plateau, soulevé à la fin de l'ère tertiaire. L'érosion explique la disposition compliquée du relief : d'abord les eaux ont atteint les roches tendres, puis les ont déblayées. Seules ont subsisté les roches calcaires dures qui se dressent verticales, au-dessus du talus inférieur. De ce travail de sape résulte de profondes pénétrations à l'intérieur des plateaux, appelées ici des reculées ou encore des bouts du monde.

Plantés d'arbres et d'arbustes, encombrés parfois d'impressionnants chaos d'éboulis, leurs versants sont dominés par des falaises abruptes. Les reculées offrent un paysage aux couleurs multiples, modelé par un relief et des conditions d'ensoleillement contrastées. La forêt occupe le fond de vallée, la hêtraie les versants à l'ombre, les tilleuls et les érables les pentes ensoleillées alors que les pelouses sèches colonisent les

corniches rocheuses. Dans ces bouts du monde, les eaux des rivières jaillissent tantôt à l'air libre en de gracieuses chutes, tantôt viennent grossir les rivières souterraines. Au site des Planches, le cours d'abord tumultueux de la rivière est agrémenté de cascades de tufs. L'ensemble forme un vaste territoire déjà occupé par l'homme à l'époque préhistorique et plus tard, au Moyen Age, a été en partie essarté par les moines qui ont essarté et cultivé le vignoble.

La présence humaine dans ces reculées a favorisé les échanges commerciaux entre la plaine et la montagne avec la création de routes : à compter du XIII^e siècle, celles-ci ont favorisé l'essor de bourgs marchands comme Arbois. Ce sont aussi des lieux légendaires notamment avec les ruines du château de la future reine de France, épouse de Philippe V, la trop belle et trop libre Jeanne de Bourgogne. D'après la légende locale, les vestiges de la forteresse gardent un trésor fabuleux constitué de quilles en or. C'est en partant à la recherche de ce trésor que les jeunes gens d'Arbois ont exploré et découvert les grottes des Planches en 1825.

Ce paysage extrêmement pittoresque mérite aujourd'hui d'être découvert autant du plateau que du fond de vallée. Depuis les belvédères où les jeunes chamois s'égaillent, à peine effarouchés par la présence humaine, le visiteur peut jouir d'une vue panoramique du site. Au contraire, en bas, dans le fond de vallée, il pénètre les écrans rocheux et les massifs boisés où s'égrènent les sources, les cascades et les grottes.

Des points de vue en hauteur, trois belvédères permettent la découverte du lieu : d'abord le fer à Cheval, puis le site de la Châtelaine et enfin celui de la Roche du feu.

Le fer à Cheval. Depuis le belvédère du Fer à Cheval, l'horizon est barré de toutes part par les versants de la reculée, et deux plans différents sont perceptibles. D'abord les parois calcaires rocheuses qui telles deux colosses de pierre semblent protéger de part et d'autre la vallée, puis au second plan la forêt boisée sur la totalité des pentes du Cul des Forges qui donne une impression sauvage avec le bruit des eaux bondissantes de la source et du ruisseau de la Cuisance que l'on voit nettement. Au fond, deux prairies cultivées séparées par une haute haie feuillue témoignent encore aujourd'hui de l'ancienne présence des moines. La route départementale 469 atteste de la présence humaine avec au loin le village de Mesnay.

La Châtelaine. Le site présente une ambiance romantique avec les ruines du château, présent au moins depuis le XI^e siècle, la résidence au XIV^e siècle de Jeanne de Bourgogne, démantelé sur ordre de Louis XI. Depuis le belvédère avec la vallée moins abrupte, on découvre un paysage humanisé par la présence des fermes. Plus ouvert, avec de nombreuses prairies, planté de vignes sur les adrets, il offre trois plans nettement perceptibles : d'abord le village des Planches, celui du Mesnay et tout au loin la plaine de la Saône.

La Roche du Feu. Le paysage s'ouvre encore et apparaît plus domestiqué, les prairies comme le vignoble témoignent d'une agriculture qui se maintient, tandis que la voie ferrée comme la carrière au sud attestent de l'activité industrielle.

Les fonds de vallées découvrent successivement les trois doigts de gant de la reculée avec les sources, les gours, les cascades et les grottes. On admire alors le Cul de Bray, la Grande Source de la Cuisance et les grottes des Planches, le Cul des Forges avec la petite Source de la Cuisance et la Cascade des Tufs.

Le Cul de Bray. Le lieu présente un aspect sauvage, son accès n'est pas véritablement aisé avec un chemin à peine carrossable et. Le visiteur peut suivre à pied le ruisseau du Grand Mont qui offre une succession de gours et de petits sauts formant ainsi une suite de cascades ombragées et un circuit de paysage idéal.

La Grande Source de la Cuisance et les Grottes. Au pied d'un amphithéâtre rocheux jaillit la grande source, l'eau s'écoule sur une pierre ocre et prend des nuances dorées accentuées encore par l'éclat des rayons de soleil. Une succession de cascades dégringole jusque vers le fond de vallée où l'on découvre en cheminant des grottes, des lacs souterrains qui se déversent les uns dans les autres. La grande variété de formes des roches, sculptées dans le calcaire par les eaux de la rivière, est très spectaculaire ; le langage vernaculaire les dénomme ; cheminées, gours, marmite de géants...).

Le Cul des Forges, la petite Source de la Cuisance et la Cascade des Tufs. Dans ce bout du monde le paysage devient encore plus sauvage, on peut admirer là encore une succession très belle de cascades et de gours avec notamment la cascade du Dérochoir.

Il conviendrait, dans le cadre du plan de gestion élaboré par l'ensemble des partenaires concernés, de veiller au maintien de l'équilibre entre espaces ouverts et boisés. On connaît les effets néfastes de l'enfrichement pour le paysage. La protection envisagée a l'avantage de reconnaître ce haut lieu symbolique et favorise par voie de conséquence un développement touristique liée à la visite des grottes. Les nouveaux tracés de cheminement devront néanmoins être réalisées à l'échelle du site dans un traitement adapté et harmonieux pour rester un atout de l'économie locale.

Château-Chalon.

Au cœur des côtes du Jura, à la charnière du faisceau lédonien, au bord du Revermont et du premier plateau jurassien, le site de Château-Chalon est situé à équidistance de Poligny et Lons le Saunier à l'entrée de la célèbre reculée de Baume-les-Messieurs à quinze kilomètres de Lons-le-Saunier, trois kilomètres de Voiteur.

L'ensemble du site constitue un domaine communal de 997 hectares. Sa forme en éperon est à l'inverse d'un cirque régulier, elle émane de l'éboulis des falaises qui

supporte le village de Château-Chalon. A 482 mètres au dessus du niveau de la mer, la cité comtoise domine la rivière de la Seille de plus de 200 m. Celle-ci s'écoule au pied du mont aux pentes escarpées qu'elle cerne en partie.

Outre le fait d'être situé sur une croupe de montagne qui paraît inaccessible sur la plupart de ses faces, le vignoble est implanté sur une terre très particulière, liée à l'alternance d'un terrain formé d'argile bleue, de calcaire doré, coloré par les sels de fer et de marnes ocre. Ce terroir s'est constitué il y a quelques 200 millions d'années au Jurassique pendant l'ère secondaire, au fond de l'océan. Les petits rochers et cailloux que l'on trouve aujourd'hui au pied des falaises ont été roulés par les vagues, modelés par les courants et ont une origine marine. La plupart présentent des coquilles fossilisées et quelque uns le dessin du squelette de lointains animaux marins.

L'eau pénètre cette terre de façon contrastée, tantôt elle traverse les sols calcaires, tantôt elle coure sur les sols argileux et marneux imperméables, pour être rejetée plus loin. L'eau poursuit ainsi un travail de sape spectaculaire ; les blocs comme les pierres détachées de la roche s'accumulent au pied de la falaise.

Les coteaux marneux à forte pente ont permis le développement d'un vaste vignoble, parsemé par endroits de verdoyantes prairies où, la pierre calcaire assemblée en murets participe à la beauté du paysage. A l'origine, le paysage était formé de terrasses où les vignes en bandes superposées s'alignaient en parfaites horizontales. A la suite des différents remembrements ces terrasses ont été progressivement supprimées et aujourd'hui les coteaux sont orientés vers le sud et l'ouest pour capter la lumière du midi, ce qui donne au parcellaire souvent une forme en rayons de soleil inversés. Ces orientations ont été choisies afin de protéger la vigne du vent du Nord. Par endroits, il reste encore des monticules d'épierrements (appelés localement murgers) qui délimitaient autrefois les parcelles latéralement.

Au droit des falaises, le vignoble est couronné par des boisements de chênes, de hêtres, de charmes et de nombreuses touffes d'acacias. Cet exceptionnel chevelu végétal valorise une mise en relation sur l'horizon entre le roc sauvage de la falaise et les vignes peignées avec leur parcelles bien rangées.

Tout cela joue d'un contraste esthétique fort et participe à la valeur du site édifié par une longue culture sans cesse répétée et toujours magnifiée par la coloration des saisons. Au printemps, à l'amorce de la floraison, la terre prend la couleur des ceps, d'un ocre jaune prononcé, aux premiers rayons de soleil, les bourgeons éclatent et l'ensemble devient d'un vert clair tendre, au fur et à mesure de la montée de la végétation, avec le développement de la luminosité et de la chaleur en été, les vignes se transforment en un vert émeraude soutenu, pour se métamorphoser à l'automne, en pourpres flamboyants qui illuminent l'ensemble du cirque. C'est à ce moment là, que la vendange, avec les grappes restées cachées sous les feuilles mordorées, va pouvoir s'opérer.

Un noble vignoble issu d'une histoire de dames nobles.

Château-Challon est aujourd'hui un village³⁵⁹ de vigneron installé sur un domaine très ancien. Son emplacement stratégique sur un promontoire a attiré très tôt les hommes. Les chercheurs pensent que dès la protohistoire, à l'âge des métaux, il y eut sur le site des peuplements humains et ceci de façon continue. Les gaulois y célébraient le Dieu du soleil et auraient implanté un oppidum dans lequel les populations de la plaine se réfugiaient en cas de guerre et de péril. A l'époque gallo-romaine une agglomération fortifiée sur le territoire de la commune a précédé les fortifications médiévales.

Les dames nobles

On pense que l'abbaye de Bénédictines fondée au VIIe siècle par Patrice Norbert et sa femme Eusabia faisait du rocher un lieu d'asile et de liberté. Quinze à vingt cinq dames nobles habitaient alors l'abbaye. Chacune de ces religieuses devait faire état de seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels. Les abbesses étaient issues des premières familles de la province et presque toutes se décoraient du titre de princesses du Saint-Empire³⁶⁰. Pour l'exercice de leur justice, les abbesses nommaient un bailli appelé grand juge, un juge châtelain, un procureur d'office, un scribe, un maire, des sergents, des forestiers et d'autres officiers. Les religieuses entretenaient des liens étroits avec les puissants de ce monde. Elles envoyaient du vin au roi ainsi qu'aux grands seigneurs du temps. Charlemagne³⁶¹, pour défendre et protéger le bourg de Château-Chalon, reconstruit la forteresse et place un gouverneur et des troupes. Cela explique la protection toute particulière dont les religieuses ont, dès l'origine, bénéficié. L'exceptionnelle qualité du vin est liée à la permanence de ces religieuses sur ce site durant plusieurs siècles. Qui donc, autres que ces dames nobles, ouvertes aux expériences, cultivées et riches auraient eu la patience et les moyens d'attendre six longues années pour commercialiser la récolte ?

Mais tout autant que la qualité, la renommée du vin et sa commercialisation ont été facilitées par les liens familiaux des religieuses dans la région, à leurs relations hors des limites de la province. Philippe le Hardi, fils du roi de France, duc de Bourgogne et par là de Franche-Comté s'employa activement à faire connaître le vin jaune auprès

³⁵⁹ J. Girard, *La vigne et le vin en Franche Comté*, Besançon, 1939, p. 230. : Malgré sa taille réduite, le village de Château-Chalon renferme des vestiges du passé dont l'intérêt surprend plus d'un visiteur. Le Moyen Age s'affirme à travers 2 édifices d'inégale conservation.

- les restes du château fort, dont il ne subsiste qu'une partie du donjon,

- la remarquable église paroissiale Saint-Pierre qui séduit autant par son aspect extérieur que par son atmosphère intérieure.

L'architecture vernaculaire que l'on découvre au cours de la promenade au cœur des ruelles tortueuses offre tour à tour : - pigeonnier plusieurs fois centenaire,

- tourelles pointues,

- toits gris ou roses selon qu'ils soient de lave ou de tuiles.

³⁶⁰ M. Charchandon de la Faye, *l'abbaye de Château-Chalon, Notice Suivie de deux inventaires de 1742 et 1762*, Paris, 1893. On trouve à partir de 870-882, des attestations de Château-Chalon dans les archives sous la forme de "castellum Carnonis". Plus tard, les ducs de Bourgogne édifièrent là, ce qui était le centre d'une châtellenie dénommée "Chatel-Chalon"

³⁶¹ op. cit., La forteresse, bâtie par Charlemagne, était au nord-est du bourg et précédée d'un fossé de 15 mètres de largeur... Françoise Vignier en donne une description telle que se présentait le château fort aux alentours des années 1342: " protégé de l'arrière-pays par un fossé de 15 m de largeur, taillé dans le roc, le donjon de Château-Chalon devait se rapprocher des donjons carrés ou rectangulaires à angles englobés dans des tourelles cylindriques que l'on rencontre en France à partir du XIIIe siècle ".

du pape³⁶². De même, sous le règne de Charles Quint, les souveraines des Pays-Bas liées par le sang et par amitié aux abbesses, firent charroyer à grands frais les vins de Château-Chalon jusqu'à leur palais de Malines.

C'est ainsi qu'à la fin du Moyen Age, ces dames nobles malgré des conditions peu favorables, ont pu écouler leur vin auprès des plus grandes cour d'Europe. La renommée de ce vin a fait de cette reculée du bout du monde le centre d'un commerce actif et lointain. On conserve le noms d'après A. Rousset³⁶³ de certaines abbesses depuis 1030. Les plus connues, pour ne citer que les dernières, furent Catherine de Rye (1613-1645) Claudine de Fouchier (1652-1660) qui fit restaurer l'église et obtint le titre de grande abbesse, Anne-Marie Desle de Watteville (1733-1742) Françoise-Elisabeth de Watteville nommée en 1775. La dernière abbesse fut Mme Charlotte-Anne-Sophie-Désirée de Stain, nièce de la précédente. Elle possédait un rubis énorme, célèbre en Europe sous le nom de Watteville. Pendant la Révolution, elle refusa de remettre aux officiers municipaux les vases sacrés de l'église. Les richesses de l'église dédiée à Notre-Dame et à Saint-Pierre étaient considérables. Elle possédait des ostensoirs, des ciboires, des vases, des croix, des encensoirs en lames d'argent enrichies de pierres précieuses.

Si à la Révolution, les dames nobles disparaissent³⁶⁴, leur œuvre leur survit et la tradition vigneronne se poursuit;

Un vin au cépage d'origines incertaines mais qui produit un nectar inoubliable.

Le cépage Savagnin utilisé par les dames nobles, dont on a peu d'information viendrait d'un ancien cépage importé de Hongrie, bien avant les croisés. Pour obtenir des vins de très haute qualité (l'un des troisième meilleur vin blanc du monde) l'un des procédés employé consiste à ne cueillir le raisin que plusieurs semaines après le temps de la maturité au moment où les grains se recouvrent d'une pellicule couleur de rouille que les vignerons appellent la pourriture noble. Le jus exprimé des grains cueillis en cet état est moins abondant mais plus riche en sucre et d'une saveur plus concentrée. Le vin de gelée qui est en usage à Château-Chalon fait appel à cette vendange tardive.

La technique de fabrication de ce vin de garde, très stable est de le faire vieillir en fût de chêne durant six ans et trois mois sans compléter le niveau. Dans le tonneau se forme un voile de levure qui protège le vin. Un litre de jus de raisin ne produit plus que 62 centilitres de vin. On appelle la part évaporée la part des anges et la bouteille qui le contient le « clavelin »³⁶⁵. Certains millésimes peuvent être conservés plus d'un siècle. Le vin couleur d'or pâle développe des arômes délicats de noix, de noisette, d'épices parfumés au curry, de pierre... « si long en bouche » il marquera dit-on la

³⁶² Lucien Fevre, *Philippe II et la Franche Comté*, Paris Honoré Champi, 1912, p. 56. qui précise : « dans le cadre de conférence qu'il tint avec les représentants du roi d'Angleterre et les délégués du pape en 1375 à Bruges ».

³⁶³ A Rousset, *Dictionnaire historique, géographique et statistique des communes de la Franche-Comté*, Département du Jura Tome 1., Ed. A. Bonavitacola, Sept. 89.

³⁶⁴ A Rousset op. cit. , précise qu' « en exécution des décrets de l'Assemblée nationale auxquels les dames nobles refusaient de souscrire les scellés furent apposés sur l'abbaye le 19 novembre 1791. On déclara l'abbaye bien national le monastère fut fermé et les religieuses renvoyés chez leurs parents ».

³⁶⁵ Les six années et 3 mois nécessaires à la gestation, ouvrent souvent sur une période de maturation qui peut atteindre 10, 20 parfois même 50 ans.

mémoire de celui qui l'aura goûté et qui gardera le souvenir du village qui lui a donné son nom.

Ce vignoble de grande classe confiné dans un étroit périmètre demeure un témoignage de l'ancienne abbaye de Château-Chalon.

Les Vosges et le Territoire de Belfort

Le Ballon d'Alsace

Le sommet le plus méridional du massif vosgien ; le ballon d'Alsace est aussi le point de rencontre de trois régions : l'Alsace, la Lorraine, et la Franche-Comté, de trois départements Haut-Rhin, Territoire de Belfort et Vosges. Il est situé à 22 kilomètres de Belfort et à 17 kilomètres de Giromagny, à 50 kilomètres de Mulhouse et à 45 de kilomètres d'Epinal. Le Ballon d'Alsace domine quatre vallées : la vallée de la Savoureuse au sud, la vallée de la Moselle au Nord, la vallée de la Doller à l'est, la vallée du Rahin à l'ouest. L'appellation de ce vaste ensemble de montagnes s'étalant au nord du Ballon d'Alsace remonte à la période de César qui le dénomme « Vogesus ». Vosgesus, Vosges viendrait des trois mots celtes : « gou » qui signifie bœuf, « gouez » qui indique aussi sauvage et « us » qui désigne encore montagne d'où « Vouguerus » prend le sens de la montagne où il y a des bœufs sauvages.

Le Ballon d'Alsace, une curiosité géologique

La chaîne des Vosges date de l'époque primaire, elle est l'une des plus anciennes du sol français. De grands glaciers ont recouvert toute la chaîne à l'époque quaternaire. L'action des glaciers et celle des vents et des pluies ainsi qu'un soulèvement modèlent et expliquent la forme du ballon d'Alsace. Les glaciers ont sculpté des vallées en forme d'auge. Leurs moraines formant des barrages ont créé des lacs. Les vents et les pluies ont désagrégé les granits des sommets et lui ont donné cette large forme ronde exceptionnelle qui lui vaut le nom de ballon ou de tête encore appelée « kopf » sur le versant alsacien.

Alors que les principaux massifs européens sont calcaires ou métamorphiques l'une des singularités du site est de posséder un sol granitique. Ligne de partage des eaux entre mers du Nord et Méditerranée, il pourvoit l'alimentation en eau des espaces environnants.

La qualité paysagère. Le ballon d'Alsace forme un observatoire circulaire ouvert à 360° sur une magnifique variété de paysages. De son sommet, on peut découvrir l'ampleur des cimes, survoler à l'infini une mer de montagnes, par vagues successives des Vosges, du Jura et des Alpes.

Une alternance de couleurs claires et foncées se développe dans l'espace à travers des plans successifs. A nos pieds, sur la partie sommitale, les couleurs blondes des Hautes Chaumes d'élevage créent le contraste d'un milieu ouvert avec celui fermé des forêts au vert soutenu. Puis, tout autour, les moutonnements des Vosges sont d'un vert violet,

plus loin encore, apparaissent les barrières bleutées du Jura et enfin la silhouette des Alpes s'estompe sur l'horizon, dans les gris bleu. Le jour de notre visite était un jour de grand beau temps et nous pouvions apercevoir les grands sommets vosgiens comme le Ballon de Servance, le Grand Ballon et le Hohneck, ceux du Jura avec le Chasseral et perdues dans les brumes du lointain, les Alpes avec le Mont-Blanc et les pointes autrichiennes.

Tout cela constitue le panorama qu'on découvre à première vue et qui permet d'apercevoir aux flancs des montagnes mauves, des petits lacs aux miroirs sombres qui sont accrochés par endroits. En bas, les percées dessinent les espaces de plaine ; celle de la plaine d'Alsace et celle aussi de la trouée de Belfort très visible, et toute proche, la vallée de la Doller.

La beauté de ce site tient dans l'ouverture et la fermeture qui lui donnent une valeur permanente assez forte ce qui explique qu'il soit depuis plus de deux siècles un espace très visité par les populations locales comme par les voyageurs européens.

En 1770³⁶⁶, le Marquis de Pezay, alors touriste venant de Paris parcourt le Ballon et note dans son récit de voyage : « le Ballon d'Alsace est la plus haute, la plus riche et la plus curieuse des montagnes des Vosges, tant par ce que la nature y a fait que par ce que les hommes y ont ajouté. Cette partie de la longue chaîne qui sépare l'Alsace de la Lorraine, recèle les mines du Royaume les plus abondantes en cuivre, plomb, argent. Le voyageur qui parvient au sommet met un pied sur l'Alsace, l'autre sur la Lorraine et étend un bras sur la Franche-Comté. Son œil se perd avant que l'horizon se termine. Méditant, en extase, ravi de ce tableau et nécessairement exalté, celui qui pour la première fois l'admire, s'enivrant du plaisir de la vue, ne craint que la nuit dont il sent que l'heure approche. »

Un espace de frontière et de rencontre : le col, la ligne des crêtes est depuis longtemps un espace frontière, à cheval sur deux mondes : le latin et le germanique. Sans doute les légendes des conquérants lancés vers les ors du couchant l'ont traversé, le nom de Balôn serait issu du culte que rendaient au Dieu Bâl (le soleil) les peuplades celtes primitives. Les Lorrains découvrirent que tardivement le milieu du XIV^e siècle que la montagne pouvait avoir d'autres usages que la chasse. Les comtes et abbesses de Remiremont, puis les ducs de Lorraine durent louer des chaumes du Ballon aux Alsaciens qui les avaient défrichées. Propriété des Lorrains, ce sont pourtant les Alsaciens qui cultivèrent les premiers les « hautes chaumes ».

Le sommet parle d'autant plus à l'imaginaire contemporain que le Ballon évoque l'histoire récente. En regardant vers l'ouest on se remémore que l'Alsace fut perdue en 1870³⁶⁷ et occupée par les prussiens. Après la guerre de 1870, la frontière franco-allemande passa pendant un demi-siècle sur le Ballon d'Alsace, en suivant la ligne de partage des eaux des Vosges, entre l'Alsace et la Lorraine. C'est grâce à cette situation

³⁶⁶ D. Feltre, *Le Ballon d'Alsace*, Centre Départemental Pédagogique de Belfort, Belfort, sans date.

³⁶⁷ on raconte localement que si la frontière passait autrefois par le ballon d'Alsace, cela tient à la ténacité du Colonel Denfert-Rochereau qui résista plus de cent jours aux prussiens pendant la guerre de 1870.

de frontière que les villes périphériques comme Belfort ont dû leur développement à partir de 1870. La prospérité locale tient aux migrations régulières des populations venues du cœur de la riche Alsace vers l'ancien arrondissement de Belfort.

Le Ballon d'Alsace est un territoire de rencontres. Ce point de convergence des trois régions est le véritable lieu d'échanges entre les hommes des trois vallées et leur savoir-faire. Le succès de la traditionnelle fête artisanale du dimanche 19 août 2001 l'atteste. Mais il faut aussi se souvenir que depuis plus de deux siècles, le massif vosgien est devenu un espace de pratique sociale de grand air. L'organisation de ces pratiques s'est concrétisée au XIXe siècle dans la formation du Club Vosgien.

Des séquences paysagères singulières :

Les chaumes sommitales, les versants boisés, les fonds des vallons et la route d'accès au site sur le territoire de Belfort forment les ambiances paysagères les plus significatives. L'ensemble de ces séquences montre que le ballon est depuis plus de mille ans un lieu cultivé et non pas un espace uniquement naturel et que ce patrimoine exige un entretien régulier.

Les Hautes Chaumes soulignent dans un vaste plateau en pente légère tournée vers l'ouest la forme ronde presque tendre du sommet. La partie sommitale est encadrée par les lisières des massifs forestiers qui masquent la transition brutale avec les fortes pentes. Les Hautes Chaumes sont issues du défrichement des hêtraies, engagé dès le VIe siècle pour l'élevage bovin. Le nom : les Chaumes désigne des pâturages sur les sommets, des terrains maigres, stériles, isolés ou déserts qui à l'origine furent un lieu fréquenté par les bêtes sauvages, les bisons et les aurochs. Le marcaire, préposé à la garde des troupeaux est aussi chargé de la fabrication des fromages et trouve l'origine de son nom dans le mot allemand « melken » qui signifie traire. Avec le lait des vaches on fabrique le fromage de Munster³⁶⁸. Les Hautes Chaumes forment ainsi un espace de landes et de pâturages montagnards qui nourrissent en herbe de qualité les troupeaux. La flore n'est pas très diversifiée, mais on y trouve des essences très rares comme la pensée des Vosges (*viola lutea*), espèce endémique qui n'existe nulle part ailleurs et qui provient de l'héritage glaciaire. Par endroits on croise aussi la myrtille, la gentiane jaune, le lys Martagon, l'arnica ou la renoncule dorée.

Les versants du Ballon présentent des espaces fermés, boisés, et des espaces semi-ouverts :

- Les versants boisés forment des reliefs sculptés par le ruissellement des eaux. Domaines des hêtraies-sapinières, ils sont entretenus en futaies jardinées et du côté alsacien, autour du cirque d'Alfeld, on trouve sur les éboulis et les ravins rocheux des érablaires à côté de frênes et d'ormes. Ces paysages boisés se caractérisent par l'intimité de leur ambiance et la variété des couleurs qui tient tant à la végétation qu'aux couleurs de la roche. Le granit montre une couleur rosâtre. Le végétal offre les

³⁶⁸ Xavier Thiriart, *Gérardmer et ses environs*, Paris, Imprimerie Tolmer, 1882, précise que : dans les fermes auberges "Maicaireries" d'autrefois : "On préparait les fromages façon gruyère et un fromage plus mou de la nature du Géromé", p.142.

verts tendres des feuillus au printemps, les verts sombres des sapins, sans oublier la pureté blanche avec l'unification du massif sous la neige en hiver.

- Les espaces ouverts ou semi-ouverts des vallons, avec la présence des fermes-auberges qui gèrent autour d'elles le paysage, côté alsacien, le vallon du Wagenstallbach et celui du lac d'Alfeld présentent des clairières constituées de prairies ouvertes.

Les fonds des vallons sont le domaine de l'habitat forestier humide avec des aulnaies-fresnaies. Le régime des cours d'eau est souvent à caractère torrentiel comme les cascades du Rummel. Ce paysage est ponctué par des tourbières à Molinie et de multiples espèces de Carex.

La route en venant de Belfort se présente comme une magnifique voie formant un développé harmonieux de lacets. C'est typiquement une route d'ingénieurs-paysagistes, tracée au XVIII^e siècle, et réhabilitée au XIX^e siècle, elle offre un dessin parfait qui épouse avec soin toutes les courbes de niveau. La route fut commencée ³⁶⁹ en 1752 et terminée en 1763. Le Marquis de Pezay évoque alors : « le chemin tellement ménagé, sa coupe si savante et les spirales qu'il forme, dessinées si admirablement, que partout un cheval peut y galoper tant à la montée qu'à la descente ». La photo aérienne qui la représente montre toute la qualité de son dessin dans le site. Elle comprend une collection d'ouvrages de grande qualité, un patrimoine savant et soigné en pierres appareillées : ponts, ponceaux et murs de soutènements. Elle traverse par ailleurs une très belle hêtraie sapinière et forme un circuit de paysage agréable d'accès au site.

Des Hommes et des métiers.

Des hommes et des métiers ont fait vivre ces paysages ; d'abord les bergers ou les marcaires liés aux chaumes, les bûcherons, les schlitteurs et les charbonniers liés à la forêt, puis les militaires et enfin les touristes. Pour comprendre ces paysages, il convient de les évoquer.

Les bergers ou les marcaires. Le marcaire ou le berger provient du mot allemand qui signifie traire. Ils étaient presque tous alsaciens ou parfois suisses. Ils vivaient frugalement, vêtus simplement avec des habits en grosse toile de chanvre, des sabots à leurs pieds nus et pour couvre-chef une calotte de cuir. Ils possédaient aussi une pochette de cuir qu'ils attachaient volontiers à leur ceinture et qui contenait du sel et des herbes aromatiques pulvérisées utiles pour la santé des bêtes. Ils étaient attachés à leur liberté et à leur indépendance et ne se plaignaient pas trop de la solitude à laquelle ils étaient contraints durant plusieurs mois. Ils avaient plaisir à dire et à chanter³⁷⁰ que :
*« Sur les montagnes, il fait bon habiter
 Quand elles sont couvertes de fleurs,
 Je me sens plus grand que le plus puissant des princes ».*

³⁶⁹ Voir sur ce point les recherches présentées par D. Feltre, op. cit., p. 31.

³⁷⁰ Voir sur ce point D. Feltre, op. cit., p. 18...

Les pâtres montaient sur les « hautes chaumes » vers le 25 mai. Le marcaire avait déjà porté ses ustensiles à la métairie de montagne. Le bétail grimpeait tôt le matin par les chemins boisés, dans le tintement des clochettes, avec en tête du troupeau la plus belle vache laitière, ornée de fleurs. Le berger et son garçon suivaient, tous deux portant sur le dos des seaux à lait, ce qui ne les empêchaient pas de saluer au passage la nature qui allait les accueillir près de quatre mois. Le marcaire était très superstitieux, il croyait aux esprits, aux lutins et aux feux-follets. Il avait un talisman : la gentiane. Jamais il n'invitait son épouse sur les « chaumes ». Il lui était interdit de boire du vin et de l'alcool, car il devait garder toute sa tête ; de même son chien ne devait en aucun cas faire peur aux bêtes pour conserver au lait toute sa qualité. Arrivés dans les pâturages, le marcaire et son valet s'installaient dans la métairie, construite près d'une source, faite en maçonnerie et troncs de sapins non équarris, très basse, au toit aplati et consolidé de grosses pierres pour mieux résister aux tempêtes. La hauteur ne dépassait pas 2,25 m ; elles étaient de forme carrée. Les plus spacieuses atteignaient 4 m de côté. Des tampons de mousse étaient enfoncés dans les interstices pour arrêter le vent. L'intérieur se composait de deux pièces. L'une servait de cuisine, de fromagerie, et d'habitation ; on y trouvait là, entassés, tous les ustensiles utiles à la traite ; une table, un banc, une étagère. L'autre pièce était une chambrette avec un lit.

L'étable était située soit sous le même toit que la fromagerie, soit un peu à l'écart. Elle mesurait 3 à 6 mètres et pouvait atteindre 30 m de long si le troupeau était important. On rassemblait deux fois par jour les vaches qui étaient attachées par le cou pour la traite.

Le troupeau appartenait au marcaire qui était néanmoins contraint de louer chaque été un certain nombre de bêtes supplémentaires pour obtenir une quantité suffisante de lait. Une vache donnait à peu près durant l'alpage d'été un quintal de fromage et un hectare de terrain pouvait nourrir une tête de bétail. C'étaient des bêtes de choix plus robustes que les animaux de plaine ; traditionnellement la vente s'effectuait à Bâle. Chaque jour, le lait des traites du soir et du matin était versé dans un chaudron de cuivre, chauffé à 30-37°C. Il fallait environ 6 litres de lait pour obtenir 1 kg de fromage. On y ajoutait 5 cm³ de présure et en deux heures l'ensemble était caillé. A l'aide d'un grand couteau de bois (le sabre à lait), on coupait la partie solide, puis on remplissait les moules à fromages, en bois percés de trous pour permettre un meilleur égouttage. Cette opération s'effectuait dans la salle à fromage où la température était maintenue entre 15° et 20°. Au bout de trois ou quatre jours, les fromages étaient salés et mis en cave pour 5 ou 7 semaines. Autrefois, le sel, très cher, était remplacé par de la cendre mélangée à de l'urine d'enfant. Des lavages et brossages réguliers à l'eau tiède et un lent affinage dans la cave faisaient lentement roussir les fromages.

Le marcaire fabriquait du beurre et du fromage (géromé ou munster). Un valet ou un aide descendait à la fin de chaque semaine dans la vallée pour vendre ces produits. L'origine des fromages est très ancienne mais le fameux munster n'apparaît véritablement qu'au XV^e siècle.

Après la guerre de Trente ans, les Suisses et les Tyroliens vinrent s'installer sur les « hautes chaumes » et apportèrent avec eux le « cor des Alpes », « l'Alphorn », qui étaient pour eux un moyen de communication entre marcaires car le son du cor porte jusqu'à 10 km ; il constituait aussi pour le berger un instrument de musique qui distraignait sa solitude. Les chansons d'époque témoignent de leur vie simple et de leur gaieté :

« Mon bonheur est sur la montagne,
Ma joie est sur la montagne,
Non, nous ne chantons pas pour rien,
Non, nous ne chantons pas en vain.
Jodler, crier de joie, siffler, chanter »³⁷¹

Jusqu'en 1930 les fermiers continuaient toujours à jouer de cet instrument. Au fil des ans avec le développement du tourisme, un dansoir fut installé à côté de la marcarie. En 1906, les 5650 animaux côtoyaient régulièrement les touristes sur les chaumes du versant alsacien. On recevait alors les dimanches et jours de fête une jeunesse qui venait s'exercer au violon et à la clarinette. Sur les hautes Chaumes, Le visiteur trouvait toujours un bon accueil : un repas frugal fait de fromage et de pain de seigle l'attendait et s'il le souhaitait, il trouvait une place dans le grenier à foin, pour passer la nuit. Il y avait affluence, surtout le jour de la fête des pâtres, le dimanche de la Saint-Jean. Au plus tard, le 29 septembre, les marcaires quittaient les « chaumes » avec les troupeaux, au son des clochettes . Les métairies abandonnées pour la mauvaise saison par leurs locataires ont été parfois détruites par les guerres ou laissées à l'abandon. Certaines de ces métairies sont néanmoins devenues aujourd'hui des fermes-auberges qui continuent à accueillir et à faire vivre le territoire du Ballon d'Alsace. Elles ont souvent conservé les secrets de fabrication séculaires du « munster » ou du « géromé ».

La forêt Vosgienne ; les Bûcherons , les schlitteurs, les charbonniers et les mineurs. Les Vosges longtemps couvertes de forêts attiraient déjà à l'époque de Charlemagne de nombreux chasseurs qui poursuivaient les bêtes sauvages. A la fin du XVI e siècle, la forêt couvrait encore des espaces considérables qui présentaient un paysage dont le Marquis de Pezay donne en 1770³⁷² une image littéraire : « Temples austères, élevés sous le souffle de Dieu, consacrés par le culte de nos ancêtres, nos profondes forêts des Vosges, dans le calme solennel de leurs massifs impénétrables à la lumière d'en haut, impriment au visiteur sensations de religieux, respect, plus intenses et plus vifs que tous les édifices voués au culte divin par la main de l'homme »³⁷³

Au cœur de la montagne, les habitants des vallées venaient librement et régulièrement y chercher leur bois de chauffage. Puis plus tard, les marcaires en tirèrent aussi sans contrôle, leur bois de construction. Cette forêt a néanmoins donné lieu à des règlements forestiers sévères.

³⁷¹ Cité par D. Feltre, op. cit., p 18.

³⁷² Cité par D. Feltre, op. cit., p. 20.

³⁷³ Cité par D. Feltre, op. cit., p. 20.

Pour comprendre l'intérêt et surtout le sentiment que les populations portaient à ces espaces, on doit nécessairement aller en forêt. De toutes les saisons, c'est sans doute l'hiver qui nous révèle l'aspect le plus secret de la nature sylvestre. Eclairée par la douceur du soleil, filtrée par les brumes, la coloration des bois en hiver présente une variété de tons délicats, qui va des gris lumineux au noir réchauffé de bistre des écorces, des verts argentés des mousses, aux verts laqués du houx, jusqu'au vert sombre des ronces. Les feuilles desséchées et rousses des chênes, le dessin dentelé du lierre, l'ivoire jauni des tiges sèches des graminées enrichissent de diverses couleurs cette palette délicate. Sous nos pieds, les feuilles forment un épais tapis, mais chacune isolement montre son essence d'origine. On y retrouve le jaune paille de la feuille des érables dont les lobes dessinent une main dentelée, la feuille ovale vernissée rouge de l'alisier, le blanc grisâtre de la longue feuille de saule. Mais pour saisir la véritable personnalité d'un arbre, parmi les autres essences forestières, il faut le voir sans feuilles lorsqu'il montre l'ordonnance habituellement cachée de sa physionomie, l'élancement de son fût, l'armature de ses branches. On reconnaît le hêtre à la superbe rondeur de sa colonne gris argenté et l'élégante architecture de ses fines ramures. Le grand chêne, atteint l'âge adulte à 100 ans, la maturité à 200 ans et devient un vieillard superbe au tronc noueux, aux branches noires et farouches agitées par on ne sait quelles vastes réflexions sur le monde. Le bouleau possède de la grâce avec sa tige à l'écorce satinée et ses branches qui flottent légèrement. Le tilleul dévoile sa silhouette à l'écorce grise marquée de longues gerçures, aux nombreux rameaux lisses et luisants, et dont la cime forme une sphère. La flèche droite du sapin et son feuillage sombre, vibrant, résistant à l'orage et aux tempêtes, inspire le calme. Le sapin était d'autant plus vénéré par les populations des montagnes vosgiennes qu'on taillait dans son bois les solives et les murs des métairies des chaumes, ou les cabanes des bûcherons, il servait aussi à édifier de nombreux hameaux. L'intimité que les hommes entretenaient avec les arbres tenait au fait que leur existence même était dépendante de la forêt : « ... Dans cette forêt qui le matin (...) a l'air de fondre en pleurs campent plusieurs corps de métier : les bûcherons, les charbonniers... »³⁷⁴.

La forêt fournit aux populations toutes sortes de nourriture. Les fruits sauvages, particulièrement les myrtilles ont fait la renommée des délices du Ballon d'Alsace. Les champignons qu'on ramasse en automne, surtout les bolets, les chanterelles ont longtemps été la base de la nourriture de ceux qui vivent directement de la forêt.

Les bûcherons

Sur la coupe, adossée à un escarpement rocheux, se dressait la cabane du bûcheron. C'était une construction simple, composée de troncs de sapins et d'écorces qui servaient pour couvrir le toit. A l'intérieur, pas de fenêtre, le foyer était aménagé dans un coin, contre le rocher et un trou dans le toit permettait aux fumées et aux vapeurs de se dégager. Une planchette retenait les cendres du foyer. Le lit en bois était cadré par des planches mal équarries, le bûcheron n'avait ni matelas, ni couverture et se couchait tout habillé sur les ramilles de sapin entassées dans le cadre du lit.

³⁷⁴ André Thieuret, *La vie rustique*, Paris, Launette, 1888, p. 52.

Quand le jour baissait, l'ouvrier rentrait au gîte pour préparer le repas du soir, celui-ci se composait de pommes de terres rôties sous la cendre ou cuites à l'eau. Parfois il mangeait une soupe agrémentée d'un morceau de lard, du pain noir et un peu de fromage. Il buvait de l'eau mais bénéficiait parfois d'un peu d'eau-de-vie provenant de la distillation de pommes de terre ou de blé. Il mangeait sur ses genoux, car il n'y avait pas de table dans sa cabane. Il ne rentrait dans sa famille que le dimanche. Le métier était dangereux en particulier dans le cadre des opérations d'élagage et d'abattage des arbres. Pour élaguer, travail qui lui était imposé, il grimpait au tronc à l'aide de crochets de fer aux pieds. De la main droite qui portait la hache, il coupait les branches souvent à une hauteur de 25 à 35 m au dessus du sol. Chaque année cette besogne entraînait la mort d'hommes. L'abattage se pratiquait en toutes saisons mais de préférence en hiver. Il nécessitait la présence de deux bûcherons qui taillaient à la hache toute la circonférence sur une hauteur de 1,50 m pour supprimer le renflement dû à la naissance des racines. Six heures de travail préparatoire étaient alors nécessaires et seulement une demi-heure pour abattre l'arbre avec la scie « passe-partout ». L'arbre abattu était tronçonné, débité en morceaux de 4 mètres. Les grosses branches étaient transformées en bois de chauffage, les petites en fagots. L'ensemble était pris en charge par les schlitteurs et ensuite les voituriers.

Les Schlitteurs

Les troncs abattus par les bûcherons étaient ensuite transportés dans la vallée par les schlitteurs qui comme les bûcherons accomplissaient un dur travail pendant de très longues heures. Ils commençaient à cinq heures du matin, au petit jour, pour achever leur besogne à la nuit tombante à huit heures du soir ; ils faisaient ainsi en moyenne des journées de quinze heures. Le schlitteur dessinait et édifiait lui-même la voie pour évacuer le bois comme le traîneau qui va le porter. Ce traîneau pesait entre 15 à 25 kg et devait être à la fois solide et léger, car depuis la vallée, l'homme le remontait sur son dos. Pour construire l'engin, le bois était choisi avec attention : du frêne pour la charpente, de l'érable pour les brancards. Les semelles du véhicule, aussi en bois, s'usaient rapidement, brûlées par le frottement, elles semblaient comme brûlées. Le chemin de schlitte était formé de traverses régulièrement espacées de 30 à 35 cm, apposées contre des piquets ou fixées sur 2 lignes de troncs d'arbres couchés à terre. Ce chemin avait l'apparence d'une interminable échelle, long de 4 à 7 km. Sa largeur était de un mètre, de deux mètres dans les tournants. Parfois le terrain exigeait la confection de ponts et de viaducs édifiés avec des piles et des madriers. Six, huit, dix traîneaux pouvaient se suivre sur un chemin de schlitte, chacun conduit avec adresse par son conducteur. Le schlitteur chargeait sur sa luge 2 à 3 stères de bois qui comprenant le bois de chauffage, les grumes... Seuls les grands troncs étaient traînés par les animaux de trait jusqu'au chemin des voituriers. Pour ne pas multiplier le nombre de courses le schlitteur chargeait au maximum son traîneau, ce qui rendait le métier dangereux et les accidents nombreux. Malheur à celui dont le genou plie ou dont le pied glisse sur une traverse car il est renversé et son corps comme ses membres peuvent être broyés sous le poids du chargement. Le schlittage était tributaire des températures et du climat. Une grande chaleur, avec les semelles qui sous le frottement charbonnent, peut entraîner le traîneau à prendre feu. La pluie au contraire expose le

schlitteur à glisser et s'il survient une ondée l'homme doit abandonner son traîneau et le laisser perdre pour éviter tout risque. Lorsque tous les produits de la coupe étaient descendus (troncs, fagots, souches ou écorces...), le chemin était abandonné pendant 10 ou 15 ans. On récupérait alors les traverses qui avaient servi à la construction du chemin pour en vendre le bois.

Tous ces bois provenant des coupes des montagnes vosgiennes étaient déposés sur un chantier dans une prairie où venait aboutir une route carrossable. Avant la construction des routes et des chemins de fer, le bois était transporté par flottage dans les torrents jusqu'aux villages et villes comme Strasbourg.

De nombreuses scieries étaient installées au bord des torrents au cœur de la montagne, alimentées à profusion par le bois des forêts. La forêt faisait vivre ainsi un grand nombre de gens autour de petits métiers : les fabriquant de sabots, de tuyaux de fontaines, de balais, de bardeaux. Avant le XVI^e siècle, les scieries s'étaient spécialisées dans la fabrication de bardeaux. Après le XVI^e siècle, cette fabrication fut délaissée au profit des tuiles pour le revêtement des toits. Ces dernières étaient en effet devenues meilleur marché et étaient aussi moins dangereuses en cas d'incendie.

Les charbonniers

Au XVI^e siècle dans les forêts du massif vivaient aussi quelques charbonniers. Ceux-ci travaillaient à plusieurs kilomètres de leur lieux d'habitation et ils traitaient avec leur client par des contrat signés. Sur le chantier, leur premier souci était de construire une cabane, sorte de hutte en bois rudimentaire entourée de plaques d'écorce avec juste une ouverture servant de porte.

A proximité, le charbonnier plaçait les fourneaux à l'abri des grands vents pour y entasser 30 à 40 stères de bois à consumer. Huit jours étaient nécessaires pour obtenir du charbon de bois tout en surveillant constamment le feu. Pour le refroidir complètement on devait attendre 24 heures. Les sacs qui contenaient le charbon pesaient de 100 à 120 kg, ils étaient emmenés dans une grande benne en noisetier de 7 mètres de long jusqu'à la gare la plus proche .

Les Mineurs

La forêt des Vosges a aussi été peuplée autrefois par une population de mineurs. Les débuts de l'exploitation minière datent probablement du XII^e siècle. Ce sont les princes de la Maison de Montbéliard qui avaient fait exécuter les premiers, des recherches minières dans le sous-sol de la vallée de la Savoureuse. Une charte des archiducs d'Autriche en fait état en 1387 et indique : « que l'on doit continuer à rechercher et travailler le minerai d'argent de Masevaux. » Cette industrie minière exige une main-d'œuvre spécialisée ; les villages de Giromagny et Lepuix-Gy prennent à cette époque leur essor tandis que d'autres se créent comme Auxelles-Haut autour de cabanes de bois construites à la hâte pour les accueillir. Des galeries sont ouvertes à Giromagny, Lepuix-Gy, Auxelles-Haut et de 1590 à 1594, une tonne d'argent est extraite. Ainsi au XVI^e siècle s'ouvre une ère de prospérité grâce à l'exploitation de l'argent, encouragée par les ducs de Lorraine.

A partir de 1520, les mineurs viennent de partout et leur nombre atteint 3000 en 1545. Ils creusent au burin et ouvrent dans la vallée de Sainte-Marie aux Mines, plus de 600 mines représentant 70 km de galeries. Douze fonderies travaillant jour et nuit leur sont attachées et la production d'argent pur dépasse alors 3 tonnes par an. La renommée du lieu sera renforcée par d'exceptionnelles trouvailles : un bloc d'argent de 300 kg qui est offert à Charles Quint en 1539, tandis qu'en 1581 on découvre un autre bloc de 592 kg. Le travail dans la mine était très pénible : des galeries de 2 m de haut et de 60 à 70 cm de large obligent à un déplacement difficile. L'extraction du minerai se fait à la main à l'aide d'un marteau et d'une pointerolle. Le marquis de Pezay en donne un témoignage : « J'ai descendu 300 pieds sous terre, pour admirer ce qu'il eut été peut-être à souhaiter que l'avarice n'eut pas fait inventer aux hommes, mais qui ferait désirer qu'ils perfectionnent puisque les institutions sociales ont rendu l'or nécessaire. Du fond de ce dédale ténébreux où tant d'hommes ont péri pour orner de quelques paillettes de plus les habits de quelques-uns de leurs semblables, j'ai remonté au-dessus de la surface. J'ai trouvé belle l'invention de ces puits profonds qui transmettent l'air indispensable à des êtres qui s'en privent pour six sols par jour. J'ai vu et j'ai admiré comment ces mêmes ouvertures permettent de faire mouvoir des pompes et des roues ingénieuses qui portent, à la surface, l'eau gagnant sans relâche au fond de ces riches abîmes où, par un danger toujours présent, elle rend la force et l'activité à tant de malheureux, bravant mille morts pour gagner leur vie »³⁷⁵ ...

Colbert et Louis XIV ont essayé de relancer l'exploitation des puits du Ballon d'Alsace. Bien que l'extraction ait été facilitée par l'utilisation de la poudre comme explosif, ce qui soulageait les mineurs. Les mines s'épuisent au fil des ans et leur déclin se profile lentement. A la veille de la révolution, il ne reste que cent cinquante mineurs

Les touristes.

Comme le dit M. Feltre : « dans le Ballon d'alsace, tout est curiosité. Chaque pierre, chaque construction, chaque tournant de route presque a son histoire, enjolivée souvent par la tradition populaire. » On ne peut par conséquent s'étonner qu'au XVIIIe siècle déjà les voyageurs en faisaient l'ascension et que la promenade était devenue une promenade littéraire sinon obligée du moins fréquente pour l'élite cultivée. Madame de Sabran en relate le parcours en septembre 1787 dans une lettre au chevalier de Boufflers : « me voici à St-Maurice, dans une assez jolie petite auberge pour un endroit aussi sauvage. Nous venons de manger d'excellentes truites. Il est 7 heures du soir et nous allons nous coucher pour nous lever avant une heure du matin afin de devancer le jour sur cette fameuse montagne (...). Nous nous sommes mis en marche à 1 heure du matin, la lune brillait de son plus doux éclat... sur les trois heures, nous sommes venus sur la cime.. Je n'ai peut-être de ma vie autant souffert de froid et du vent qui était insupportable... Il fallait attendre le jour, voir le lever du soleil, comme nous l'avions projeté... Une belle aurore préparait l'arrivée du soleil pour notre plaisir, et semait son chemin de topazes et de rubis... Insensiblement, il parut à nos yeux comme un globe de feu, d'où s'échappa en peu d'instant un foyer de lumière que

³⁷⁵ D. Feltre, op. cit., p. 51.

l'œil ne pouvait plus fixer, et devant lequel j'étais tentée de me prosterner d'admiration. quel éclat ! Quelle majesté ! En vérité, je crois que c'est le Dieu du monde... »³⁷⁶

Au début du vingtième siècle malgré cette admirable réputation, le tourisme était encore réduit dans le massif. Il ne prit que très lentement son essor. Pour cela il fallut baliser les sentiers et avec ce premier effort, des itinéraires pédestres dont on fit la promotion, attirèrent les amateurs de marche à pied et de plein air, dans la région belfortaine.

Dès 1886 on partait le plus souvent du Saut de la Truite pour accéder au sommet. Bientôt grâce aux efforts de la section d'Epinal du C.A.F. les principaux sentiers furent balisés et de nombreux poteaux indicateurs les jalonnèrent. Tout en haut, à proximité de la statue de la Vierge, une table d'orientation donnait la direction des villes voisines et des sommets des montagnes que le panorama donnait à voir. Au fil des ans le Ballon était devenu pour les trois régions une promenade habituelle.

On le voit, au fil des années, se sont croisées diverses populations qui ont su tirer parti des potentiels du Ballon d'Alsace. La beauté du paysage, la situation géographique particulière comme les ressources que ce site conserve sont autant d'atouts pour un avenir qui reste à inventer autour de nouvelles activités que l'intelligence humaine ne manquera pas de trouver.

Le site de la Motte de Vesoul

Aux confins méridionaux de la Lorraine, à une cinquantaine de kilomètres au Nord de Besançon, Vesoul est la préfecture du département de la Haute-Saône. A la croisée des voies (des routes et depuis le XIXe siècle du chemin de fer), l'agglomération s'étale au cœur du bassin du Durgeon, affluent de la Saône.

Un caprice géographique ou un site de confluence

Les plateaux autour de la ville présentent un relief plus accentué au sud qu'au nord. Les gradins d'un cirque large de sept kilomètres et de cinq de diamètre sont formés par les pentes des coteaux de Chriez, de Navenne de Frotey. Ils marquent ainsi un amphithéâtre naturel qui, dans une échelle de dimension géographique, met originalement en valeur la cité.

Le site de la Motte de Vesoul est une butte témoin échappée du grand plateau calcaire entaillé par l'action des eaux. Elle présente une forme très régulière en cône qui tient en partie à l'exceptionnelle homogénéité de ses pentes. La forme régulière de la butte a pu se maintenir durant des millénaires grâce à la configuration du réseau hydrographique et des affluents du Durgeon en ce lieu. La confluence a ici permis le maintien de cette relique du plateau qu'on appelle aujourd'hui la Motte..

³⁷⁶ Cité par D Feltre, op. cit., p. 58.

La valeur paysagère

Culminant à 375 m de haut, la Motte constitue le belvédère central de l'agglomération vésulienne et elle offre un panorama imprenable des coteaux alentours. Très visible de la plaine, elle forme un monument conique naturel, qui domine l'urbanisation et s'étale en nappes tout autour. Elle est aussi le point originel de la cité, restée entièrement préservée et recouverte de végétations, ce qui est unique pour une agglomération. Le plus souvent, la ville d'origine demeure ensevelie sous différentes couches d'urbanisation.

La motte qui s'étend sur deux kilomètres à sa base est cultivée et plantée d'arbres sur ses pentes. Elle apparaît surélevée au-dessus de la ville. A deux pas du centre ancien, on entre dans un espace de campagne jardiné et cet aspect, nous le répétons, est aussi étonnant que rare. La butte est ainsi un grand parc urbain où on retrouve des morceaux de l'histoire de la ville.

Un poids historique symbolique lié à un usage cultuel.

Elle fut aux temps préhistoriques le premier espace habité par les hommes. Poste de vigie, elle a vraisemblablement servi à l'époque romaine à surveiller la route de Luxeuil à Besançon. Les premiers textes qui désignent le château de Vesoul datent de 899. Ainsi, dès le haut Moyen-Âge un ensemble bâti s'implante et les pentes de la butte sont cultivées de vignes qui fournissent alors le château, l'abbaye et le bourg proche.

Le bourg castral s'est développé aux pieds du promontoire naturel, au fil des ans, il va grossir pour devenir une cité urbaine qui prendra le nom du château qui autrefois le surplombait. Le château comme l'abbaye vont disparaître pour être remplacés au XVIII^e siècle par une haute croix de bois recouverte de plaques qui brillaient au loin sous les reflets des rayons du soleil et a longtemps formé le repère visible de la ville. Les ruines du château et de l'abbaye ont servi de carrière pour construire l'extension urbaine de la ville basse, on retrouve par endroits des morceaux d'architecture noble dans les constructions de la ville.

La Motte est par ailleurs depuis longtemps un symbole religieux en rappel du Mont des Oliviers. La succession de calvaires sur le chemin escarpé suivi pour son ascension, atteste de son très lointain usage cultuel.

A son sommet, le monument composé d'une grotte de rocaille et d'un oratoire néogothique a été édifié en 1857 par les édiles de la ville en signe de remerciement pour avoir épargné Vesoul du choléra qui sévissait alors.

Dès la fin du XIX^e siècle une composition paysagère avec des vergers, des prêtres, des pâturages marque le paysage de la Motte. Au XX^e siècle on note la disparition de la vigne au profit de pâtures sur la partie basse, et la replantation de vergers sur la portion sommitale. Ces vergers tombés en friche se sont progressivement transformés en boisements.

Arc-et-Senans.

Le projet le plus célèbre et le plus novateur de Ledoux a été pensé à partir de la traditionnelle exploitation du sel franc-comtois, qui se développe au XVIIIe à Montmorot, Lons et Salins. Il bâtit la saline d'Arc-et-Senans en 1775. L'architecte projette alors les plans d'une ville modèle dont il propose au ministre Turgot d'environner la saline. La ville de Chaux est restée une ville idéale. Sa conception est entièrement originale à l'époque : elle s'organise d'abord autour d'une manufacture. C'est la première fois que le travail et les fonctions industrielles sont placées au centre du dispositif urbain. Pour un esprit éclairé du XVIIIe siècle, le moteur essentiel de l'activité des villes était le commerce. L'urbanisme des Lumières tenait à favoriser les échanges par la percée de nouveaux axes et l'édification de halles ou de marchés.

Le renversement inauguré par Ledoux trouvera sa postérité dans les villes-usines au XIXe siècle (Anzin ou Le Creusot). A Chaux, la fonction des bâtiments est inscrite dans leur forme : le bâtiment de la maison des commerces et du « pacifère » où se règlent les conflits, le panatétéhon pour enseigner la morale, la maison des plaisirs, l'hospice, la forge à canon comme la maison du directeur des sources de la Loue ont leur structure propre. Il existe des maisons en forme de voûte, de port ou de canal. Et les confins de la ville sont marqués par des maisons-bornes, tandis que celles qui sont proches de la campagne, la maison des gardes de la forêt par exemple, seront formées de troncs grossièrement assemblés.

Ce projet de ville idéale marque une étape vers l'idée d'une ville-équipement capable d'organiser un espace et des forces économiques. Pénétrée par des routes, par des canaux, la ville moderne est désormais traversée par un réseau d'infrastructures. Elle est structurée par les éléments de circulation qui la rattachent au territoire. Reliée au processus de production par un système à la fois interne et régional, elle est le relais de l'activité économique, et par là susceptible d'agrandissement permanent. De là, son plan d'extension, qui projette la ville en direction de la nature et du territoire, qui capte le paysage d'Arc-et-Senans. Par ses intuitions fondamentales, l'utopique ville de Chaux reste un manifeste, une étape essentielle de la réflexion et de la projection des villes modernes à venir.

Conclusion : recherche d'une image métaphorique pour la Franche Comté

Entre l'Alsace et Lyon, entre le Rhin et le Rhône, la Franche-Comté n'a pas une identité bien marquée, elle fut longtemps appelée la « Comté de Bourgogne », et servit à sa voisine de marche, de frontière vers l'est. Faut-il dire avec quelle impatience les Comtois supportaient ou rejetaient cette sujétion ? Et cela d'autant plus qu'il n'existe ici, ni une grande capitale régionale, ni une histoire exceptionnelle auxquelles les habitants puissent se raccrocher.

La Franche-Comté a toujours été un entre-deux : entre deux reliefs, les profondes vallées glaciaires et l'ample plaine de la Saône, entre deux envahisseurs, les Huns venant de l'Est, les francs et les romains de l'ouest, entre deux régimes politiques, entre le royaume de France et l'empire germanique, entre une forte ruralité du sud et une industrialisation poussée du nord.

Elle apparaît ainsi comme une marche défensive en progression vers les sommets.

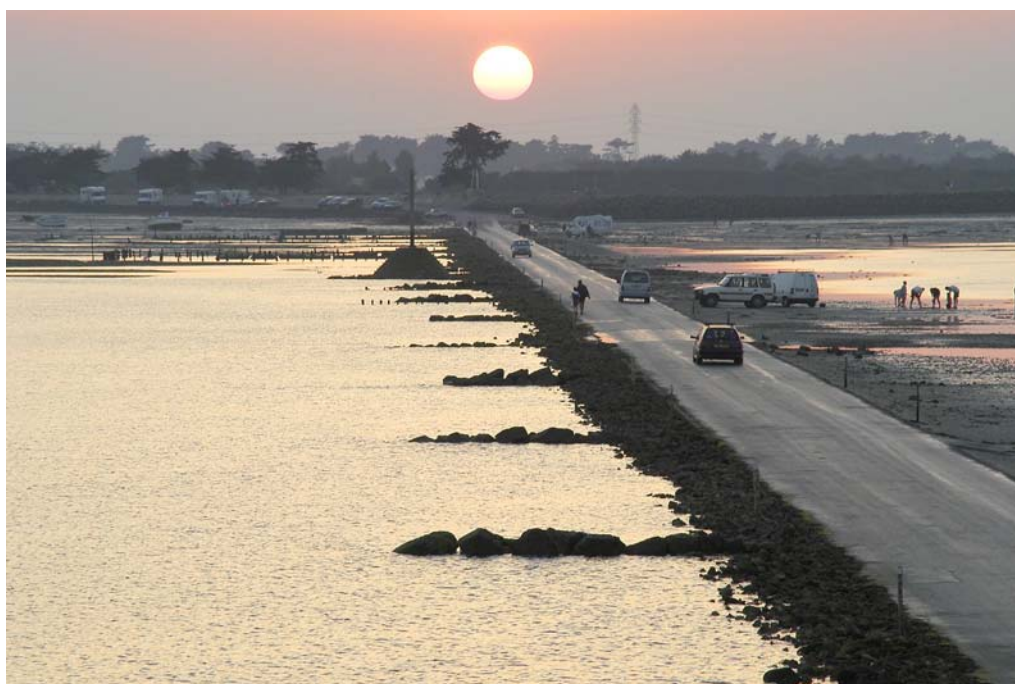


Château Chalon (photo G. Crossay)



La cascade du Hérisson (photo G. Crossay)

PAYS DE LOIRE



Le passage du Gois (photo A. Ballanger)

Pays de Loire

C'est la plus artificielle de toutes les régions françaises. Qu'y a-t-il en effet de commun entre les longues plages de sable fin de la côte atlantique et les massifs sombres et escarpés des Alpes mancelles ? Entre le Marais Poitevin avec la Venise verte, ses canaux et rigoles, et le bocage mayennais ? Ce pays concerne pourtant les terres de l'Ouest, rurales dans ses ascendances entre les bocages et les petites villes. L'image de la Vendée catholique et royale les imprègne encore, particulièrement aux confins du Poitou, de l'Anjou et du Maine. L'ouest semble ne pas pouvoir rester à l'écart et Nantes s'impose depuis longtemps (avec Saint-Nazaire), grand port du commerce colonial jadis, agglomération industrielle et maintenant capitale de région. La Loire, ce fleuve exceptionnel a engendré un paysage à nul autre pareil avec des îles, des bancs de sable, des marais où nichent les oiseaux et où se réfugient toutes sortes d'espèces aquatiques. La Loire est une coulée de lumière, une large bande d'eau où se reflète le ciel, traverse les villes, passe entre les levées, les champs et les pâtures. Ainsi un milieu de nature et de culture unique fédère-t-il peut-être toute la région ? L'homme de lettres Armand Lanoux décrit ce fleuve qui irrigue un cinquième de notre espace national : « la Loire est capricieuse, désinvolte, avec des colères aussi redoutables que ses paresseuses. Elle aime tant à changer de manteau que, si Vigny l'a vue jaune, comme Hugo, Clémenceau la voyait bleue. Hérédia la déclare blonde, Baudelaire verte. Je l'ai vue jaune, puis bleue et presque violette, à trente secondes d'intervalle. Ah ! elle est comme le Danube bleu ou la mer Rouge, couleur de ciel, avec simplement un reflet blond dû aux transparences sur le sable quand elle est limpide, à la boue en suspension quand elle est irritée. Souvent Loire varie... »³⁷⁷ Si le fleuve contribue à donner une unité, il ne faut pas oublier la proximité de l'Océan et le bocage pour compléter l'image de la région.

La Loire, cette grande artère forme aussi une frontière géographique et climatique qui séparant le pays en deux : on se situe toujours par rapport au nord ou au sud de la Loire. Ignorée par Charlemagne, endiguée par Colbert, canalisée sous Napoléon III, la Loire conserve son identité et la liberté de son cours. Animée par la navigation, admirée pour ses paysages, ses jardins et ses châteaux qui la dominent et pour la clarté de la lumière qui l'éclaire, les poètes l'ont célébrée depuis des siècles pour sa douceur de vivre, pour son calme propice à l'épanouissement de l'intelligence et de la sensibilité humaine :

« ...Plus mon loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le Mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine. »³⁷⁸

Victor Hugo décrira aussi LA Loire dans ses voyages³⁷⁹ en 1843 : « Une eau jaune et large, des rives plates, des peupliers partout, voilà la Loire. (...). Le long de la rivière,

³⁷⁷ Armand Lanoux, *La France par dessus les toits*, Selection du Reader's Digest, 1972, p. 103.

³⁷⁸ Joachim du Bellay, Cité par Henriette Dussourd, *Les hommes de la Loire*, Berger-Levrault, 1985, p. 11.

³⁷⁹ Victor Hugo, *Voyage Alpes et Pyrénées*, Collection Nelson, Paris, sans date.

dans les îles, au bord de la levée, au fond des lointains, on ne voit que peupliers. Il y a pour mon esprit je ne sais quel rapport intime, je ne sais quelle ineffable ressemblance entre un paysage composé de peupliers et une tragédie écrite en vers alexandrins. »

Jardins de la France³⁸⁰, les pays de Loire cultivent ceux-ci comme mode de rêve et lieu de création. Par le port de Nantes arrivent au XVIIIe siècle les arbres et les herbes d'Amérique. « Le Val de Loire est ainsi un couloir de cèdres, marronniers, chênes rouges, tulipiers, séquoias et de très nombreux autres arbres étrangers à l'Europe »³⁸¹.

Nous n'évoquerons ici que quelques paysages régionaux d'abord le marais Poitevin, les marais salants de Guérande, le mythique passage du Gois, les vergers du bocage Ségéen, puis la ville de Nantes, ville dynamique, qui a tenté de mettre en valeur son patrimoine dans certaines opérations de restructuration du centre ville.

Le marais Poitevin.

Situé autour de la Sèvre Niortaise et de ses affluents, le marais Poitevin s'allonge sur 70 kilomètres de Niort à la mer. Couvrant près de 100 000 hectares (97.850 ha), il s'étend sur trois départements (Vendée, Charente-Maritime, Deux-Sèvres) et sur deux régions (Poitou-Charentes et Pays-de-Loire). Le marais comprend des espaces indissociables et complémentaires³⁸² : les marais desséchés, les marais mouillés auxquels il convient d'ajouter les coteaux occupés par une trame bocagère ou des champs ouverts.

Les Marais desséchés fermés par des digues sont, de ce fait, isolés de l'océan pourtant tout proche. Ils présentent de larges étendues découvertes où le regard n'est jamais arrêté par le moindre rideau d'arbres. Les vastes parcelles de prairies ou de cultures, sont coupées uniquement par des canaux.

Les marais mouillés situés au contact de la plaine et dans les vallées inondables offrent des ciels immenses et lumineux, accentués par le miroir des eaux partout présentes. Le marais est ici un pays fluide, mouillé par l'eau des pluies, par l'eau des crues des rivières et par l'eau de l'océan. Les voies d'eau qui le quadrillent, bordées d'une luxuriante végétation, renforcent les contrastes d'ombres et de lumières liés au caractère du site. L'atmosphère d'étrangeté très particulière que l'on ressent ici, tient au lien entre la terre et l'eau.

Les coteaux servent d'écrin aux marais. Points légèrement plus élevés, ils ménagent d'admirables points de vue et des perspectives qui donnent à comprendre ce terroir complexe.

³⁸⁰ Voir sur ce point, le tableau de Max Ernst, *Le Jardin de la France*, 1930.

³⁸¹ Jean-Marie Coyaud, in *Revue 303, Arts, Recherche et créations, La Loire*, jan. 2003, p. 9.

³⁸² Voir sur ce point le rapport de la S.O.G.R.E.A.H, *Caractères essentiels du système hydraulique du marais de la Sèvre*, D.D.A, Charente-Maritime, 1997.

Une géographie et une histoire récentes

Le marais Poitevin est le témoin géographique d'un ancien golfe marin qui existait, il y a 10 000 ans. Ce golfe Poitevin était aussi dénommé "golfe des Pictons". Ce territoire est marqué par un chapelet d'îles qui autrefois émergeaient de la mer pour en former aujourd'hui les points hauts.

Le mouvement contradictoire des eaux marines et fluviales a d'abord transformé vers l'amont les basses vallées en lacs temporaires. Les eaux de mer avec les courants marins ont ensuite déposé sur le fond du golfe une vase argileuse, elle-même grossie par les alluvions des fleuves. Au fil des temps, ces dépôts ont comblé les fonds qui se sont transformés en marais d'eau douce alimentés par les rivières. Entre le IV^e siècle et le IX^e siècle, la mer se retire progressivement pour laisser la place à un paysage de vasières entrecoupé de roselières.

Après la longue action de la nature, il faut aussi évoquer, à travers l'histoire récente, l'apport des hommes :

- A partir du VII^e siècle, les abbayes se voient attribuer ce territoire et elles se lancent dans un long effort de mise en valeur en tentant de gagner des terres sur la mer. Quatre d'entre elles s'implantent sur les îles Saint-Michel-en-l'Herm, Maillezais, Moreilles et Charron. Pour assécher et aménager ce territoire, la maîtrise des eaux est primordiale. Les moines doivent lutter sur deux fronts : d'abord contre l'océan avec le possible retour des eaux marines, ensuite contre les fleuves avec l'immense bassin versant et l'organisation du transit des eaux vers la mer. Pour ce faire, les moines mettent en œuvre un double réseau de digues (les bots).

- face à l'océan, les digues assurent la protection contre les eaux marines, et avec le réseau de canaux de drainage apparaît le paysage des marais desséchés.

- face aux fleuves du bassin versant, elles protègent des crues et donnent naissance aux marais mouillés souvent recouverts par les eaux.

- Parallèlement à l'action des moines, une population de paysans marins se fixe sur les îlots calcaires, au point de rencontre entre la terre et l'eau, où les villages s'implantent. Les « tête libres » et dont il est dit « qu'ils ne connurent jamais la servitude féodale » vont développer des conflits permanents. Conflits qui s'expliquent par la vision contradictoire du système de la maîtrise de l'eau comme par la disparité sociale entre les fermiers « cabaniers » occupants du marais mouillé et les propriétaires qui ne résident pas sur le terroir.

- Avec l'état royal et Henry IV, les travaux de dessèchement se perfectionnent. Le roi fait appel à des ingénieurs Hollandais. Ils introduisent le système des portes à flots séparant les eaux douces des eaux salées empêchant l'influence des grandes marées. Ce sont leurs travaux qui donnent véritablement naissance aux paysages des marais desséchés tels que nous les connaissons. Mais la difficulté de faire s'écouler les eaux excédentaires des marais mouillés jusqu'à l'océan comme les moyens de gestion

donnés à l'investisseur hollandais par l'autorité royale les rendent impopulaires auprès de la population locale (les colliberts). Les réalisations n'avancent alors plus guère.

- Après avoir occupé les parties hautes, les habitants gagnent les terres du Marais. Ils les dessèchent en creusant des canaux d'écoulement et le marais mouillé se transforme au XVIII^e siècle avec l'apparition des cultures maraîchères.

- Il faut attendre le XIX^e siècle pour que l'état s'intéresse à nouveau à l'aménagement de l'ensemble. Napoléon fixe les contraintes techniques des travaux à réaliser (largeur du lit de la Sèvre, chemin de halage) et règle les problèmes relevant du domaine public. Les ingénieurs des Ponts et chaussées définissent les transformations et vont s'attacher à rendre plus navigable la Sèvre Niortaise. Une fois encore, les intérêts de la navigation ne sont pas concordants avec ceux des riverains. Les maraîchins vivent de l'agriculture et de l'élevage, ils construisent un espace bocager avec des prairies et des communaux. Pour les maraîchins, la Sèvre est « leur rivière » et ils ne comprennent pas qu'on puisse leur contester leur lieu de vie entre Niort et Marans. En particulier ils n'acceptent pas que les lieux d'accostages traditionnellement réservés à leurs barques soient occupés par les gabares et chalands du commerce et de l'industrie.

- Louis-Philippe, à partir de 1833, va chercher à résoudre les problèmes relevant du domaine privé avec la création, pour chaque département, de trois sociétés des marais mouillés. De grands travaux sont effectués ; près de 2 0000 kilomètres de fossés, de conches et de canaux sont creusés. Pour maintenir les berges de ce réseau on plante des frênes têtards qui nourriront aussi le bétail ainsi que des peupliers. Le pays fluide devient un pays d'arbres, où l'on navigue sous des tunnels de branchages, dans l'odeur âcre du marais au milieu des silhouettes un peu inquiétantes des aulnes, mais où l'échelle du végétal est splendide et tient au savoir faire des hommes.

Tout cela explique que les difficultés se sont maintenues entre les possédants peu présents et les opérateurs motivés (abbayes, puis concessionnaires hollandais, puis Syndicats des marais) et les exploitants : petits paysans autrefois contrôlés par les moines, cabaniers du XVII^e siècle devenus les maraîchins.

Aujourd'hui, de Niort à la mer, on distingue quatre séquences paysagères bien particulières : la plaine, le marais mouillé, le marais desséché, l'océan.

Ce système de paysage complémentaire est lié à une gestion savante de l'eau. Il permet d'assurer en période de sécheresse l'ouverture de vannes pour puiser dans les réservoirs des marais mouillés et à l'époque des pluies, au contraire de les fermer pour les laisser se répandre en dehors des marais desséchés et ne pas noyer les cultures.

Le Marais Poitevin est ainsi né sous le signe de l'alternance, de l'ambivalence : salé/doux, mouillé/desséché, avancée/retrait, sauvage/cultivé, puissant/misérable. Cet équilibre fragile et instable participe au caractère du lieu.

Un paysage exceptionnel construit par l'incessante industrie humaine.

Si l'élément majeur est bien évidemment l'exceptionnel damier d'eau magnifié par les alignements d'arbres, la qualité subtile du marais poitevin tient à la présence de quatre éléments : un réseau hiérarchisé de voies d'eau, une palette végétale plantée et élaguée, une culture savante de la terre, un patrimoine construit.

1) Le réseau très hiérarchisé comprend : le fleuve, les canaux et rigoles, les conches, les fossés. Ces voies d'eau compartimentent la terre et la drainent.

- le fleuve : C'est autour de la Sèvre Niortaise, véritable épine dorsale, que s'organise tout le réseau hydraulique maraîchin. Prenant sa source dans le pays Mellois, à 135 mètres, la faible pente a toujours donné au fleuve un cours paresseux fait de méandres et de chevelus d'eau. Son cours canalisé au XIXe siècle a une dénivellation inférieure à une dizaine de mètres de Niort à la mer. Huit barrages-écluses assurent le maintien d'une ligne d'eau suffisante pour la navigation et délimitent sept biefs.

- les rigoles et les canaux larges de dix mètres, au tracé rectiligne et longs souvent de plusieurs dizaines de kilomètres, constituent le réseau principal des ouvrages de dessèchement. Réalisés au siècle dernier pour accélérer l'écoulement des eaux, ils ont aussi servi de voies de navigation et donnent aujourd'hui l'occasion d'une découverte de l'intérieur du marais.

- les Conches larges de six mètres, elles atteignent plusieurs centaines de mètres, forment le réseau secondaire et drainent les eaux des fossés. Elles permettent de circonscrire et de desservir un ensemble de parcelles. Leur nom fait référence à un lieu-dit ou une famille ou encore à une particularité de leur cours : la Conche-Torse, la Conche Michelle...

- les fossés profonds d'un mètre et larges de deux à trois mètres, délimitent l'espace de la parcelle et forment un réseau tertiaire où le voyageur risque de se perdre.

Cet ensemble hydraulique de conches, de biefs, de rigoles qui se croisent et s'entrecroisent, forme un labyrinthe, un extraordinaire damier d'eau qui semble avoir été construit pour se protéger de l'étranger. On se dit, à part soi, que sans le maraîchin qui connaît le secret du chemin d'eau, ce territoire enchanteur pourrait bien être le lieu de quelques sortilèges.

A ce réseau est associé un patrimoine d'ouvrages d'art très remarquables. Des ponts de pierre et de métal se sont multipliés pour accéder aux prairies, aux fermes et aux champs. Ces ouvrages présentent un raffinement de détails souvent exprimés par les gardes corps en ferronnerie.

A cette trame humide et plane vient est associée une végétation qui donne une hauteur, un volume et des couleurs.

2) la palette végétale

Tout le monde végétal se déploie dans les jeux subtils et savants de l'ombre et de la lumière et se perd dans le graphisme des arbres se reflétant dans l'eau. La palette végétale se déploie en couleurs liées à l'éclat que donne la présence de l'eau et aux passages des saisons. Le marais est riche en couleurs et décline tour à tour, les bleus, les verts, les blancs et les gris irisés mais aussi avec le printemps et l'automne, les jaunes et les orangés. Les peupliers sont orangés à ces deux saisons. L'arbre symbole du marais est le frêne : le frêne dont le bois procure une douce chaleur est un arbre cosmique, « l'univers se déploie à l'ombre de ses branches ». A la fois vigoureux et délicat, il présente ici avec sa curieuse tête coupée tous les sept à huit ans, un aspect massif et noueux, avec des racines magnifiques. Plantés à six mètres d'intervalle, élagués en haie à hauteur d'homme, les troncs se reflètent dans le miroir de la conche, Le frêne commun (*fraxinus excelsior*) rythme et maintient la berge tandis que, le feuillage vient doucement filtrer la lumière comme un tamis. A l'arrière les peupliers si droits s'élèvent à vingt mètres de haut, beaux comme des odes et dont chaque feuille porte une étincelle. Ils indiquent aux alentours, le signal spatial et temporel du pays mouillé. L'aulne, ce magnifique bouclier se situe souvent à l'intersection des conches et des canaux. Avec encore la présence des saules au feuillage délicatement irisé, d'un vert poudré l'été, toute cette végétation se mire dans l'eau immobile et sombre ; ainsi a-t-elle été souvent appelée « cathédrale de verdure ». Car comme l'explique Jean Yole : « ... La vigueur des fûts et des branches qui les dressent en murs fait de la voie d'eau une allée fermée en nef gothique... »³⁸³ La beauté de cette palette végétale est très bien décrite par Sylvain Provost, paysagiste et inspecteur des sites, : « ...Les frênes têtards dont les racines sortent de l'eau comme d'énormes reptiles... ». Le marais forme un patrimoine d'arbres en alignement unique, une référence à protéger et à gérer.

3) les cultures et le travail de la terre

Pour cultiver la terre, il a fallu les patients efforts de toute une population. Créé à main d'homme, le paysage maraîchin a été conquis sur l'eau, pour former des parcelles de plus en plus vastes, les terrées, les mottes et les prairies ou les champs.

Les terrées : En creusant des fossés peu espacés et en récupérant les terres de curage, on a fait émerger sur des sols exhausés, des petites parcelles étroites aménagées pour être plantées en frênes.

Les mottes : puis les maraîchins ont réussi à exonder de plus grandes parcelles bordées de frênes têtards et consacrées à l'origine à la culture du chanvre et au maraîchage avec les célèbres plantations de haricots appelés ici les mojettes.

Les prairies : au cours du XIXe siècle, des parcelles plus vastes encore apparaissent, exploitées en prairies où paissent les vaches Maraîchines avec leurs hautes cornes en lyre et leurs grands yeux en amande. La prairie est presque un tableau avec ses fleurs

³⁸³ Cité dans Pays du Marais Poitevin des Deux-Sèvres, La Lettre : *Vache maraîchine, frêne têtard, chemins d'eau, haies, l'arbre et le paysage, préserver l'esprit du marais Poitevin*, imprimerie Val de Sèvre, nov. 2000.

de couleurs variées. La reine des prés voisine avec la baldingère et l'angélique aux vertus médicinales. Les tiges de l'angélique récoltées en juillet, découpées en tronçons confits dans un sirop de sucre ornent comme des pierres précieuses les brioches et les gâteaux du pays. Elles participent, avec l'anguille fumée et la fraise du Prin, aux saveurs du marais que l'on vante à travers le label de paysage de la Venise Verte.

4) le patrimoine bâti. Organisée autour de la maîtrise de l'eau, la société maraîchine a adapté son habitat aux sites. Le maillage qui conduit du fossé à la rigole est partout ponctué de cales et de ports. Bourgs, hameaux ou fermes isolées forment d'autres ensembles bâtis homogènes, à la lisière de la plaine et du marais. Les habitat groupés rassemblent trois types de villages. Les villages de plaine, les villages linéaires, les villages à flanc de coteau. Les villages de plaine à la lisière du marais comprennent de pittoresques venelles qui permettaient au moyen de brouettes le transport des marchandises vers les voies d'eau. L'architecture du marais date généralement du XIX^e siècle avec l'utilisation de la pierre calcaire qui a permis de conserver les formes bâties. Les huttes maraîchines construites à partir de murs de bois et couvertes de roseaux du marais ont aujourd'hui totalement disparu. Sur un plan rectangulaire avec une toiture à deux pans, établie sur une charpente en peuplier recouverte de tuiles, la maison de ferme traditionnelle du marais est généralement très étroite, elle est développée en profondeur vers la conche. La partie d'habitation est modeste, parfois composée d'une seule pièce surmontée d'un comble. La façade rudimentaire présente toujours un crépi. Pour les maisons de ville ou de bourg, la façade est alors composée de deux travées, parfois même de trois, sa largeur peut aller jusqu'à 5 à 6 mètres mais l'étage et le front bâti induit encadrant la rue fait la différence. Un troisième type doit encore être signalé : c'est la maison bourgeoise qui se développe au XIX^e siècle dans les villages. La maison est isolée dans son grand jardin un peu en retrait de la rue avec un toit à quatre pans. Elle présente une façade admirablement ordonnancée, la porte au centre distribuant trois ou cinq travées selon l'importance. Le décor s'enrichit avec la corniche de toit moulurée, les chaînages et les bandeaux en pierre apparente, les linteaux de fenêtres cintrés et la porte ornée d'un fronton.

Les vergers du bocage Segréen.

Dans le département du Maine-et-Loire, à une vingtaine de kilomètres de Château-Gontier les larges ondulations qui entourent la ville de Segré forment le Haut-Anjou, pays secret, retransché derrière les haies et talus caractéristiques du bocage. La qualité et la diversité de ses paysages résulte d'une triple rencontre : celle d'une économie minière et d'une économie fluviale. Les vergers de pommiers à cidre bordent les exploitations essentiellement consacrées à l'élevage bovin de la race Maine-Anjou. L'extraction de l'ardoise et du minerai de fer trouve son expression paysagère dans les éléments du bâti. La navigation marchande, quant à elle, compose le paysage fluvial, avec les barrages, les écluses, les ports et les moulins. Dans cette région dynamique les vergers constituent à la fois une source de revenus et un espace de qualité avec un charme particulier.

Les Marais Salants de Guérande

Les marais salants les plus septentrionaux de France ont donné à Guérande cet étrange « pays blanc » miroitant au soleil. Depuis plus de mille ans, les paludiers de la presque île produisent du sel marin. Les seules sources d'énergie sont la marée, le soleil, le vent. A marée haute l'eau pénètre et circule suivant un parcours déterminé, destiné à concentrer progressivement le sel qu'elle contient. Le sel se dépose dans les œillets et les paludiers viennent le récupérer uniquement en été avec de grands râteaux dans un geste lent, précautionneux et précis. Les marais salants s'étendent sur 2 000 ha environ. Deux cent paludiers récoltent ce sel vendu non raffiné et très réputé pour sa richesse en magnésium. Le pays, l'architecture, comme la forte organisation sociale ont été soumis à la force des éléments naturels. Les eaux ont eu un rôle déterminant, elles ont marqué le dessin des parcelles, la trace des chemins et la disposition des maisons. Autrefois le paludier portait de larges pantalons rouges ou de couleur violette. Un label accordé par l'Environnement avait en son temps contribué à la sauvegarde du site des marais salants de Guérande, qui présente une richesse écologique exceptionnelle.

Le Gois.

Dans l'Ouest de la France, dans la région des pays de Loire, sur la côte vendéenne, reliant le territoire de Beauvoir-sur-mer à l'île de Noirmoutier, une route amphibie apparaît à marée basse, à certains moments de la journée et de la nuit. La liaison est ainsi rendue possible à chaque marée, c'est à dire deux fois en vingt-quatre heures, pendant une durée de quatre heures entre La Croisière, sur la commune de Beauvoir, et Barbâtre sur l'île. Le Gois est un gué dangereux d'une longueur de quatre kilomètres cent cinquante, formant une ligne brisée divisée en trois tronçons d'égale longueur. Ce passage est galonné de neuf balises refuges, car sans qu'on y prenne garde, la marée vient en quelques secondes (à la vitesse d'un homme qui marche). Lorsque la marée les surprend, les voyageurs inconscients de la puissance des forces marines et qui se sont attardés trop longtemps peuvent se réfugier au premier étage des balises. Deux courants marins se réunissent sous une frange d'écume en faisant disparaître la route sous les eaux : ils la recouvrent bientôt sur une hauteur de 1,50 à 4 mètres suivant les marées. La chaussée est alors fermée aux piétons et les bateaux peuvent franchir le passage.

Le Gois est une curiosité unique au monde³⁸⁴, né d'une formation de hauts-fonds au point de rencontre³⁸⁵ de deux ou plusieurs courants, qui se neutralisent. Ces courants libèrent et déposent à l'étable de pleine mer, des quantités de sables vaseux et d'alluvions formant ainsi depuis des siècles, le passage.

³⁸⁴ Il existe en Europe, d'autres gués analogues au Gois, mais moins spectaculaires : ainsi la route Mando au Danemark, la passe-aux-Bœufs de l'île Madame, à l'embouchure de la Charente, ou l'île de Berder dans le golfe du Morbihan.

³⁸⁵ Voir sur ce point Ludovic Soret, *Beauvoir-sur-Mer, sa contrée et la baie de Bourneuf*, La Mothe-Achard, ISBN, 1994, p. 379, qui précise que : « le point de rencontre peut varier de quelques centaines de mètres selon la direction du vent les jours de tempête ».

La « route des gens de pied »³⁸⁶ évoque le miracle rapporté par l’Ancien Testament « *et toutes les eaux se fendirent* ». Toute proportion gardée, elle donne le sentiment au voyageur qui s’y aventure de retrouver l’ambiance de traversée de la mer rouge³⁸⁷ et de marcher sur le fond de la mer. Le Gois a été décrit, sans doute pour la première fois dans un texte écrit par les moines en 830³⁸⁸. Au XVIIIe siècle, Vauban l’évoque également dans une lettre destinée au ministre de la guerre Louvois. Lors de la réalisation de la carte de France, les Cassini ne jugent pas utile de le faire figurer sur leur plan, ils ne mentionnent que le « Mon du Goa » et le passage. Le dessinateur Claude Masse le trace au contraire nettement sur la carte qu’il réalise en 1701.

Pourtant jusqu’en 1779 le Gois n’est encore qu’un haut-fond et non un chemin. Le tracé est tellement douteux ou mobile par le jeu des courants et des marées qu’il faut un guide pour effectuer la traversée même celui-ci s’égare parfois. En s’écartant de quelques mètres, à peine, de l’itinéraire de rencontre des dépôts d’alluvions, les hommes comme les chevaux s’enlisent dans un borborygme dont ils ont bien du mal à s’extraire. A partir du XVIIIe siècle, la fréquentation du passage augmente et des caravanes qui regroupent jusqu’à deux cents passagers s’aventurent régulièrement sur le Gois. La traversée du Gois est donc longtemps restée périlleuse. Ordinairement arrivés avant la basse-mer, les hommes et les femmes jupes retroussés effectuent l’itinéraire pieds nus. Ce n’est qu’en 1872 que la chaussée va être empierrée, mais elle restera balisée sommairement. Les premières balises refuges, entretenues et systématiquement améliorées ne seront, en effet, installées qu’au début de ce siècle.

Au début du siècle, les gens de l’intérieur du pays viennent déjà, nombreux aux beaux jours, le dimanche en charrette se promener sur le Gois.

Le Gois est depuis longtemps, un site, un paysage fréquenté et populaire où, l’on vient ramasser en famille les coquillages avec un seau, une pelle, où les grand’mères emmènent leurs petits enfants en les tenant fermement par la main.

Dans la journée, la route qui s’étire au milieu du fond de sable vaseux prend une couleur grise de diamant brûlé, elle exhale une odeur de sel, de goémons et de coquillages. Le site offre la plénitude de l’horizon souligné par les lignes parallèles des pieux de bois noircis par l’océan, qui donnent la profondeur et l’amplitude du lieu. 8.000 hectares de vases, rochers et petits canaux, séparés pour un court moment de l’océan. Le lieu est vraiment poétique et même un peu euphorisant à la tombée de la nuit lorsque les derniers rayons du soleil viennent se mêler à la nappe d’eau recouvrant les champs de vase. Un petit frisson parcourt le corps car l’idée du danger suggère de se rapprocher de la terre.

³⁸⁶ Voir Henri Martin, *Extraordinaire Histoire du passage du Gois*, éditée à compte d’auteur, 1985, Rééd.1997, imprimerie Gaultier, 85 110 Chantonnay. Voir aussi Ludovic Soret, *Beauvoir-sur-Mer, sa contrée et la baie de Bourneuf*, La Mothe-Achard, ISBN, 1994, p. 385 : qui rappelle que cette formule a été utilisée par le cartographe Claude Masse.

³⁸⁷ Exode 14.15

³⁸⁸ Voir ce point Gilles Belly, *Le Gois, une route sous la mer*, Ouest France, le 10 juin 2001, p. 9.

Nantes.

A proximité de la mer, en amont d'un estuaire rendu navigable par le flux des marées, une collection d'îles partage le fleuve en bras et relie les voies maritimes et fluviales de la Bretagne aux territoires méridionaux. Sur ce site, entre les eaux douces et les eaux saumâtres, au confluent de la Loire et de l'Erdre, sous les cris des mouettes et des goélands, est née Nantes, il y a plus de deux mille ans. La vocation de la ville est d'être le débouché du fleuve et la porte de l'Océan. Mais celle-ci est contrariée par des conditions naturelles défavorables, l'ingéniosité des hommes a néanmoins permis de les pallier. Port gallo-romain avec ses chantiers navals, vaisseau épiscopal de Saint-Félix, cité bretonne enserrant dans ses murs une poignée d'îles que viendront aborder les drakkars aux proues d'hippocampes, Nantes, grand port marchand à la jonction du fleuve et de la mer, devient au XVIII^e siècle le premier port du royaume et par là, une cité de marins, de corsaires, d'armateurs, de marchands mais aussi de négriers. Au début du siècle, les paysans de Vendée ou de Bretagne viendront encore participer à la construction des merveilleux bateaux. Nantes avec ses voiliers, ses trois mats alignés le long des quais, avec ses ponts et ses canaux est une magnifique ville dessinée et construite à partir des eaux marines et des eaux fluviales. Mais comme l'explique Julien Gracq, Nantes est aujourd'hui une grande ville parce : « *qu'elle est plus impérieusement qu'une autre, centrée sur elle-même, moins dépendante de ses racines terriennes et fluviales (...) de l'impression qu'elle donne de nourrir une vie autonome, purement citadine, dont le pressentiment fait naître chez le visiteur l'envie, plutôt que de la visiter de s'y immerger, de participer au secret insaisissable de sa singularité* »³⁸⁹. La vitalité de cette capitale régionale est aujourd'hui visible avec les travaux d'aménagement urbains engagés ces dernières années.

Un projet d'architecture, de ville et paysage mis en œuvre par la mairie.

A l'époque de la dernière guerre, certains bras de Loire ont été comblés. Ces voies d'eau recouvertes avaient laissé place à des circulations rapides dévolues à l'automobile et qui avaient, pour partie, défiguré la ville. C'est dans le cadre d'une reconquête urbaine que le maire, Jean-Marc Ayrault, avait lancé, il y a dix ans l'aménagement du Cours des Cinquante Otages. Cette opération qui se poursuit aujourd'hui s'inscrivait dans une politique d'accueil et de modération de la circulation automobile lancée à l'initiative de l'équipe municipale. La réalisation du Cours n'aurait pas été possible sans qu'une refonte des déplacements ne vienne dénouer l'imbroglio automobile que constituait – autour de l'île Feydeau – l'immense secteur de comblements prélevé sur la Loire et sur l'Erdre vers 1940. De huit files d'automobiles n'en restent donc aujourd'hui que deux, auxquelles s'ajoute depuis un an une troisième ligne de tram dans un secteur où les usages sont multiples et plus variés qu'auparavant. Plutôt que dans une perspective de piétonisation, le projet s'inscrit à l'intérieur d'une ambition plus souple de coexistence et de stylisation des modes de déplacements ; l'automobile s'y maintient, mais à côté du tram, les vélos y sont présents, mais en évitant les sites propres et leur logique de fractionnement.

³⁸⁹ Julien Gracq, *La forme d'une ville*, Paris, Ed. José Corti, 1985, cité par Jean-Jacques Treuttel, *La ville, un destin contrasté : Nantes*, Ed. Hartmann, 1997, p.7.

L'ensemble de la réalisation s'inscrit dans un système de parcs qui dessinent une promenade allant de la gare du TGV à la Loire en longeant l'île Feydeau et le château des Ducs de Bretagne. C'est dans cette logique d'ensemble qu'a pris place le dessin du Cours des Cinquante Otages. Aujourd'hui, l'aménagement de la rive sud de l'île Feydeau se situe au-dessus d'un tunnel TGV dont la voûte dépasse de trois mètres l'étiage ancien de la Loire dans une altimétrie très mouvante.

Le choix des concepteurs³⁹⁰ a été d'inscrire l'île minérale dans une île végétale qui devrait peu à peu accueillir un jardin de bruyères et des arbres : système de « douves » engazonnées descendant du point haut que constituent les rives de l'hôpital vers une ligne de quai située à onze mètres environ des façades. Toute la difficulté, ici, a été de retrouver des quais arasés lors des comblements, en leur donnant la netteté qu'ils possédaient auparavant. On a dû réinscrire une ligne pure pour accompagner par endroits les grands hôtels particuliers dont certains s'affaiblissent. Il a fallu composer – sur le Cours Olivier de Clisson - avec la présence du tram.

Les flux automobiles ont été éloignés des façades et limités, sur une emprise de onze mètres cinquante, à un gabarit de deux fois une voie. Le pari de quais libres- et traités ici en gradins-, celui d'un sol sans grands ressauts, ont par ailleurs été tenus, non sans quelques ajustements. La grande difficulté étant de rester simple face aux demandes de sécurisation, de marquage et d'affectation des espaces.

La source d'inspiration du projet est puisée dans une géographie effacée, mais dont la forme redessinée vient rappeler l'existence. Cela donne à la fois de la force et du sens à la réalisation et permet de rendre l'île Feydeau à l'usage des habitants dans l'expression retrouvée de leur quête de permanence.

Conclusion : Recherche d'une image métaphorique pour la région Pays de Loire

Les Pays de Loire se regroupent autour du fleuve le seul qui soit resté sauvage en Europe, le plus long du territoire Français. La Loire est l'artère vers laquelle tout converge, qui tourne résolument d'abord vers le sud, puis vers l'ouest pour chercher les vents marins. L'importance économique de cette voie de pénétration a été autrefois majeure et il est difficile aujourd'hui d'imaginer que les marchandises, en remontant jusqu'au cœur de la France pour déboucher sur l'océan, y affluaient.

L'image métaphorique de la région Les Pays de Loire est l'ouverture vers le grand large.

³⁹⁰ Bruno Fortier, architecte, Jean-Thierry Bloch, ingénieur, Fernando-Vega Sanchez, architecte-assistant, Jean-Claude Hardy, paysagiste, Roger Narboni, éclairagiste.

LA BASSE-NORMANDIE



Projet pour le jardin du château de Canisy
(Plan d'A. Fortier-Kriegel et M. Juanes)

La Basse-Normandie

Le rivage et la terre

La Basse-Normandie est le territoire de contact entre le massif Armoricaïn et le bassin Parisien. Elle offre des paysages multiples, bocages fermés ou à mailles plus ou moins serrées ou encore campagnes ouvertes sur le ciel sans oublier un immense linéaire de littoral de 470 km. Quinze pays de cultures particulières constituent une mosaïque de paysages bas-normands: le Cotentin, le Bessin, le Coutançais, le St-Lois, l'Avranchin, le Virois, le Mortainais, le Rassais, l'Houlme, la plaine d'Alençon, la plaine de Caen, Le Merder Ault, le Pays d'Auge, le Pays d'Ouche, le Perche. A cela, il convient d'ajouter le monument du paysage que forme le Mont St Michel. Ces terroirs se distinguent autant par le relief que par les modes de vie ou de production différents. Outre le bocage ou les champs ouverts, l'architecture présente aussi des typologies très originales dont témoignent le colombage du Pays d'Auge, les toitures de petites tuiles du Perche et celles de pierre du Nord Cotentin, comme les murs de terre emplantées qui marquent les bocages de Saint-Lô et de Coutances. On compte trois départements ; le Calvados, la Manche et l'Orne et une seule grande ville en Basse-Normandie : Caen. Mais elle est accompagnée d'une multitude de petites villes et de gros bourgs, ces derniers malgré les sévères bombardements de 1944 ont parfois été préservés et possèdent aujourd'hui encore un grand charme comme Bayeux, Honfleur, Orbec, Granville, Cherbourg ou Domfront. Il est vrai en revanche que les grands équipements de transport comme l'urbanisation nouvelle, qu'il s'agisse des zones d'habitat, industrielles ou commerciales ont dénaturé la majeure partie des entrées de villes et que là, plus qu'ailleurs, la nécessité d'une réhabilitation organisée autour d'une politique active du paysage se fait sentir.

En propos liminaires à l'étude de Basse-Normandie, Hubert Roux³⁹¹ évoque pour nous sa perception du paysage de cette région qu'il aime particulièrement et où il a séjourné longtemps en fonction, comme jeune ingénieur des ponts et chaussées.

« Deux mois après notre arrivée à Caen, nos enfants, collégiens et lycéens, savaient vraiment beaucoup de choses sur Guillaume le Conquérant ainsi que sur le Débarquement du 6 Juin 1944 et la Bataille de Normandie. Ils nous demandèrent si cette région avait connu d'autres événements.

A Caen, le Château et ses magnifiques remparts, au bout de l'avenue du 6 Juin, domine la ville ou presque. Il a été dégagé de sa gangue de vieilles maisons mais il en reste quelques unes, qui aident à imaginer l'état ancien. De sa terrasse, on voit les clochers construits du temps de Guillaume, celui de l'Abbaye aux Hommes qui abrite l'Hôtel de Ville, celui de l'Abbaye aux Dames qui abrite la Région et bien d'autres encore.

³⁹¹ Secrétaire général des ponts et chaussées, président de la VI section du CGPC, le 20.06.2002.

Les traces des batailles de 1944 sont innombrables et omniprésentes dans toute la Basse-Normandie ; elles sont toujours respectées avec intelligence et sans fétichisme comme celles des autres époques d'ailleurs, et mises en valeur avec mesure. La Prairie du Moyen Age, au centre de Caen, est toujours là, servant de champ d'expansion des crues, d'hippodrome, de foire et d'espace de détente pour les joggers et les familles. Le port de mer a perdu ses fonctions anciennes pour les marchandises, mais le flot des voitures et des camions qui s'y pressent rappellent la construction de la passerelle de Ouistreham, tête de ligne vers l'Angleterre et l'Irlande.

Caen est un port de mer, la Basse-Normandie est plus qu'une autre marquée par la mer. Bien sur, on pense d'abord à la géographie économique et ce n'est pas rien avec Cherbourg, la pêche et le tourisme . Plus loin, la vue du Mont Saint-Michel depuis le jardin public de Granville appelle à la traversée de la baie, au contact avec l'eau et ses mouvements, la terre, le vent et les oiseaux mais aussi avec les pèlerins d'autrefois et d'aujourd'hui, mis en marche par le sentiment religieux.

A mesure que l'on s'éloigne de la mer, les traces des Conquérants normands se font moins visibles en sorte que l'on peut distinguer une population autochtone dans le sud d'une population aux traits caractéristiques normands par la grande taille ou le teint blond et même, dit-on, le dynamisme économique. Il est vrai que le sud de la Basse Normandie connaît depuis de longues années des difficultés et ne parvient que difficilement à garder sa population : ses industries de main-d'œuvre, installées dans les années 60, ne fournissent plus autant d'emploi et l'isolement rend les reconversions difficiles, l'agriculture elle-même n'offre que peu de possibilités nouvelles. Seul, le tourisme apporte un peu de développement avec des golfs, des haras et des vacances à la ferme. Pourtant, les petites villes telles que Domfront, Flers ou Vire attirent la sympathie du visiteur avec leur centre bien aménagé autour de leur église, de leur hôtel de ville et de leur place du marché. Le Pays d'Auge, mieux situé par rapport à Paris, joue sur les deux tableaux de la tradition avec les prairies à pommiers, et donc, les fromages et le Calvados mais aussi de la modernité d'arrière-pays de Deauville et de Honfleur. Ses paysages de colline verdoyante font place vers l'est à la plaine de Caen vouée aux grandes cultures de betterave et céréalières et plus à l'est encore au Bessin, le pays des haies, si caractéristiques du bocage normand depuis le XVIIIe siècle pour marquer la division des champs au hasard des héritages. Si l'orme a pratiquement disparu, victime de maladies, chaque haie garde sa faune et sa flore, toujours intéressantes à observer.

Plus à l'est encore, ce sont les marais de Carentan, paradis des chasseurs passionnés de canards et de nids de gabion, du moins quand la chasse reste autorisée. Et puis on arrive dans le Cotentin. Tout au nord, à quelques kilomètres les uns des autres, ce sont des mondes qui s'opposent. A l'est de Cherbourg, le val de Saire dont la douceur permet le maraîchage et les cultures des fleurs à quelques kilomètres de Valognes, le Versailles de Cherbourg avec ses vieux hôtels et son atmosphère si bien ramenée à la vie par Barbey d'Aurevilly. Le contraste est saisissant avec, à l'ouest de Cherbourg, la pointe de La Hague et ses landes et ses murets de pierre jusqu'au bord de la mer.

La grande usine de traitement des déchets nucléaires est là avec sa démesure en harmonie avec la sauvagerie du paysage d'ensemble. Pour autant, de nombreux coins et recoins créent une intimité, renforcée par les camélias en massif, fleuris et odorants à la bonne saison. De là, il faut suivre la côte pour voir la mer et rêver des « départs inassouvis » à travers le raz Blanchard ou vers Jersey et Guernesey. Résistant à ces chants des sirènes, le bon marcheur suivra la ligne de côte au pied des dunes jusqu'à Carteret et son nouveau port de plaisance. Mais déjà allant vers l'intérieur, il sera impressionné par Saint-Lô détruite en 1944, à un point tel, que Raoul Dautry, ministre de la Reconstruction à la Libération, décida de ne point reconstruire sur place, donnant ainsi la priorité aux deux villes voisines de Coutances à la si belle cathédrale ajourée et à Granville, conviviale et si proche des îles Chausey. Allant dans les terres, c'est encore une nouvelle Normandie que l'on découvrira, avec des reliefs plus vifs mais aussi des pluies exceptionnelles entraînant un vert encore plus fort et vif qu'ailleurs, autour de Mortain.

Le vert, oui, mais il vaudrait mieux dire les verts tant ils sont variés en Normandie, il y a aussi les bleus du ciel et ceux de la mer, les rouges des fleurs et les orangés roses des couchers de soleil..., et finalement toutes celles du spectre en sorte que les peintres y sont partout chez eux et partout célébrés. Les écrivains aussi y sont aussi sensibles comme Marcel Proust : « J'ai rencontré sur la digue de Cabourg Lucy Gérard. C'était un soir ravissant où le coucher du soleil n' avait oublié qu' une couleur : le rose. Or sa robe était toute rose et de très loin mettait sur le ciel orangé la couleur complémentaire du crépuscule. Je suis resté bien longtemps à regarder cette fine tache rose, et je suis rentré, enrhumé, quand je l'ai vue se confondre avec l'horizon, à l'extrémité duquel elle fuyait comme une voile enchantée. »

En 1972, lors de la constitution des régions administratives, la Normandie fut dotée de deux capitales : Caen pour la Basse-Normandie et Rouen pour la Haute-Normandie. Mais l'esprit normand subsiste. Une grande région serait le reflet d'une histoire et d'une culture commune. La complémentarité de ces deux territoires présente des atouts économiques avec l'agriculture dynamique et des industries développées et diversifiées. La Normandie a été durant des siècles une des grandes régions parmi les plus dynamiques de France. Elle ne ressemble politiquement à aucune autre province française. Si elle est liée à l'union nationale par une étroite et séculaire union, elle n'en reste pas moins en marge : elle a une personnalité distincte et originale... Ce qui est frappant en Normandie, c'est l'unité qui existe : celle d'une civilisation. Si les pays sont divers, le temps, lui, est partout humide et favorable à l'herbage et au verger. Les Bas Normands sont des gens de l'Ouest, des ruraux de tradition, des herbagers, des éleveurs de chevaux et de gros bétail, des producteurs de fromages et de beurre, des propriétaires assurés de leurs avoirs ou des petits paysans près de leurs sous, tous des conservateurs sans réserve. Et cela explique que longtemps, la Basse-Normandie a ignoré la révolution industrielle. La bourgeoisie normande plus confiante dans la terre que dans l'industrie nouvelle n'a pas aidé suffisamment l'industrialisation contribuant même peut-être indirectement à la désindustrialisation. Cherbourg, Caen, les grands ports de commerce ont aussi perdu ces dernières années de leur importance.

A partir du XIII^e siècle avec le développement de l'agriculture, le paysage se transforme dans la mise en herbe des prairies pour nourrir les troupeaux de bovins. La proximité de Paris va encore accentuer ce visage d'une campagne verte car la capitale réclame de la viande et du beurre pour se nourrir. « Nous avons vu une foule de maisons de paysans, isolées au milieu d'un verger planté de beaux pommiers et ombragées par quelques grands ormeaux ». L'herbe qui vient là dessous est d'une fraîcheur et d'un vert digne du Titien. Ces vergers sont séparés des champs voisins par une digue de terre couverte de jeunes ormeaux de 25 pieds de haut, placés à trois pieds à peine les uns des autres. « C'est à cette mode qu'est due l'admirable beauté du pays » dit Stendhal³⁹² de cette contrée en 1837. En construisant le bocage et sa mesure, le paysan normand modèle la nature pour l'habiter plus confortablement, pour s'en nourrir et y puiser le sens de sa vie. Des collines tourmentées de l'ouest aux plaines orientales, la Normandie présente un relief parfois vigoureux, mais qui progressivement, se calme, s'assagit. Les constructions ici épousent traditionnellement le sol et les couleurs environnantes. C'est au Moyen Age que le pommier apparaît, on ne le trouvait jusqu'alors qu'à l'état sauvage en forêt. Progressivement mis en culture, il va devenir le symbole du pays d'Auge au XII^e et XIII^e siècles.

Au-dessus du réseau des bourgs et des petites villes qui donnent le ton, Caen n'est devenue une agglomération importante qu'après la Seconde Guerre mondiale. Au centre de campagnes fertiles, Caen fait vivre un artisanat abondant, plus quelques industries réputées. Elle possède un port sur l'Orne, à quinze kilomètres de l'embouchure du petit fleuve côtier, là exactement où la marée se fait sentir, au confluent de la modeste rivière de l'Odon. Mais l'Orne s'est envasée et, au XV^e siècle, la vie maritime de Caen est presque suspendue, la ville n'étant plus fréquentée que par des caboteurs de 200 tonnes et aux seules marées d'équinoxe. D'ordinaire, son port ne reçoit que des chalands de 30 à 50 tonneaux qui, à l'occasion, vont jusqu'à la Basse-Seine. La ville ne retrouvera une activité maritime qu'avec l'ouverture d'un canal latéral à l'Orne, inauguré en 1857. Après la Seconde Guerre de grandes usines décentralisées ont utilisé une main-d'œuvre nombreuse et peu qualifiée venue du milieu rural. Dans ce contexte le conservatisme de fond demeure. Mais éclatent aussi de brutales colères, comme en Bretagne, dans des prises de conscience confuses autant que fugaces.

Au delà des variétés des terroirs et des transformations modernes, trois types de paysages continuent à caractériser ce pays ; la mer et ses plages, la vallée de la Seine et les villes qui occupent ses rives, la campagne et ses châteaux avec son calme rustique et ses terres généreuses.

Le rivage

Les côtes réunissent la falaise, les sables et le galet. Le tourisme s'est développé sur les plages de Normandie avec la Duchesse de Berry, avec Alexandre Dumas et le duc de Morny. Une des originalités de la province réside dans ce double aspect d'un terroir

³⁹² Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, Albatros, 1986, p. 56.

maritime et continental à la fois. Il existe ici une sorte d'équilibre qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

« L'influence de la mer se fait directement sentir jusqu'à des kilomètres à l'intérieur des terres. Les vents et les marées apportent, certes, une pluie fréquente et favorable à la pousse de l'herbe et à l'alimentation du bétail mais aussi des changements de temps rapides, facilités par l'ouverture de l'espace, en sorte que le soleil apparaît à un moment ou à un autre, chaque jour ou presque. L'eau et sa gestion marquent directement le paysage de l'intérieur avec tous ces réseaux de drains, de rus, de marais et étangs, puis de rivières, parfois aménagées. Le littoral présente ici de multiples visages, qu'il reste à l'état naturel ou qu'il ait été aménagé. Le suivre à pied est une expérience aussi forte par le contact immédiat avec la nature et les forces du vent, de la marée, des attaques de la mer contre les falaises et les sables, sous le soleil ou avec « la pluie entre les dents » pour reprendre l'expression de Péguy, aussi forte qu'instructive car l'aménagement du rivage traduit aussi les mille sentiments et ambitions des hommes. Le luxe est là depuis les planches de Deauville jusqu'à la promenade Marcel Proust de Cabourg mais aussi les fantasmes du luxe avec ces villas et cabanons alignés à l'excès le long de plages qui ont offert d'autres charmes ou encore ces kilomètres de digues dressées pour s'opposer aux attaques de la mer. Mais c'est aussi le travail que l'on reconnaît avec ces troupeaux et ces champs qui s'arrêtent au haut de la falaise, avec les aménagements pour la conchyliculture sur les côtes basses, avec ces petits ports de pêche de Grandcamp jusqu'à Granville en passant par Port-Racine, le plus petit de France. Le soldat est aussi présent avec les exploits légendaires de Guillaume dans les marais de la Dive et bien-sûr les plages du Débarquement marquées par de nombreux rappels des actions passées. La pointe du Hoc est visitée par des groupes toujours silencieux tant les marques des combats sont évidentes comme l'est le Cimetière Saint-Laurent, proche, et grand par sa simplicité même, avec ses pelouses nettes et ses croix blanches, au dessus de la mer³⁹³.

A l'extrême ouest de la Normandie, le Mont-Saint-Michel, lieu privilégié pour les peintres. Sur les côtes, les ports, le marché aux poissons fut une des activités les plus fortes où s'exerçait autrefois toutes sortes de petits métiers comme le vannier, le marchand de poissons, reconnaissables à leurs costumes. Ceux des pêcheurs d'antan : la cotte faite de grosse toile de navire avec la veste, espèce de camisole à grandes manches en gros drap bleu, l'épais bonnet de laine pour coiffure, image léguée par le tableau peint en 1832 par Jean-Auguste Gagnery.

Le site d'Omaha Beach ou la bataille de Normandie.

Sur le littoral occidental du Bessin, la falaise verticale avec son estran rocheux s'abaisse et un grand croissant de sable fin s'étend au pied des lignes de crêtes de trois communes : Colleville, Saint-Laurent, et Vierville. De l'arrière pays plusieurs vallons permettent d'atteindre les plages. La principale brèche dans les falaises se situe au niveau de la plage d'Omaha. Sa situation de plage unique sur la côte rocheuse du Bessin la rend propice au déchargement de milliers de tonnes de matériels de guerre

³⁹³ Hubert Roux, op. cit., Le 20.06.2002.

comme de milliers d'hommes et elle devient, à l'aube du 6 juin 1944, le théâtre du débarquement des alliés³⁹⁴. La plage d'Omaha connaît à ce moment précis une activité intense³⁹⁵. Son port artificiel, préfabriqué, construit en Angleterre est amené par bateaux en pièces détachées. Il est détruit par les tempêtes de juillet 1944 et les éléments restants du port sont transférés au port anglais d'Arromanches.

Ce lieu comme les événements qui s'y sont déroulés marqueront le début de la fin de l'infamale machine de guerre allemande.

Le site est composé de sept kilomètres de plages, encastrées entre deux ensembles de falaises vives. La plage de sable humide et stable, à faible pente est creusée à marée basse par les courants qui forment des canaux irréguliers parallèles au rivage, parfois profonds de plus d'un mètre. D'un ocre blond vif, le sable compose un contraste fort de matière et de couleurs avec les eaux marines. En haut, un talus de galets³⁹⁶ de silice gris, jaune clair de près de 2,40 de haut, forme une levée. En arrière du cordon littoral, la zone basse, un peu marécageuse borde le bas de la pente. Le plateau domine la côte avec une ligne de crête qui varie entre 30 et 70 mètres, il s'infléchit légèrement vers les plages en marquant un bombement. Les quatre vallées qui l'incisent, constituaient en 1944, les axes de sortie pour évacuer à l'intérieur des terres, les hommes et les armes nécessaires. D'est en ouest on trouve ainsi les sorties ménagées par : le petit vallon de la Révolution, la vallée du Ruquet, la vallée des Moulins menant à St-Laurent, le vallon de Vierville. Seules les deux vallées de Vierville et de St Laurent ont été utiles lors du débarquement.

Les alliés ont du affronter ce site devenu redoutable car alors gardé par douze positions³⁹⁷ défensives allemandes avec des blockhaus installés tous les trois cents mètres.

Venant de la mer encore tourmentée par la fin de la tempête, avec une houle forte, cassante, bordée d'écume, les soldats d'abord longuement³⁹⁸ ballottés dans leurs barges de débarquements³⁹⁹, arrosés par les paquets de mer qui passent par-dessus bord, transis plus encore de peur que de froid, descendent enfin de leurs péniches. Ils courent pour rejoindre la plage, sous la mitraille des balles ennemies, tirés comme des pigeons, dans l'eau qui par ce temps gris du petit matin prend habituellement une couleur d'huître mais qui, ce jour là, est rapidement devenue rouge du sang de ceux tombés dès la première vague d'assaut. Les boys foulent ensuite à marée basse le ban de sable entièrement dégagé qui les transforment en autant de cibles et ne leur permet

³⁹⁴ évoqué au cours de ces dernières années par les films : *le jour le plus long* de Daryl F. Zanuck en 1968, *The big red one (Au delà de la gloire)* de Samuel Fuller en 1980 et *Il faut sauver le soldat Ryan* de Steven Spielberg en 1998.

³⁹⁵ Elle voit passer en juin 44, 268 816 hommes et 40 191 véhicules. Voir sur ce point, *Historia Normandie* 44 oct./de. 1994, p.168.

³⁹⁶ Celui-ci a presque totalement disparu aujourd'hui, les galets ayant été exploités pour les constructions.

³⁹⁷ Celles-ci ont été bombardées la veille, mais elles n'ont pas été touchées, elles sont intactes et les allemands mis en garde par les bombardements sont offensifs.

³⁹⁸ Il restait en effet dix-huit kilomètres à traverser ce qui représente un temps de plus d'une heure. Voir sur ce point, *Historia Normandie* 44, oct./de. 1994.

³⁹⁹ Elles-même ralenties par les courants de la marée montante.

aucun refuge (hormis les squelettes de rail en X⁴⁰⁰). Car l'ennemi a caché des nids de mitrailleuses sur les hauteurs qui font face à la mer. Pas un pouce de plage n'échappe à leur feu. Bloqués sur la plage par le cordon de galets large de 15 à 20 mètres, qui interdit le passage de leur matériel lourd et, où en moins de trois heures, les corps de 1900 blessés ou mourants vont s'accumuler, les soldats parviennent cependant à dominer la peur, à se relever et des groupes franchissent au milieu des barbelés et des mines, les dunes emplantées d'oyats, où un peu plus loin, quelques villas balnéaires avaient été construites dès le début des années 1900. Ils vont ensuite traverser un marais arrière littoral pour monter enfin au-dessus du marais la falaise morte surplombée par le plateau et venir à bout des défenses ennemies.

En à peine dix heures de combats⁴⁰¹, les plages de Normandie seront les témoins de la mort de plus de 3 000 jeunes hommes qui rassemblent des américains, des anglais, des canadiens et des polonais et que le sénat américain saluera pour « leur courage, leur compétence et leur sacrifice ». ⁴⁰²

Aujourd'hui, l'urbanisation s'est étendue sur l'ensemble du cordon dunaire de Vierville et de St Laurent. En revanche la dune a conservé un caractère naturel sur Colleville au droit du cimetière américain. En bordure des espaces naturels de la dune et du marais, le cimetière américain est implanté sur le bord du plateau et forme le cœur du site. Traité en jardin paysager, il coiffe le coteau de Colleville. La palette végétale à base de grands pins verts sombres marque l'espace de commémoration et tranche avec les verts tendres ou gris des herbacées environnantes. L'entrée monumentale traitée en large voie bordée de plantations bocagères offre un panorama sur le vallon et sur la mer. Elle constitue le cadre privilégié de découverte du site. Sur Vierville et sur St Laurent, le coteau offre aujourd'hui encore l'aspect paysager du littoral d'hier avec une végétation basse d'herbes folles et de petites broussailles. Le vallon du Ruquet entièrement boisé en feuillus par des chênes, des frênes, des érables introduit une variété changeante de couleurs et en hiver, la végétation ménage des transparences sur les vues lointaines et le spectacle de la mer. L'extension urbaine visible du bas des vallons rejoint les bourgs perchés sur le plateau. Celui-ci formé d'argile offre un paysage plat, ouvert, avec juste quelques maigres haies sculptées par les vents du Nord et les embruns marins. C'est ici, qu'en juin 1944, au lendemain du débarquement, un aérodrome provisoire a été implanté, il servi notamment à l'évacuation des blessés. Cet espace d'openfield forme un contraste avec l'arrière pays bocager du Bessin. Cette transition disparaît derrière le cimetière, où le bocage rejoint les boisements. A l'exception de quelques installations du camping de Vierville, les rebords du plateau sont restés vierges de toute construction. Un cadre de verdure domine et l'espace demeure propice aux lieux d'accueil et de recueillement.

Ainsi l'ensemble de ce site historique se compose de la grande étendue de plage, la falaise morte et du haut du plateau ménageant une vue privilégiée sur la mer.

⁴⁰⁰ Placés par les allemands pour empêcher les bateaux d'accoster.

⁴⁰¹ Voir L'Histoire n°287 mai 2004.

⁴⁰² Voir sur ce point Historia Normandie 44 oct./de. 1994.

A l'occasion de la mise en œuvre du dossier de protection du site, les gestionnaires américains ont souhaité que soit réalisé un centre d'interprétation des événements en respect avec la qualité du site. Dans ce cadre, les conseils éclairés de la Diren et de l'ABF permettent d'aboutir à un projet respectueux du paysage qui réponde aux objectifs de commémoration pour les années à venir. Un comité de gestion sur l'espace naturel de Colleville à l'initiative du conservatoire du littoral (qui dispose ici de la plus grande propriété foncière lui appartenant en Basse-Normandie) regroupe la totalité des gestionnaires des lieux et définit sa mise en valeur. Une extension de ces interventions sur l'ensemble du coteau se révèle ici utile.

La terre.

Les vergers normands sont exceptionnels au mois de mai lorsque le soleil vient frapper d'une lumière resplendissante les pommiers en fleurs et que les corolles des fleurs viennent piquer la prairie : leur éclat devient alors magnifique. Barbey d'Aurevilly en donne une belle image à toutes saisons :

*La campagne aussi semble d'un autre âge.
Déroulant sans fin, d'herbage en herbage
La verte âpreté du vieux Cotentin ;
Les chemins herbeux, les taillis des hêtres,
Tout le décor dur des chouans à guêtres,
Et la mer de plomb qui pleure au lointain*⁴⁰³

Les prés salés du Mont St Michel.

Les prés salés du Mont St Michel sont installés sur un linéaire côtier qui concerne les communes du Val-Saint-Père, Céaux, Courtil, Huisnes-sur-Mer, Ardevon, Génêts et Vains. Avec près de 4.000 hectares répartis d'Ouest en Est, la Baie du Mont St Michel détient la plus grande superficie de prés-salés. L'herbu permet l'élevage de quelques 7.000 moutons. Dans ces vastes espaces que la marée découvre et recouvre tour à tour, toute la force du paysage tient à une manière d'absence. En ces lieux incertains, la terre, le ciel et la mer s'unissent et se combattent pour recomposer chaque jour et chaque heure, de nouvelles visions, de nouveaux sites. Seuls éléments de permanence dans ces territoires-frontière, les pré-salés offrent le vert indécis de leur végétation prairiale, sans cesse ravivé par l'avidité gourmande des moutons. Ces prés salés sont directement subordonnés au pâturage des ovins qui limite le développement d'un petit arbuste méconnu du grand public appelé ici glinette. Les particularités de cet élevage le rendent moins rentable en l'absence d'une reconnaissance de ses qualités, à la fois gustatives et paysagères.

⁴⁰³ Cité par La Varende, *Les provinces de France*, Paris, Ed. Odé, 1950, p. 107.

Les Vergers cidricoles de Barenton

Dans la Manche, les vergers à cidre de Barenton présentent l'image d'un paysage de bocage - terme désignant autrefois le bois par rapport à la plaine - avec ses parcelles complantées de pommiers, ses haies vives formant les clôtures, ses chemins creux au dessin capricieux. L'hiver rend toute leur transparence aux rideaux arborés qui ferment l'espace aux autres saisons, révélant alors la structure du paysage avec son treillage irrégulier. Inversement, au printemps, ce sont les masses colorées qui imposent leur densité, la floraison blanche des pommiers illuminant le vert intense des gras herbages normands. La préservation de ce paysage de haies et de pommiers passe par la conservation des essences nécessaires à la production d'un excellent cidre fermier ainsi que la promotion de ce produit de qualité, développé dans le cadre du parc naturel régional Normandie-Maine.

Tout autant que les vertes prairies et les gracieux pommiers, ce qui a longtemps caractérisé encore la Normandie ce sont les châteaux. Ces châteaux normands extraordinairement nombreux sont une des plus curieuses expressions de l'énergie spécifique de ce pays. Leur abondance avaient émerveillé les envahisseurs vikings qui remontaient les fleuves sur leur vastes Drakkars.

Beaumesnil, Balleroy, Oully-le-château, Bricquebec, Chambois,, Bénouville, Carouges, Gratot... sont les plus réputés. On y trouve toujours quelques détails qui expliquent le goût et la gentillesse qui a animé toutes les classes sociales normandes et décoré la province du haut en bas. Les châteaux réunissent l'ampleur au luxe, à l'entretien parfois encore existant. En Normandie, il y a trente ans on trouvait presque partout des demeures trop vastes avec des arbres taillés, des haies peignées au cordeau pour les mettre en valeur, qui demandaient une main-d'œuvre très importante. Les paysans normands continuaient à accepter d'entretenir ces demeures somptuaires. La visite des édifices est utile car elle permet de comprendre l'âme régionale. Une vie de château née au XVIe et XVIIIe siècles, a ici créé un style de vie familiale teinté d'humanisme et d'hospitalité. Le château est à la mesure humaine et il est habité « aristocratiquement ». Ainsi cette région est longtemps demeurée un des derniers terroirs aristocratiques non seulement par ses grandes familles mais aussi par ses paysans. Une familiarité singulière a pendant longtemps uni le châtelain au paysan. Cela tenait au contrat premier qui les unissait. Le maître était alors un chef militaire et le serviteur un soldat.

Plus que d'autres, cette région présente une collection inestimable de châteaux. Tous ces châteaux de Normandie, que seule aujourd'hui une collectivité a véritablement les moyens d'entretenir et qui tombent souvent en ruine, demeurent inscrits dans le paysage culturel de la contrée avec leurs prairies verdoyantes aux horizons moelleux parmi les arbres et les fleurs. Parmi eux, le Château de Canisy est une illustration de l'histoire de cette région.

Le château de Canisy

La naissance de l'agriculture moderne au XIXe siècle à travers les grandes propriétés : L'exemple du château de Canisy⁴⁰⁴ – premier parc à l'anglaise du département.

Situé dans la Manche, à huit kilomètres de Saint-Lô, le château de Canisy est une vaste demeure d'origine médiévale dont l'architecture reflète les transformations successives au cours des âges, notamment au XVIe, XVIIIe et XIXe siècles. Classé Monument Historique en 1945 au moment des travaux de restauration générés par les destructions de la guerre, le château de Canisy est entouré d'un parc de 30 hectares et d'un domaine agricole et forestier de 300 hectares dont l'origine est aussi ancienne que le château.

Le château de Canisy⁴⁰⁵ est resté dans la même famille depuis l'origine. Trois noms se sont succédé du fait de deux transmissions par les femmes au XVIIIe siècle : les Carbonnel du XIe siècle au début du XVIIIe siècle, puis pour le temps de deux générations les Faudoas, enfin depuis la fin du XVIIIe siècle les Kergorlay⁴⁰⁶.

Peu d'archives existent sur le château médiéval, dont on sait seulement qu'un des ascendant des Carbonnel a accompagné Guillaume le Conquérant lors de la conquête de l'Angleterre et participé à la première croisade en 1096. Plus tard il établit son fief à Canisy. La tour nord, dite tour du Colombier, serait un vestige de cette époque comme la courtine située dans son prolongement. Si le château apparaîtrait aujourd'hui comme une construction datant du XVIe siècle, cela remonte à la rénovation réalisée à la suite du mariage entre Hervé de Carbonnel et Anne de Matignon, fille du comte de Torigny, maréchal de France. Les aménagements (1588) sont dus à l'architecte François Gabriel, ancêtre de l'illustre famille des architectes royaux, qui recommande l'utilisation de la magnifique pierre du Cotentin et du Poudingue (pierre de Troisgots), pierre violette aux couleurs d'améthyste, pour la réalisation des bossages et encadrements des portes et fenêtres. Celle-ci donne au château une coloration et un relief absolument uniques. Le château subit de nouvelles transformations au XVIIIe notamment, après l'incendie de 1749 qui ravage la partie située à l'ouest de l'escalier monumental.

En 1787, Louis-Gabriel de Kergorlay épouse Justine de Faudoas. En avril 1789 les jeunes époux font un voyage en Savoie et en Italie et, devant la tournure des événements liés à la Révolution, restent à l'étranger pendant quatorze ans. Ils échappent ainsi au sort du Marquis de Faudoas, de sa sœur et de sa fille cadette, Eléonore, guillotines le 14 juillet 1794, et retrouvent leur propriété en 1802, grâce à la fidélité de l'intendant, M. Yver. A partir de 1826 jusqu'à sa mort vers 1833 Louis-Gabriel transforme le parc. A l'instar de son beau-père le Marquis de Faudoas (quatre cahiers de dessins de jardins anglais faisant partie de la bibliothèque du Marquis ont été retrouvés) il montre de l'intérêt pour les jardins paysagers qui se développent

⁴⁰⁴ Voir La revue Patrimoine Normand n°10, août/septembre 1986, l'article de Georges Bernage, Le château de Canisy, pp.24-31.

⁴⁰⁵ Voir sur ce point la note de Denis de Kergorlay sur l'histoire du château et de sa famille, Janvier 2000, dont nous nous inspirons ici.

⁴⁰⁶ Voir Jacques Dumont de Montroy, *Les Kergorlay dans l'Oise et en Normandie*, Ed. Gemob, 1992.

partout en Europe. Au tracé régulier de l'exploitation structurée avec des allées plantés sur cinq rangs à la Française⁴⁰⁷ et des espaces carrés pour les fruitiers et les labours se substitue un parc harmonieux à l'Anglaise dessiné par M. Chatelain avec des pelouses et une belle collection botanique qui guide la promenade. L'étang rectangulaire est agrandi pour se transformer en un petit lac dont les rives sont traitées avec soin. Ce jardin trouve ainsi sa source d'inspiration dans le voyage qu'il entreprend dans les Alpes et ce sont les images des magnifiques lacs de montagne que Gabriel a cherché à retrouver à Canisy.

Son fils Hervé de Kergorlay qui s'installe à Canisy après la chute de Charles X réorganise l'ensemble du domaine ; il fonde une ferme modèle et initie des concours agricoles. La mise en valeur de ses terres se fait par l'irrigation et le drainage rationnel de la vallée de la Joigne, l'utilisation adaptée d'engrais (tangué et chaulage), l'emploi de machines modernes, une comptabilité méticuleuse et la construction de bâtiments fonctionnels avec notamment deux potagers semi-circulaires et circulaires à l'architecture très remarquable. Vers 1835, le domaine est constitué par trois fermes qu'Hervé de Kergorlay exploite directement : la Mesnagerie, Saint-Gilles, la Vallée. En 1852, il garde la Mesnagerie en gestion directe et loue les deux autres fermes : 224 hectares de labours, prairies naturelles, bois. Physiocrate averti, il participe, en tant que député de la Manche au développement de la politique agricole d'alors. Il revalorise aussi l'architecture du château, la tour nord fut reconstruite en 1870 et la décoration en pierre de Troisgots, par souci d'uniformité, couvre aussi le pavillon central et surtout le côté cour de celui-ci.

Plus tard, le parc est encore transformé en 1923 sous l'impulsion de Thibaut de Kergorlay qui fait appel à Achille Duchêne (1866-1947). Qu'il s'agisse de créations, de reconstitutions, l'œuvre d'Achille Duchêne est inégalée car sa vie fut consacrée à propager l'art français dans un style classique en parfait accord avec le caractère de la demeure. A Canisy, on lui doit la grande perspective et la cour d'honneur. Son intervention magnifique a permis de donner la perception de l'ensemble du domaine, faisant du château le point géométrique comme le cœur du projet paysager. Dans la grande perspective le regard s'élève doucement des fenêtres du château vers l'horizon ; dans le traitement de la cour d'honneur le château marque un trait d'union avec la géographie et la rivière de la Joigne, point de départ de l'exploitation agricole et de la mise en valeur de la terre normande.

Chaque génération a eu à cœur d'entretenir Canisy, ce qui donne à ce château l'aspect général d'une demeure qui a toujours été habitée et qui n'a jamais été à l'abandon. Pourtant le château et le parc furent sérieusement endommagés lors des combats de Juillet-Août 1944, lorsque le front s'est déplacé au travers de Canisy au lendemain de l'opération Cobra (25 Juillet 1944) qui permit la percée de l'armée américaine. De 1963 à 1976 les propriétaires firent un travail de restauration mais lorsqu'en 1977 Denis de Kergorlay hérita du château il restait encore beaucoup à faire.

⁴⁰⁷ Voir sur ce plan l'excellent rapport de madame Marie-Hélène Since, DRAC Basse-Normandie, le 24 novembre 1994.

Bien des aménagements ont été réalisés au cours des années quatre-vingt grâce à l'ouverture du château dans le cadre de l'association des Amis de Canisy. Puis avec son mariage avec Marie-Christine de Percin en 1989 le château de Canisy a retrouvé sa vocation naturelle de château de famille.

Récemment l'ensemble du domaine constitué par le château, son parc et les vestiges de la ferme modèle du dix-neuvième siècle a été protégé par l'arrêté du 16 avril 1999 à l'inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

Déjà meurtri par la tempête de 1987 et son dépérissement naturel, des ravages considérables provoqués par la tempête du 26 décembre 1999 ont encore sinistré le jardin. Les Kergorlay ont consacré des efforts importants pour ce parc botanique tout à fait exceptionnel, mais comme pour les autres propriétaires de ce type de domaine, les pouvoirs publics n'ont pas répondu, faute de moyens suffisamment organisés, à leur attente. Une réflexion sur la restauration d'ensemble du parc, que nous avons encadré, a été engagée dès le début de l'année 2000.

Le parc de Canisy a été pour nous⁴⁰⁸ l'occasion d'une proposition de réaménagement d'un jardin où nous avons tenté de mettre en œuvre certaines idées que nous avons développées dans le cadre du plan de paysage. Le parc présente au regard quatre séquences paysagères : La grande perspective, la cour d'honneur, le jardin à l'anglaise autour du lac, la vallée en contrebas du château. C'est par conséquent dans cet ordre en ajoutant les limites du parc très abîmées par la tempête de fin décembre 1999 que nous avons esquissé des propositions.

La grande perspective traitée par Achille Duchêne en 1923 remémore les premiers dessins à la plume et les premières inventions au XVIIIe siècle, en un temps où le domaine, essentiellement planté de hêtres, était consacré à l'exploitation forestière. Duchêne en recréant la perspective, a cherché à donner de l'amplitude au parc en utilisant notamment l'élévation naturelle du terrain, celle-ci permet de prolonger la vue portant le regard jusqu'à l'horizon. Ce stratagème de composition réalisé au moyen d'une parcelle située hors limites – de l'autre côté de la route – étirée en longueur et devenue un champ de céréales- nous avait paru devoir être préservé, mais il pose aujourd'hui une difficulté. La route de St-Lô coupe le parc à proximité immédiate du château et est marquée par un passage fréquent de voitures. Des fenêtres du château, toutes les minutes parfois moins, une voiture ou un camion vient perturber la méditation. Comment dans ces conditions conserver la vue ménagée par l'ampleur de la perspective et échapper aux nuisances de la route ? Peut-être en élevant doucement et progressivement le terrain de 40 centimètres juste avant la route. Cela peut se réaliser par un traitement du parterre ou en laissant la haie qui marque le saut de loup légèrement plus haute. En redonnant une lisibilité plus grande à l'intuition d'Achille Duchêne par une double plantation d'alignement située face au château mais sur le champ de l'autre côté de la route, (le dessin de la perspective est aujourd'hui marqué sur ce champ par une haie bocagère très dégradée). Ces allées plantées dans la campagne mettront à la fois en valeur la perspective et elles auront une fonction de

⁴⁰⁸ AFK, paysagiste concepteur, Eve Bénard et de Magali Juanes, assistantes paysagistes.

bouclier face à la banalisation liée à l'implantation des lotissements qui cherchent à se placer dans la vue du château. Elles mettront en outre, en valeur l'architecture du château et ajouteront à l'effet de profondeur du parc en conduisant l'œil jusqu'au point haut placé au bout du champ.

La cour d'honneur à la Française synthétise le croisement des perspectives qui s'ouvrent d'une part sur la vallée et de l'autre sur l'horizon à un point plus élevé. Elle a été redessinée par Achille Duchêne, avec ses ifs taillés en topiaires, elle pose aujourd'hui des problèmes dus à la stagnation d'eaux pluviales. L'entrée principale n'est pas visible et les voitures y stationnent en banalisant le lieu comme si celui-ci n'était qu'une arrière-cour. Dans une symétrie parfaite par rapport au parterre situé sur la façade opposée implantée vers le parc et la campagne, nous proposons de constituer un parvis dessiné, à même la terre, en pierre de Troisgros. Ainsi par une intervention très légère, on restitue un statut plus noble à la cour d'honneur. Une cunette étant par ailleurs installée au pied des ifs.

Le jardin à l'Anglaise est la partie la plus poétique du parc, le lieu où le château qui se reflète dans les eaux du lac est le plus spectaculaire. Le jardin évoque le domaine agronomique du siècle dernier mais aussi le voyage du jeune Gabriel dans les Alpes à l'époque de la Révolution qui lui a servi de source d'inspiration. La promenade se développe autour de cette partie du parc, elle permet la découverte de neuf scènes singulières formant neuf géographies, neuf rêves.

1) L'invitation à la promenade

Passée la voûte, au débouché du château, le promeneur découvre un parc romantique, sa vue apaisée sur le lac et son miroir aux eaux tranquilles appellent à la méditation. L'invitation et le point de départ de la promenade est symbolisé par une statue, un hommage à Gabriel de Kergorlay, le premier concepteur du jardin.

2) La vallée ou la vue sur le jardin à l'italienne

Presque en vis-à-vis se situe le jardin à l'Italienne en contrebas dans la vallée. Il est signalé par un effet de colonnades végétales qui laisse filtrer le regard. Dix mètres plus bas, les ifs forment de grandes voiles soulignant la base du mur végétal comme les courbes de niveau ou le relief de la pente. L'élément fort est un escalier monumental échappé d'un conte de Gulliver, qui évoque un XIXe siècle épris de science hydraulique, d'où les eaux dévalent en cascade. La prairie humide du fond de vallée est redessinée par des rigoles de drainage qui mettent en scène des jeux de contrastes et de miroirs où circulent les eaux vives.

3) La ferme d'Arcadie

La ferme du château est recomposée par des bouquets de tilleuls et d'érables champêtres, elle devient dès lors une des folies du parc. Elle évoque la vie à la campagne et rend compte de la vastitude du domaine. Au détour de chaque bois, de chaque bosquet, un morceau de paysage normand apparaît dans le lointain, comme si les limites n'existaient pas, comme si tout le paysage environnant appartenait au domaine du parc. Au loin apparaît la ferme Saint-Gilles avec son potager au cercle

parfait. Ici la célèbre formule du marquis de Girardin *toute la nature est un jardin*⁴⁰⁹ prend plus de sens qu'ailleurs.

4) La collection botanique

Le parc de Canisy présente une collection botanique d'espèces rares qui furent les premiers spécimens à avoir été acclimatés dans notre pays. Parmi ces variétés, il existe un *Araucaria* bicentenaire d'une hauteur exceptionnelle et un assortiment de cyprès chauves. L'idée préconisée est de gérer et de pérenniser cette collection en implantant des *Taxaudiums*, *Liquidambars*, *Tulipiers*, *Ginkgos*...

5) Le déjeuner sur l'herbe

Pour agrémenter le cadre du déjeuner sur l'herbe, à proximité du salon de musique, là où le vent a tourbillonné, déracinant les vieux arbres, nous proposons de replanter une collection de chênes rares. Le chêne, archétype de tous les arbres, s'impose par sa majesté. La robustesse de ses branches, la puissance de sa cime protectrice, son feuillage orangé au printemps et fauve à l'automne, renforcent l'impression de force vigoureuse tandis que la morphologie imposante du bouquet renvoie à l'architecture de la tour. Le bosquet est composé de Chênes Imbriqués, Chênes du Caucase, Chênes Pyramidaux, Chênes Rouvres, Chênes Blancs d'Amérique.

6) L'île de la pensée

Sur le lac existe une petite île où foisonnent des aulnes vieillissants et un peu inquiétants en hiver, nous proposons de les remplacer par quatre peupliers d'Italie au feuillage léger en hommage à la philosophie et à l'éducation de J.J Rousseau.

7) La prairie est un paysage

De l'autre côté du lac parmi les *Ginkgos*, les *Alisiers*, les *Liquidambars* et les *Chênes Ecarlates*, se situe une belle prairie où chaque herbe donne sa note colorée ; les pâquerettes répandent la blancheur de leurs aigrettes, les trèfles et les centaurées font çà et là des taches roses. La prairie recouvre une des quatre folies que l'on peut voir sur le plan d'origine et qui, se trouvait cachée dans une partie boisée du parc. Elle forme comme un kiosque qui aurait pu se situer au muséum d'Histoire Naturelle et qui est typique des années 1820.

8) La naissance du lac

Au cœur des boisements, au bout du lac, on découvre une cascabelle secrète. Celle-ci symbolise la naissance du lac, elle surgit d'un monument naturel planté de petits buis, de fougères, d'hortensias, de *Viburnum Plicatum* et de quelques gros arbustes. Les rayons du soleil le pénètrent et font scintiller la cascade. En toile de fond, le feuillage sombre des houx apporte un effet de profondeur et par contraste rend le ruissellement des eaux pures, brillant et lumineux.

⁴⁰⁹ René-Louis de Girardin, *De la composition des paysages*, Paris, Ed. du Champ urbain, 1979. Chapitre III, de l'Ensemble, p. 23.

9) Le petit chemin qui sent la noisette

le chemin de lisière de propriété est redessiné. On s'éloigne de la route pour traverser la clairière formée par l'ancien verger. A l'orée du bois, l'allée est recouverte d'un tunnel de Noisetiers communs et d'Amélanchiers aux branches argentées et aux baies rouges. Ces morceaux de paysages forment des entités à part entière qui s'imbriquent dans la composition d'ensemble.

Nous avons, en outre, recommandé de reconstituer le boisement de hêtres (vestige de l'exploitation forestière à l'âge classique) et de traiter l'entrée du domaine en confortant notamment les buttes de terre engazonnées qui forment un mur protecteur contre le bruit. L'entrée est soulignée par un double alignement de marronniers plantés en quinconce. A son extrémité, cette voûte de verdure laisse apparaître le château dans sa lumière. Le long des bâtiments de service, les rhododendrons envahissants devant être, à notre avis, élagués pour laisser place à une seule rangée de marronniers. Cette essence de haute tige permet d'assurer la médiation avec les bâtiments de service trop massifs et dont la proximité porte atteinte à la découverte du château.

L'ensemble de ces propositions permettent d'établir des priorités pour reconstituer un cadre de qualité du jardin à court et à long terme.

Conclusion : recherche d'une image métaphorique pour la Basse-Normandie

La région a formé une famille, un clan où tous ont été apparentés, tirant autrefois les uns des autres leur orgueil et leur réconfort. Comme le rappelle La Varende : « Cela fut une des causes déterminantes de la qualité intellectuelle reconnue à la Normandie. La civilisation y fut plus aisée. Le paysan normand n'est pas isolé ni emprisonné sur sa terre ; il a des contacts, des échanges, des fréquentations qui l'affinent et le reclassent »⁴¹⁰.

La côte verdoyante sous la lumière douce, jamais aveuglante, met en valeur les couleurs intimistes de l'intérieur des prairies cultivées souvent à l'ombre de la clarté sous la forêt du bocage.

La basse Normandie se présente comme une presqu'île anglaise.



⁴¹⁰ La Varende, , p. 117.

CONCLUSION

Les promenades à travers les régions montrent que le travail sur l'espace qui a caractérisé l'avènement de la douce France semble aujourd'hui « *être entré en clandestinité* »⁴¹¹.

I. L'insécurité, les tendances guerrières du moment

Si nous ne pouvions proposer d'autres alternatives aux tendances actuelles, nous pourrions être pessimiste. De plus en plus, notre environnement se fractionne, évoque la rupture, devient chaque jour moins agréable à vivre. La désaffection de notre société pour l'art de l'aménagement a engendré des formes éclatées qui ont favorisé la désagrégation des liens sociaux. L'insécurité qui en découle forme désormais une composante importante de notre milieu de vie quotidienne. En effet dans l'espace urbain, partout se propagent des endroits indifférenciés traités de manière uniforme. De nombreux quartiers sont devenus des lieux de passage. On entre dans une zone marchande on achète et on sort qu'il s'agisse de la Défense ou de la Part-dieu. L'urbanisme a généré des endroits non identifiés. Ces « non lieux » sont faits pour être traversés et forment des espaces ouverts, neutres mais pas anodins, où l'on peut difficilement demeurer. Ils évoquent, comme l'explique avec dérision Jean-Marie Francescangeli⁴¹², « *les terrains vagues de l'après-guerre. Les zones marchandes d'aujourd'hui offrent les mêmes spécificités engendrant comme hier des secteurs où se regroupent les bandes de jeunes qui se jaugent, se battent où règne la loi de la jungle* » ... L'espace sans limite, à vaste dimension constitue toujours un enjeu pour la lutte ouverte. Cet aspect n'est pas seulement lié à l'urbanisme en général mais plus particulièrement au projet d'architecture contemporain qui procède souvent de la rupture. Les édifices présentés dans les revues sont pensés à partir de l'espace limité de l'écran de l'ordinateur, ce qui exclut le plus souvent le tissu urbain environnant. La création spatiale ne relève plus d'un espace à habiter dans la durée, mais elle dépend d'une image renouvelée, diffusée par les réseaux informatiques et reproduite par les revues. La mise en scène d'une pensée émanant de concepts abstraits, engendre des objets à caractère vertical et monumental, mais sans urbanité.

Qu'il s'agisse d'architecture, d'urbanisme ou de territoire, l'innovation la plus actuelle s'exprime par des concepts chargés de sauvagerie. A Lille, près de la gare de Flandres, le Zénith qui abrite à la fois le Palais des Congrès et le Palais des Expositions, a été dénommé par ses concepteurs « la soucoupe volante » dans une évocation « des envahisseurs ». A l'intérieur même de cet édifice le couloir qui conduit les vedettes du Show-biz de leur loge à la salle du Zénith a encore été baptisé par les créateurs « le couloir de la trouille ».

⁴¹¹ Nous empruntons cette formule à Marina Devillers, conversation informelle, Paris, 2003.

⁴¹² J.M Francescangeli, Intervention à l'école d' Architecture de Lille, Atelier paysage et Territoire de vie, le 18 octobre 2002.

La société toute entière devient à son tour animée par des représentations de lutte fratricide. La technologie des images virtuelles entraîne une banalisation et une mise à distance de l'affrontement. Elle facilite l'expression d'un jeu qui s'exprime et se mesure en termes de conflits.

En matière d'agriculture, on préconise aussi de « conquérir des marchés ».

Le territoire est quadrillé par des couloirs (autoroutes, voies de TGV...) qui le morcellent en autant de zones difficiles à relier entre elles. Leur connexion n'est d'ailleurs rendue possible que par le bon vouloir de quelques décideurs (comme une stratégie établie pour un champ de bataille par les chefs militaires).

Le fractionnement de l'espace est à l'image de l'éclatement culturel. Les milieux professionnels interviennent chacun dans leur domaine. Le paysage est abordé par les différents corps de métier sans véritable regroupement de vues. Une politique d'études pluridisciplinaires s'est substituée à la synthèse spatiale et une série d'analyses accolées les unes aux autres a été favorisée par un découpage technologique. Les centres historiques des villes, les espaces périurbains indifférenciés, les zones agricoles, les infrastructures routières et ferroviaires sont travaillés comme autant de milieux sans liens les uns avec les autres et sans que personne ait en charge de les représenter dans leur continuité spatiale. Ces lieux discontinus ne développent que des exigences contradictoires.

Tout le monde parle de tout et sait tout sur tout, mais comme l'attestent les créations de ces cinquante dernières années, la capacité critique pour intervenir sur le cadre de vie, fait souvent défaut. Le débat contradictoire et informé sur les projets d'espaces a été supplanté par la promotion des auteurs de ces mêmes projets. Tout s'organise autour de la communication au détriment de l'examen de fond. La légitimité médiatique a pris le pas sur la légitimité institutionnelle. Ce qui valide le discours sur le paysage urbain, c'est la capacité de certaines personnes à occuper une place sur la scène publique, c'est-à-dire à obtenir une reconnaissance des médias. Les « stars » du projet apparaissent comme les gourous d'un mode de pensée dont ils sont à la fois, juge et partie. La situation de créateur ne permet de représenter que son point de vue, lequel ne se confond pas nécessairement avec l'intérêt public. Et c'est aussi l'homme de l'art qui influe sur le cadre de vie, sans validation réelle de la part de la société, même si, certaines dispositions actuelles engagent des consultations de la population locale. Cette promotion personnelle assure la vente, mais elle ne garantit pas la valeur ni la beauté des projets⁴¹³. Et ce d'autant plus que les responsables politiques et administratifs sont plus soucieux d'établir un consensus qu'à veiller à la qualité du résultat, car ils ne sentent pas impliqués personnellement. L'expression de la réussite est plus souvent exprimée par la non-contestation des individus que par des aménagements à valeur d'exemple. Ce faisant, ne ferions-nous pas fi de la régulation républicaine attachée au bien fondé des idées, au profit de la lutte pour le pouvoir ou des pouvoirs sectoriels ?

⁴¹³ On évoque plus souvent le nom de l'architecte on vante la réputation internationale que ses œuvres souvent méconnues car elles ne sont pas ressenties comme attachées à un patrimoine.

Un cadre de vie harmonieux relève de la chose publique car il constitue un droit des citoyens. Le refus grandissant de la participation à la vie collective, exprimé notamment par la montée des abstentions à l'occasion des élections, et le fait que les individus cherchent à reporter leur responsabilité sur la collectivité, sont autant de manifestations de la désaffection des citoyens. Ces difficultés tiennent, au cloisonnement des décideurs, qui tous les jours, engendre de l'espace discontinu et aux désirs contradictoires qui nous animent.

La conception de l'espace, en particulier liée à une culture urbaine⁴¹⁴, demeure importante. Si la ville a été édifiée dans la longue durée pour devenir un lieu pacifié, cela tient à une forme urbaine instruite par une pensée cultivée qui évite de favoriser « intra muros » les lieux d'affrontement. Le paysage urbain traditionnel compose une figure capable de prévoir l'extension et surtout le lien avec les autres quartiers. Cette composition savante détermine la paix de la cité. L'espace urbain structuré permet, en effet, d'établir le contrôle démocratique sur tout ce qui est en rupture et, par là, combat l'agressivité porteuse d'insécurité. De même, l'agriculture pour se développer nécessite un espace/temps apaisé qui va des semailles aux récoltes, où la vie puisse se reproduire.

Il devient urgent de prendre des mesures pour reconstituer une culture de référence encadrée par des autorités techniques attachées à la chose publique et de nous dégager des « lobbies » au service de personnalité. Pour cela il faut redonner sa juste place à l'homme de l'art car on ne peut faire l'économie de son savoir-faire et de son talent. Cela demande de le faire participer à un ensemble décisionnel dégagé de la stricte application bureaucratique. Ainsi, il faut que chacun reprenne son « emploi » et se situe dans une chaîne de responsabilités, où sont présents le politique comme décideur, le maître d'ouvrage comme donneur d'ordre et gestionnaire, le maître d'œuvre comme concepteur, le maître d'usage comme citoyen.

Reconstituer la culture (de la complexité⁴¹⁵ issue de la rencontre) et redonner une place à chacun sont d'autant plus urgents qu'il n'existe de véritable avancée qu'avec des projets liant l'homme à son territoire de vie.

II. La création et la protection toutes les deux constitutives du projet

Pour que le lien social puisse s'établir avec le lieu il faut que « *le projet nouveau s'inscrive en politesse avec le site*⁴¹⁶ ». Dans cette perspective la protection des paysages et la création sont toutes deux indissociables dans la constitution du projet. Les opposer conduirait à la disparition de l'étude du cadre de vie comme forme sensible au seul profit d'un espace soumis aux règles législatives et techniques. Le

⁴¹⁴ car chacun a pu mesurer à la lumière des événements new-yorkais du 11 septembre 2001, que la volonté de destruction de la démocratie passe par la destruction de la ville.

⁴¹⁵ Voir Dominique Bidou, conversation informelle, CGPC, le 19 mai 2004.

⁴¹⁶ comme le réclame Michel Corajoud

paysage ne peut se réduire à la technique, mais surtout, il ne peut être uniquement géré par des normes ou des règles de droit. En effet les prescriptions administratives restent éloignées de l'identité, de : « *l'originalité du lieu, plaquant un savoir venu d'ailleurs sur la mémoire locale vivante, un argumentaire sur une sensibilité, une logique sur une culture* »⁴¹⁷. La protection des sites est souvent présentée comme opposée à une modernité « obligatoire » et porteuse de développement économique. Cette opposition ne correspond ni à la réalité, ni aux besoins de l'évolution locale. Plus les sites sont préservés, plus ils constituent un atout pour le développement. Avec le réchauffement du climat, les destructions culturelles et la situation d'insécurité latente, peu de pays⁴¹⁸ au monde constituent un attrait pour le voyage d'agrément. La beauté et l'ampleur des sites ont fait de la France une destination appréciée. Le principe de précaution doit aussi s'établir sur cette économie agricole et touristique essentielles.

*Le patrimoine paysager est pourtant mis en péril*⁴¹⁹ par le risque d'aliéner les sites. La tendance est à valoriser les hauts lieux nationaux en les transformant en parcs de loisir banalisés. Cela tient-il au peu d'attention témoignée pour la qualité des sites au regard de celle, légitime, portée pour la sauvegarde des dauphins, la préservation des végétations, et de l'environnement en général ? « *Pourquoi donc, l'espèce humaine resterait-elle la seule qui n'ait pas le droit à la préservation de son habitat ?*⁴²⁰ » .

Contrairement à l'idée reçue, il n'existe qu'un très faible pourcentage des sites protégés⁴²¹ représentant 1,4 % du territoire national. Soutenue par le mouvement républicain des grands artistes et des grands écrivains visionnaires du XIXe siècle, la protection des sites⁴²² reste attachée à l'art de vivre à la française. Face aux 20 000 ha

⁴¹⁷ Voir Alain Riquois, *De l'ingénierie au... paysage en 10 leçons et 3 anecdotes*, communication au Pôle Paysage du 23.03.04.

⁴¹⁸ On sait sur ce point que la France reste le lieu d'attraction le plus fort avec la Nouvelle Angleterre, une partie du Japon, de la Californie...

⁴¹⁹ Voir William Hayon, *Paysages Territoires ; l'Ile de France comme Métaphore*, Ed. Parenthèses, Marseille 2003.

⁴²⁰ Comme le rappelle Paul Checcaglini qui donne au mot habitat son sens éthologique.

⁴²¹ J'entends ici sites classés.

⁴²² La loi sur les sites constitue pourtant (dans l'arsenal des procédures juridiques ; SCOT, DTA, PLU, Cartes communales...) le rempart le plus efficace contre la banalisation et les méfaits de l'urbanisation puisque chaque site, porteur de son image, compose une référence illustrée dans la représentation collective. Ce dispositif est bien connu des élus (au contraire des procédures et des lois plus abstraites, comme la récente loi Littoral qui demeure peu comprise et donc peu utilisée) et elle est respecté par eux. Au delà de ses qualités, la loi du 2 mai 1930 est mise en œuvre par un service du ministère de l'Environnement qui possède des archives, une mémoire, des opérations, un personnel motivé sur cette question. Ce service s'appuie sur le travail de 45 inspecteurs des sites, soit en moyenne deux par région. Il est par ailleurs étayé par une Inspection Générale des Sites. Ces institutions, qui se confortent mutuellement (car ils soumettent ensemble régulièrement des dossiers à la Commission Nationale Supérieure des Sites), ont permis à très peu de frais pour la collectivité, de maintenir jusqu'ici, une certaine qualité des sites en France

Ce modèle institutionnel exemplaire devrait être renforcé et il faudrait développer des liens avec l'Europe. De même, pour jouer un rôle plus efficace, la politique des Sites devrait bénéficier d'un budget plus conséquent qui lui permette d'assurer les moyens de sa gestion, comme cela existe pour les Monuments Historiques. Ces moyens attesteraient que le projet de protection procède d'une pensée qui s'appuie non pas sur le seul interdit mais sur le besoin d'une continuité. Dans un équilibre retrouvé entre la tradition porteuse de mémoire et l'innovation d'espoir, cet appui deviendrait l'occasion d'un encouragement à la sauvegarde des sites pour les élus.

consommés⁴²³ chaque année en région parisienne, par une urbanisation déshumanisée, la demande de compensation et la volonté des populations de préserver le cadre de vie est attachée à la qualité des paysages. Aussi existe-t-il aujourd'hui une nécessité absolue de renforcer la protection des sites.

III. La quête du bonheur à travers la culture du vivant

Le paysage humanisé s'inscrit dans une recherche de qualité de l'environnement comme remède aux outrages infligés à la ville et à la campagne. Il est ressenti comme l'espace privilégié pour le repos, le calme et les loisirs. Il préserve la place centrale de l'homme, témoigne de sa réflexion pour habiter la terre en assurant son bien-être. Ce qui donne toute sa plénitude à l'art du paysage tient à ses liens sensibles aux mondes vivants. La culture du vivant éveille nos sens, nous fournit nos repères essentiels, elle est l'élément médiateur, capable de faire correspondre, en le reconstituant, le dialogue entre les identités les plus anciennes et les plus modernes. La conscience du vivant introduit une philosophie du partage et de la mise en relation. La traversée des paysages révèle des milieux divers dont la singularité renforce notre identité propre et celle de tous les autres êtres. La diversité nous procure l'agrément utile à notre développement et à une continuité du genre humain. Chaque ruisseau, chaque rivière, chaque fleuve, dans le débit de son cours, dans la faune et la flore qui s'acclimatent sur ses berges ou dans ses eaux, a une individualité et un caractère particulier qui nous permet de l'identifier. A travers la découverte des paysages, nous allons à la rencontre de l'autre, qui nous permet de mesurer notre singularité personnelle, de mieux connaître notre propre identité et de comprendre comment construire notre bonheur.

L'étude du paysage suscite trois questions essentielles : celle du travail sur l'espace et des tendances guerrières du moment, celle du projet et de la création « en politesse » avec le site, celle de la place de l'homme, par rapport au monde vivant, dans sa quête du bonheur. A ces trois questions nous devons apporter des réponses pour que le paysage reste un médiateur utile et nécessaire afin de régler les problèmes politiques, économiques et sociaux actuels.



⁴²³ Voir base de données Océan et instances d'évaluation du DREIF.



Séquences Paysagères (A. Fortier-Kriegel)

POSTFACE

Ce livre s'inscrit dans une recherche commune, promenade à travers la géographie et l'histoire de France pour y retrouver la relation entre la citoyenneté et le paysage, éclairant ainsi la responsabilité politique et administrative sur sa transformation.

Avec la création du ministère de l'environnement et du cadre de vie démarra une réflexion dont l'un des axes majeurs s'inscrit en premier article du code l'urbanisme (1983) « Le territoire est le patrimoine commun de la Nation ». Il s'agissait de dire qu'il n'y a pas d'action innocente, c'est à dire éventuellement dépourvue de qualification, sur l'aménagement.

L'importance prise par le paysage dans la société procède de la relation qu'il établit entre nature et culture. Sa définition, - ce que le regard peut embrasser, ce que la main peut construire -, renvoie au lieu de vie d'un groupe, cristallise un sentiment d'appartenance et manifeste la conscience d'une histoire collective . Le paysage est un témoin entre générations passées et futures.

Toutes les missions qui m'ont été confiées, de la sous-direction des sites et paysages juste après la création du ministère de la Qualité de la Vie, qu'il s'agisse du Conservatoire du Littoral ou de la direction de l'Architecture et de l'Urbanisme marquèrent autant de jalons dans la découverte par l'Etat et les institutions publiques de la dimension politique du paysage.

Et bien sûr l'intervention sur le paysage a pris place dans le droit.

Des textes législatifs successifs ont établi progressivement une véritable politique publique du paysage dotée d'un droit commun et de périmètres d'exception.

Mais peut-on dire pour autant qu'« espaces proches du rivage, estives des chalets d'alpage, zones de publicité restreinte aux abords des monuments... » traduisent le vers d'Hölderlin : « L'homme habite en poète » ?.

Les actions dans lesquelles, Anne et moi nous nous sommes investies comme les procédures dont j'ai pu être le promoteur ont tenté d'inscrire cette question dans un rapport au monde réel.

Grâce au droit du paysage en tous cas, l'administration et les aménageurs publics ou privés sont conviés à une vision de l'ensemble du territoire.

Il reste néanmoins beaucoup à faire pour constituer un savoir opérationnel dans ce domaine.

Le Pôle interministériel du paysage dont j'ai l'honneur d'assumer la présidence au Conseil Général des Ponts et Chaussées, a pour ambition d'animer le débat sur l'art du projet pour rendre à l'aménagement le brevet d'excellence que mérite le cadre quotidien de la démocratie.

La « composition urbaine ou paysagère » sortira alors du carcan des seules techniques de planification et attestera la volonté de remettre le bien-être et la vie collective au centre des préoccupations d'aménagement.

En quelque sorte le paysage apparaît comme une sorte de filtre démocratique de la logique attribuée à l'action publique.

Il devient de ce fait un médiateur utile et nécessaire pour régler les problèmes politiques, économiques et sociaux actuels. Cela ne se peut que s'il exprime un savoir-faire de la transformation.

En donnant à voir l'histoire qui l'a produit, il faut la qualifier et la mettre en perspective. Alors pourra s'initier la construction d'un projet pour maîtriser l'avenir. L'attention au paysage commande de rendre professionnelles les interventions humaines sur le territoire. La transformation du paysage se doit d'exprimer un art du vivant. Cet art qui seul peut donner à la modification fonctionnelle de l'environnement une dimension esthétique et philosophique, et l'inscrire dans une culture partagée : « Ce paysage que nous avons construit ensemble... »

Voilà où nous entraîne ce voyage à travers les régions inscrit dans un travail amorcé pour sept d'entre elles dans les années 90 ; il parcourt aujourd'hui le plus souvent des sites classés qui constituent l'enquête, le premier moment du temps du projet. Le second temps celui du débat et du mûrissement se profile déjà à travers ces pages de grande qualité auxquelles chacun attend du courage et du savoir d'Anne qu'elle donne suite.



Catherine Bersani

BIBLIOGRAPHIE

I. Etudes générales

Régis Ambroise, Paysages de terrasses, *Aix-en-Provence*, Ed. Edisud, 1980.

Marc Augé, Non-lieux, introduction à une anthropologie de la modernité, *Paris*, Ed. Seuil, 1992.

Michel Baridon, Les jardins. paysagistes, jardiniers, poètes, *Paris*, Ed. Robert Laffont, 1998.

François Béguin, Le paysage, *Paris*, Flammarion, coll. Dominos, 1995.

Catherine Bersani (en collaboration avec *Jean-Paul Alduy*), 10 mesures pour refonder la politique publique du littoral, *Paris*, Conseil National de l'Aménagement et du Développement du Territoire, 2003.

Dominique Bidou, Tous Gagnants, la dynamique du développement durable, *Paris*, Ibis Press, 2004.

Marc Bloch, *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française*, *Paris*, Armand Colin, 1^{re} édition, 1931.

Chilpéric de Boiscuillé, Balise urbaine-nomades dans la ville, *Besançon*, Ed. L'imprimeur, 1999.

André J. Bourde, Agronomie et agronomes en France au XVIII^e siècle, *Paris*, SEVPEN, 1967.

Roger Brunet, Découvrir la France, *Paris*, Larousse, 7 vol., 1973.

Pierre Brunet, (sous la direction), L'atlas des paysages ruraux de France, *Paris*, Ed. Jean-Pierre de Monza, 1992.

Fernand Braudel, L'identité de la France, *Paris*, Flammarion, 1990.

Numa Broc, Les Montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIII^e siècle, *Paris*, Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1969.

Numa Broc, La géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e sc., *Lille* 1972

Buffon, Histoire naturelle, Paris, Ed. Gallimard, Collection Folio, 1984.

André Burguière, Paysages et paysans, Paris, Ed. Nathan, 1991.

Jacques Brosse, Les arbres en France, histoire et légendes, Paris, Ed. Christian de Bartillat, 1990.

Kenneth Clark, l'Art du paysage, Paris, Ed. Gérard Monfort, 1994.

Anne Cauquelin, L'invention du Paysage, Paris, Plon, 1989.

Anne Cauquelin, Le site et le paysage, Paris, Ed. P.U.F, 2002.

Gilles Clément, Le jardin planétaire, Paris, Ed. Albin Michel, 1999.

Gilles Clément, Thomas et le voyageur, Paris, Ed. Albin Michel, 1997.

Jacques Coulon, Linda Leblanc, Paysages, Paris, Ed. Le Moniteur, 1993.

Michel Collot, (dir.), Les Enjeux du paysage, Bruxelles, Ed. Ousia, 1997.

Michel Collot, L'Horizon Fabuleux, Paris, 2 vol., Pais, Ed. Corti, 1988.

Françoise Chenet, Michel Collot, Baldine Saint Girons, Le Paysage : Etat des lieux, Bruxelles, Ed. Ousia, 2001.

Jean-François Chevrier, William Hayon, Paysages territoires, L'Ile-de-France comme métaphore, Paris, Ed. Parenthèses, 2002.

Alain Corbin, Le miasme et la jonquille, Paris, Ed. Aubier, 1982.

Alain Corbin, Le territoire du vide, l'Occident et le désir de rivage, 1750-1840, Paris, Ed. Aubier, 1988.

Alain Corbin, L'homme dans le paysage : entretien avec Jean Lebrun, Paris, Ed. Tectuel, 2001.

Cueco Henri, Approches du concept du paysage, in Milieux n°7/8, 1982.

Datar, Paysages-Photographies, Paris, Hazan, 1985.

Datar, Paysages-Photographies : en France, les années quatre-vingt, Paris, Hazan, 1989.

Albert Dauzat, Les noms des lieux, Paris, Ed. Librairie Delagrave, 1947.

François Dagognet, François Guéry (dir.), Mort du Paysage ? collection milieux, Champ Vallon, 1982.

Achille Duchêne, Les Jardins de l'avenir. Hier, aujourd'hui, demain, Paris, Ed. Vincent et Fréal, 1935.

Roger Dion, Essai sur la formation du paysage rural français, Paris, Guy Durier, 1981.

Georges Doyon et Robert Hubrecht, Architecture rurale et bourgeoise en France, Paris, Ed. Vincent et Fréal, 1979.

Pierre Donnadieu, La société paysagiste, Arles, Actes Sud, 2002.

Georges Duby, L'art et la société, Moyen Age – XX e siècle, Paris, Ed. Gallimard Quarto, 2002.

Marie-France Dupuis-Tate, Bernard Fischesser (sous la direction), Rivières et paysages, Ed. La Martinière, 2002.

Chris Fitter, Poetry, Space, Landscape, Toward a new theory, Ed. Cambridge, University Press, 1995, Rééd. 1999.

Jean-Claude Nicolas Forestier, Grandes Villes et systèmes de parcs, Paris, 1906.

Jean-Claude Nicolas Forestier, Bagatelle et ses jardins, Paris, 1906.

Jean-Claude Nicolas Forestier, Jardins, carnet de plans et de dessins, Paris, 1920, Paris, Rééd. Picard, 1994.

Emile Gallé, Ecrits pour l'art, 1908, Nancy, Rééd. Jeanne Laffitte, 1998.

Pierre George, Dictionnaire de la Géographie, Paris, P.U.F., 1984.

Victor Hugo, Œuvres complètes, Paris, Ed. J. Hetzel et A. Quantin, 1880.

Anne Fortier-Kriegel, Les paysages de France, Paris, PUF, 1996.

Anne Fortier-Kriegel, Chantal Ducruix, L'arbre : une grammaire végétale, Paris, Ministère de l'Équipement, 1998.

Anne Fortier-Kriegel, Pierre Pinon, Les canaux et le paysage, Paris, Ministère de l'urbanisme, 1982.

René-Louis de Girardin, De la composition des paysages, Seyssel, Ed du Champ urbain, 1979.

- Georges Gromort, L'Art des jardins (2vol.), Paris, Ed. Vincent et Fréal, 1934.*
- Bernard Kalaora, Le musée vert, Paris, Antropos, 1993.*
- Emmanuel Kant, Observation sur le sentiment du beau et du sublime, Paris, Vrin, 1969.*
- Rem Koolhaas, New York Delire, Paris, Rééd. Parenthèses, 2003.*
- Bernard Lassus, Hypothèse pour une troisième nature, Paris, Ed. Le Sang de la terre, 1993.*
- Bernard Lassus et Christian Leyrit (dir.), Autoroutes et paysage, Paris, Ed. du Demi-Cercle, 1994.*
- Yves Lacoste, Paysage politique, Paris, Ed. livre de poche, 1990.*
- Jean-Pierre Le Dantec, Jardins et paysages : Textes essentiels, Paris, Larousse, 1996.*
- Jean-Pierre Le Dantec, Le sauvage et le régulier : art des jardins et paysagisme, Paris Ed. Le Moniteur, 2003.*
- Dominique Legrain (sous la direction), Jardins du littoral, Arles, Ed. Actes Sud, 2001.*
- Jacques Leenhardt, Dans les jardins de Roberto Burle-Marx, Arles, Ed. Actes Sud, 1994.*
- Jacques Leenhardt, Michel Corajoud, Paris, Ed. Hartman, collection visage, 2000.*
- Bernard Lepetit, Chemins de terre et voies d'eau, Paris, Ed. de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1984.*
- Pierre Lieutaghi, La plante compagne ; pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale, Arles, Rééd. Actes Sud, 1997.*
- Emmanuel Leroy Ladurie (dir.), Paysages, paysans, Paris, Ed. Bibliothèque Nationale de France. R.M.N., 1994.*
- Yves Luginbuhl, Paysages textes et représentations du paysage du siècle des lumières à nos jours, Lyon, La Manufacture, 1989.*
- Thierry Mariage, L'univers de Le Notre, les aménagements du territoire, Bruxelles, Ed. Pierre Mardaga, 1990.*
- Alberto Maguaghi, Le projet local, Bollati Bolinghieri, Torino, 2000.*

Ariella Masboungi (dir.), Penser la ville par le paysage, Paris, Ed. de la Villette, 2002.

Jules Michelet, Tableau de la France, Paris, Ed. Complexe, 1995.

Jean-Marie Morel, Théorie des jardins, Paris, Pissot, 1776.

Marcel Odile (dir.), Composer le paysage, Seyssel, Ed. Champ Vallon, collection milieux, 1990.

Marcel Odile (dir.), Territoire du bocage, Triage Ateliers et Ed. Tarabuste, Argenton, 2002.

Henri Mendras, Voyage au pays de l'utopie rustique, Arles, Ed. Actes Sud, 1979.

Monique Mosser, Georges Teyssot, Histoire des Jardins, de la renaissance à nos jours, Paris, Flammarion, 1991.

Louis-Michel Nourry, Les jardins publics en province, Rennes, Ed. Les PUR, 1997.

Georges Perec, Espèces d'espaces, Paris, Ed. Galilée, 1985.

Jean-René Pitte, Histoire du paysage français, 2 volumes, Paris, Taillandier, collection Approches, 1989.

Michel Racine, (dir.), créateurs de jardins et de paysages, Tome I, Arles, Ed. Actes Sud, 2001.

Michel Racine, (dir.) Créateurs de Jardins et de paysages, Tome II, Arles, Ed. Actes Sud, Ecole Nationale Supérieure du Paysage, 2002.

Françoise Ragno, La Montagne vue par les peintres, Grenoble, Ed. école d'architecture de Grenoble, 2003.

Elisée Reclus, Nouvelle Géographie universelle, La France, vol, 2 Paris, Ed. Hachette, 1877.

Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes, Paris, 1866.

Mario Rigoni Stern, Arbres en liberté, Ed. La fosse aux ours, 2000.

Alain Roger, Nus et paysages, Essai sur la fonction de l'art, Paris, Ed. Aubier, 1978.

Jean-Michel Roux, Territoire sans Lieux, Paris, Ed. Dunod, 1989.

Pierre Sansot, La France Sensible, Seyssel, Ed. Le Champ Vallon, 1985.

Jean-François Seguin, Aux périls de la mer, Granville, Ed. Isoète, 2001.

Serge Schama, Paysage et mémoire, Paris, trad. Le Seuil, 1999.

Christian Norberg-Schulz, Genius Loci : paysage, ambiance, architecture, Liège, Ed. Pierre Mardaga, 1981.

Baldine Saint Girons, Fiat Lux. Une philosophie du sublime, Paris, Quai Voltaire, 1993.

Baldine Saint Girons, Le paysage et la question du sublime, Paris, Ed. Réunion des musées Nationaux, 1997.

Gaston Roupnel, Histoire de la campagne française, Paris, Grasset, 1932.

Emilio Sereni, Histoire du paysage rural italien, Paris, René Julliard, 1964.

Michel Serres, Le contrat naturel, Paris, Ed. François Bourin, 1990.

Jacques Simon, Paysages et formes végétales, Paris, ministère de l'urbanisme, STU, 1982.

Jacques Simon, Tous azimuts, Pandora, 1991.

Caroline Stefulesco, L'urbanisme végétal, Paris, Ed. Institut du développement forestier, 1993.

Agence Ter, Henri Bava, Michel Hoessler, Olivier Philippe, Eaux, Strates, horizons, Lucerne, Quart éditions, 2001.

André Thieuret, Bastien Lepage, Paris, Launette, 1885.

André Thieuret, La Vie rustique, Paris, Launette, 1888.

Gilles Tiberghien, Land Art, Paris, Carré, 1994.

Paul Vidal de la Blache, Tableau géographique de la France, Paris, Hachette, 1903.

Paul Vidal de la Blache, Principes de géographie humaine, Paris, Armand Colin, 1922.

Vitruve, Les dix livres d'architecture de Vitruve, (De Architectura, VII), traduction française Perrault Claude, préface Picon Antoine, Paris, Bibliothèque de l'image.

François Walter, *Les figures paysagères de la nation, territoire et paysage en Europe (16^e-20^e siècles)*, Ed. des Htes Etudes en Sciences Sociales, Paris 2004.

Arthur Young, *Voyages en France en 1787, 1788, et 1789*. Première traduction complète et critique par Henri Sée, Paris, Ed. Les œuvres représentatives, collection ailleurs 1930.

II. Traités de Jardinage et ouvrages anciens et modernes liés aux jardins

Robert Arnauld d'Andilly, *La Manière de cultiver les arbres fruitiers, par le sieur Le Gendre, curé d'Hénouville*. Paris, 1652.

Aristote, jardinier de Puteaux, *Instruction, ou l'art de cultiver toutes sortes de fleurs, avec des instructions pour cultiver et greffer les arbres fruitiers*. Paris, 1677.

Louis XIV, *Manière de montrer les jardins de Versailles*, préface de J.P. Babelon, Paris, Ed. RMN, 1992.

Charles Baltet, *Traité de la culture fruitière, commerciale et bourgeoise*, Paris, 1884.

P. Beaussant, *Versailles, Opéra*, Paris, Gallimard, 1981.

Elie-Abel Carrière, *Montreuil-aux- Pêches, historique et pratique et quelques communes de sa banlieue Bagnolet, Rosny-sous-Bois, Fontenay-sous-Bois, Vincennes, Romainville, etc.,...*Paris, 1890.

Gilles Clément, *La sagesse du jardinier*, Paris, Ed. l'œil neuf, 2004.

De Combles, *L'Ecole du jardin potager, qui comprend la description exacte de toutes les plantes potagères, les qualités de terre, les situations et les climats qui leur sont propres, la culture qu'elles demandent, leurs propriétés pour la vie, et leurs vertus pour la santé, les différents moyens de les multiplier, le temps de recueillir les graines, leur durée, §c. La manière de dresser et conduire les couches, d'élever des champignons en toutes saisons*§c. Paris, 1749, 2 vol.

Antoine Joseph Dézaillier d'Argenville, *la théorie et la pratique du jardinage*, Paris, 1709.

Antoine-Nicolas Dézaillier d'Argenville, *Dictionnaire du jardinage, relatif à la théorie et à la pratique de cet art*, par M.D. Paris, 1777.

Françoise Dubost, *Les jardins ordinaires*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1997.

Henri-Louis Duhamel du Monceau, *La physique des arbres où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale*. Paris, 1758, 2 vol.

Henri-Louis Duhamel du Monceau *Henri-Louis, Traité des arbres fruitiers, contenant leur figure, leur description, leur culture, etc.*, Paris, 1768, 2 vol.

Ernest de Ganay, *André Le Nostre*, Paris, Ed. Vincent Fréal, 1962.

Gentil (en religion Frère François, chartreux), *Le Jardinier solitaire, ou Dialogues entre un curieux et un jardinier solitaire, contenant la méthode de faire cultiver un jardin fruitier et potager ; et plusieurs expériences nouvelles*, Paris, 1738.

Jean de La Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un traité des orangiers, suivi de quelques réflexions sur l'agriculture*, Paris, 1690, 2 vol.

Jean-Pierre Le Dantec, *Jardins et paysages*, Paris, Ed. Larousse, 1996.

Pierre Lieutaghi, *Le Jardin-planète* ; Gilles Clément, *Le Jardin planétaire*, Paris, Ed. de la Villette, 2000.

Alexis Lepère, *Pratique raisonnée de la taille du pêcher principalement en espalier carré*, Paris, Librairie d'Horticulture de Mme Bouchard-Huzard, 3e édition, 1 vol avec six planches gravées, 1852.

Schabol (Abbé Jean-Roger) « *Observations de M. l'Abbé Roger Schabol, sur la plantation de la vigne, et la culture des arbres, c.* », in : *Journal Economique*, janvier 1755, pp.24-45., février 1755, pp.44-79, « *Sur les villages de Montreuil, Bagnolet, Vincennes, Charonne et Villages adjacents à deux lieues ou environ de Paris, au sujet de la culture des végétaux, avec une idée de leur méthode de traiter les arbres, sur-tout les pêchers* ».

François de Neufchâteau, *Lettre sur le Robinier, Connu sous le nom impropre de faux acacia*, Paris, 1807.

Abbé François Rozier, *Cours complet d'agriculture théorique, pratique, économique, et de médecine rurale et vétérinaire, suivi d'une Méthode pour étudier l'agriculture par principes, ou Dictionnaire universel d'agriculture, par une société d'agriculteurs...* Paris, 1781-1796, 9 vol.

Abbé François Rozier *Cours complet d'agriculture... T. X rédigé par les citoyens Chaptal, ... Dussieux, Lasteyrie*. Paris, an VIII (1800).

La Bretonnerie (de), *L'Ecole du jardin fruitier, qui comprend l'origine des arbres fruitiers ; les terres qui leur conviennent et les moyens de corriger et améliorer les plus mauvaises. Le choix des arbres, leur plantation et transplantation ; les pépinières, les greffes, la taille et les formes qu'on peut donner aux arbres fruitiers ; l'ébourgeonnement ; leurs maladies et accidents etc. Enfin la culture de chaque*

espèce d'arbres fruitiers, leurs propriétés et le journal de tous les ouvrages qui se font dans le jardin fruitier pendant le cours de l'année, Paris, 1784.

René Le Berryais, *Traité des jardins, ou le Nouveau De la Quintinie, contenant la description et la culture, 1° des arbres fruitiers ; 2° des plantes potagères ; 3° des arbres, arbrisseaux, fleurs, et plantes d'ornement*, par M.L.B. Paris , 1785-1788. Nlle éd., 4 vol.

Jean Mozard, *Principes pratiques sur l'éducation, la culture, la taille et l'ébourgeonnement des arbres fruitiers, et principalement du pêcher, d'après la méthode de Pépin et autres célèbres cultivateurs de Montreuil*, Paris, 1814.

Hippolyte Langlois, *Le livre de Montreuil aux pêches. Théorie et pratique de la culture fruitière, commerciale et bourgeoise*, Paris, 1884.

B. Pujo, *Le grand Condé*, Paris, Gallimard, 1981.

Thouin, *Cours de culture et de naturalisation des végétaux*, 4 vol., 1827.

N. Sabbatini, *Pratiques pour fabriquer scènes et machines de théâtre*. 1638, Neuchâtel, rééd. Ides et Calendes, 1994.

III. Etudes régionales

Nord-Pas-de-Calais

Jacqueline Beaujeu-Garnier et André Gamblin, *Atlas du Nord*, (dir.) publié par l'institut de géographie de Lille, Nancy, Ed. Berger Levrault, 1961.

R. Blanchard, *La Flandre*, Lille, L. Daniel, 1906 ; rééd., Handzame, 1970.

Pierre Bruyelle, *Les Grandes Villes Françaises. Lille , Roubaix, Tourcoing*, Paris, Ed. Lille et la Communauté Urbaine, 1965.

Bounerias, *Guides naturalistes des côtes de la France, La Manche de Dunkerque au Havre*, Ed. Delachaux et Nietslé, 1992.

Michèle Collin (dir.), *Ville et port XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Ed. L'Harmattan, Laboratoire d'histoire Maritime, coll. « Maritimes », 1994.

Maurice Culot (dir.) *Dunkerque, un port, des villes, un littoral, un siècle d'aventure urbaine*, La Spécia, Italie, Ed. Norma, 2000.

Albert Demangeon, *la Picardie et les régions voisines : Artois, Cambrésis, Beauvaisis*, Paris, Ed. A .Colin, 1905.

Henri Deligny, *le Nord, demain*, Paris, Ed. Gamma-Presse, 1964.

Alain Demangeon, *Lille, Métropole européenne*, Paris, IFA, 1993.

Jean Denise, *la Belle époque à Dunkerque*, Westthoek, Ed. du Beffroi, 1987.

Jean-Michel Dewailly, *Tourisme et loisirs dans le Nord Pas-de-Calais*, Lille, Edition atelier national de reproduction des thèses, Société de géographie de Lille, 1985.

Roger Dion, *les frontières de la France*, Paris, 1947.

A. Perpillou, J. Machu, A.Mabille de Poncheville, P. Maurois, L. Bocquet, *Visages de la Flandre et de l'Artois*, Paris, Ed Horizons de France, 1950.

André Gamblin, *La région du Nord*, Paris, Larousse, 1973.

Jules Girard, *Les Rivages de la France autrefois et aujourd'hui*, Paris, Ed. Charles Delagrave, 1885.

R. Gendarme, *La Région du Nord. Essai d'analyse économique*, Paris, Ed. A.Colin, 1955.

Lise Grenier et Hans Vieser-Benedetti, *Lille 1830-1930, le siècle de l'éclectisme*, Gand, Belgique, 1980.

Lise Grenier et Hans Wieser-Benedetti, *Les châteaux de l'industrie*, Gand, 1980.

Richard Klein, *La côte d'Opale*, Paris, I.F.A., 1998.

Bertrand Lemoine, *Le tunnel sous la Manche*, Paris, Ed. du Moniteur, 1991.

Charles Lenthéric, *Côtes et ports français de la Manche*, Paris, Ed. Plon-Nourrit et Cie, 1906.

J. Lestoquoy, *histoire de la Flandre et de l'Artois*, Paris, Ed. P.U.F., 1947.

J. Lestoquoy, *histoire de la Picardie et du Boulonnais*, Paris, Ed. P.U.F., 1962.

André Mabille de Poncheville, *Flandre, Artois, Picardie*, Paris, Ed. Arthaud, collection les Beaux Arts, 1959.

R. Nistri et Cl. Prêcheur, *la Région du Nord et du Nord-Est*, Paris, Ed. P.U.F., Coll. France de demain, 1959.

Philippe Pinchemel, *la Région boulonnaise*, Boulogne, Ed. ville de Boulogne, 1965.

P. Pierrard, *Flandre, Artois, Picardie*, Grenoble, Ed. Arthaud, 1970.

E. Lotthé, *Feux verts sur les routes de Flandre*, Lille, 1958.

Philippe Marchand (coord.), *Lille, d'un millénaire à l'autre*, Paris, Ed. Fayard, 1999.

Lille après Euralille, Lille, Ed. Agence de développement et d'urbanisme de Lille Métropole, 1998.

Le Nord de la France, Laboratoire de la ville, *trois reconstructions : Amiens, Dunkerque Maubeuge*, catalogue de l'exposition à l'Espace croisé, Lille, Ed. Espace croisé, Ecole d'Architecture de Lille, 1997.

André Parraux et Michèle Plaisant (dir.), *Jardins et paysage, le style anglais*, Lille, Ed. Université de Lille, 1971.

Claude Prelorenzo, *les cités portuaires en projet*, Grai, Ecole d'architecture de Versailles, 1998.

Jean-François Pinchon, *Edouard et Jean Niermans du Trocadéro à la maison de la radio*, Bruxelles, I.F.A./ Mardaga, 1986.

Dunkerque, Lille, Ed. Cahiers du Patrimoine, L'inventaire, 1995.

Dunkerque en projet : Neptune 1989-1999, Dunkerque, les archives d'architecture du nord, 1999.

Ile de France

Arlette Auduc, *Montreuil patrimoine Horticole*, Paris, Collection itinéraire du patrimoine, Ed. Ministère de la Culture, 1999.

Alfred Berthelot (dir.), *Le Belvédère du Labyrinthe*, Paris, Ed. Hachette / Muséum national d'histoire naturelle, 1985.

Jean-Luc Brisson (dir.), *Le jardinier, l'artiste et l'ingénieur*, Besançon, Les éditions de l'imprimeur, 2000.

Jacqueline Beaujeu-Garnier et Jean Bastié, *Atlas de Paris et de la région parisienne*, 1 vol. de textes. Paris, 1967.

André J. Bourde, *Agronomie et agronomes en France au XVIIIe siècle*, 1 t. des 3 vol., Paris, Ed. S.E.V.P.E.N., 1967.

Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française. Le XVIIIe siècle*, T. VI, Première partie, Fascicule premier. Paris, 1966.

Jean-Louis Cohen, Bruno Fortier, *La ville et ses projets*, Paris, Ed. Babylone-Pavillon de L'arsenal, 1993.

Marie-Noëlle Craissati, *Balade en Yvelines sur les pas des écrivains*, Paris, Ed. Alexandrines, 2001.

Jean-François Chevrier, William Hayon,(dir.) *Paysages Territoires, L'Ile de France comme métaphore*, Paris, Ed. Parenthèses, 2002.

Albert Demangeon, *Paris la Ville et sa banlieue*, Paris, Ed. Bourellier et Cie, 1933.

Albert Demangeon, *Paris et le département de la Seine*, Paris, Ed. Bourellier et Cie, 1934.

Roger Dion, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Paris, 2e édition Ed. Guy Durier, 1981.

Roger Dion, *Paris, Croissance d'une capitale*, Paris, Cahiers de civilisation, 1961.

Paul Domet, *Histoire de la forêt de Fontainebleau*, Paris, Hachette, 1873.

Encyclopédie ... par une Société des gens de lettres, Paris, 1751-1780 .

Gibault Georges, *Etudes sur la bibliographie et la littérature horticoles anciennes*, in Journal de la société Nationale d'Horticulture de France, janvier 1905, pp.710-743.

I.A.U.R.I.F, *Etude préalable à la création du Parc Naturel Régional du Gâtinais Français*, Ed. du Conseil Régional d'Ile de France, Juin 1994.

I.A.U.R.I.F, *La vallée de l'Essonne*, Agence des Espaces Verts de la Région Ile de France, septembre 1995.

Guy Lambert (dir.), *Les Ponts de Paris*, Paris, Action Artistique de la ville de Paris, 2000.

Le P. Pierre Jean-Baptiste Legrand d'Aussy, *Histoire de la vie privée des Français, depuis l'origine de la Nation jusqu'à nos jours*. Paris, 1782, 3 vol.

Anne Lombard-Jourdan, *Montjoie et Saint Denis, le centre de la Gaule, aux origines de Paris*, Paris, Ed. Presses du C.N.R.S., 1989.

Musset-Pathay, *Bibliographie agronomique, ou Dictionnaire raisonné des ouvrages sur l'économie rurale et domestique et sur l'art vétérinaire...* Paris, 1810.

Maurice Piron, « *les littératures dialectales du domaine d'oïl* », in *Histoire des littératures*. Paris, 1958, t. III, pp.1414-1459.

Georges Poisson, *Evocation du Grand Paris*, Paris, T. III pp. 292-305.

Marie-Rose Simoni-Aurembou, *Atlas linguistique et ethnographique de l'Ile-de-France et de l'Orléanais (Ile de France, Orléanais, Perche, Touraine)*. Paris, Ed. CNRS, t1, 1973 ; t. II, 1978.

Alain Traca (en collaboration), *Il était une fois Savigny-le-Temple*, Savigny-le-Temple, Ed. Maury, 1995.

Limousin

Atlas du Limousin, PULIM, 1992.

Ardouin-Dumazet, *Voyage en France*, vol.28, Paris, Ed. Berger-Levrault et Cie, 1910.

Olivier Balabanian et Guy Bouet, *L'eau et la maîtrise de l'eau en Limousin*, Treignac, Ed. Monédières, 1989.

Clancier Georges-Emmanuel, *Le Pain noir, Limousin, Terre secrète, Tournai, Ed. La Renaissance du livre, 1999.*

Alain Corbin, *archaïsme et modernité politique en Limousin au XIX e siècle*, Paris, Ed. Rivière, 1975.

Marcelle Delpastre, *les chemins creux, une enfance limousine*, Paris, Ed. Payot, 1993.

Guide Joanne, Géographie de la Corrèze, Paris, 1916.

Paul d'Hollander, Pierre Pageot, *La Révolution française dans le Limousin et la Marche*, Toulouse, Privat, 1989.

Marie-France Houdart, *Pays et Paysans du Limousin*, Tulle, mfh éditions, 1999.

Marie-France Houdart, *L'arbre, le pouvoir et la vie, en Corrèze et autres terres d'Oc*, Ed. maïade, 2001.

Gilles Quincy, *L'Apanage du comte d'Artois en Bas-Limousin*, Tulle, Lemouzi n° 116 et 117, 1990.

Philippe Lambert, *Les effets des ondes naturelles et artificielles et le cratère d'impact de Rochechouart*, Thèse d'Etat, Paris Sud Orsay, 1977.

Claude Marchat, Les structures d'impacts météoritiques :Rochechouart-Chassenon, Ed. de l'Association Pierre de Lune, Rochechouart, 1996.

Françoise Maison (en collaboration avec *Daniel Fabre*, *Anna Iuso*, *Michel Melot*, *Alain Sentier*...., *Gaston Vuillier* ou le trait du voyageur, Tulle, Ed. Garae Hésiode, 2002.

Joseph Nouaillac, Le limousin et la Marche, Paris, Renouard et Laurens, 1926.

Joseph Nouaillac, Histoire du Limousin et de la Marche, Paris, Ed. Firmin-Didot, 1941.

Joseph Nouaillac, Le Limousin et la Marche, Tulle, revue Lemouzi n°146, 1994.

George Sand, les Maîtres sonneurs, Paris, Folio, Ed. Gallimard, 1979.

Valade Jean-Michel, Le Bas-Pays de Brive : terre limousine ou terre aquitaine, Tulle, revue Lemouzi n°129 bis, 1994.

Le Limousin coté Nature, Paris, Ed. Espaces Naturels du Limousin, 2000.

Michel Périgord, Les paysages du bassin de Brive vus par un géographe, Tulle, revue Lemouzi n°131 bis, 1998.

Pays et gens du Limousin, Paris, Collection du Reader's Digest, Larousse, 1984.

Lorraine

Bertrand Barbier, La Lorraine, Rennes, Ed. Ouest- France, 2000.

Maurice Barrès, La Colline inspirée, 1913, Monaco, Ed. du Rocher, 1993.

Serge Bonnet, L'homme de Fer, 4 vol, Metz, Ed. Serpenoise, 1987.

P. Boyé, *Stanislas Leszczynski et le troisième traité de Vienne*, Nancy, Ed. Berger-Levrault, 1898.

Germain Boffrand, *Livre d'architecture, comprenant les principes généraux de cet art*, Paris, G. Cavalier, 1747.

Dom A. Calmet, Histoire ecclésiastique et civile lorraine..., 2e édit, Nancy, 1745-1757, Bibliothèque lorraine.

F.-T. Charpentier, « *L'Ecole de Nancy* », Catalogue de l'exposition « Les sources du XX e Siècle », Paris, 1960.

Jacques Choux, *Villes et paysages lorrains dans les dessins de Jacques Callot*, Paris, Ed. Lorrain, 1968.

Christian Debize, Emile Gallé et L'Ecole de Nancy, Metz, Ed. Serpenoise, 1998.

Christian Debize, La route de l'Art Nouveau, Metz, Ed. Serpenoise, 1999.

Anatole France, Vie de Jeanne d'Arc, 1908, Paris, Ed. Alive, 1999.

Emile Gallé, Ecrits pour l'art, 1908, Nancy, rééd. Jeanne Laffitte, 1998.

François Loyer, *L'Ecole de Nancy, 1889-1909, Art Nouveau et Industries d'art*, Paris, RMN, 1999.

François Loyer, *L'Ecole de Nancy et les arts décoratifs en Europe*, Metz, Ed. Serpenoise, 2000.

Stanislas Leszczyński, *Entretien d'un Européen avec un insulaire du royaume de Dumocala, par la majesté RDPDDLEDB*, Paris, 1752.

Stanislas Leszczyński, *La Voix libre des citoyens ou Commentaire sur le gouvernement de la Pologne*, Nancy, 1749.

Stanislas Leszczyński, *Le Roi philosophe bienfaisant*, Paris, 1764.

La Lorraine, Paris, Ed. Guides Gallimard, collection Encyclopédie du voyageur, 2003.

Pierre Marot, Jacques Choux, *Le vieux Nancy*, Nancy, rééd. Presses Universitaires de Nancy, 1993.

Jan Ostrowski, *l'œuvre architecturale du roi Stanislas en Lorraine, 1737-1751*, Nancy, Université de Nancy, 1972.

René Taveneaux (dir.) *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, Nancy, Ed. Serpenoise, Presses universitaires de Nancy, 1987.

Histoire de Lorraine, Nancy, publiée par la Société lorraine des études locales dans l'enseignement public, 1939.

Le Pays Lorrain 1936, n° spécial consacré à l'Ecole de Nancy et au Musée J.B. – Eugène Corbin.

Paul Vidal de la Blache, *La France de L'Est*, Paris, Ed. La Découverte, 1994.

Roger Wadier, *Les Mirabelliers, une aventure lorraine*, Sarreguemines, Ed. Pierron, 1998.

Monuments Historiques, Lorraine, n° 41, 1985.

Franche Comté

Henri Bouchot, *La Franche-Comté*, Roanne, Ed. Horvath, 2002.

Jean Boichard, (dir.), *L'encyclopédie de la Franche-Comté*, Paris, Ed. la Manufacture, 2001.

Yvan Christ (dir.), *Dictionnaire des châteaux de France : Franche-Comté, Pays de l'Ain*, Paris, Ed. Berger-Levrault, 1979.

Jean Courtieu, (dir.), *le dictionnaire des communes du Doubs*, Besançon, 6 Vol. Ed. Cêtre, 1982.

Gérard Desnoyers, François Xavier Bouchart, Dominique Bonnet, *Jardins de Franche-Comté*, Besançon, Ed. Cêtre, 1992.

Roger Dion, *Histoire de la vigne et du vin en France*, Paris, Ed. Flammarion, 1997.

Lucien Febvre, *Philippe II et la Franche-Comté*, Paris, Honoré Champion, 1912, Paris, rééd. Flammarion. 1970.

Roland Fiétier (dir.), *Histoire de la Franche-Comté*, Toulouse, Privat, 1977, Reed. 1985.

M. Marchandon de la Forge, *L'abbaye de Château-Chalon*, Notice suivie de deux inventaires de 1742 à 1762, Paris, 1893.

Xavier Marmier, *En Franche-Comté, Histoires et Paysages*, 1885, Besançon, Les Editions du Bastien, Reed., 1993.

Nouveau dictionnaire des communes, La Haute Saône, 6 volumes, Vesoul, Ed. Société d'agriculture, lettres, sciences et arts de la Hte-Saône, 1971.

La métallurgie Comtoise XV e au XIX e siècles, Cahiers du Patrimoine et de l'Inventaire, Ed. Asprodic, 1994.

Franche-Comté Romane, Paris, Ed. Zodiac, la nuit des temps, 1979.

Pierre Lacroix, *Eglises jurassiennes et gothiques*, Besançon, Ed. Cêtre, 1981.

Claude-Nicolas Ledoux, *L'Architecture considérée sous le rapport de L'art*, Paris, 1847.

Charles Nodier, J. Taylor, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Ed. S. Didot l'aîné, 1825.

Le patrimoine des communes du Doubs, Paris, Ed. Flohic, 2001.

Le patrimoine des communes du Territoire de Belfort, Paris, Ed. Flohic, 2002.

Franche-Comté, Encyclopédies régionales, Le Puy, Ed. Christine Bonneton, 1988.

Pays-de-Loire

Claude Allemand-Cosneau, *L'influence de l'Italie et les jardins. Un parc exemplaire : La Garenne-Lemot à Clisson*, 1991.

Auguste Amaury, *Itinéraire de Nantes à Napoléon Vendée et aux Sables-d'Olonne, précédé de l'histoire des chemins de France*, Paris, Hachette, 1867.

Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet*, Paris, Ed. du Panthéon, 1957.

Delphine Barrière, Marie Christine Gobillard, *Jardins en pays de Loire*, Caen, connaissance des jardins, 2000.

Marie-Josée Chariot-Guillet, *Les folies Nantaises*, Nantes, Ed. Coiffard, 1995.

Jean-Jacques Couaepel, Anne Duflos, *Voyage italien à Clisson et dans ses environs, Loire-Atlantique*, Nantes, Ed. Service de l'inventaire général/ Pillet, Denis III., 1991.

Jacques Dejoies, Lionel Morateur, Didier Renoult, *Clisson 1808-1919*, Nantes, 1981.

Roger Dion, *Le Val de Loire*, Marseille, Laffitte, 1978 (reprod. En fac-sim. de l'éd. De Tours, Arraut, 1934.).

Roger Dion, *Histoire des levées de la Loire*, Paris, Aubenas, imp. Habauzit, 1961.

Jean-Claude Doubrère, *Le marais Poitevin ; propositions pour la gestion des eaux*, Bordeaux, Rapport au Ministre de l'Environnement, CGPC, 1995.

Henriette Dussourd, *Les hommes de la Loire*, Paris, Ed. Berger-Levrault, 1985.

Claude Kahn, *Vingt lieux de mémoire à Nantes ou l'histoire des statues figuratives des places et jardins publics de Nantes*, Ouest-Editions / Université Inter-âges de Nantes, 1989.

Michel Melot, *Châteaux en Pays de Loire : architecture et pouvoirs*, Genève, Ed. Le Septième fou, 1988.

Jean Mesqui, *Le château d' Angers*, Paris, Centre des monuments Nationaux/Monum, Editions du patrimoine, 2001.

Gilles Mourgaud, Bernard Jeannel, Nicole Le Nevez, Xavier Coiffard, René Galipaud, *Le parc oriental de Maulévrier*, Maulévrier : Hérault, 1991.

Monuments Historiques, *Au fil de la Loire*, n°176, septembre, Octobre 1991.

Revue 303, Arts, Recherche et créations, *La Loire*, jan. 2003.

Forum des Marais Atlantiques–R.A Conservatoire du Littoral, *Délimitation et caractérisation de la zone humide du Marais Poitevin*, Rochefort, Août 1999.

S.O.G.R.E.A.H, *Caractère essentiels du système hydraulique du marais de la Sèvre*, D.D.A, Charente-Maritime, 1997.

C.D.T.-C.O.A.T.-C.A.U.E., *Ports et embarcadères du Marais Poitevin – Etat des lieux préalable à la mise en œuvre d'un programme global de réhabilitation*, La Roche-sur-Yon, Octobre 1999.

Pays du Marais Poitevin des Deux-Sèvres, *La Lettre : Vache maraîchine, frêne têtard, chemins d'eau, haies, l'arbre et le paysage, préserver l'esprit du marais Poitevin*, imprimerie Val de Sèvre, Juil 1997, nov. 1997, septembre 1998, nov. 1998, nov. 1999, nov. 2000.

Olivier Rialland, *Des campagnes vivantes un modèle pour l'Europe : que reste-il du paysage châtelain de la vallée de la Mayenne en Maine-et-Loire ?*, Nantes, Université de Nantes, 2000.

Nadine Richet et Compagnie, *le marais Poitevin des Deux-Sèvres*, guide de découverte, SIVU pour la restauration et la valorisation du Marais Poitevin, Frontenay-Rohan-Rohan, Mars 1998.

Gilbert Simon, *le Marais Poitevin*, Paris, Rapport au Ministre de l'Environnement CGPC Décembre 1998.

Catherine Vadon, *Aventures botaniques d'outre-mer aux terres atlantiques*, Strasbourg , J-P. Gyss, 2002.

Languedoc Roussillon

Lionel d'Albiouse, *Histoire de la ville d'Uzès*, Nîmes, Ed. C. La Cour, 1994.

Madame Belland Dessalles, *Histoire de Béziers, des origines à la Révolution*, Béziers, Ed. Librairie Claretton, 1929.

André Chamson, *Languedoc Méditerranéen*, Paris, Librairie Hachette, Collection les guides bleus, 1956.

André Chamson, *La tour de Constance*, Paris, Ed. J'ai lu, 2000.

Carcassonne, Une cité patrimoine de l'humanité, Ed. ville de Carcassonne, 1997.

René Gachon, *Histoire de Languedoc*, Paris, Ed. Boivin et Cie, 1941.

Noël Graveline, *Châteaux et demeures en Languedoc-Roussillon*, Genève, Ed. Minerva, 1994.

Philippe Joutard (dir.), *Les Cévennes : de la montagne à l'homme*, Toulouse, Ed. Privat, 1995.

Claude Lapeyre, Alain Roque, *Béziers pas à pas*, Roanne, Ed. Horwath. 1984, Réed. 1993.

Pierre Mazier, *Uzès autrefois*, Nîmes, Ed. C.Lacour, 1995.

Pierre Mazier, *Bellegarde et son terroir*, Nîmes, Ed. C. Lacour, 1991.

Pierre Mazier. *Quand le Gard se libérait....* , Nîmes, Ed. C. Lacour, 1992.

Duc de Lévis Mirepoix, *Haut languedoc*, Paris, Librairie Hachette, Collection les albums des guides bleus, 1956.

Jean Racine, *Lettres d'Uzès*, Nîmes, Ed. C. Lacour, 1991.

Christiane Remblier, *Languedoc, étang de Bages Sigean*, Paris, Ed. Gallimard, collection les carnets du littoral, 1997.

Yves Roquette, *Béziers, les rues racontent*, Ed. les Presses du Languedoc, 1999.

Jean Sagnes (Sous la direction), *Histoire de Béziers*, Toulouse, Ed. Privat, 1986.

Basse Normandie

Normandie, *Encyclopédie régionale*, Le Puy, Ed. Christine Boneton, 1978.

Dumont de Montroy, *Les Kergorlay dans l'Oise et en Normandie*, Ed. Gemob, 1992.

Armand Frémont, *Atlas et géographie de la Normandie*, Paris, Ed. Flammarion, 1977.

Guides Joanne, *Caen et les bains de mer, de Lion à Port en Bessin*, Paris, librairie Hachette, 1889.

Alan Johnston, *la Baie du Mont-St-Michel*, Paris, Ed. Gallimard, Collection les carnets du littoral, 1996.

Jules Lecoœur, *Esquisses du Bocage normand*, Caen, Adeline Ed., 1883.

Jean-Claude Lefeuvre, *la Baie du Mont-St-Michel*, Arles, Actes Sud, Collection « conservatoire du littoral, 2000.

Guy de Maupassant, *Boule de suif et la maison Tellier*, Paris, Ed. Garnier/Flammarion.

Monuments Historiques, Basse Normandie, n° 159, 1988.

Préfecture de Région et Conseil Régional de Basse-Normandie, *Tableau de Bord de l'Environnement de Basse Normandie, tome 2, la nature, l'espace, l'homme*, 2004.

Dominique Soltner, *L'arbre et la haie*, Ed. Sainte Gemmes sur Loire, Science et technique agricole, 1973.

Jean Seguin, *comment naît, vît et meurt un Bas-Normand*, Avranches, chez l'auteur, 1940.

Jean-François Seguin, *Mont-Saint-Michel, la reconquête d'un site*, Paris, Ed. le Cherche-Midi, 1998.

Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, Paris, Albatros, 1986.

INDEX DES PERSONNES RENCONTREES

Régis Ambroise, ingénieur agronome, spécialiste du paysage, auteur du livre Paysages de terrasses.

Raymond Max Aubert, ancien ministre, ancien délégué à la Datar, directeur auprès de Véolia Environnement.

Chantal Aubry, architecte, chargée de Secteur à la s/direction des Sites.

Claude Allan, adjoint aux affaires culturelles à la mairie de Boulogne.

Alain Alpern, vice-président du Conseil régional du Nord-Pas de Calais

Jean Marc Ayrault, maire de Nantes.

Henri Bava, paysagiste, ancien président de la F.F.P.

Catherine Bersani, ancienne directrice de l'Architecture et de l'Urbanisme, spécialiste du littoral, des sites et des paysages, présidente du pôle Paysage et coordinateur du collège des Espaces Protégés.

Gaëlle de Bettignies, paysagiste, inspectrice des Sites d'Ile de France.

Yvonne Bérard, Historienne.

Catherine Bergeal, architecte urbaniste en Chef de l'état, sous/Directrice des Sites.

Dominique Bidou, ingénieur des Mines, ancien délégué à la Qualité de la Vie, spécialiste du développement durable au CGPC.

Bernadette Blazy, juriste au CGPC.

Marie-Christine Blandin, sénateur du Nord.

Alain Bluel, ancien chef de bureau au CGPC.

Abdelhamid Bouchemal, architecte urbaniste, enseignant et co-responsable du séminaire « paysage et territoire de vie » à l'école d'architecture de Lille.

Lorraine et Jacques Bodard, géographe et océanographe, spécialiste du Développement Durable.

Jean-Yves Brecin, inspecteur des Sites de Basse Normandie.

Frédérique et Gaétan Brizzi, architecte, artiste et réalisateur de films.

Jean Cabanel, chargé de mission

Jean Castaix, architecte, professeur à l'école d'Architecture de Versailles.

Philippe Chanard, ingénieur des Ponts et Chaussées, chargé de la mission Environnement à la Direction des Routes.

Jean-François Caron, maire de Loos en Gohelle.

Michel Corajoud, paysagiste, Grand prix du Paysage 1993, Grand prix de l'Urbanisme 2003.

Bérengère de Carnas, conférencière à la ville de Béziers.

Paul Checcaglini, urbaniste en Chef de l'Etat, spécialiste du parcellaire.

Frédéric Cuvillier, maire de Boulogne.

Jean-Batiste Cuisinier, ancien directeur de l'école du Paysage de Versailles.

Jacques Dauphin, inspecteur des Sites d'Ile de France.

Michel Delebarre, ancien ministre, maire de Dunkerque.

Ariane Delilez, secrétaire générale de la Fédération Française du Paysage.

Marianne Denoix, ancienne chargée de secteur à la s/direction des Sites.

Monique Doise, intendante à la mairie de Malo-Les-Bains.

Chantal Ducruix, paysagiste au bureau du Paysage, ministère de l'Ecologie et du Développement Durable.

Frédéric Debuschusse, historien de l'art, animateur du patrimoine à la mairie de Boulogne.

Pierre Establet, chef de bureau Presse Actualité, ministère de l'Equipement.

Joël Evain, géographe, inspecteur des Sites en pays de Loire.

Jean Frébault, ingénieur général des Ponts et Chaussées, président de la Vè section du CGPC.

Marie-Claude Gabillard Henriot, inspectrice des Sites du Nord Pas de Calais.
Eric Gagnaire, architecte à l'agence d'Urbanisme de Lille.

Bernard Gainon, inspecteur des Sites en Franche Comté.

François Guéry, philosophe, recteur de la faculté de Lyon III.

Cécile Grignon Logerot, chargée de mission Littoral à la DGUHC.

William Hayon, urbaniste en chef de l'Etat, chef de service à la Diren d'Ile de France.

Jean-Pierre Heninger, adjoint au Diren de Franche Comté.

Françoise Hervé, inspectrice régionale des sites de Lorraine.

Pierre Huymans, urbaniste, secrétaire général de la ville de Malo-les-Bains.

Didier Houguet, conseiller technique du ministère de l'Agriculture.

Jean-Marie Francescangelli, architecte urbaniste à l'Agur.

Denis et Marie Christine de Kergorlay, propriétaires du château de Canisy.

Anne Konvitz, paysagiste au conservatoire du Littoral.

Jacques Laravoire, ingénieur général des Ponts et Chaussées au CGPC.

Bernard Lassus, paysagiste, Grand prix du Paysage 1996.

Alain Lenys, historien, Chargé de la Culture à la mairie de Dunkerque.

Jeanne Levasseur, urbaniste de l'Etat au parc national des Cévennes.

Jean-François Lyon-Caen, architecte, professeur à l'école d'Architecture de Grenoble, chercheur et spécialiste de la Montagne.

Benoit Loos, inspecteur des Sites de Franche Comté.

Philippe Louguet, architecte, professeur à l'école d'Architecture de Lille, président de la commission de la Pédagogie et de la Recherche.

Françoise Maison, historienne, inspectrice des sites de Corrèze.

Jacques Montaigut, professeur émérite d'écologie végétale, qui a formé l'ensemble des paysagistes de ma génération.

Odile Marcel, professeur à la faculté de Lyon III.

Claude Martinand, ingénieur général des Ponts et Chaussées, vice-président du CGPC.

Dominique Mons, géographe, professeur à l'école d'Architecture de Lille.

Alain Pialat, architecte, botaniste, Diren d'Ile de France.

Isabelle Picault, adjointe au chef du bureau des moyens des écoles à la Dapa.

Jacques Pernelle, urbaniste, secrétaire de la 5^e section du CGPC.

Sylvain Provost, paysagiste, inspecteur des sites de Poitou Charente.

Danièle Poliautre, maire adjointe de Lille et présidente du conseil de quartier de Wasseme.

Philippe Raguin, paysagiste.

Georges Ribière, ancien directeur du cabinet du ministère du Tourisme.

Françoise Ragno, professeur honoraire à l'école d'architecture de Grenoble, artiste peintre et spécialiste de la peinture de montagne.

Philippe Remy, paysagiste, inspecteur des Sites de Bretagne.

Charles Roche, professeur à l'école d'Architecture de Grenoble, botaniste et connaisseur éclairé du paysage du Dauphiné.

Hubert Roux, ingénieur général honoraire des Ponts et Chaussées.

Monique Turlin, juriste, chef du bureau des Sites.

Dominique Saumet, inspecteur des Sites de Charente.

Jean-François Seguin, vétérinaire, chef du bureau du paysage à la s/direction des Sites.

Dominique Schneider, directeur de communication au CGPC.

Gilbert Simon, inspecteur général de l'équipement

Patrick Singelin, ingénieur agronome, Chef du service Sites et Paysage à la Diren Bretagne.

Nathan Starkman, Grand prix de l'Urbanisme, directeur de l'agence d'Urbanisme de Lille.

Christine Stroobant, documentaliste au musée portuaire de Dunkerque.

Jean-Pierre Thibault, Diren de Poitou Charente.

Pierre Marie Tricaud, paysagiste, président de la fédération Française du Paysage.

Daniele Thinon, Adjointe spéciale à la ville de Dunkerque.

Bernard Welcome, ingénieur du Génie Rural et des Eaux et Forêts, directeur de l'école d'Architecture de Lille.

